HISTOIRE

DE

L'ARMÉNIE

PAR LE

R. P. JACQUES D.r ISSAVERDENS

MÉKHITHARISTE DE VENISE

ENRICHIE DE NOMBREUSES FIGURES

EXÉCUTÉES AUX FRAIS

DE M. JEAN ARATHOON

DE BATAVIA

TOME II.

VENISE

IMPRIMERIE DE S. LAZARE

1888

HISTOIRE DE L'ARMÉNIE



HISTOIRE DE L'ARMÉNIE

PAR LE

R. P. JACQUES D.R ISSAVERDENS

MÉKHITHARISTE DE VENISE

ENRICHIE DE NOMBREUSES FIGURES

EXÉCUTÉES AUX FRAIS

DE M. JEAN ARATHOON

DE BATAVIA

TOME II.

VENISE

IMPRIMERIE DE S. LAZARE

1888

ÉPOQUE DES GOUVERNEURS

OU MARZBANS

(Ap. JC. 441-856)

Nous voulons être aussi bref que possible dans notre récit de l'histoire d'Arménie, et nous n'avons pas cru nécessaire de retracer tous les faits qui se sont passés sous le gouvernement de différents marzbans, qui se sont succédé. Il ne nous a pas semblé utile que d'en relater les principaux; ceux dont les faits, en un mot, nous ont paru mériter l'intérêt du lecteur.

Les marzbans ont gouverné l'Arménie durant 456 ans. La dignité des marzbans et l'autorité qui y était attachée furent conférées quelquefois à des Arméniens, mais elles le furent plus souvent à des étrangers de diverses nationalités et de religions différentes. Ces gouverneurs ou vicerois furent d'abord nommés et envoyés par les Perses. Ils avaient alors trois autorités distinctes. En premier lieu, ils représentaient le roi des

Perses; en second lieu, ils étaient gouverneurs absolus et ne relevaient d'aucun autre prince; en dernier lieu, ils gouvernaient le pays à leur guise, sans contrôle, avec droit de vie et de mort sur les sujets, sans avoir besoin d'en référer au roi. Ils pouvaient, de même, nommer et révoquer les préfets des provinces à leur gré et sans en rendre compte à qui que ce soit.

Cependant ils n'avaient point le droit de changer la hiérarchie des satrapies et il ne leur était point permis de confisquer à leur profit une propriété, un bourg ou un village. Ils ne pouvaient avoir à leur solde des troupes étrangères hormis quelques personnages, qu'on pourrait appeler leurs aides-de-camp. Ils ne devaient avoir que des soldats arméniens, et ce n'était que dans un cas d'absolue nécessité qu'ils pouvaient leur adjoindre des légions étrangères. Presque toujours, ils fixèrent leur résidence à Douin. C'est là qu'ils recueillaient les tributs, qu'ils étaient tenus d'envoyer au roi des Perses. La durée de leur pouvoir n'était pas fixée. Pour les uns elle fut de dix ans; pour les autres, de cinq; pour d'autres, elle fut plus longue ou plus courte. Les marzbans, élus parmi les Arméniens, avaient absolument la même autorité et les mêmes privilèges que les autres.

Quand le pays tomba sous la domination des

Califes de Damas, les Perses perdant toute autorité en Arménie, ces gouverneurs ou vice-rois furent presque toujours des chefs d'armées, qui venaient à la tête de leurs légions s'emparer du gouvernement. Ils résidèrent aussi à Douin. Ils protégeaient le pays contre les attaques des ennemis, ils recueillaient les tributs et les envoyaient à l'Émir. Bien souvent ces vice-rois furent dépendants du gouverneur d'Aderbadagan, mais ils pouvaient, eux aussi, agir sans ses ordres. Ils avaient également droit de vie et de mort sur les sujets, et pouvaient nommer des préfets subalternes dans les autres provinces.

Quelquefois le Calife choisissait ces vice-rois parmi les Arméniens; mais alors, le marzban ainsi nommé, n'avait pas le droit d'infliger la peine de mort sans l'assentiment et l'autorisation préalables de l'Émir de Damas ou de Bagdad.

Les régents de l'Arménie grecque furent aussi des espèces de vice-rois désignés par l'empereur de Constantinople.

Nos satrapes gouvernèrent leurs provinces sous l'autorité des marzbans. Les princes de la famille des Mamigonien, ceux de la famille des Pacradouni, ceux d'autres familles encore, quoique dépendants des marzbans, eurent souvent le commandement des armées de l'Arménie.

VASSAGH LE SUNI

ET LES VARTANIANK

(Ap. J.C. 442)

L'histoire des Vartaniank, ainsi nommés à cause de leur chef Vartan, est, ce nous semble, un des événements les plus importants qui se soient passés à l'époque des marzbans.

C'était en l'an 441. Hazguèrd II venait de monter sur le trône. Il était d'un caractère belliqueux et son orgueil insensé lui inspira le dessein de se rendre maître de toute l'Asie et de faire de tous les peuples des adorateurs du feu. Il avait, pour l'encourager dans ses pro- un ministre, son confident et son majordome, du nom de Mihrnerseh, qui, lui aussi, était dur et ambitieux. Ce Mihrnerseh lui représentait sans cesse les mérites qu'il aurait aux yeux des dieux, s'il parvenait à faire de tous les peuples, et particulièrement des Arméniens, des prosélytes de Zoroastre. Il lui conseillait surtout de commencer cette tentative par les Arméniens. Il lui faisait entendre qu' en

détachant ce peuple de sa religion et de l'affection de l'empereur, il l'amènerait à soi et le gagnerait pour toujours; que les Arméniens une fois convertis à sa religion, il lui serait facile d'obtenir encore celle des Géorgiens et des Aghouank.

Hazguèrd, entretenu dans ses idées, résolut d'agir enfin, mais il pensa qu'il lui fallait tout d'abord anéantir la puissance de l'empereur des Grecs pour n'avoir plus rien à redouter de personne. Comme nous l'avons dit précédemment, il marcha sur Medzpine et parvint à forcer l'empereur à lui demander la paix.

Il revint en vainqueur à Dizpon. C'est alors qu'il commença une persécution féroce contre les chrétiens de ses États, dont il fit périr un grand nombre par les plus épouvantables supplices. Non satisfait encore, cependant, il médita d'étendre cette persécution jusqu'aux pays éloignés, et, toujours encouragé, excité même par Mihrnerseh, il projeta de commencer par l'Arménie.

Malheureusement, il trouva, parmi les grands de ce pays, deux hommes pervers et dévorés d'ambition qui l'aidèrent dans ses projets.

L'un de ces deux personnages était le prince des Suni, Vassagh, être hypocrite et perfide, cruel et vaniteux, qui avait, par ses calomnies,

réussi à faire mettre à mort le frère de son père, nommé Vaghinagh, grand prince des Suni. Il avait commis cette horrible action pour pouvoir s'emparer du gouvernement de la province.

Vassagh avait donné sa fille en mariage au noble Suni du nom de Varazvaghan, qui jouissait d'une certaine considération. Ce noble Suni ne put jamais ressentir d'affection pour cette épouse; il la méprisait. Vassagh se sentit offensé et résolut de perdre Varazvaghan. Mais celui-ci pour échapper à la vengeance de son beau-père, se retira en Perse et se mit au service de Mihrnerseh, le ministre-majordome du roi, dont nous avons déjà parlé. Il chercha par tous les moyens à exciter ce Mihrnerseh contre Vassagh et même contre tous les Arméniens.

Mihrnerseh l'accueillit avec bienveillance et lui promit de le venger de Vassagh. Mais il lui conseilla d'embrasser la religion des Perses pour gagner les bonnes grâces du roi, et lui promit de grands honneurs s'il ne s'y refusait pas. Varazvaghan ne demanda rien de mieux et se fit apostat. Mihrnerseh, encouragé par ce premier succès, recommença à exciter le roi à mettre à exécution son projet de conversion de l'Arménie. Hazguèrd, conseillé aussi par les mages, voulut d'abord éloigner les

satrapes et les troupes arméniennes de leur pays, afin que le peuple, se trouvant sans personne pour le protéger, ne pût plus opposer aucune résistance et se convertît facilement à la religion persane, de même que les satrapes et les soldats qui se trouvaient loin de leur patrie.

Hazguèrd, étant alors dans la quatrième année de son règne, envoya des lettres à tous les peuples de son royaume invitant tout le monde à lui fournir des soldats pour la guerre qu'il allait entreprendre contre les Huns. Il s'adressa en premier lieu aux Arméniens. Pour se concilier l'Arménie, il donna le poste de marzban ou vice-roi à Vassagh, qui remplaça Vehmihrchabouh. La perfidie, l'astuce de Vassagh l'avaient servi; il avait su se faire distinguer parmi tous les autres personnages, et le roi l'avait pris en amitié. La nomination de Vassagh au poste de marzban ne satisfit pas Mihrnerseh, toujours excité contre lui par Varazvaghan. Mais il dut se conformer à la volonté du roi, qui espérait par là amener Vassagh à la religion des mages. En outre, Hazguèrd décréta que Vartan le Mamigonien serait confirmé dans son grade de commandant en chef des forces arméniennes. Il recommanda à Vassagh et à Vartan de maintenir le pays en paix

et de lui envoyer toutes les forces dont ils pourraient disposer, pour qu'il pût soutenir la guerre contre les Huns.

Il envoya, dans le même but, des lettres aux Ibériens, aux Aghouank et aux autres peuples chrétiens soumis à son autorité.

Les armées de l'Arménie, qui avaient à leur tête une grande partie des satrapes et un grand nombre de prêtres, se hâtèrent d'arriver au point de rendez-vous. Les légions des autres peuples chrétiens se rendirent au même lieu. Hazguèrd, satisfait, fit à tous des présents et leur parla avec douceur, mais il ne perdit pas de vue l'accomplissement de son dessein.

La guerre contre les Huns se poursuivit pendant deux années sans rien de décisif. Hazguèrd craignit de voir le découragement gagner les Arméniens et les soldats des autres nations à cause de la longue durée de cette guerre; il congédia alors une grande partie de ces légions, et les fit remplacer par des troupes fraîches. Il continua la guerre contre les Huns, mais voyant qu'elle traînait encore en longueur, il fit construire près de la Porte ou passe de Djor (Derbend) une immense forteresse, qui lui coûta bien de l'argent. Aux entours de cette forteresse il fit bâtir plusieurs bourgs, qu'il fit habiter comme une ville et où il installa sa cour. Il y fixa sa résí-

dence; il n'allait plus que de temps en temps à Dizpon et revenait toujours là. Hazguèrd arriva ainsi à la onzième année de son règne.

C'est à cette époque qu'il tenta de nouveau la conversion des chrétiens à la religion de Zoroastre. Il fit tous ses efforts pour amener les chefs d'armée à abjurer et à embrasser la religion des Persans. Mais tout ce qu'il fit pour cela fut inutile. Il parlait avec mépris des doctrines chrétiennes et préconisait sa propre religion, c'est-à-dire le culte du soleil et du feu. « Quelle folie, disait-il, quelle folie de croire à un Dieu, qui a été crucifié, qui est mort et qui a été enterré! »

Un jour qu'il répétait ces blasphèmes, un des plus jeunes parmi les satrapes arméniens, nommé Karékine, ne pouvant plus supporter de l'entendre, lui dit: « O roi! d'où sais-tu que notre Dieu a été crucifié, qu'il est mort et qu'il a été enterré? » Le roi lui répondit: « C'est qu'en ma présence on a lu les livres de vos erreurs. » Le jeune satrape reprit: « Pourquoi, ô roi! as-tu permis qu'on ne te lise que jusqu'à ce point?... Fais poursuivre la lecture de nos livres et tu apprendras la résurrection de notre Dieu, son ascension dans les cieux et sa promesse de revenir parmi nous encore une dernière fois. Tu sauras tout ce qui suit. » Le roi resta confus et trouva que le jeune satrape lui ré-

pondait hardiment. « Tout cela n'est que mensonge! » dit-il. Karékine lui répliqua: « Si tu penses que sa passion et sa mort sur la croix soient véritables et dignes de foi, tu dois estimer encore plus dignes de foi sa glorieuse résurrection et son ascension et ne pas les considérer comme des mensonges. » Hazguèrd fut singulièrement irrité de cette repartie et il donna l'ordre de jeter, pieds et mains liés, le brave jeune homme en prison. Karékine resta prisonnier pendant l'espace de deux ans. Hazguèrd l'avait condamné à mort, mais l'exécution fut retardée et grâce à l'intercession des satrapes, Karékine fut remis en liberté et retourna en Arménie.

Le roi des Perses, voyant qu'il ne réussissait pas à faire changer de religion aux Arméniens, employa tour à tour la douceur et la violence. Quelques-uns des principaux personnages de l'Arménie subirent le martyre, d'autres furent jetés dans des prisons. Mais cette persécution n'eut pas le résultat qu'il en attendait; les Arméniens restaient inébranlables dans leur foi.

Voyant, enfin, que ses rigueurs contre les chrétiens de son camp n'amenaient que le découragement chez eux, et qu'il leur enlevait par là tout désir de se battre ou de se signaler dans

la guerre contre les Huns, il changea de politique et tenta de les gagner par la douceur. » Je suis décidé, leur dit-il, à vous combler d'honneurs et à vous laisser retourner dans votre pays, pourvu que vous vous montriez vaillants contre les ennemis. » L'espérance de revoir leur patrie leur monta la tête et doubla leur intrépidité. Hazguèrd remporta une victoire éclatante et s'empara de plusieurs places fortes; mais il ne tint nullement la promesse qu'il avait faite. C'est aux idoles de ses temples qu'il fit rendre grâces pour les victoires qu'il avait remportées, et il recommença sa persécution contre les chrétiens.

Il ordonna à tous les chrétiens de son armée de ne plus adorer leur Dieu, mais de se prosterner devant les idoles du soleil et du feu, de leur offrir des sacrifices et de se soumettre à toutes les règles et lois de la religion des mages, sous peine d'être dégradés et martyrisés. Ces menaces n'eurent aucun effet et les chrétiens demeurèrent fermes dans leur croyance. Hazguèrd voulant, alors, les terroriser et les contraindre à se soumettre à sa volonté, choisit quatre guerriers parmi les grands personnages des Arméniens et les fit soumettre à la torture. Après leur avoir fait subir les plus cruels tourments, il les fit jeter en prison. Irrité de

voir que rien de tout cela n'ébranlait les chrétiens, il mit à la torture tous les autres chrétiens de son armée. Les souffrances atroces, qu'ils eurent à supporter pour leur religion, et leur courage à les supporter furent tels que les païens eux-mêmes en tombèrent dans l'admiration, et quelques-uns de ceux-ci furent les premiers à exhorter les malheureux à rester fermes dans une croyance qui faisait d'aussi sublimes martyrs. « Il vaut mieux, disaient-ils, souffrir jusqu'à la mort que d'abandonner une pareille religion. »

Devant une semblable résistance, Hazguèrd imagina de laisser aux chrétiens de son armée un temps de répit et de tenter un autre moyen. Il pensa faire mieux en portant la terreur et la torture chez le peuple de l'Arménie. Il crut que les Arméniens, n'ayant plus personne pour les protéger, se décideraient alors à prendre la religion des Perses. Il comptait aussi que les Arméniens, qui se trouvaient dans son armée, se convertiraient ensuite. Il envoya, donc, en Arménie un personnage dévoué, qui se nommait Tenchabouh. Celui-ci employa d'abord la ruse, mais bientôt il fit comprendre avec quelle rigueur et quel acharnement il allait traiter ce malheureux pays. Il pressura l'Arménie d'impôts écrasants. Ce qu'il ne pouvait prendre lé-

galement il s'en empara par la force, il infligea la torture à tous ceux qui ne purent pas lui fournir ce qu'il exigeait. Après avoir accusé calomnieusement le préfet du roi, le prince Vahan Amadouni, il lui retira sa dignité et le fit remplacer par un Perse, nommé Mechgan. Mais le peuple resta fidèle à la religion chrétienne. Il était indifférent aux Arméniens de perdre tout, mais ils souffraient de voir les infidèles détruire leurs églises. Quoique le tribut que Tenchabouh exigeait d'eux fût considérable, ils lui donnaient encore plus qu'il ne réclamait. A ce point que Tenchabouh ne pouvait s'expliquer d'où provenaient tant de richesses et comment le pays pouvait continuer de prospérer.

Tenchabouh demeura en Arménie dix-huit mois. Quand il vit que, malgré les persécutions, il ne pouvait obtenir le résultat qu'espérait le roi, il lui écrivit pour l'informer de tout ce qu'il avait fait.

Hazguèrd, ayant enfin vaincu les Huns, s'en revint en Perse. Il écrivit alors une nouvelle lettre aux Arméniens pour les exhorter encore à abandonner le christianisme. Il fit joindre à cette lettre une longue dissertation sur la doctrine de la religion persane, dissertation qu'il avait fait écrire par le chef des mages. Il espérait que les Arméniens, venant à connaître cette

doctrine, n'hésiteraient plus à se convertir à la religion de Zoroastre.

À la réception de la lettre de Hazguèrd, S. Joseph, alors patriarche de l'Arménie, réunit tous les évêques arméniens et les principaux personnages civils dans la ville d'Ardachad, et, après avoir pris conseil de tous, écrivit au roi des Perses une réponse remarquable par sa sagesse et tout empreinte de piété. Hazguèrd fit lire cette réponse en présence des Grands de son royaume et du chef des mages lui-même. Ce dernier resta confondu et, dans sa haine contre le christianisme, il donna le conseil au roi de faire appeler en Perse tous les principaux personnages de l'Arménie, et de les obliger, par la force, à adorer le soleil. L'édit royal fut lancé immédiatement et ces derniers, ayant à leur tête Vassagh et Vartan, durent obéir, quoiqu'ils savaient l'intention du roi et le danger qu'ils allaient courir. Ils furent reçus avec mépris et même gardés en prison. Puis, Hazguèrd les fit menacer de la mort ou de l'exil si le jour suivant ils ne consentaient pas à adorer le soleil à son lever.

Les Arméniens se trouvaient dans une position terrible; ils voulaient résister, mais ils pensaient aux malheurs qui menaçaient leur patrie. Un des eunuques du roi, chrétien de religion mais forcé de s' en cacher, vint les

trouver et leur conseilla d'agir en apparence selon la volonté de Hazguèrd, et de faire croire extérieurement à leur conversion, car autrement ils seraient exilés de leur patrie pour toujours, et alors le christianisme périrait en Arménie. Car Hazguèrd avait l'intention d'y envoyer des soldats et des mages pour contraindre les habitants à observer la religion persane.

Les Arméniens, dans la crainte de voir tout cela se réaliser et, dans l'espoir de préserver leur patrie de pareilles horreurs, se décidèrent à feindre de se soumettre aux volontés du roi des Perses. Mais ce ne fut qu'à force de supplications qu'ils parvinrent à vaincre la répugnance de Vartan, qui ne voulait point faire comme eux. Le jour suivant, en présence du roi et de sa cour, ils firent semblant d'adorer le soleil. Hazguèrd en fut enchanté et les combla d'honneurs et de présents. Quelques satrapes allèrent jusqu'à dire au roi, pour lui faire croire à leur reconnaissance et lui donner mieux le change : « Tes ancêtres, ô roi! nous aimaient beaucoup, mais ils ne voulaient que notre bonheur physique; mais toi, tu nous donnes la preuve d'une sollicitude encore plus grande, car tu as songé à nous procurer le bonheur éternel pour nos âmes. Si donc, nous avons servi volontiers

tes aïeux, nous te devons encore plus de dévouement.

Le roi, trompé par ces actes extérieurs et ces paroles, leur rendit leurs dignités, leurs charges et les combla de présents. Il leur donna des troupes persanes et sept cents mages et prêtres de sa religion et les envoya en Arménie, en leur recommandant d'employer tous les moyens et de faire tout leur possible pour convertir les Arméniens à la religion de Zoroastre.

La nouvelle de l'apostasie, quoiqu' elle ne fût que simulée, se répandit bien vite. Les chrétiens, qui se trouvaient en Perse, en furent désolés. Ils se rendirent auprès des satrapes et les conjurèrent de réfléchir sur l'acte qu'ils venaient de commettre. Ils firent plus: ils envoyèrent avertir les évêques de l'Arménie de ce malheur imprévu. Toute l'Arménie en fut dans la consternation. Les évêques auraient préféré apprendre que ces satrapes avaient été mis à mort plutôt que d'entendre qu'ils avaient renié leur foi. Informés de l'arrivée des satrapes avec des troupes persanes et des mages pour faire le conversion des Arméniens, ils décidèrent de leur résister par les armes. Ils proclamèrent donc la guerre sainte et la résistance à outrance. Le père ne devait plus penser à son fils, ni le fils à son père. Tous prirent les

armes, tous étaient décidés à mourir pour leur religion et leur patrie.

Les satrapes, suivis des mages et des soldats persans, arrivèrent enfin en Arménie. Ils dressèrent leurs tentes auprès d'un village, et restèrent ainsi plus de vingt jours à attendre une partie de la troupe qui allait arriver. Le chef des mages, qui n'était pas certain de pouvoir faire changer si facilement de religion aux Arméniens, voulut en tenter l'essai. Il se fit accompagner par une partie de ses mages et par des troupes avec leur commandant et se rendit au village, dont il voulut commencer à démolir l'église. Mais S. Léonce, curé du village, sortit à la tête du chapître de l'église, opposa une résistance des plus énergiques, empêcha la démolition du temple et mit la confusion parmi les Persans. Le peuple, enhardi par la présence de ses pasteurs, accourut armé de pierres et de bâtons, fondit sur les mages et les soldats persans et les força de se rabattre sur leur camp. Toute l'Arménie apprit aussitôt ce qui venait de se passer. De tous côtés le peuple accourut et tout le monde s'arma comme il put. Les vieillards, les femmes, les jeunes filles s'armèrent de sabres, de pieux, et de toute sorte d'armes. Les prêtres arrivèrent aussi. S. Joseph lui-même, le patriarche, s'en vint encourager

la défense de la patrie et de la religion. La multitude était innombrable et tout ce monde était dans l'agitation. Quelques chrétiens du camp des Perses, qui savaient dans quelle intention les satrapes avaient agi, s'en vinrent alors au village et se présentèrent au patriarche et aux évêques et leur racontèrent ce qu'il en était au juste. Les évêques firent dire aussitôt à Vartan de venir répondre au Conseil ecclésiastique. Vartan arriva sans retard; il tomba à genoux devant le patriarche et les évêques. Les larmes aux yeux, il leur raconta avec sincérité tout ce qui avait eu lieu. Il les conjura de lui pardonner cette apostasie qu'on lui avait imposée. Les évêques reprirent un peu de calme et Vartan retourna au camp. Vassagh le Suni qui, par lâche ambition, avait renié le christianisme, vint aussi trouver les évêques et les persuada, en les trompant, qu'ils pouvaient se retirer chez eux en sécurité et laisser les mages seuls. « Ces mages, disait-il, voyant que malgré tout ce qu'ils font, ils ne peuvent arriver à rien, abandonneront le terrain et la patrie et s'en iront en Perse. »

Les prêtres et les peuples crurent à ces paroles et chacun se retira.

Les mages, laissés libres d'agir comme ils le voudraient, réussirent à la fin à s'introduire

dans les demeures des nobles arméniens et à gagner quelques-uns de ceux-ci à leurs idées. Les temples dédiés au culte du feu se multiplièrent au grand préjudice de l'Église arménienne. Le scandale devint général. La consternation et le dégoût gagnèrent les cœurs des honnêtes gens et des fidèles.

Vartan, voyant l'insouciante indifférence de la plupart des satrapes devant ces choses qu'il considérait comme des horreurs, réunit toute sa famille, parents et alliés, et leur déclara qu'il était décidé à quitter sa patrie et à abandonner ses biens, et à s'exiler plutôt que de vivre dans un pays où de pareilles choses avaient lieu. Tous l'approuvèrent et se rangèrent à son parti. Ils abandonnèrent tout et allèrent dans le pays des Grecs. Ils s'arrêtèrent quelques jours à un village, appelé Aramana, situé dans la province de Pacrévant.

Le départ de Vartan affligea grandement ceux des satrapes restés fidèles à la religion du Christ. Ils regardèrent cela comme la perte de leur chère patrie et prirent, eux aussi, la détermination de quitter leur pays et de se retirer dans les provinces grecques. Vassagh en fut alarmé. Il craignit que le départ des satrapes n'encourageât le peuple à émigrer en masse, et que le territoire, se dépeuplant sans cesse,

il ne pût arriver à la réalisation de ses projets, c'est-à-dire à la conversion des Grands au culte du soleil et à sa souveraineté sur toute la nation.

Il fit venir chez lui les pieux satrapes. En les assurant qu'il n'avait en vue que leur bien, il les engagea à rester tranquilles chez eux. Puis, au nom de tous, il adressa une lettre à Vartan. Ensuite il se fit apporter l'Évangile et, devant les évêques et les prêtres, il jura et fit jurer aux autres qu'au retour de Vartan tout le monde lui obéirait et que, sous son commandement, ils chasseraient les mages de l'Arménie; qu'ils feraient alliance avec l'empereur des Grecs et prendraient les armes pour résister aux forces du roi des Perses. Les satrapes ne pouvant soupçonner la perfidie de Vassagh, acceptèrent avec empressement tout ce qu'il avait décidé. Tous insistèrent auprès du bienheureux Léonce pour le faire consentir à se charger de la lettre pour Vartan et à emporter comme un témoignage l'Évangile sur lequel ils avaient prêté le serment. Ils savaient bien que Vartan ne résisterait pas aux instances de Léonce. Ils firent accompagner celui-ci par deux prêtres, nommés Jérémie et Khorène, par Archavir Gamsaragan, prince des Archarounis, et par les princes Hemaïac et Cazrigh.

Les envoyés présentèrent à Vartan la lettre qui lui était adressée et l'Évangile sur lequel les satrapes avaient prononcé leur serment. On le supplia d'abandonner sa résolution de s'exiler et de revenir sur ses pas. Vartan se rendit à leurs instantes prières. Il revint avec toute sa famille. À son arrivée à Vagharchabad, tous les satrapes et même le traître Vassagh le Suni, accoururent au-devant de lui. Son retour fut une joie pour tout le monde. Sa première pensée fut de réconcilier tous les Grands du pays et, avec le concours de tous, de chasser les mages et de purifier le pays de tous les sacrilèges qui y avaient été commis. Mais Vassagh, par son habile perfidie, parvint à convaincre une grande partie des satrapes qu'il ne fallait pas précipiter les choses, mais attendre un peu avant de mettre tout cela à exécution. Il voulait temporiser, afin de pouvoir peu à peu amoindrir l'influence de Vartan et de paralyser ses actions.

Les mages faisaient des progrès ; les temples et les sacrifices au feu se multipliaient en Arménie. Vartan en était profondément affligé, mais il découvrit que tout cela n'avait lieu que grâce à la duplicité de Vassagh. Il convoqua les satrapes qui lui étaient dévoués et leur dit de se concerter pour mettre une fin à toutes les abominations qui se commetaient

Il leur dit de ne plus prêter l'oreille aux paroles trompeuses de Vassagh, qui leur avait promis de chasser les mages du pays ainsi que tous ceux qui propageaient leurs erreurs, et de se défaire de lui s'il leur résistait. En même temps, les évêques et quelques satrapes vinrent se plaindre auprès de Vartan et des principaux satrapes des actes scandaleux que commettaient, dans les églises, les mages et leurs femmes, avec la complicité de Vassagh le Suni. Ils leur dirent que si, eux, Vartan et les principaux satrapes, donnaient leur approbation à tout ce scandale, ils les fissent avant tout mettre à mort et qu'ensuite ils pourraient agir comme il leur plairait.

Les satrapes, encouragés par Vartan, firent serment sur l'Évangile de rester unis et de chasser de l'Arménie par la force les mages et leur suite. Il fut convenu que chacun d'eux réunirait des gens prêts et décidés à combattre pour l'Église et la patrie. Mais un traître prévint Vassagh. Les satrapes l'apprirent, ils emprisonnèrent ce traître et il fut lapidé quelques jours après. Ce fut le signal du soulèvement. Tout le monde connut la secrète conjuration des satrapes. Ceux que les mages avaient contraints par la force à faire leur volonté se révoltèrent aussitôt et n'eurent plus que du mépris

pour eux. Ceux des satrapes chez qui les mages, étaient arrivés à s'introduire, les chassèrent en même temps, et tout le monde s'unit à Vartan.

Le chef des mages et les généraux persans en furent alarmés. Ils réunirent leurs forces armées dans la province de Pacrévant. Vassagh leur envoya tous les soldats persans qui se trouvaient dans son pays des Suni. Il fit plus: lui-même se rendit à leur camp. De son côté, Vartan et les satrapes réunirent tous leurs soldats. Quelques évêques et le patriarche S. Joseph lui-même vinrent à son camp. On était au mois de Juin. Sans perdre de temps, ils se précipitèrent sur les Perses, les enveloppèrent de tous côtés, les taillèrent en pièces et détruisirent toute leur armée.

Tous les chefs et personnages principaux persans furent faits prisonniers et internés dans des forteresses. Le perfide Vassagh, le traître lui-même, fut capturé. On voulait le mettre aux chaînes et le jeter dans une prison, mais il supplia de lui faire grâce et jura sur l'Évangile de rester fidèle à sa foi de chrétien. Il promit de faire pénitence pourvu que les satrapes ne le chassassent pas de leur communion. Les satrapes crurent à ses paroles et à la loyauté de son serment et lui pardonnèrent, non toutefois, sans conserver quelque arrière-pensée et quelque soupçon sur sa fidélité.

Il y eut, après ceci, à Chahabivan, une assemblée des évêques, des satrapes et de tous les grands personnages de la nation. Cette assemblée fut présidée par S. Joseph et par Vartan. Tous jurèrent, en présence du peuple accouru en masse de toutes parts, de combattre pour la défense de l'Église du Christ et de la patrie. Ils écrivirent ce serment et tous, en commençant par Vassagh lui-même, y apposèrent leur sceau. Ils le placèrent dans l'Évangile sur lequel ils avaient juré et remirent le tout entre les mains du patriarche S. Joseph. Tout le peuple fut enthousiasmé. C'était comme un acte de foi et de patriotisme qu'on proclamait. On s'écriait : « Nous sommes prêts tous à subir la persécution et la mort pour soutenir l'Église sainte que nous ont léguée nos pieux ancêtres. Nous mourrons en braves et nos noms comme nos âmes seront immortels !... »

Les satrapes réunirent une armée de cent mille hommes, tous décidés à se battre à outrance pour défendre l'Église et la patrie, en accomplissement de leur serment. Ils se jetèrent sur toutes les villes et tous les villages où les mages et les Persans s'étaient installés et avaient élevé des temples. Ils détruisirent tout, massacrèrent ceux qui voulaient s'y opposer et les arméniens renégats, qui avaient pris la

religion des Perses. Les femmes elles-mêmes, animées des sentiments chrétiens, accoururent à l'aide des soldats pour débarrasser le pays de l'idolâtrie et de ses appareils. Enthousiasmés par leurs premiers succès, les troupes assaillirent même les forteresses occupées par l'armée des Perses. Bientôt tout le pays fut libre. Les soldats et les mages, échappés à la mort, furent forcés de prendre la fuite.

Hazguèrd n'avait aucune connaissance de tout ce qui venait de se passer en Arménie. Il envoya également des mages et des soldats dans le pays des Aghouank, afin de convertir aussi les habitants de cette contrée à la religion des Perses. Les Aghouank étaient dans l'impossibilité de tenir tête aux Persans; ils demandaient aux Arméniens de leur venir en aide. Ceux-ci firent retourner bien vite les envoyés des Aghouank auprès de leurs princes et de leur patriarche pour engager ces derniers à donner le change au général persan et aux mages, en faisant mine d'être disposés à accepter leur religion, et à traîner, de cette façon, les choses en longueur pour leur donner le temps, à eux Arméniens, d'arriver. En même temps, les satrapes arméniens adressèrent une supplique à l'empereur Théodose-le-Jeune pour qu'il vînt à leur secours. L'empereur accueillit les envoyés

arméniens avec une grande bienveillance. Son intention était bien de leur donner des troupes auxiliaires, mais la mort le surprit avant qu'il ait pu le faire, et son successeur, Marcianus, était plutôt pacifique que belliqueux, et il redoutait de se mettre eu guerre contre les Perses. L'empire était, d'ailleurs, troublé à l'intérieur par les adeptes d'Eutichès et de la nouvelle hérésie.

Les Arméniens ne voulurent pas perdre le temps à attendre le retour de leurs envoyés et les troupes des Grecs. Cependant, lorsqu'ils comparaient leur petite armée aux forces immenses des Perses, ils n'étaient pas sans appréhension. Mais ils mirent tout leur espoir en Dieu. Les satrapes réunirent toutes leurs légions et les divisèrent en trois corps. L'un de ces corps d'armée fut mis sous le commandement de Nerchabouh Rempossian, prince des Ardzrouni. On le dirigea sur l'Aderbadagan. Il devait s'opposer à l'invasion des Perses. Le deuxième fut confié à Vartan, qui devait voler immédiatement au secours des Aghouank, en passant par l'Ibérie. Les plus vaillants et les plus dévoués au christianisme parmi les princes, faisaient partie de ce corps d'armée. Le troisième, enfin, fut placé sous les ordres de Vassagh, prince des Suni, afin de maintenir l'ordre dans le pays et, au besoin, le protéger. Or, Vassagh, en dépit de son ser-

ment solennel sur le saint Évangile, serment, par lequel il était engagé à rester fidèle à la religion chrétienne, était vendu, corps et âme, aux Perses. Il gardait l'espoir de gagner une couronne passagère. Il choisit, donc, pour rester avec lui, les satrapes et les soldats dont la foi était bien faible. Les deux premiers corps d'armée partis, il envoya immédiatement prévenir Mihr-nerseh. Il écrivit même à Sébokhd, commandant des milices perses au pays des Aghouank, et lui dit: « J'ai affaibli l'armée arménienne en la partageant en trois parties. Voilà que Vartan marche contre toi à la tête d'un petit nombre de soldats, accours à lui et tu le vaincras. Aussitôt que tu auras soumis les Aghouank, hâte-toi de venir en Arménie, je me liguerai avec toi et te prêterai l'aide du corps d'armée que je commande. » Sébokhd informé de la marche des Arméniens, se dépêcha de passer le fleuve Gour, à la tête de ses soldats, et arriva en Ibérie, où il campa en attendant Vartan pour le combattre.

Sébokhd avait à peine installé son camp devant la ville de Khalkhal que Vartan arrivait avec sa petite armée. À la vue de la multitude des Perses il ne se troubla pas. Il recommanda à tous ses hommes de mettre tout leur espoir en Dieu. Il fit trois divisions de son corps

d'armée. Il donna le commandement de l'une, à Archavir Gamsaragan, en lui adjoignant Mouch Timaksian. Il mit l'autre sous les ordres du prince Khorène Khorkhorouni, en lui adjoignant aussi le prince Hemaïac Timaksian. Il se chargea du commandement de la troisième division, qui devait tenir le centre de l'armée, et se prépara à attaquer l'ennemi.

Le front de bataille une fois formé et chaque division mise à son rang, on s'encouragea mutuellement, on invoqua le Dieu des armées et tous fondirent comme un seul homme sur l'ennemi, dont l'avant-garde fut à l'instant coupée et repoussée.

N'écoutant que leur courage et se fiant à leur force, les princes Archavir Gamsaragan et Mouch Timaksian, selaissèrent emporter par leurs chevaux fougueux et se trouvèrent engagés dans une espèce de marais. Leurs chevaux s'enfoncèrent dans un terrain fangeux jusqu'au ventre et rendirent critique la situation des deux intrépides cavaliers. Les ennemis les aperçurent et firent pleuvoir leurs flêches sur eux. Le prince Mouch fut frappé mortellement et périt victime de son dévouement à la cause de l'Église du Christ. Mais le prince Archavir, dont le courage s'était accru en face du danger, descendit de cheval et, quoique ayant ses jambes enfoncées

dans la boue, il poussa son cheval en arrière afin de le faire marcher par ses sauts en avant. Les flèches tombaient sur lui comme de la grêle ; il se servit alors de son bouclier pour se défendre contre elles. Il attrapait quelquefois en l'air les javelots qui lui étaient lancés et de son bras vigoureux les relançait à l'ennemi. Il poussait en même temps toujours son cheval vers le sol ferme. On dit qu'il laissa dans la vase une de ses chaussures.

Voyant pourtant que, malgré tous ses efforts, il ne pouvait faire avancer son cheval et qu'il mettait sa vie en danger, en prolongeant cette situation, il abandonna la bête, et, couvert de boue, n'ayant qu'un pied chaussé, il se précipita sur les ennemis comme un lion, fendit leurs rangs et arriva jusqu'au prince Vourgh, leur chef. Il le tua avec un grand nombre d'hommes de sa garde et refoula les autres. Puis, délivrant son cheval du marais, il sauta dessus, fondit de nouveau sur les ennemis et jeta la terreur dans leurs rangs.

Les satrapes arméniens, qui se battaient de l'autre côté, virent ce prodige de bravoure. Ils en furent enthousiasmés et redoublèrent de vaillance. En même temps, Vartan avec son glaive abattait un grand nombre d'ennemis. Les ennemis repoussés de tous côtés et voyant la mort

décimer leurs rangs, se prirent d'épouvante et perdirent tout courage. Déjà les soldats de Sébokhd avaient pris la fuite et s'étaient réfugiés dans le fort des Huns. De ce qui restait de l'armée persane, la majeure partie fut passée au fil de l'épée. Les autres furent refoulés jusqu'aux rives du fleuve Lopnas, où les uns se jetèrent dans les bateaux et les autres essayèrent de se sauver à la nage. Mais les archers les poursuivaient de près: ils foudroyèrent, pour ainsi parler, les fugitifs. Il ne parvint à s'en échapper qu'un seul qui, grâce à la vitesse de son cheval, put se réfugier aussi dans le fort des Huns.

Au commencement du combat, le prince Kazrigh Timaksian, homme d'un courage et d'une bravoure à toute épreuve, fut grièvement blessé; il gisait parmi les cadavres des ennemis. Quand il vit les Arméniens gagner du terrain, il se ranima peu à peu et sentit revenir ses forces, il se leva, pansa comme il put, ses blessures, se cacha dans un endroit sûr et revint après au milieu des siens.

Les Arméniens, après leur victoire, revinrent sur le champ de bataille, y dépouillèrent les morts et s'y reposèrent. Le jour d'après, ils passèrent le fleuve Gour et entrèrent dans le pays des Aghouank. Ils mirent à mort tous les Perses

et tous les mages qu'ils y rencontrèrent, y détruisirent les temples élevés au le culte du feu, purgèrent le pays des horreurs de l'idolâtrie et ranimèrent le courage du peuple.

Ils continuèrent leur route vers la porte ou gorge de Djor, qui menait au pays des Alans et des Huns, où se trouvait l'armée persane qui gardait la place. Tous les Perses y furent mis à mort, tous les édifices y furent détruits. On y rasa même la forteresse et le palais que Hazguèrd y avait fait construire. On dépêcha ensuite des ambassadeurs aux Alans et aux Huns pour leur demander leur alliance. Les deux rois, qui savaient déjà les prodiges de valeur accomplis par les Arméniens, vinrent au camp de ces derniers et leur jurèrent amitié et alliance.

Pendant que Vartan illustrait le nom arménien par ses hardis exploits et par ses actes de courage, Vassagh le Suni, soutenu par quelque partisan, mettait le trouble et le désaccord dans l'Arménie. Il rasa les églises chrétiennes, il tortura les prêtres et se saisit des fils des satrapes, qu'il envoya au roi des Perses. Il rétablit en Arménie le culte du feu et fit partout élever des temples à l'usage de ce culte. Vartan apprit la félonie de Vassagh. Il revint en hâte en Arménie, emportant avec soi tout

le butin pris sur l'ennemi. A cette nouvelle, Vassagh et ses partisans furent saisis d'effroi, ils se sauvèrent dans le pays des Sunis, où ils se retranchèrent dans des forteresses.

Vartan et son corps d'armée arrivèrent bientôt. Ils cherchèrent le traître et tous ceux qui l'avaient aidé à accomplir ses dessins perfides. Ils envahirent la province des Sunis; ils y détruisirent les forteresses et mirent à mort tous ceux qui avaient donné aide et assistance au renégat. Dans plusieurs villes, ils firent prisonniers un grand nombre de leurs habitants et les transportèrent dans l'Ararat. Mais l'hiver les condamna au repos.

Les Arméniens reçurent en même temps la nouvelle de la fin de la guerre que le roi des Perses soutenait contre les Huns. Ils apprirent que Hazguèrd était rentré dans son royaume, et qu'à son retour, il avait été informé de tout ce que les Arméniens avaient fait; qu'il en avait été furieux et que, dans sa colère, il avait ordonné de faire tous les préparatifs nécessaires pour venir en Arménie, dès le printemps, se venger des défaites qu'il venait d'essuyer de leur part. Les Arméniens ne se découragèrent ni s'effrayèrent pour cela. Sur les avis de Vartan, eux aussi se décidèrent à faire leurs préparatifs pour repousser l'invasion. En même temps, le

patriarche S. Joseph prêcha le jeûne et la préparation à la guerre pendant la célébration d'une fête, qui eut lieu le jour de l'Épiphanie et qu'on célébra pour remercier la Providence de tous les succès de guerre que venait de remporter la nation.



DERNIÈRE BATAILLE DÉCISIVE LIVRÉE PAR VARTAN CONTRE LES PERSES.

La fête célébrée et les Arméniens ayant accompli leur dévotion, on se prépara à la lutte contre les Persans. Mais, en pensant au grand nombre de leurs compatriotes restés en Perse, en songeant à la persécution qu'ils enduraient, en réfléchissant que Hazguèrd allait encore les persécuter davantage à cause de la guerre qu'on allait lui faire, les Arméniens voulurent tenter la réconciliation. Vartan fit alors retirer les chaînes à un des personnages distingués de la Perse, qu'on retenait prisonnier, et le fit appeler devant les satrapes assemblés. Il lui fit comprendre que tout ce qui avait été fait contre le roi n'avait été commis que parce que le roi lui-même avait violenté les Arméniens dans ce qu'ils avaient de plus cher et de plus sacré, à cause aussi du grand nombre de renégats qu'il avait faits et surtout à cause de la félonie de son vice-roi Vassagh-le-Suni. Ensuite, il le renvoya porter un message au roi Hazguèrd, où

il le priait d'user de clémence et de magnanimité, en lui promettant soumission et fidélité et acquittement ponctuel des tributs, à la condition de laisser aux Arméniens le libre exercice de leur religion chrétienne.

Le persan remplit fidèlement sa mission : Hazguèrd l'écouta avec attention et sa colère sembla se calmer. Il feignit de céder aux instances de ses sujets arméniens qui s'étaient pourtant mis en rébellion contre lui. Il lança un édit dans tout son royaume, qui proclamait liberté entière aux chrétiens d'accomplir les devoirs de leur religion. Par cet édit, il espérait faire croire à la manifestation de sa générosité exceptionnelle envers les Arméniens. Mais, il n'en nourrissait pas moins, dans son for intérieur, une haine violente contre eux et ne méditait que leur perte. L'idée fixe d'une conversion générale des chrétiens au culte du feu hantait toujours son cerveau, et ce qu'il voulait avant tout, c'était de répandre la discorde parmi les Arméniens et d'amener leur désunion. Il voulut même se gagner l'amitié des Grecs et envoya proposer à l'empereur Marcianus de renouveler leur traité d'alliance. En même temps, donc, qu'il cherchait tous les moyens pour que les Arméniens s'endormissent dans la quiétude et l'insouciance, il faisait tous ses préparatifs

pour une guerre prochaine contre eux et augmentait toujours les effectifs de son armée.

Les Arméniens, pourtant, ne s'y laissèrent pas prendre. Ils comprirent l'étendue de la perfidie que cachait l'édit royal, malgré l'apparente douceur de ses termes. Il se jurèrent de rester unis et fermes, de défendre leur foi et leur patrie et de résister jusqu'à la mort.

C'était en l'année 451. Hazguèrd vit bien qu'il n'avait pu réussir à tromper la vigilance des Arméniens. Il manifesta tout son ressentiment. Il donna l'ordre à Mihrnerseh d'envahir l'Arménie avec ses légions et de prendre avec lui un troupeau d'éléphants. Il lui recommanda de passer tout le monde au fil de l'épée et de détruire l'armée de Vartan. Mihrnerseh entra en Arménie et se trouva, au mois d'avril, dans la province de Païdagaran. Il fit camper ses soldats autour de la ville du même nom, capitale de cette province. Il appela à lui le traître Vassagh et lui promit honneurs et présents et même la couronne royale, s'il voulait mettre la discorde parmi les Arméniens. Vassagh y consentit tout de suite. Il retourna dans sa province et réussit à gagner quelques grands personnages et une grande partie du peuple. Il prit les plus dévoués de ses partisans pour les envoyer en message dans les différentes pro-

vinces de l'Arménie. Ceux-ci parvinrent à se glisser dans toutes les familles et même dans celles qui étaient dévouées à Vartan. Par de beaux discours, par des serments solennels, ils essayèrent de persuader à tout le monde que le roi des Perses étaient sincère dans ses promesses et qu'ils auraient désormais, la liberté de pratiquer la religion chrétienne. Ils jurèrent que tout ce qu'ils disaient était de la plus exacte vérité. Ils protestèrent que Vassagh était leur véritable appui et intercédait auprès du roi en leur faveur. Ils osèrent assurer que Mihrnerseh n'était venu en Arménie que pour combattre ceux qui voudraient s'opposer à l'exercice de la religion chrétienne.

C'est de cette manière que Vassagh parvint à tromper quelques personnes et à les faire vivre sans inquiétude. Il réussit même à regagner quelques-uns de ses anciens partisans, qui l'avaient jadis abandonné pour suivre Vartan. Beaucoup d'autres se prirent de mépris pour les fidèles de Vartan, qu'ils accusèrent de mettre le trouble partout, de n'être jamais contents de leur situation, et s'en allèrent grossir le nombre des partisans de Vassagh. D'autres, enfin, ne pouvant s'expliquer à quelles fins voulait en venir le renégat, se dispersèrent dans les villes et les villages. Quelques satrapes aussi se séparèrent tant de Vartan que de Vassagh

et se retirèrent dans leurs villes, qu'ils fortifièrent, doutant d'une heureuse issue des événements et troublés par les paroles trompeuses du renégat. Vassagh réussit même, par ses mensonges terribles, à rompre l'alliance qui existait entre les Géorgiens, les Aghouank et les Arméniens. Il eut l'impudeur d'écrire au gouverneur de l'Arménie grecque, qui portait le même nom, et qui était aussi perfide et malintentionné que lui, pour lui donner à comprendre que Hazguèrd avait autorisé tous les chrétiens à exercer librement leur religion; que tous les Arméniens étaient joyeux de cette autorisation, mais que Vartan, poussé par quelque ambition, avait gagné plusieurs satrapes et les évêques, et ne cherchait qu'à fomenter la guerre et la révolte, et que c'était pour cela que le roi des Perses avait envoyé des troupes en Arménie. Cet autre Vassagh ajoutant encore d'autres calomnies à celles-ci, écrivit à l'empereur de Constantinople et aux évêques; il rendit les Arméniens odieux. Ceux-ci, donc, par la duplicité de Vassagh, se trouvèrent isolés, sans espoir d'être soutenus par aucune nation et forcés pourtant de soutenir la guerre contre un adversaire aussi nombreux que puissant.

Quand Mihrnerseh eut connaissance de toutes les monstruosités de Vassagh, il se dit que ce

traître abominable était dix fois pire que lui. Vassagh lui répugnait, mais il avait besoin de ses services. Il le fit donc appeler et s'informa auprès de lui du nombre des conjurés arméniens, de leurs forces et de tous leurs moyens de résistance. Il fit venir tous les généraux persans et choisit le plus brave et le plus capable, qui se nommait Mouchgan Nyssalavourd, pour faire son général en chef. À tous, il ordonna d'obéir aux ordres de Vassagh, d'agir selon ses instructions, de livrer bataille ou de faire la paix selon sa volonté. Après cela, il vint rejoindre le roi Hazguèrd, qu'il mit au courant de tout ce qui s'était fait. Il lui dévoila les noires machinations de Vassagh et le présenta comme l'être le plus dangereux pour ses sujets. Il fit tant qu'il le rendit odieux à Hazguèrd.

Vartan avait observé les agissements iniques et les perfides intrigues de Vassagh. Il connaissait tous les préparatifs de guerre des Perses. Il savait que le brandon de la discorde avait été allumé parmi les Arméniens. Il voyait bien qu'il ne pouvait plus espérer l'alliance d'aucun peuple. Il ne compta, donc, plus que sur l'assistance de Dieu, en qui il mit tout son espoir. Il envoya des gens dans toute l'Arménie pour inviter tous ceux qui lui étaient restés dévoués

à accourir se ranger sous son étendard. Le lieu, où ils devaient se réunir, était la ville d'Ardachad, où se rendit un grand nombre. Quand Vartan vit tout ce monde arriver et l'élan avec lequel ils se rendaient à son appel, le courage lui remonta au cœur et il se consola de la désertion de ceux qui manquaient. Il assembla un conseil et fit remplacer par leurs frères, leurs fils et leurs neveux ceux qui avaient abandonné sa cause. Le nombre de tous ces hommes de cœur, qui venaient se vouer à la mort pour la défense de la foi chrétienne et de leur patrie, était de soixante-six mille. Le patriarche S. Joseph, S. Isaac, évêque des Rechdounis, le prêtre Léonce et bien d'autres prêtres et ecclésiastiques vinrent rejoindre Vartan. Il ne s'agissait plus de se battre pour la gloire humaine mais bien pour la défense de la religion du Christ.

Une grande partie des Arméniens, qui s'étaient laissé tromper par Vassagh, accoururent grossir l'armée de son parti. Ils avaient à leur tête leurs satrapes, tous pleins de fureur contre Vartan et ses fidèles. Les Perses le virent et se crurent les succès assurés; ils ne voulurent plus retarder le moment de l'action, car ils craignirent qu'un retard prolongé ne vînt à refroidir l'excitation des esprits. Ils quittèrent la province de Païdagaran et vinrent avec armes et bagages dans

celles de Zarévant et de Hèr, ayant avec eux Vassagh et tous ceux qui s'étaient ralliés à lui. Ils y installèrent leur camp, et envoyèrent une nombreuse bande de soldats pour ravager les pays d'alentour.

Aussitôt que Vartan apprit cela, il envoya contre les déprédateurs persans, l'un de ses fidèles, nommé Arantzar, de la Maison des Amadouni, à qui il donna deux mille fantassins et trois cents cavaliers. Arantzar surprit l'ennemi et le battit. Il lui tua un grand nombre de soldats et mit le reste en fuite. Ensuite, il observa l'armée ennemie, examina sa force et prit connaissance de ses plans de campagne, et s'en revint sain et sauf auprès de Vartan. Cet incident remonta le courage au cœur des soldats de Vartan et le retour d'Arantzar fut une véritable fête.

Mouchgan Nyssalavourd, le général persan, voyant que cette petite armée arménienne était presque invincible, alla se concerter de nouveau avec Vassagh et lui recommanda d'essayer encore de rompre l'union qui faisait la force de cette armée. Le traître envoya aux confédérés arméniens deux indignes prêtres, qu'il fit accompagner par un prince persan, et qui devaient leur faire croire aux intentions pacifiques des Perses et les engager à accepter cette paix,

qui leur était offerte. Mais les Arméniens découvrirent aussitôt toute la perfidie de leur insinuations et renvoyèrent avec mépris ces prêtres. Ils se promirent mutuellement encore de rester toujours fermes et unis et de ne faillir jamais à leur serment, de combattre jusqu'à la mort pour leur foi et leur patrie. Cependant un certain nombre d'entre eux, peut-être quatre mille, un peu faibles d'esprit s'étaient laissé abuser par les paroles sournoises des deux prêtres envoyés par Vassagh et perdirent leur fermeté. Ils ne quittèrent pas le camp de Vartan, mais leur cœur était avec le traître.

Mouchgan Nyssalavourd, qui n'avait pas réussi, cette fois encore, à jeter la discorde parmi les fidèles de Vartan, fit venir Vassagh avec ses partisans et les indignes prêtres, s'informa auprès d'eux de la condition et des qualités des satrapes confédérés et du nombre de leurs soldats. Ces renseignements pris, il leva son camp et se mit en route pour la province d'Ardaz.

Averti de la marche des Perses, Vartan, après avoir pris conseil des satrapes, vint dresser aussi son camp dans la province d'Ardaz, près du village d'Avaraïr, aux bords du fleuve Telmoud, dans une vaste plaine. En jetant les yeux sur l'endroit occupé par les ennemis, il vit que

les Perses étaient arrivés récemment et qu'ils ne s'étaient pas encore mis en mesure pour le combat.

Les deux armées étaient en face l'une de l'autre: la bataille devenait donc inévitable. Mais on était à la fin de la journée et le combat fut retardé jusqu'au jour suivant. Vartan, pendant cette mémorable nuit, encouragea ses soldats, remonta les esprits, rappela les serments prêtés de sacrifier sa vie pour la foi et la patrie, fit envisager la mort glorieuse qui était réservée. Il parcourut les rangs de ses milices en compagnie du prêtre Léonce, exhortant chacun à résister en brave aux envahisseurs. Dans un discours éloquent, il rappela les glorieux et grandes victoires qu'ils avaient tant de fois remportées ensemble, les triomphes et les honneurs quelles leur valurent. Il leur dit, qu'alors ils ne s'étaient battus que pour faire des conquêtes et pour acquérir de la gloire sur la terre, mais que, cette fois, ils allaient se battre pour la défense de leur foi et pour gagner la couronne du martyre. Il leur dit de ne point craindre la mort et de la braver au contraire pour sauver l'honneur, la patrie et la religion. Les soldats enflammés par ses paroles n'aspiraient plus qu'au moment de combattre. Ils étaient tous décidés à donner leur vie pour mériter l'éternité. Parmi les plus jeunes

beaucoup n'étaient encore que catéchumènes; tous ces jeunes gens accoururent demander le baptême en s'écriant: « Cette nuit, le baptême de l'eau; demain, le baptême du sang. »

On prit un peu de repos dans la nuit. À l'aube, les prêtres dressèrent les autels et célébrèrent le service divin. Toute l'armée reçut la sainte communion. Chacun, par la grâce du Saint-Esprit, sentit son âme fortifiée et, se vouant déjà au martyre, attendit avec impatience le moment suprême.

Vers le matin, Vartan convoqua de nouveau son conseil et divisa son armée en quatre parties. Il donna le commandement de la première division à Nerchabouh, prince des Ardzrounis, en lui adjoignant Archavir le Gamsaragan, Ardagh prince des Mogh et encore quelques autres satrapes Ardzrounis et Mogh; celui de la deuxième à Khorène Khorkhorouni, en lui adjoignant Nerseh Catchpérouni; celui de la troisième à Tatoul de Vanant en lui adjoignant Dadjad Kentouni. Il prit le commandement de la quatrième et s'adjoignit Vahan Ardzrouni et le prince Pabagh Aravelian. Il confia l'arrière-garde à son propre frère Hamazasbian en lui recommandant de ne forcer personne à combattre, mais de les exhorter seulement à défendre la patrie; car il doutait de la fermeté et du bon-vouloir des hommes de cette arrière-garde.

L'armée de Vartan ne comprenait que 66,000 hommes, et celle des Perses était forte de 300,000 hommes. Mouchgan Nyssalavourd qui commandait celle-ci, quoique rassuré par le nombre de ses soldats, redoutait Vartan ; car il connaissait son intrépidité. Mouchgan, avec ses nombreuses légions, avec ses troupeaux d'éléphants, n'était pas sans inquiétude sur l'issue de l'action qu'il allait engager. Il fit donc avancer ses soldats pour exciter leur courage. Il leur rappela la valeur de Vartan et l'intrépidité de ceux qui l'avaient mis à leur tête. Il leur recommanda surtout de ne point prendre la fuite ; car ils devaient savoir qu'après le glaive de Vartan, il y avait celui du roi. Il leur promit, enfin, des honneurs et des présents s'ils se battaient en braves.

Les deux camps étaient donc préparés, le signal du combat fut donné. L'action fut engagée avec fureur. La rage dévorait les cœurs, chacun courait sur son adversaire, renversant, brisant tout sur son passage. Le bruit de la mêlée retentissait dans l'air. Les armures, les casques, les glaives et les flèches reflétaient les rayons du soleil. On aurait dit que le ciel était déchiré par les éclairs et que la foudre allait éclater de toutes parts. Le bruit du choc des boucliers se répercutait au loin. Le sifflement des cordes

des arcs était assourdissant. Le tumulte des combattants, les cris des blessés, les soupirs des mourants remplissaient la scène d'horreurs.

Le combat ne venait que de commencer. Le fleuve Telmoud séparait les deux partis. On ne se battait que de loin avec des flèches, les javelots et les autres armes qu'on pouvait lancer. Les Arméniens, exercés et habiles au tir de l'arc, tenaient les Perses en respect. Mais, comme ils étaient bien moins nombreux que leurs ennemis, ils se fatiguaient sans même les poursuivre. Les Perses n'osaient s'aventurer à passer le fleuve sous la pluie des flèches des Arméniens et sans le secours de leurs éléphants, qu'il était difficile de faire mouvoir.

Peu à peu les deux armées s'approchèrent; elles étaient sur les rives mêmes du Telmoud et il fallait que l'une ou l'autre le passât en vainqueur. Ce furent les Arméniens qui eurent cette gloire. Ils traversèrent l'eau hardiment, tandis que les Perses, sur l'autre rive, semblaient se demander s'ils allaient le faire. Les Arméniens assaillirent résolument leurs ennemis, mais, malheureusement pour eux, ils ne tardèrent pas à sentir la force du nombre.

Alors la bataille sembla recommencer avec plus de vigueur; le sort devait se décider. Les deux ailes de gauche des deux armées luttaient

avec énergie. La poignée d'Arméniens résista contre les Perses presque jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'au moment où leurs trois chefs tombèrent sur le champ de bataille. Khorène, Arsène et Nerseh combattirent jusqu'à leur dernier soupir. Ces héros scellèrent de leur sang généreux leur vie, qu'ils tenaient de Dieu. Mais le centre de l'armée se battait toujours avec acharnement et tenant toujours ferme. Les soldats, qui le formaient, ne cédaient ni à la force ni au nombre.

Il n'en était pas de même du côté des ailes de droite. Ici, Mouchgan Nyssalavourd avait placé le traître Vassagh et tous les Arméniens qu'il avait su gagner à la cause des Perses. C'était donc Arménien contre Arménien qu'on se battait et l'élan n'était plus le même. Vassagh triomphait. L'aile des Vartaniens commença à faiblir, et, pour comble de malheur, une partie de cette aile d'armée abandonna le combat et prit la fuite. Cet incident changea complètement le sort de la bataille. Vartan accourut avec un détachement de l'arrière-garde et rallia les soldats de son parti. Poussant en avant, il fondit sur l'aile gauche des Perses, rompit les masses ennemies, les refoula sur leur centre et contre leurs éléphants. En même temps, Vahan Ardzrouni, à la tête de sa division du centre ar-

ménien vint se jeter sur l'autre flanc du centre des Perses. Il ébranla les légions qui le formaient, les rompit et les refoula de l'autre côté. Alors les deux corps d'armée persane se jetèrent en désordre l'une sur l'autre entre les épées de Vartan et de Vahan. Si ces deux vaillants guerriers avaient eu des troupes plus nombreuses ou même si l'arrière-garde de leur armée avait pu arriver à temps pour les appuyer, peut-être eussent-ils anéanti toute l'armée des Perses. Le choc, qu'ils avaient porté aux ennemis, avait été si terrible et si désastreux pour eux qu'ils avaient dispersé leur Cohorte Sacrée. Cent quarante immortels, selon le nom que les Perses donnaient aux guerriers qui composaient cette Cohorte Sacrée, gisaient sur le sol, frappés par Vartan et par Vahan. Les autres immortels avaient pris la fuite. En s'avançant, Vartan aperçut le visage du traître Vassagh, qui venait entouré de ses satrapes ; il bondit sur lui, mais le renégat se mit à fuir et courut se cacher derrière les éléphants des Perses. Vartan s'était trop avancé, il ne pouvait plus songer à la victoire, il n'avait même plus à prendre garde au danger qui l'enveloppait et dans lequel il s'était jeté. Il n'eut plus qu'à faire le sacrifice de sa vie qu'il avait vouée à Dieu.

Mouchgan Nyssalavourd, qui avait vu Vartan

s'avancer toujours et qui avait remarqué l'isolement du gros de son armée, sut tirer profit de la situation. Il rallia ses légions en désordre et la Cohorte Sacrée. Il en envoya une partie contre ce qui restait des Arméniens et l'autre partie contre Vartan et Vahan pour les cerner de tous côtés. Il fit sonner les trompettes; il ordonna à Ardachir de faire avancer les éléphants et lui-même prit la tête de la colonne. Vartan se trouva entouré de tous côtés et serré de près. Malgré cela, il ne cessa pas de se battre en brave, il fit mordre la poussière à bien des Perses. Mais le nombre l'emporta sur le courage. Criblé de coups de glaive et de lance, Vartan tomba, glorieux d'avoir donné sa vie pour défendre l'Église et la patrie et tout heureux de mourir avant d'avoir été témoin des malheurs qui menaçaient l'Arménie. Vahan Ardzrouni périt aux côtés de Vartan non moins glorieusement que lui et martyr comme lui. Avec les trois chefs de ce corps d'armée arménienne, bien d'autres parmi les Grands périrent également. L'on vit bien, alors, que Vartan et ses fidèles compagnons étaient bien décidés à tenir leur serment, c'est-à-dire de chasser l'ennemi ou à combattre jusqu'à la mort, afin d'expier, en donnant leur sang et leur vie, la faute

qu'ils avaient commise en reniant leur foi, même seulement en apparence.

La nouvelle de la mort de Vartan se répandit aussitôt dans les rangs des Arméniens, qui, découragés et voyant que le soleil était à son déclin, poussèrent des cris de désolation, qui épouvantèrent l'ennemi. Ils rompirent les files des Perses, qui les enveloppaient, et se sauvèrent du camp. Un certain nombre d'entre eux passa le fleuve et passa la nuit aussi loin que possible de l'autre côté. L'autre partie resta en deçà du Telmoud. Les évêques et les prêtres suivirent l'armée dans sa retraite. Tous gagnèrent l'intérieur du pays et se réfugièrent dans des villes fortifiées.

La retraite des Arméniens causa plus d'effroi aux Perses que leur intrépidité acharnée sur le champ de bataille. En fuyant, les Arméniens avaient troué leurs rangs et les avaient repoussés avec une véhémence et une audace inouïes. Les Perses, quoique victorieux, craignirent que les Arméniens, après avoir pris un peu de repos, ne revinssent sur leurs pas pour recommencer le combat, et ceux-ci leur avaient donné des preuves de leur bravoure et de leur valeur. On peut supposer qu'il en eût été ainsi, si Vartan avait vécu.

Cette bataille fut dite grande et décisive,

non pas à cause du grand nombre de guerriers qui tombèrent dans l'action, mais parce que les Perses s'y étaient préparés grandement et depuis longtemps, et que, dans leurs rangs, figurait l'élite de leur armée. Elle fut dite grande, parce que la vaillance et l'énergie, qu'on y déploya de part et d'autre, furent vraiment héroïques. Elle fut dite grande encore, cette bataille, parce que les Arméniens la livrèrent pour une cause grande, généreuse et sacrée. La victoire ne resta pas à ces derniers, et cependant, quand on considère le petit nombre de leurs morts auprès des pertes énormes de leurs ennemis de beaucoup plus nombreux, on peut dire que les Arméniens n'y furent pas les vaincus mais les vainqueurs.

Il y eut dix princes tués dans ce combat et 287 autres vaillants personnages, dont presque la moitié, 137, étaient de la maison des Mamigonien et parents de Vartan. Les Perses ne firent grâce ni aux blessés ni aux prisonniers. Ils les firent écraser sous les pieds de leurs éléphants ou les tuèrent de leurs mains. 1036 hommes trouvèrent la mort à cette mémorable affaire, tant dans la mêlée que massacrés après la victoire, comme nous venons de le dire.

Les Perses y perdirent neuf de leurs plus grands princes et 3544 autres entre soldats et

hommes de quelque importance. Ces pertes immenses mirent en fureur Mouchgan Nyssalavourd. Une victoire achetée à ce prix n'était plus une victoire. Il se demandait comment il pourrait en rendre compte à son roi.

Cette bataille eut lieu en l'an 451, le deuxième jour du mois de Juin. Une fête nationale fut décrétée pour célébrer annuellement l'anniversaire de ce grand fait, qui laissa une si profonde impression dans tous les cœurs des Arméniens à qui la patrie était chère. Le souvenir de cette bataille, où tant de héros sacrifièrent leur existence pour la défense de leur Église et de leur patrie, fait encore battre le cœur de tous les Arméniens. On suppose que Vartan devait être âgé de cinquante ans lorsqu'il reçut le coup de la mort. Pendant vingt ans il avait commandé toutes les forces armées de son pays. Il fut au-dessus de beaucoup des généraux célèbres de toutes les nations. Il remporta la victoire dans quarante-deux grandes batailles, dont la plupart étaient soutenues pour le compte des Perses, et furent livrées dans différents pays, jusqu'aux déserts du Korassan et du Turkesdan. Quand Hazguèrd apprit la mort de Vartan, dont il avait pu apprécier l'intrépide bravoure et dont il connaissait les hauts-faits, il fut plus affligé de sa perte que de toutes celles qu'avait faites son armée.

Nous avons dit qu'après la mort du valeureux Vartan, les Arméniens coururent se retrancher dans les forteresses de leur pays. Mouchgan Nyssalavourd restait perplexe et démoralisé. Vassagh craignit alors de tomber en disgrâce auprès du roi; il craignit surtout de perdre le fruit de toutes ses félonies et essaya de remonter le courage du général persan et lui donna à entendre qu'il était encore possible de leurrer les Arméniens, et, partant, de se venger d'eux. Il lui conseilla de prendre d'assaut les différentes villes fortes dans lesquelles les Arméniens s'étaient réfugiés. Mouchgan accueillit favorablement ce conseil et vint assiéger le fort, où se trouvaient une légion de soldats, le patriarche S. Joseph et plusieurs autres prêtres. Ne pouvant prendre d'assaut cette forteresse, Vassagh employa encore la ruse pour persuader à une partie des gens qui étaient là, qu'ils avaient intérêt à sortir et à se rendre à l'armée persane. Ce traître qui, jadis, avait juré sur l'Évangile avec les autres satrapes et tous les Arméniens de défendre l'Église et la patrie, fit mettre à mort deux cent treize des malheureux qui avaient cru à ses paroles, sans se soucier du serment qu'il avait fait. S. Joseph, le prêtre Léonce et les autres prêtres, indignés de sa cruelle lâcheté, en appelèrent de son atroce conduite au Tri-

bunal du roi. Selon la loi des Perses on dut respecter leur appellation et on les garda pour les conduire au roi.

Vassagh essaya encore de tromper les autres débris de l'armée arménienne, éparpillés dans les villes fortes, mais tout le monde connaissait sa monstrueuse perfidie et personne ne l'écouta. Alors il fit dévaster le pays par des détachements de l'armée persane, qu'il envoya dans différentes directions. Ayant appris, un peu plus tard, que Hemaïac, le frère de Vartan, restait encore à la tête d'une petite légion, il marcha contre lui dans la province des Daïks et put le surprendre dans un village. Hemaïac, avec le peu de monde qu'il avait avec lui, se précipita contre les troupes du renégat et réussit à le faire battre en retraite. Mais il voulait aussi sacrifier sa vie et ne pas survivre à son frère Vartan; il s'exposa sans trembler aux coups des infidèles et tomba. Ses compagnons se réfugièrent sur les montagnes, mais, quand ils virent les dévastations que faisaient les Perses, ils descendirent des hauteurs où ils se tenaient, fondirent sur les brigands et les mirent en fuite.

Aussi les Arméniens, qui se tenaient cachés dans les forteresses, furent exaspérés des ravages que commettaient les Perses et les re-

négats dans leur pays et se dirent: « Pourquoi rester dans la torpeur et laisser saccager notre pays, démolir nos églises, et massacrer nos prêtres ? » Ils quittèrent leurs retraites, se réunirent et firent invasion dans la Perse. Ils y passèrent par les armes tous ceux qui leur firent résistance, ils incendièrent des villes et des villages, ils rasèrent plusieurs citadelles, firent de nombreux prisonniers et prirent un immense butin. Puis ils retournèrent en Arménie et s'enfermèrent encore dans les forteresses.

Les autres Arméniens, qui n'étaient point sortis des forts où ils s'étaient réfugiés, se reprirent d'ardeur et de courage en apprenant ce que ceux-là venaient de faire. Ils firent demander aux Huns des secours contre les Perses, en accomplissement du traité d'alliance qui, jadis, avait été contracté entre eux. Les Huns ne s'y refusèrent pas. Ils rassemblèrent de fortes légions, qui envahirent la Perse à leur tour, dévastèrent le pays, firent un grand nombre de prisonniers, remportèrent aussi un riche butin et rentrèrent victorieux dans leur patrie.

Tout ceci fut rapporté à Mouchgan Nyssalavourd qui, quoique enflammé de colère et de dépit, commença à envisager et à redouter les conséquences et les suites de ce qui venait d'avoir lieu. Il donna l'ordre à ses troupes d'arrêter

leurs déprédations chez les Arméniens et de cesser les hostilités. Il informa le roi Hazguèrd de ce qui s'était passé et lui dit que l'impie et perfide Vassagh était cause de toutes ces calamités.

Hazguèrd, à cette nouvelle, ressentit une grande affliction. Sur les conseils de Mihrnerseh, il fit dire à Mouchgan de chercher à ramener le calme chez les Arméniens, de leur promettre, en son nom, le pardon de toutes leurs rébellions passées et l'assurance de la libre pratique de leur religion dans l'avenir. En même temps, il lui ordonna de donner le poste de gouverneur de l' Arménie au perse Adrormizt, et fit appeler Vassagh le Suni. Celui-ci crut que le roi le faisait demander pour le récompenser de tous ses services. Il se dit qu'il allait enfin recevoir le prix de ses noires félonies et, pour faire éclater davantage ses mérites aux yeux de Hazguèrd, il se fit devancer par tous les infortunés fils des satrapes arméniens, qu'il avait retenus prisonniers dans sa province des Sunis et qu'il voulait, maintenant, présenter au roi. Il voulut arriver devant la cour de Perse dans un magnifique appareil et se fit accompagner par tous les satrapes renégats, ses partisans. Il comptait que le roi lui donnerait la couronne d'Arménie pour le payer de tout ce qu'il avait fait.

Mouchgan exécuta immédiatement les ordres

de son souverain, et quand Adrormizt eut pris possession de son siège de gouverneur de l'Arménie, il revint en Perse avec son armée.

Adrormizt gouverna d'abord avec douceur et prit tous les moyens pour apaiser les esprits. Il se montra plein de générosité et de bienveillance, mais il ne voulait, lui aussi, que leurrer les Arméniens. Un de ses premiers actes fut, cependant, de se saisir des hommes du clergé qui s'étaient montrés ennemis acharnés des mages et de leur religion, tels qu'Isaac, évêque des Rechdounis, et les prêtres Mouché, Samuel et Abraham. Il leur demanda pourquoi ils avaient persécuté les mages et pourquoi ils avaient détruit tant de temples érigés pour le culte du feu. Il écrivit leurs réponses au roi.

Enfin, il se fit amener le patriarche S. Joseph, le prêtre Léonce, le diacre Katchatch et le prêtre Archen, qu'on gardait enchaînés dans un château fort. Il les fit conduire avec leurs chaînes, ainsi que quelques-uns de leurs disciples et quelques autres personnes, devant le roi. Il crut par là ébranler les fondements de la chrétienté, parce qu'il lui retirait ses plus zélés défenseurs.

Sur ces entrefaites, Vassagh arriva en Perse. Il se présenta devant le roi qui feignit de le recevoir avec honneur. Hazguèrd lui demanda

compte des pertes immenses qu'avait faites l'armée des Perses dans la grande bataille, dont nous avons parlé. Vassagh en rejeta toute la responsabilité sur Móuchgan Nyssalavourd et ne manqua pas de noircir et d'accabler les Arméniens en même temps. Le roi lui dit alors qu'il avait donné des ordres pour que tous les grands personnages de l'Arménie vinssent en Perse, afin de prendre des informations auprès d'eux sur la façon dont les choses s'étaient passées, et le congédia.

Effectivement, une partie des satrapes et des Grands de la nation arménienne se rendirent à l'invitation du roi des Perses. Mihrnerseh fit mine de les accueillir avec honneur, mais, ensuite, il ordonna de leur mettre les chaînes et de les jeter dans les prisons, où l'on reléguait ceux qui devaient subir la peine de mort. C'était dans ces mêmes prisons qu'il avait fait enfermer, déjà, S. Joseph et Léonce et tous les prêtres qui avaient été conduits en Perse avant l'arrivée des satrapes.

Quelques jours après le roi fit appeler à son tribunal les satrapes, les prêtres et Vassagh lui-même. Le roi avait été informé des félonies de Vassagh, c'était solennellement qu'il voulait lui infliger le châtiment qu'il méritait. Il fut jugé par une assemblée de Grands de la Perse.

La parole fut donnée aux satrapes arméniens, qui le désignèrent comme l'auteur de toutes les calamités qui avaient frappé l'Arménie et l'armée persane. Les prêtres arméniens corroborèrent les dires des satrapes. Le roi déjà convaincu par ce que lui avait rapporté Mihrnerseh et Mouchgan Nyssalavourd, entra dans une grande colère; il ordonna de lui arracher les insignes de son grade et de sa dignité. Vassagh voulut dire quelques mots pour se disculper, mais on ne le lui permit pas. Alors, on lui enleva tous ses habits de prince, on lui fit revêtir le costume des condamnés à mort, on lui mit les chaînes et on l'enferma dans la prison, où l'on fit rentrer les satrapes et les prêtres arméniens. Ses biens, ses richesses furent confisqués au profit du trésor royal. On confisqua jusqu'aux biens qui appartenaient personnellement à sa femme et à toute sa famille. C'est dans le cachot de la prison que ce traître à la patrie, rongé par les remords et par la vermine d'une puante maladie, vomit son âme, sans s'être repenti de ses crimes monstrueux, et pris de rage de voir la tranquillité d'âme, la sainte résignation des satrapes et des prêtres qui, sans se plaindre, souffraient tous les maux pour l'amour de Dieu à qui ils étaient restés fidèles.

Le roi, en condamnant Vassagh à la prison

perpetuelle, ne fit point grâce aux autres infortunés ; ils les retint en prison dans l'espoir qu'en prolongeant indéfiniment leurs tortures, ils les amènerait à apostasier.

Ceci avait lieu en l'an 452.

Deux années après, Hazguèrd fit mettre à mort le patriarche S. Joseph, S. Léonce et tous les autres prêtres. Tous radieux subirent le martyre. Ils eurent la consolation, pendant qu'ils étaient en prison, de voir se convertir au christianisme le chef des mages, qui était considéré comme un très-éminent personnage ; il observait en secret les saints prisonniers et il avait été témoin de différents miracles. Il fut touché de la grâce. Sans se tourmenter des ressentiments du roi, dont il dédaigna la colère, il vint, à la fin, se jeter aux pieds des saints prisonniers, confessa le Christ vrai Dieu, et reçut le baptême. Ces martyrs, appelés à cause de S. Léonce, les saints Léonciens, furent décapités le 25 juillet 454. Le chef des mages, converti depuis peu, fut aussi martyrisé.

Les satrapes arméniens languirent encore quelques années dans la prison, endurant toutes les tortures et manquant de nourriture. Enfin, grâce à l'influence de certains personnages, on leur rendit la liberté. Ils ne purent néanmoins retourner en Arménie qu'en l'année 464, sous

le règne de Phiroz, successeur de Hazguèrd ou Isdégherd.

Ce que nous venons de relater est peut-être ce qui se passa de plus mémorable pendant l'époque des marzbans. Nous croyons devoir ajouter, comme épilogue, une page glorieuse qui regarde l'une des filles du général Vartan.

CHOUCHANIGH

Vartan-le-Grand eut deux filles : l'aînée, appelée Vartanouhi, mais plus connue sous le nom de Chouchanigh, fut donnée en mariage à Vazkène, Grand-Prince ou roi des Géorgiens. Lorsque Vartan et les autres satrapes arméniens furent, tout d'abord, invités par le roi Hazguèrd à se rendre en Perse, Vazkène reçut le même ordre et se rendit en Perse. Les satrapes arméniens ayant fait mine, comme nous venons de dire, de renier leur foi, furent renvoyés en Arménie, mais Hazguèrd ne permit pas à Vazkène de quitter la Perse. Vazkène, plus occupé des grandeurs du monde que de Dieu et de la Religion, apostasia facilement et prit la religion des mages. Quelque temps après, il obtint de pouvoir retourner dans son pays. Avant son arrivée, la princesse Chouchanigh avait appris avec douleur l'apostasie de son époux. Elle en fut si désolée qu'elle abandonna son palais et

vint se réfugier dans une petite maison bâtie à côté de l'Église, bien décidée à ne jamais remettre les pieds dans le palais tant qu'y résiderait l'apostat.

Aussitôt après son retour, Vazkène envoya l'évêque et d'autres prêtres supplier Chouchanigh de revenir prendre sa place à ses côtés. Elle finit par se rendre à leurs prières. Mais elle ne voulut pas rentrer dans ses appartements et s'enferma dans une petite chambre, où elle ne fit plus que prier.

Trois jours après, Vazkène donnait un grand dîner. Il envoya son frère Tchotchigh supplier Chouchanigh d'y assister. Ce n'est que sur les instances réitérées de ce prince qu'elle y consentit, mais elle ne toucha à aucun mets; elle se consolait en lisant en cachette un évangile qu'elle portait toujours avec elle et qui avait appartenu à son aïeul, S. Isaac. Après le dîner, elle se retira dans sa petite cellule.

Vazkène la fit supplier de se rendre auprès de lui, mais elle ne voulut plus vivre avec l'apostat. Le prince exaspéré se rendit en personne auprès d'elle. Il l'injuria et la frappa au point qu'elle en tomba à demi-morte. Le prince la laissa alors. Il revint le jour suivant et, la trouvant encore vivante, il plaça auprès d'elle des gardes qui avaient l'ordre de ne laisser

pénétrer personne jusqu'à elle. Pour toute nourriture, il lui fit donner de l'eau et du pain d'orge. La sainte ne se plaignit jamais, elle supporta tout avec résignation et pria sans cesse.

Un jour, Vazkène passait le fleuve pour conduire ses enfants dans un château-fort. L'un d'eux tomba dans le fleuve et s'y noya. Chouchanigh, tout en larmes, bénit Dieu et s'écria qu'elle avait perdu son fils dans ce monde, mais qu'elle l'avait gagné dans l'autre.

Les princes et les Grands de la Géorgie vinrent présenter à Vazkène leurs condoléances pour la perte qu'il venait de faire. Alors le roi fit dire à Chouchanigh de se rendre avec ses gardes dans une maison qui se trouvait auprès de l'église, à côté du palais du patriarche, et d'y rester jusqu'au départ de ses hôtes. Elle s'y rendit immédiatement et profita du voisinage de l'église pour prier avec plus de ferveur.

Les princes partirent et Vazkène fit encore prier Chouchanigh de revenir auprès de lui, de changer d'idées à son égard et de vivre désormais en bon accord avec lui. Il lui promit que si elle y consentait, il la comblerait d'honneurs et de richesses. Mais elle persista à vouloir vivre loin d'un apostat: elle lui rendit même tous ses bijoux et ses ornements de princesse. Furieux de la voir inébranlable, il alla la trouver avec

sa suite, il la prit par les cheveux, la jeta par terre, la frappa avec un bâton, la traîna, et la piétina en lui meurtrissant le corps et mettant ses vêtements en lambeaux. Puis il la ramena dans son palais et la fit enfermer dans une prison, où elle fut attachée au mur par des chaînes de fer qui la tenaient par les pieds, par les mains et par le cou. Il ordonna à ses géôliers de ne laisser entrer personne dans sa prison et lui-même prit soin d'y veiller.

Trois jours après, un évêque, jadis aumônier de la Cour, se rendit pourtant à la prison. Il corrompit les gardes et réussit à entrer dans le cachot de la sainte princesse. Il la trouva contente, presque joyeuse et priant. Il prit ses chaînes, les porta à ses lèvres et les baisa. Puis, dans son admiration, il l'appela bienheureuse pour avoir, avec une telle patience et une telle résignation, souffert tant d'atrocités, tant de cruelles souffrances pour l'amour de Dieu. Il la quitta, en lui recommandant de persévérer dans sa résignation à la volonté divine. Tchotchigh, le frère du cruel prince de Géorgie, touché des souffrances de la sainte femme, réussit à obtenir de Vazkène qu'on lui enlevât le collier de fer qu'elle avait au cou. Ce ne fut qu'un faible soulagement apporté à ses tortures épouvantables. Elle vécut dans sa prison six années

toujours enchaînée et n'ayant toujours pour nourriture que de l'eau et du pain d'orge.

Un événement ayant obligé Vazkène à s'éloigner pour quelque temps de ses États, bien des gens qui connaissaient la triste histoire de la sainte princesse, accoururent pour la voir et la consoler; ils lui demandaient de leur obtenir, par ses prières, les grâces de Dieu. Une femme de la Perse, guérie miraculeusement par les prières de Chouchanigh, se convertit au christianisme. La sainte princesse répondait aux démonstrations de respectueuse et touchante compassion de ceux, qui la venaient visiter, par d'humbles remerciements. La foi des personnes qui accoururent pour la voir était si grande que Dieu fit bien des miracles.

Vazkène revint dans son pays. Quand il apprit tout ce qui venait d'avoir lieu, il fut exaspéré contre les gardes qui, malgré ses ordres, avaient laissé le monde entrer dans la prison de la princesse. Il les fit battre avec des verges jusqu'à ce qu'ils en mourussent. Et puis, se jetant sur Chouchanigh, il la frappa abominablement, et donna les ordres les plus formels pour empêcher qui que ce fût de l'approcher. Malgré les atrocités qu'il fit encore subir à la sainte femme, il ne put vaincre sa résignation.

Enfin, à la septième année de son emprison-

nement et de ses tortures, Chouchanigh fut attaquée par une maladie mortelle. Sa dernière heure allait sonner, le ciel allait s'ouvrir pour recevoir sa grande âme. Tchotchigh, frère de Vazkène, vint alors la voir avec sa femme et toute sa famille et lui demanda, les larmes aux yeux, de leur donner sa bénédiction. Le patriarche des Géorgiens accourut aussi avec d'autres évêques et des prêtres, des satrapes et des princes accompagnés de toutes leurs familles, pour la voir une dernière fois. Le désir, le vœu et la consolation de tous c'était de la voir. On lui demandait pour reliques les chaînes dont elle était chargée depuis tant d'années. Elle disait sans cesse qu'elle ne méritait pas toutes ces manifestations de respect et de compassion, qu'elle n'avait fait que se résigner à la volonté de Dieu. Elle bénit toute l'assistance levant ses yeux au ciel et faisant une courte invocation au Tout-Puissant, elle remit sa belle âme à la grâce de Dieu et exhala son dernier soupir. Toute l'assistance fut violemment émue ; tous versèrent des larmes et murmurèrent des prières.

Telle fut la fin de Chouchanigh, fille aînée de S. Vartan. On lui fit de magnifiques funérailles. Beaucoup de miracles s'opérèrent sur son tombeau. On fêta l'anniversaire de sa mort et, de nos jours encore l'église arménienne célèbre la fête de cette sainte.

X

HAUTS-FAITS DE VAHAN

ET DE SA SUITE

(A. D. 466)

Hemaïac, le frère de Vartan-le-Grand, avait quatre fils: Vahan, Vassagh, Ardachès et Vart. Quand le roi Béroz accorda aux Arméniens de retourner en Arménie, Vahan et ses deux frères, Vassagh et Ardachès, qui s'étaient retirés dans les pays des Koukars, revinrent à Daron, leur pays natal. Là, ils se distinguèrent par leur sagesse et leur valeur, et firent l'admiration de tous. Vahan, principalement, sut se faire remarquer par les gouverneurs perses qui lui accordèrent leur bienveillance et le comblèrent de toutes leurs faveurs. Cela excita la jalousie du satrape Caticho Khorkhorouni, qui se ligua avec quelques autres satrapes indignes, renégats comme lui, pour calomnier Vahan auprès du roi Béroz ils écrivirent que Vahan excitait le peuple à se à qui révolter.

Le roi crut à leurs délations mensongères, et résolut de se saisir de Vahan. Celui-ci, crai-

gnant les conséquences des perfidies de ses ennemis et ne trouvant aucun autre moyen pour les prévenir, se rendit en Perse et se présenta au roi. Pour mieux gagner ses bonnes grâces, il abjura sa religion et adopta celle des mages. Le roi en fut très-satisfait et le combla de présents et d'honneurs. Cependant il se méfiait toujours de lui et il ne lui permit de retourner en Arménie que lorsqu'il eut fait venir son frère cadet Vart, qu'il garda auprès de lui comme otage. Aussitôt après il le nomma procurateur du roi et le renvoya en Arménie.

L'apostasie de Vahan lui aliéna tous ses amis, et même ses plus fidèles serviteurs. Les satrapes qui, malgré les persécutions et l'exil, étaient restés fidèles à la foi de leurs pères, eurent d'abord peur de lui et le blâmèrent pour l'acte indigne qu'il venait de commettre. Mais Adervechnasb, le marzban perse, le prit en grande estime et l'honora de son amitié.

Ses ennemis étaient de ceux qui avaient renié leur foi pour obtenir des honneurs et la protection des Perses; ils ne pouvaient plus lui nuire ni lui faire de menaces comme auparavant, mais ils le haïssaient d'autant plus qu'ils le voyaient en bonne odeur auprès du roi. Ils disaient tout le mal possible de lui: s'il arrivait quelque malheur, ils accusaient toujours Vahan d'en être

la cause. Ils cherchaient par tous les moyens à le rendre odieux.

Vahan se voyant l'objet de la haine de tous, aussi bien de ses amis que de ses ennemis, comprit enfin la faute qu'il avait commise. Il eut le cœur brisé de ce qu'il avait fait et son repentir fut sincère. Il se considéra comme un misérable. Enfin il écouta les pieux conseils qui lui furent donnés par les principaux personnages de l'Arménie et il résolut d'abjurer publiquement son apostasie.

Vers l'année 481, le roi Béroz ordonna au marzban de l'Arménie de venir avec ses troupes pour l'aider à soutenir la guerre qu'il avait déclarée aux Heptales. Or, une partie de ces troupes se composait des renégats de l'Arménie, de sorte que ceux-ci, qui se sentaient protégés par les Perses, molestèrent, pendant l'expédition, les Arméniens restés fidèles à la religion chrétienne. La paix, une fois faite, les Arméniens retournèrent dans leur patrie et, séparés en deux corps, campèrent dans la plaine de Chiragh. L'un de ces deux corps était composé d'un détachement des Perses et des apostats, l'autre des Arméniens fidèles. Les deux camps étaient à une certaine distance l'un de l'autre.

La nouvelle se répandit que Vakhtangh, roi des Ibériens, s'était mis en révolte contre Béroz,

roi des Perses, et se préparait à lui faire la guerre. Les satrapes arméniens restés chrétiens, saisirent cette occasion. Ils étaient irrités des outrages que leur faisaient les Arméniens apostats, ils pensèrent qu'il fallait profiter de la circonstance pour tenter un effort et délivrer leur pays de l'oppression des Perses et des apostats. Comme ils connaissaient le cœur de Vahan, ils lui firent part de ce qu'ils avaient médité de faire. « Réunissons nos efforts, lui dirent-ils, faisons alliance avec Vakhtangh, roi d'Ibérie, ou avec les Grecs, et délivrons-nous du joug des Perses. Dieu nous viendra en aide, car ce n'est pas par esprit de rébellion que nous agirons ainsi, mais pour sauver nos croyances religieuses et pour enlever nos églises aux mains des infidèles. » Vahan les écouta et consentit à faire cause commune avec eux, mais il leur fit comprendre qu'ils ne devaient pas trop compter sur les Géorgiens ou sur les Grecs, dont l'appui était incertain. Tous alors s'écrièrent que leur espoir était en Dieu seul, qu'ils ne comptaient ni sur les Géorgiens ni sur les Grecs, mais qu'ils étaient décidés à mourir pour la défense de l'Église du Christ. Il y avait un prêtre parmi eux. On le pria d'apporter le livre des Saints Évangiles. Et tous, en présence de ce prêtre, jurèrent de rester fidèles jusqu'à la mort à leur

Église, anathématisant celui d'entre eux qui ne tiendrait pas son serment. Après cela, chacun revint à sa tente, car la nuit était venue.

Malheureusement, il y avait au milieu de ces fidèles chrétiens dévoués à leur patrie, un homme qui les trahit. Il s'appelait Varazchabouh et appartenait à la Maison des Amadounis. La même nuit il vint trouver, à sa tente, le marzban Adervechnasb et, en présence de tous les renégats, rapporta les projets et le serment des conjurés. Cette nouvelle alarma le marzban et son entourage, à ce point qu'ils ne purent sommeiller le restant de la nuit. Au jour, ils eurent peur de se voir cerner par les légions de Vahan, ils quittèrent le camp précipitamment et coururent se réfugier dans le bourg d'Ani. Ils y passèrent toute la journée sans savoir quel parti prendre. Craignant de se voir attaquer par les conjurés le jour suivant, ils s'enfuirent encore, pendant la nuit, de cet endroit et se dirigèrent vers la ville forte d'Ardachad. Les conjurés avaient eu connaissance de leur fuite précipitée; ils eurent la certitude alors que leurs projets avaient été divulgués à Adervechnasb et prirent le parti de le poursuivre, mais il ne purent l'atteindre assez tôt pour empêcher une partie de sa suite d'entrer dans la forteresse d'Ardachad. Ils ne surprirent que les gens restés en arrière

parmi lesquels se trouvait Varazchabouh, qui les avait trahis. Ils les firent conduire à Douin, puis ils mirent le siège devant Ardachad. Mais le marzban Adervechnasb et quelques-uns des personnages qui l'avaient suivi, trouvèrent le moyen de s'évader par les murs mêmes de la ville et se sauvèrent dans les régions de la province d'Aderbadagan.

Les Arméniens ayant appris que le marzban s'était échappé et se trouvait loin de l'Arménie, se réunirent en assemblée et élurent pour gouverneur le chevalier Isaac Pacradouni et pour commandant de leur armée le même Vahan Mamigonien, à qui ils jurèrent d'obéir pour tout ce qui concernerait les affaires de la guerre. Isaac Pacradouni était un personnage considérable qui s'était déjà distingué par sa bravoure et sa sagesse. C'est sur ses instantes prières que Moïse de Khorène, déjà bien avancé en âge, entreprit d'écrire l'histoire d'Arménie.

Les satrapes apostats firent apprendre à Adervechnasb, le marzban fugitif, que les conjurés avaient compté sur le roi des Ibériens et l'empereur des Grecs, qui ne leur avaient envoyé de secours ni l'un ni l'autre, et que, par conséquent, il ne fallait pas leur laisser le temps de s'organiser, mais qu'il fallait sans retard tomber sur eux. Adervechnasb se décida alors à lever des

légions. À la tête d'une armée de sept mille hommes, pris dans la province d'Aderbadagan, il rentra en Arménie et passa le fleuve Éraskh ou Arax pour marcher sur Nakdjouan.

Les Vahaniens en furent avertis. Ils prirent le parti de laisser à Douin, pour défendre cette ville, le gouverneur Isaac, le chef d'armée Vahan, le Gamsaragan Vahan et quelques autres satrapes et d'aller au-devant de l'ennemi avec le reste des troupes. Leur nombre ne dépassait point 400. Ils étaient tous décidés à se battre jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Tous étaient prêts à sacrifier la vie pour défendre la religion de leurs pères. Ils s'avancèrent jusqu'au village de Varazguèrd, ils y firent halte et envoyèrent, avec une poignée d'hommes, Vassagh, frère du commandant Vahan, vers le village de Grouvagh, pour observer l'ennemi et reconnaître ses forces. Adervechnasb entra, le matin du jour suivant, dans ce même village, sans soupçonner que Vassagh s'y trouvait. Lorsqu'on le lui apprit, il en fut aussi surpris qu'effrayé. Vassagh, de son côté, voyant le grand nombre de ses ennemis, eut la crainte aussi de ne pouvoir se retirer avec tout son monde. Il ordonna à ses hommes d'essayer de s'échapper, deux par deux, ou trois par trois, et de se replier en hâte sur le gros de l'armée au village de Varazguèrd.

En même temps, pour détourner l'attention de l'ennemi, il entama des pourparlers avec le marzban Adervechnasb, voulant lui faire croire qu'il n'était envoyé que pour chercher les moyens d'amener la conciliation et la paix. Mais quand il vit que tous ses hommes étaient en sûreté et qu'il eut pris tous les renseignements dont il avait besoin, il se retira tout à coup et déclara qu'il n'était chargé d'aucune mission. Revenu près de ses camarades, il leur dit: « Il est vrai que les Perses sont en très-grand nombre, mais la plupart d'entre eux sont sans énergie. » Puis, il leur conseilla d'aller installer leur camp du côté des montagnes. « Si nous sommes défaits, nous aurons au moins les monts pour refuge et nous pourrons nous y retrancher. »

Alors ils s'en allèrent camper près du village d'Agori et se préparèrent à recevoir l'ennemi qui, pensaient-ils, devait les rejoindre le jour suivant. La nuit fut tranquille et consacrée au repos. Le lendemain matin, ils divisèrent leur petite armée en quatre groupes de cent hommes. Le premier groupe, sous le commandement de Vassagh Mamigonien et de Papguène-le-Suni, occupait le centre. Le second, sous les ordres d'Adom-le-Kenouni et de son frère Arasdome, formait l'aile droite. Le troisième, qui avait pour chef Cardchouil Malkhazouni, composait l'aile

gauche. Du quatrième on fit le corps de réserve, à la tête duquel on plaça Nerseh Gamsaragan et son frère Hrahad. Ce corps de réserve devait se porter du côté qui fléchirait devant les forces ennemies.

En même temps, les Perses arrivèrent d'un autre côté. Quand ils virent le nombre des Arméniens, ils les jugèrent des fous de courir au-devant d'une défaite certaine. Ils choisirent donc les plus intrépides d'entre eux pour les lancer contre les Arméniens, le reste n'aurait qu'à suivre ceux-là. Au moment où l'attaque commença, Cardchouil Malkhazouni passa avec ses cent hommes du côté des Perses et fit cause commune avec les renégats. Cette lâche trahison ne fit point perdre courage aux autres Arméniens, elles les mit en fureur. Ils invoquèrent Dieu, pour la cause de qui ils allaient se battre, et fondirent avec impétuosité sur leurs ennemis. Rien ne les arrêta. Finalement, les Perses virent leurs rangs rompus; Adervechnasb, qui les commandait, fut tué avec quelques autres de leurs chefs; ils prirent la fuite et le champ de bataille resta au pouvoir des Arméniens, qui envoyèrent aussitôt quelques-uns des leurs à Douin pour informer de leur succès ceux qui attendaient avec anxiété l'issue de la bataille. Les gens qu'ils avaient envoyés s'écrièrent en arrivant: « La Croix Sainte a

vaincu par sa seule puissance. La croix sainte vaincra toujours. » Tout le monde étant venu à connaître la défaite essuyée par les Perses, on accourut dans l'église rendre grâces à Dieu pour la victoire remportée. Les légions arméniennes rentrèrent à Douin, en triomphe, au son des trompettes. On se raconta les faits saillants du combat, on s'embrassa de joie.

L'hiver était arrivé; les Arméniens prirent leurs quartiers dans la ville et se préparèrent à rentrer en campagne au printemps suivant.

En attendant, ils informèrent Vakhtangh, roi des Géorgiens, de ce qui venait de se passer et lui demandèrent de leur envoyer les secours qu'il leur avait promis. Mais Vakhtangh, tout en les berçant toujours de l'espoir qu'il les aiderait, n'avait pas l'intention de le faire. Il leur envoya trois cents hommes, qu'un mois après il leur retira sous un fallacieux prétexte. Les Arméniens comprirent dès lors qu'ils n'avaient plus à compter sur le secours de personne et mirent toute leur confiance en Dieu seul.

Vahan, fort du succès qu'il venait de remporter, eut l'idée d'écrire à quelques-uns des satrapes arméniens, qui, par crainte des Perses, feignaient d'appartenir à la religion des mages, et de les inviter à se joindre à lui. Quelques-uns d'entre eux qui s'intéressaient à sa noble en-

treprise, réussirent à se gagner des partisans et vinrent grossir les rangs de l'armée de Vahan.

Quand le roi Béroz eut connaissance des événements qui avaient eu lieu en Arménie, il entra dans une grande colère contre Vahan et tous les conjurés. Immédiatement, il fit charger de chaînes Vart, le frère de Vahan, qu'il retenait comme otage. Ensuite il leva une grande armée, qu'il divisa en quatre corps et qu'il envoya en Arménie dès que le printemps fut revenu. Cette armée reçut l'ordre de faire prisonnier Vahan et de mettre à mort tous ses compagnons. Ces quatre corps furent confiés à quatre chefs, ayant à leur tête Adernerseh Salar, qui jouissait d'une grande renommée comme guerrier.

Vahan apprit tout cela et malgré le grand nombre de soldats contre lequel il allait avoir à combattre, il ne perdit pas courage. Il réunit tous les chefs de ses légions dans un conseil, où il fut décidé unanimement qu'on opposerait sans crainte la force à la force. Il rassembla sa petite armée et, se faisant accompagner du patriarche S. Jean, il se mit en route pour la province d'Ardaz. Il installa son camp auprès d'un village, appelé Nerséhabad, à une faible distance de l'armée persane. C'est là qu'il organisa son armée, Isaac eut le commandement du centre; l'aile droite fut mise sous les ordres de Parchegh

Vahévouni à qui l'on adjoignit Papguène-le-Suni, Adom-le-Kenouni et Pabagh Balouni; l'aile gauche fut confiée à Nerseh-le-Gamsaragan, à qui l'on adjoignit aussi ses frères Vahan et Hrahad et Vassagh, propre frère du chef de toute l'armée. Vahan prit la réserve avec une division de l'élite de ses soldats. Cette réserve, quand le cas l'exigerait, devait courir se porter au secours du côté qui ne pourrait résister aux ennemis. Vahan s'adjoignit Vrèn de Vanant et Bab Ardagouni. Tous étant bien préparés et décidés, chacun prit sa position respective devant l'ennemi.

À peine le soleil se fut-il levé que les Perses se mirent en mouvement et s'avancèrent contre l'aile droite des Arméniens qu'ils mirent bientôt en fuite. À ce moment-là, Isaac aperçut Adernerseh Salar, le chef de l'armée des Perses, et lança son cheval contre lui. Salar le vit et courut à sa rencontre. Une lutte s'engagea entre eux deux; après s'être jeté réciproquement leurs javelots, ils échangèrent force coups de sabre, puis ils se saisirent l'un l'autre par les bras, chacun cherchant à jeter son adversaire bas de cheval. Isaac eut à la fin le dessus; le Perse, à bout de forces, fut renversé de sa monture, mais il profita de la mêlée et put s'échapper.

Vahan vit alors la confusion de son armée causée par la défaite de son aile droite. Il cria

à Vrèn de Vanant d'avancer à la charge. Mais celui-ci, ne se sentant pas de force pour réparer le désastre, lui cria: « Ne comptez plus sur moi à l'heure qu'il est. Il ne m'est plus possible de rien faire. » Vahan, comprenant le danger qui menaçait toute son armée, se jeta, appuyé par les deux frères Nerseh et Hrahad, les Gamsaragan. Tous les trois portèrent leurs coups à droite et à gauche et l'ennemi fut battu de ce côté. Un grand nombre de Persans tombèrent; puis tous trois, se frayant un passage, purent atteindre l'aile gauche où ils eurent encore plein succès. Pourtant, un des quatre généraux persans tint ferme. Il était soutenu par sa garde et ne cédait pas le terrain. Vechnasb, l'un aussi des quatre généraux, voyant la tournure que prenait la bataille, se rejeta sur le côté faible des Arméniens pour les mettre en déroute; mais au même moment, Vahan se précipita contre le premier général, il réussit à l'abattre, après une vigoureuse résistance. Nerseh-le-Gamsaragan, de son côté attaqua Vechnasb qu'il tua. Aussitôt l'armée persane prit la fuite. Les Arméniens poursuivirent leurs ennemis dont ils massacrèrent un grand nombre. Puis, ils revinrent sur le champ de bataille où ils recueillirent un butin immense qu'ils se partagèrent entre eux. Ils se retirèrent ensuite dans un lieu, ap-

pelé Varchagh, dans la province de Dzaghgoden, pour se reposer et reprendre des forces.
Pendant que ces braves se réjouissaient de la victoire qu'ils venaient de remporter, ils reçurent la nouvelle que Vart, le frère de Vahan qu'on avait comme otage en Perse et qu'on avait chargé de chaînes, était parvenu à s'échapper. Il était vrai qu'il venait de rentrer en Arménie avec tous ses serviteurs, ne sachant pas lui-même comment il avait pu faire pour s'évader, traverser tout le pays ennemi et arriver sain et sauf dans sa patrie. Son retour causa une joie général en Arménie, elle ranima le courage dans le cœur de tout le monde qui se disaient que Dieu certainement devait être avec eux.

TRAHISON DE VAKHTANGH

ROI DES GÉORGIENS

(A. D. 482)

Pendant que les Arméniens se trouvaient à Varchagh, Vakhtangh, roi des Géorgiens, envoya des gens auprès de Vahan pour l'informer que les Perses avaient envahi la Géorgie avec une armée nombreuse et qu'ils avaient à leur tête Mihran, et pour le prier de lui envoyer en hâte des légions à son aide, car il ne se sentait pas assez fort pour repousser les Perses. Il lui fit dire en même temps qu'il attendait le secours d'une armée de Huns. « De cette façon, ajoutait-il, votre armée, la mienne et celle des Huns étant réunies, nous serons assez forts pour anéantir les envahisseurs.

Vahan ne douta pas un seul instant de la véracité des paroles de Vakhtangh. D'ailleurs, lui-même et les satrapes avaient fait serment sur l'Évangile de s'allier avec le roi des Géorgiens. Ils n'hésitèrent donc pas. Ils mirent leurs biens en sécurité dans des villes fortes, se réunirent et se mirent en route pour la Géorgie.

Vakhtangh vint à leur rencontre et, pour ne pas leur laisser soupçonner la trahison qu'il méditait contre eux, il les leurra plusieurs jours par de nouveaux mensonges, jusqu'à ce qu'il les eut amenés et fait camper près du fleuve Gour.

Trois jours après, les Perses arrivèrent, ayant Mihran à leur tête et amenant avec eux des éléphants et une cavalerie nombreuse recrutée chez différentes nations. Ils installèrent leur camp de l'autre côté du même fleuve Gour, non loin de celui des Arméniens.

Quand ceux-ci virent leur multitude de soldats, il commencèrent à s'alarmer. Ils abandonnèrent le lieu où ils avaient dressé leurs tentes et prirent position dans un autre endroit éloigné des Perses. Pendant la nuit, une partie de la petite armée des Arméniens, emportée par une espèce de panique, envoya dire à Mihran qu'elle abandonnerait volontiers sa cause et passerait du côté des Perses pourvu qu'on lui assurât un pardon complet de sa rébellion. Les Perses jurèrent que ce pardon lui serait accordé; elle attendit donc, assurée par ce serment, le moment favorable.

Le jour d'ensuite, elle reprit sa position contre l'ennemi. La bataille était inévitable. Vakhtangh était bien là avec ses Géorgiens, mais Vahan

n'avait plus confiance en lui. Bientôt le combat s'engagea. Vahan, avec l'aide des Gamsaragans, brisa, écrasa tout ce qui lui faisait résistance. Plusieurs personnages distingués parmi les Perses tombèrent sous ses coups. Un moment, Mihran se trouva dans une grande perplexité. Dans la chaleur de l'action, Isaac, après des prodiges de valeur, tomba sous les coups de l'ennemi. En même temps que lui, tomba aussi Vassagh, le frère de Vahan, après avoir abattu un grand nombre de Persans.

Pendant que les Arméniens versaient ainsi leur sang et se battaient avec tant d'intrépidité, ceux d'entre eux qui, pendant la nuit, s'étaient mis d'intelligence avec les Perses, pensant que le moment était favorable pour eux, se mirent à crier: « Sauve qui peut! La bataille est perdue! » Aussitôt les autres Arméniens furent pris de terreur et se mirent à fuir, suivis de Vakhtangh et de ses soldats. Cela seul amena la défaite des Arméniens. Vahan et les Gamsaragans comprirent alors qu'il était inutile de prolonger la résistance et songèrent, eux aussi, à se mettre en sécurité. Ils suivirent donc les fuyards. En s'éloignant du lieu du combat, Vahan remarqua Papguène-le-Suni qui, grièvement blessé, gisait à terre au milieu des morts. Ne pouvant se résigner à abandonner aux Perses

son ancien camarade, il sauta à bas de son cheval, releva Papguène et le mit sur son cheval devant lui. Il fit tout pour lui sauver la vie.

Dans sa retraite précipitée, Hrahad-le-Gamsaragan fut désarçonné de son cheval. Il s'enfuyait à pied lorsqu'il fut surpris, accablé de fatigue, par les Perses et amené devant Mihran qui le fit charger de chaînes. Un vaillant Suni, nommé Hazt, fut aussi fait prisonnier avec quelques Géorgiens. Tous furent chargés de chaînes et gardés avec toutes les précautions.

Vahan, ainsi que les deux frères Gamsaragans, Nerseh et Vahan, se réfugièrent dans un village de la province des Daïks, appelé Megnarindj; c'est là que les fuyards au nombre de cent vinrent les rejoindre.

Mihran, après quelques jours, s'informa de l'endroit où Vahan s'était retiré et se mit à sa poursuite. Il était décidé à se saisir de lui, soit par la force, soit par la ruse, soit enfin en lui proposant de faire la paix et de faire sa soumission au roi. Il était donc venu installer son camp à une faible distance du village de Megnarindj où se tenait Vahan. Bien qu'il fût en force, comme il connaissait la valeur de cet intrépide guerrier, il n'osait cependant l'attaquer; il lui fit donc des propositions de paix. Vahan lui répondit: « Si les Perses veulent

permettre aux Arméniens le libre exercice de leur religion et ne point les molester, nous sommes prêts à obéir aux Perses. Mais s'ils ne veulent pas accepter notre soumission à ces conditions, nous leur déclarons que nous estimons qu'il vaut mieux pour nous mourir glorieusement en défendant notre foi chrétienne. »

Les pourparlers s'échangeaient entre Vahan et Mihran, lorsque des messagers apportèrent à celui-ci l'ordre du roi Béroz qui le rappelait immédiatement auprès de lui. Mihran fut forcé d'obéir. Il se mit donc en route avec son armée, emmenant avec lui Hrahad, Hazt-le-Suni et les autres prisonniers. Quand Nerseh-le-Gamsaragan, frère aîné de Hrahad, apprit que Mihran emmenait son frère en Perse, son affliction fut immense. Depuis qu'il le savait prisonnier, il ne faisait que pleurer, rien ne pouvait calmer son chagrin. Enfin, ne pouvant plus supporter la douleur qu'il en ressentait, il se mit à la tête d'une poignée d'hommes résolus et suivit de loin l'armée persane. Il espérait qu'aussitôt qu'il découvrirait la présence de son frère, il pourrait, en se jetant soudainement sur les troupes, qui le gardaient, le sauver ou mourir et mettre fin à son tourment cruel.

Les Perses venaient de camper près du village de Pacaran, dans la province de Pacrévant.

Nerseh s'approcha suivi de ses quelques guerriers. Dans le village, il y avait une chapelle dédiée à S. Grégoire l'Illuminateur ; Nerseh s'y rendit, là à genoux, il pria avec grande ferveur S. Grégoire de l'aider à sauver son frère. Pendant qu'il priait ainsi, Hrahad, on ne sait comment, par miracle peut-être, délivré de ses chaînes, passa sans qu'on s'en aperçût à travers les légions de soldats perses qui l'entouraient et arriva auprès de son frère Nerseh. Leur joie fut extrême. Nerseh, les larmes aux yeux, tomba dans les bras de Hrahad et rendit grâces à Dieu de la faveur insigne qu'il lui accordait, sans doute, par l'intercession de S. Grégoire. Tous deux revinrent immédiatement à Douin et s'en allèrent trouver le patriarche Jean, racontant à tous la grâce que Dieu leur avait faite.

Quand Mihran apprit l'évasion de Hrahad, il en fut exaspéré. Il fit immédiatement venir devant lui Hazt-le-Suni et lui dit: « Hrahad méritait la mort, mais notre intention était néanmoins de lui faire grâce. Malheureusement il n'était pas digne de cette grâce. Toi, qui étais son compagnon, tu ne peux obtenir le pardon qu'à la condition que tu abandonneras ta religion, que tu embrasseras le culte du feu et le prosterneras devant le soleil. » Hazt refusa,

tout heureux de pouvoir verser son sang pour rendre témoignage à la vérité pour laquelle il avait pris les armes. Mihran, furieux, ordonna de lui trancher la tête près de la chapelle de S. Grégoire.

Après le départ des Perses, les restes de Hazt furent enterrés dans la chapelle même de S. Grégoire. Cela eut lieu, le 25 du mois de septembre en l'an 482.

AUTRES HAUTS-FAITS DE VAHAN ET DE SES COMPAGNONS

(A. D. 483)

Après le départ de Mihran, Vahan se rendit à Douin où il eut le bonheur de retrouver ses deux amis, Nerseh et Hrahad. L'hiver était venu, il put donc y prendre un peu de repos.

Au printemps d'après, Zarmihr Hazaravoukht, général persan, entra en Arménie à la tête d'une nombreuse armée. Des satrapes apostats le rejoignirent et lui conseillèrent de marcher immédiatement sur Douin, où on lui assurait que se trouvait Vahan, bien tranquille, avec un petit nombre des siens. Zarmihr les écouta et, dans l'espoir de faire prisonnier Vahan et d'en finir avec la guerre, il vint, sans perdre de temps, mettre le siège devant la ville de Douin. Quand Vahan et les satrapes qui étaient avec lui virent la multitude de soldats qui s'avançait, ils n'osèrent pas, se voyant en si petit nombre, engager le combat. Mais Vahan fit comprendre à ses compagnons que les ennemis n'avaient rien à faire avec la ville, que leur seul but était

de s'emparer de leurs personnes. Or s'il parvenaient à s'échapper, les Perses s'éloigneraient aussitôt pour les poursuivre et, quant à eux, Arméniens, il leur restait au moins la chance de pouvoir se retrancher dans quelque autre ville forte.

Tous prirent donc le parti de quitter Douin. Le sage conseil de Vahan valut à cette ville d'être délivrée des horreurs du siège et du pillage qui s'ensuivrait. Avant d'abandonner la place, ils mirent ses remparts en état de résister dans tous les cas. Puis, ils partirent deux par deux, trois par trois, afin de ne point éveiller l'attention de l'ennemi. Mais les Perses avaient cerné la ville de toutes parts et les derniers de la suite de Vahan furent forcés de se frayer un passage à travers leurs rangs épais. Tous réussirent pourtant à s'échapper. Le glaive en main, ils abattirent tous ceux qui voulaient leur barrer le chemin et jonchèrent le sol de cadavres, laissant derrière eux les ennemis surpris de leur courageuse témérité et saisis d'épouvante. Deux des principaux d'entre eux seulement, qui voulaient à tout prix sauver aussi le pontife Jean Mantagouni que les Perses cherchaient à faire prisonnier, ne purent franchir les rangs de l'ennemi. Ils emmenaient leur patriarche et frappaient à droite et à gauche

pour lui faire ouvrir le passage; ils n'avançaient que pas à pas, renversant tous ceux qui s'opposaient à leur marche. Déjà la confusion et le désordre s'étaient mis dans les rangs des Perses, mais leur nombre était tel et la traversée de ces rangs si longue, qu'à la fin, criblés de blessures, exténués de lassitude, ils tombèrent sur les cadavres de leurs ennemis pour ne se relever plus. Le patriarche qui, à cheval, les suivait de très-près, fut blessé, il tomba comme ses dévoués amis et fut laissé parmi les morts. Mais quand les soldats persans se furent retirés, il se releva et retourna heureusement à la ville, à la grande joie du peuple.

Hazaravoukht, le général perse, furieux de cette défaite et surtout de l'évasion de Vahan et de ses compagnons qu'il comptait déjà tenir, se mit immédiatement à leur poursuite, voulant s'emparer d'eux tous et les livrer à une mort terrible. Dans sa rage, il saccagea plusieurs villages et plusieurs lieux habités qui se trouvèrent sur sa route. À tout Arménien qu'il rencontrait il demandait des nouvelles de Vahan et, bien souvent, il les fit mettre à mort avant d'avoir reçu leur réponse. Il vint à savoir enfin que Vahan s'était réfugié dans la forteresse de Varaïrvar dans la province de Chaghakom. Cette province était située dans la partie de l'Arménie

qui appartenait aux Grecs. Espérant le surprendre, il fit faire à ses troupes des marches forcées. Quelle fut sa surprise et sa rage en arrivant devant Varaïrvar d'apprendre que Vahan et ses compagnons n'y étaient plus ! Ne pouvant contenir sa fureur, il s'en prit aux innocents habitants de la ville dont il fit passer au fil de l'épée la plus grande partie. Malheureusement, il trouva à Varaïrvar, les épouses de Nerseh et de Hrahad, les Gamsaragans, qu'il fit prisonnières. Il ordonna de les amener à son camp, mais de les garder avec tous les égards et tout le respect dus à leur sexe et à leur rang. Il espérait que leurs maris, par amour pour elles, viendraient bientôt lui faire leur soumission.

Hazaravoukht reçut après l'ordre du roi, son maître, de se hâter de passer en Géorgie et d'en chasser ou de mettre à mort le roi Vakhtangh qui s'était allié aux Huns ennemis, contre lesquels il eut à marcher aussi. En même temps, le roi de Perse lui ordonna de placer pour gouverneur en Arménie, un persan, nommé Chabouh et de lui laisser une armée assez forte pour qu'il pût soutenir son autorité. Hazaravoukht exécuta les ordres de son roi ; il laissa avec le nouveau gouverneur trois mille hommes d'élite et partit pour la Géorgie.

Aussitôt, Chabouh, qui voulait séparer les

deux Gamsaragans de Vahan, leur envoya dire de reconnaître l'autorité du roi des Perses et de venir reprendre leurs femmes. Il leur promit, de la part du roi, l'oubli complet de leur rébellion et leur dit même que si la cause de leur révolte était leur religion, il leur laissait désormais le libre exercice de leur culte. Il leur conseilla, enfin, de rendre le grand service au roi de tuer Vahan, leur assurant pour ce fait les plus grandes faveurs. Nerseh et Hrahad, pendant quelque temps, pour ne pas irriter Chabouh ni lui donner à se venger contre leurs épouses, lui répondirent toujours de façon à le laisser dans l'espoir qu'ils consentiraient à ce qu'il leur demandait, mais, à la fin, ils lui déclarèrent qu'ils ne se battaient pas pour le bonheur de ce monde, qu'ils s'étaient voués à la défense de l'Église du Christ que les Perses voulaient détruire et que, malgré ses belles promesses, ils ne croyaient pas à sa sincérité lorsqu'il leur assurait le libre exercice de leur religion ; que c'était pour leur croyance qu'ils avaient abandonné famille, maisons, biens de toutes sortes et tout ce qu'ils avaient de plus cher dans ce monde ; et qu'enfin, ils espéraient que Dieu sauvegarderait leurs épouses et qu'un jour, ou ici-bas ou dans l'autre monde, il leur serait donné de les revoir.

En présence de cette fière et belle réponse, Chabouh manifesta toute sa colère et prit la résolution de s'emparer d'eux et de Vahan à tout prix et par tous les moyens qu'il trouverait. Il les poursuivit donc partout et finit par connaître le lieu où ils s'étaient réfugiés. Sans perdre de temps, il fit avancer ses soldats et les mit en embuscade le long d'une rivière. Vahan, par le moyen d'espions, découvrit le guet-apens. Il se fit accompagner de gens du village d'Ériza et, pendant la nuit, s'approcha en silence des ennemis embusqués. Il posta les paysans vis-à-vis de l'endroit où s'étaient cachés les Perses, leur ayant fait prendre des sabres et des boucliers, tout comme s'ils eussent été de véritables soldats, afin de mieux tromper ses ennemis.

Pendant que les Perses qui croyaient que ces paysans étaient bien des soldats, délibéraient entre eux pour savoir s'ils devaient les attaquer, Vahan, suivi de sa petite troupe, arriva sur eux à l'improviste. Il avait pris un chemin ignoré et les surprit par derrière. Les Perses ne pouvant distinguer ni le nombre ni la nature des assaillants, frappaient à droite et à gauche et se tuaient entre eux. La confusion était à son comble parmi eux. À la fin, ils prirent la fuite, laissant six cents morts sur le terrain.

Chabouh rallia ses troupes et les augmenta de nouvelles recrues. Il était dans une extrême fureur, quand il revint au combat, décidé de vaincre ou de mourir. Son armée se montait à plus de quatre mille hommes. Vahan, à la vue de ce grand nombre de soldats, ne se troubla pas. Il n'avait pas cent hommes avec lui. Il les rangea en ordre de bataille devant l'ennemi et leur dit de n'avoir aucune crainte. Il leur rappela combien de victoires ils avaient déjà remportées malgré leur petit nombre. Malgré tout ce qu'il leur dit, la plupart des siens perdirent courage en considérant le nombre des ennemis qu'ils avaient devant eux et abandonnèrent la place. Vahan resta seul alors avec les trois Gamsaragan, Nerseh, Hrahad et Vahan, Mouchegh Mamigonien et quelques autres au nombre de trente. Chabouh, voyant cette petite poignée d'hommes, tous déterminés à se battre, les prit pour des insensés. Comme il était certain de la victoire, il donna l'ordre à ses hommes de les prendre un à un et de leur mettre les chaînes. Mais Vahan ne lui laissa le temps de rien faire. Il était prêt à mourir si son heure était sonnée. Il fit le signe de la croix sur son front, se recommanda à Dieu, puis, le sabre en main, il se précipita comme un lion sur les rangs ennemis. Ses coups partaient juste ; à droite et à

gauche les Perses tombaient comme les blés qu'on fauche. Suivi toujours de ses braves compagnons, allant comme la foudre et marchant à travers les cadavres, il se fraya un passage et sortit de l'autre côté de l'armée ennemie. En même temps, quatre des siens, arrivèrent jusqu'à l'endroit où se tenait Ketihon le renégat, qui servait de guide à Chabouh et le tuèrent. Mais ils furent aussitôt entourés par leurs nombreux ennemis et succombèrent après s'être vaillamment défendus.

Chabouh, tout honteux d'avoir perdu tant de monde et de s'être laissé battre par une trentaine d'hommes, se voyant, en outre, abandonné par les légions du renégat Ketihon, craignant que sa défaite ne fût publiée dans les autres provinces et que Vahan, alors, ne parvînt à grossir ses rangs et ne revînt l'attaquer, quitta le théâtre de sa déconfiture et se retira dans la province de Passène.

Vahan gagna la province d'Ararat et alla rendre grâces à Dieu dans l'église cathédrale d'Étchmiadzin et comme cette église avait besoin de restaurations, il s'occupa immédiatement de les faire exécuter. Delà il se rendit à Douin, où il demeura avec tous ceux qui, comme lui, restaient fidèles à l'Église du Christ.

Pendant que Chabouh se remettait de ses

fatigues et de sa défaite dans la province de Passène, des envoyés lui arrivèrent de la Perse pour l'informer de la mort du roi Béroz et l'inviter à se rendre en hâte au conseil qui devait élire le nouveau roi. Tous les grands personnages du royaume des Perses s'étant réunis, on élut et on mit sur le trône le frère de Béroz qui portait le nom de Vagharch.

Vagharch était un prince d'un caractère doux et pacifique. Il était prudent et voulut tout d'abord connaître la condition dans laquelle se trouvait l'Arménie. Chabouh qui, bien qu'il eût été vaincu par Vahan, en admirait son courage et sa valeur, se leva au milieu du conseil et raconta, en présence de tous les grands personnages de la Perse, les exploits du héros arménien dont il avait été témoin. À la fin, il leur donna à entendre que les Perses devaient considérer l'Arménie comme perdue pour eux, car les satrapes apostats que l'on croyait soumis ne se montraient tels que par perfidie; que Vahan, qui avait soulevé tout le pays, restait invincible; qu'il avait, à plusieurs reprises, battu les troupes royales avec une poignée d'hommes et principalement la dernière fois, lorsque, avec trente hommes, il s'était précipité sur une armée de quatre mille hommes dont il avait fait un grand carnage et que, se dégageant avec ceux

qui le suivaient, il avait eu le courage de poursuivre pendant plusieurs heures cette armée en fuite, armée qui n'osait plus se mesurer avec de pareils adversaires qui lui semblaient invulnérables et immortels. Il finit enconseillant au roi de recourir à tous les moyens possibles et imaginables pour gagner Vahan à la Couronne.

Le roi et le conseil, frappés de tout ce que Chabouh venait de leur exposer, choisirent parmi les Grands de la Perse un nommé Nikhor, qui était un homme doux et d'une grande bonté et dont la justice était reconnue. C'est à lui qu'ils confièrent le gouvernement de l'Arménie. On lui recommanda d'essayer tous les moyens pour calmer les esprits et pacifier le pays et de faire tout son possible pour obtenir de Vahan sa soumission au roi.

Nikhor s'en vint donc en Arménie, mais, n'osant pas trop s'aventurer dans le pays, il s'arrêta dans un village du nom de Nouarsagh dans la province de Hér. C'est de là qu'il envoya des gens à Vahan pour conclure la paix. Vahan réunit en conseil tous les satrapes et répondit aux envoyés: « Nous avons eu bien des raisons pour nous révolter, mais il serait trop long de les énumérer ici. Ce sont, d'ailleurs, des choses qu'on ne peut traiter que devant le roi ou devant ceux qui le représentent.

Pour le moment nous n'avons que trois propositions à faire. Si Nikhor nous répond comme nous le désirons, qu'il nous garantisse son consentement par un écrit revêtu du sceau royal. Nous serons prêts, alors, à exécuter ce que vous nous direz et à exécuter vos décrets comme le faisaient nos ancêtres. Mais si vous repoussez nos propositions, nous ne pouvons ni vous écouter ni faire notre soumission à votre roi. Bien au contraire, nous sommes décidés et prêts à mourir les armes en main et c'est avec des transports de joie que nous ferons le sacrifice de notre vie.

Voici donc quelles sont nos propositions. D'abord, vous laisserez à nous et à nos prêtres le libre exercice de la religion chrétienne dans toute l'Arménie; vous ne forcerez aucun Arménien de se faire mage; vous ne rendrez ni les dignités ni les richesses à aucun des Arméniens qui aura renié sa foi pour embrasser votre religion; vous abattrez tous les temples élevés en Arménie pour le culte du feu. Secondement; Vous saurez discerner le bon du méchant; vous compterez donc comme bons ceux qui appartiennent aux bonnes familles, qui sont braves et qui se rendent utiles à leur prochain et à la patrie, et vous prendrez pour méchants les gens de basse extraction et d'infime condition, qui sont lâches et méprisables et qui ne sont utiles à rien et à per-

sonne de leurs semblables. Vous aimerez et honorerez les sages et ceux dont on reconnaît les mérites et non point ceux qui sont insensés et qui n'ont d'autre mérite que celui de s'être adonnés au culte du feu. Enfin, nous vous demandons que le roi entende avec ses propres oreilles et qu'il juge par lui-même de la bonté ou de la méchanceté, de la valeur ou de l'inanité de tel ou tel et qu'il n'apprécie pas les gens d'après ce que d'autres lui auront dit, qu'ils ont vu ou qu'ils ont entendu, mais surtout qu'il n'ajoute point foi aux calomnies des pervers et qu'il ne condamne pas les accusés sans les entendre. Voilà donc ce que nous exigeons du roi. Certes, il y a bien d'autres choses encore dont nous aurons à parler, mais j'en ferai mon affaire quand j'aurai l'occasion de voir Nikhor. »

Après avoir parlé de cette façon aux personnages qu'on lui avait envoyés, il les congédia en les faisant accompagner par cinq des principaux Arméniens. Nikhor reçut ces cinq Arméniens avec bienveillance et distinction et se montra fort satisfait de les avoir auprès de lui. Il se rendit à toutes les conditions de Vahan qu'il invita à venir le trouver. Vahan y consentit, mais il pria Nikhor de lui donner un gage de sa sincérité en lui livrant des otages. Nikhor le lui accorda et aussitôt huit des plus grands person-

nages de la Perse, arrivèrent au camp de Vahan. Alors celui-ci accompagné de quelques Grands de l'Arménie et de quelques hommes d'armes, se rendit au village de Nouarsagh. Il fit mettre son monde en rang de bataille et ordonna de sonner des trompettes. Nikhor en fut alarmé et crut à une trahison. Il fit dire à Vahan qu'il devait se conformer à l'usage des Perses qui ne permettaient qu'à un général de faire sonner les trompettes lorsqu'il entrait dans un village ou qu'il en sortait. À quoi Vahan répondit: « D'abord faites de moi un serviteur du roi des Perses, alors et seulement alors j'aurai à me conformer à votre usage. » Puis il fit son entrée dans Nouarsagh et se présenta à Nikhor.

Le nouveau gouverneur de l'Arménie le reçut avec les plus grands honneurs. Il se jeta à son cou et l'embrassa, puis il lui présenta les salutations du roi. Vahan, au nom du roi, se prosterna en signe de respect. On tint ensuite un conseil auquel assistèrent les Grands de la Perse et Vahan avec ses compagnons. Les Arméniens renégats qui se trouvaient au camp de Nikhor, étaient méprisés par les Perses mêmes et l'on ne permettait à aucun d'eux d'entrer dans la salle du Conseil. Ils regardèrent cela comme un affront et les historiens racontent qu'ils auraient donné bien volontiers tous leurs trésors pour

acheter le nom de révolté. Tous les Perses honoraient en Vahan et les siens, la grande valeur et la fermeté dans les conditions qu'ils avaient faites.

Vahan s'exprima, dans le Conseil, hardiment et sagement. Toute l'assistance lui adressa des éloges et l'acclama. On lui assura que tout ce qu'il avait demandé serait exécuté. Nikhor l'engagea à aller trouver le roi en lui affirmant qu'il ne lui serait fait aucun mal. Vahan le voulut bien, mais il se rendit tout d'abord à Douin.

Il se fit accompagner par une partie des satrapes arméniens et se rendit à la cour de Vagharch, qui avait été informé déjà par Nikhor de tout ce qui venait de se passer. Le roi lui fit le meilleur accueil et le reçut plutôt comme un sujet. Il le reçut solennellement en présence des grands personnages de son royaume; il le loua pour sa loyale conduite; il le combla d'honneurs et fit droit à ses demandes par écrit spécial sur lequel il apposa le sceau royal. Puis, voulant lui donner une marque plus grande encore de l'estime qu'il avait, il lui conféra, suivant les avis de ses conseillers, le titre de Seigneur de la Maison des Mamigoniens. En même temps, il lui confia le commandement de toute l'armée arménienne. Le roi fit aussi des présents et combla d'honneurs les autres chefs arméniens qui

avaient accompagné Vahan. C'est ainsi que Vagharch sut se concilier des hommes qui étaient ses ennemis plus acharnés seulement quelques jours auparavant. Il les renvoya tous dans leur patrie, les laissant libres à l'avenir de pratiquer la religion de leurs pères pour laquelle ils avaient tant risqué leur vie. À leur retour, le patriarche Jean et tout le clergé vinrent au-devant d'eux portant la croix et, tous ensemble, allèrent en procession dans l'Église cathédrale de Vagharchabad pour rendre grâces à Dieu de tous les bienfaits qu'il leur avait accordés. Delà, ils rentrèrent à Douin pour y jouir du repos dont ils avaient besoin.

Après Nikhor, Vagharch envoya en Arménie un autre gouverneur du nom d'Antégan. C'était un homme sage et prudent et au caractère paisible. Comme il était en rapports continuels avec Vahan, il put le connaître à fond et l'apprécier. Aussi l'estima-t-il et eut-il pour lui le plus profond respect. Il fut rappelé peu de temps après. Il dit au roi tout le bien possible de Vahan et le lui représenta comme le plus digne et le plus capable d'occuper le poste de gouverneur de l'Arménie. Il assura au roi que tant que Vahan vivrait, il serait tout-à-fait inutile d'envoyer dans ce pays un autre gouverneur.

Vagharch accueillit avec plaisir l'avis d'An-

tégan et lança immédiatement le décret qui établissait Vahan gouverneur de l'Arménie. Ce décret fut porté à Vahan par des messagers particuliers. En même temps, ce décret conférait à Vart, frère de Vahan, le commandement de toutes les forces arméniennes.

Vahan fut attristé de cette faveur insigne, en ce sens qu'il savait combien cela allait exciter l'envie et ranimer la haine que ses ennemis, les renégats, nourrissaient contre lui. Il fit appeler ses compagnons fidèles et alla avec eux trouver le patriarche Jean Mantagouni.

Mais toute la ville de Douin sut bientôt que Vahan venait d'être nommé Gouverneur de l'Arménie. Ce fut une grande joie pour tout le peuple qui se répandit dans les rues de cette cité et courut à la cathédrale. Les satrapes, les Grands du pays, les riches, les pauvres; hommes, femmes, vieillards, enfants, tous ravis, acclamaient Vahan. La vaste église ne suffit pas à contenir ces milliers de gens accourus pour remercier Dieu d'avoir relevé l'esprit et l'honneur de la nation d'une façon si éclatante. Le patriarche, après avoir rendu grâces au Tout-Puissant d'avoir béni et couronné les efforts de ses fidèles serviteurs, debout devant cette innombrable multitude de peuple, prononça alors un discours que toute l'assistance applaudit.

En prenant possession de sa nouvelle dignité, Vahan visita toutes les provinces de l'Arménie, réprimant les abus, renversant les temples dédiés au culte du feu et faisant élever de nouvelles églises aux endroits mêmes où ces temples avaient été bâtis. Partout on recommença à pratiquer publiquement et librement la religion chrétienne. Vahan, avec l'assistance du pontife Jean, restaura tous les couvents ou monastères tombés en ruine et on rebâtit beaucoup d'autres.

Sous le sage gouvernement de Vahan, l'Arménie recommença à prospérer. Tout le monde y bénissait Dieu d'avoir sauvé la patrie.

Mais quelques années après, la couronne royale de la Perse fut arrachée à Vagharch. Gavad, fils de Béroz, aidé par les mages, réussit à s'en emparer. Vahan, quoique fort affligé de la perte d'un souverain si sage, si bon et si juste, alla cependant se présenter au nouveau roi pour lui faire son acte de soumission. Il en fut accueilli avec honneur et Gavad le confirma dans sa charge de gouverneur de l'Arménie et le renvoya dans son pays.

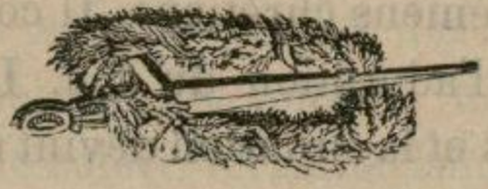
Malheureusement, quelques années après Gavad se laissa persuader par les mages et commença à persécuter les chrétiens. Il envoya même en Arménie un autre gouverneur persan accompagné d'une quantité de mages qui n'eurent rien

de plus pressé que d'ériger des temples pour le culte du feu et qui réussirent même à faire des prosélytes parmi les Arméniens. Les chrétiens leur firent une opposition acharnée, ils allèrent jusqu'à employer la force contre eux et la persécution recommença de plus belle. Vahan en fut profondément affligé et il prit le parti de réagir contre cette tournure des choses. Il leva des troupes et, avec l'aide des autres satrapes, il fondit sur les Perses, sur le nouveau gouverneur et sur les mages et les passa tous au fil de l'épée. Les temples du feu furent détruits et les chrétiens purent jouir encore d'un peu de tranquillité. Gavad, en apprenant ce qui venait de se passer, entra dans une grande colère, mais il était en guerre avec les Grecs et il ne put donner cours à ses désirs de vengeance.

Ce ne fut que dans l'année 510 que vint à mourir Vahan-le-Mamigonien. Il était bien vieux. La durée de son gouvernement fut de vingt-six ans. Vart son plus jeune frère, lui succéda dans son poste par ordre du roi Gavad. Après lui plusieurs autres gouverneurs et patriarches se succédèrent.

Nous ne mentionnerons ici que le seul fait qui se passa l'année 551, durant le pontificat de Moïse II. Ce patriarche assembla un Concile d'évêques et de laïques dans la ville de Douin,

dans lequel on révisa et régla définitivement le Calendrier arménien. Ainsi donc l'ère arménienne commence à cette époque et le nouveau calendrier part du 11 Juillet 552 de l'ère vulgaire.



VARTAN II., VAHAN

SURNOMMÉ LE LOUP ET QUELQUES AUTRES GOUVERNEURS

(A. D. 570)

Les gouverneurs perses se succédèrent en Arménie. L'année 564, Khosrov, alors roi de la Perse, envoya comme gouverneur dans notre pays un nommé Sourène, qui persécuta avec rage les Arméniens chrétiens. Il contraignit tout le monde à l'adoration du feu. Les esprits en furent excités et la situation devint insupportable.

Il se trouvait, à cette époque, parmi les Grands de l'Arménie, un personnage du nom de Vartan II. Mamigonien, fils de Vassagh, fils de Vart. Ce Vartan avait un frère, appelé Manuel, que Sourène fit mettre à mort. Vartan en fut exaspéré; il ne lui fut pas possible d'endurer plus longtemps la tyrannie du gouverneur. Il avait l'âme guerrière et sa bravoure était reconnue. Avec les autres chefs et grands personnages du pays, il entreprit de délivrer leur patrie du joug des Perses. Tous convinrent de mander des envoyés à l'empereur des Grecs Justinien II.

pour le prier de les aider contre les Perses. Ils lui promettaient en retour la reconnaissance de son autorité sur le pays, et s'engageaient à lui livrer le tribut qu'ils payaient au roi des Perses. L'empereur accueillit avec bien veillance leurs envoyés et leur fit la promesse des le assister contre les Perses.

Vartan, rassuré, rassembla les satrapes et les troupes dans la ville d'Ardachad, et marcha à l'improviste sur la ville de Douin. Il y entra et y mit à mort le gouverneur Sourène et tous les soldats perses, ainsi que les mages. Puis, il envoya avertir l'empereur de ce qui venait de se passer et mit le pays sous l'autorité des Grecs.

Lorsque Khosrov fut informé de tout cela, il entra dans une colère terrible. Immédiatement il fit marcher son armée contre les Arméniens; mais Vartan était prêt; il alla au-devant de cette armée, lui livra bataille et remporta la victoire; les Perses furent écrasés, mais Khosrov ne s'arrêta pas à cela. Il fit partir une autre armée plus nombreuse encore que la première, dont il donna le commandement à Vahram. Malheureusement pour les Arméniens, la discorde se mit dans les rangs des satrapes. Vartan, considérant qu'il lui serait dès lors impossible de faire résistance aux Perses, partit, avant leur arrivée, pour Constantinople avec toute sa

famille et suivi de quelques-uns des satrapes. L'empereur les reçut avec une grande bienveillance et, peu de temps après, sur les instances de Vartan, il envoya une armée contre les Perses. Un combat eut lieu, dans lequel les Perses furent battus et perdirent un grand nombre de soldats.

Khosrov encore plus furieux après cette nouvelle défaite, leva aussitôt une armée de cent mille fantassins et quarante mille cavaliers qu'il envoya contre les Grecs. Après plusieurs batailles, la paix fut conclue entre les Perses et les Grecs, et l'Arménie fut de nouveau replacée sous le joug des Perses.

Quelques années après, quand Maurice, un Arménien du village d'Ochagan, fut proclamé empereur à Constantinople, Khosrov II, petit-fils du dernier Khosrov, roi des Perses, lui demanda aide et protection contre Vahram, l'un de ses généraux, qui l'avait chassé du trône; l'empereur Maurice lui envoya une grande armée pour l'aider à conquérir sa couronne. Plusieurs chefs arméniens rejoignirent cette armée. Parmi eux, se trouvait Mouchegh Mamigonien, qui venait d'être nommé gouverneur des Arméniens grecs et demeurait à Daron. Le succès fut pour les Grecs, Vahram fut vaincu et Mouchegh

le tua de sa propre main. Khosrov II. reprit possession de son trône en l'année 589.

Les Grecs, dans leur orgueil, voyaient avec envie la gloire que valait à Mouchegh le haut-fait qu'il avait accompli. Il portèrent à Khosrov des accusations calomnieuses contre ce vaillant Mamigonien. Le roi crut ce qu'ils lui dirent et voulut mettre Mouchegh à mort. Par bonheur, celui-ci en fut averti à temps et se réfugia dans sa province. Peu de temps après, Khosrov revint de son erreur et répara le préjudice qu'il lui avait causé.

Dès l'année 600 de l'ère vulgaire, aucun marsban persan ne fut envoyé en Arménie, dont le gouvernement fut toujours confié à différents personnages arméniens jusqu'à l'époque où les Sarrasins ou Califes de Damas y envoyèrent des gouverneurs. Cependant, vers l'an 604, l'hostilité se déclara entre Khosrov, roi des Perses, et le chef arménien Mouchegh. Le premier envoya contre Mouchegh une armée forte de 10,000 hommes, dont il donna le commandement à son neveu Mihran. Mouchegh était déjà vieux et ne pouvait plus guère aller combattre. Il résidait dans le château-fort d'Ochagan. Il fit appeler son parent Vahan, qu'on avait surnommé le Loup, et que lui-même avait fait prince de Daron. Il lui dit: « Mon enfant, je suis vieux et je suis sans héritier; je te donne donc tout

ce que je possède à la condition que tu combattras contre les ennemis de notre religion qui sont déjà près de nous. Tu es sage, tu es intelligent; quoique tu ne puisses rassembler que peu de forces, tu es capable néanmoins d'accomplir de grandes choses. Sois donc vaillant et fort et combats le combat du Seigneur Tout-Puissant. » Vahan, encouragé par ces paroles, se tint prêt à repousser Mihran. Mais il voulut cependant détourner celui-ci de son projet et l'amener à retourner en Perse. Mihran lui répondit qu'il ne rentrerait dans son pays qu'après avoir fait Mouchegh prisonnier pour le conduire chargé de chaînes à Khosrov. Cette réponse suggéra l'idée à Vahan d'user de ruse envers son ennemi et de le déconfire sans perdre un seul de ses hommes. Il envoya donc lui dire qu'il lui livrerait bien volontiers Mouchegh si, de son côté, il lui assurait, la libre et entière possession pour toujours du territoire de Daron. Ce n'est qu'à cette seule condition, ajoutait-il, que je me rendrai auprès de vous et que tout sera conclu pacifiquement entre nous.

À cette proposition, Mihran prit conseil de son entourage et consentit à ce que lui demandait Vahan. Il se rendit donc au bourg de Mouch et Vahan partit pour la ville d'Otz, où il réfléchit à tout ce qu'il avait médité de faire. Il alla se présenter comme un ami à Mihran qui

le reçut gracieusement. En présence des chefs perses, Vahan dit à Mihran, que Mouchegh s'était enfermé dans la citadelle d'Oghgan et que tous ses chefs et amis fidèles s'étaient de même retirés dans différentes forteresses. Il lui demandait donc 4000 hommes avec lesquels il se rendrait maître des chefs d'abord et se saisirait facilement ensuite de Mouchegh même qu'il lui livrerait aussitôt.

Mihran ne soupçonna rien et se laissa tromper par Vahan. Il lui donna les 4000 hommes de cavalerie que celui-ci demandait. Vahan, à leur tête, gagna le village de Khartz où il laissa cinquante de ces cavaliers, en leur disant: « Si je vous envoie un homme répondant à tel signalement, courez demander à Mihran de nouvelles troupes et dirigez vous avec elles sur la ville d'Otz ». Et lui-même, avec le gros de ses légions de cavalerie, se rendit à cette dernière ville. Pour entrer dans Otz, il fallait prendre par un passage très-étroit et difficile. Il recommanda aux cavaliers perses d'entrer après lui paisiblement et de tenir leurs armes cachées sous leurs vêtements. « Une fois que vous serez dans la ville, leur dit-il, souvenez-vous bien qu'à tel signal que je vous donnerai, vous passerez tous les habitants au fil de l'épée, sans avoir pitié ni des vieillards, ni des femmes, ni des enfants. »

Vahan, pénétra dans la ville, suivi de ses soldats persans, qu'il répartit dans différentes maisons où, d'avance, il avait aposté des hommes solides et déterminés. Ceux-ci, au fur et à mesure que les Perses, qui n'avaient aucun soupçon de ce qui les attendait, se présentaient, se jetaient sur leurs personnes et les étranglaient ou leur tranchaient la tête en silence.

Pendant que ceci s'exécutait, Vahan dépêcha un de ses serviteurs aux cinquante cavaliers qu'il avait laissés dans le village de Khartz pour leur enjoindre d'aller au plus vite demander un renfort d'hommes à Mihran. Celui-ci, immédiatement, dirigea sur Otz deux mille hommes.

Vahan avait fait prendre à ses soldats les habits des perses massacrés; il les fit monter sur les chevaux de ces derniers et sortir de la ville. Puis, il leur dit: « Aussitôt que vous vous apercevrez que les Persans vous ont vus, vous rentrerez dans la ville et vous en laisserez la porte ouverte, ensuite vous ferez retentir les trompettes pour faire croire aux arrivants que la ville est prise. »

Les Arméniens exécutèrent ces ordres ponctuellement. Les Perses, à leur arrivée, voyant entrer les troupes au son des trompettes, se hâtèrent d'entrer eux-mêmes à leur suite. Vahan vint au-devant d'eux, leur annonça la

prise de la ville, mais, avant de les laisser entrer, il envoya vingt d'entre eux à Mihran pour lui en porter la bonne nouvelle. Les autres persans, à peine entrés, furent également massacrés par le peuple.

Après la destruction de ces légions persanes, Vahan prit huit cents de ses propres soldats, tous, gens déterminés et intrépides, et les mit en embuscade près du fleuve Meghdi. Ensuite il se rendit auprès de Mihran et se plaignit des troupes qu'il lui avait données. Il lui dit qu'elles s'étaient révoltées contre lui après la prise d'Otz; qu'on l'avait chassé et qu'on lui avait refusé la plus légère part du butin pris. Il s'arrangea si bien qu'il se fit encore donner deux mille hommes pour aller rétablir l'ordre et la discipline parmi ceux qu'il prétendait s'être rebellés contre lui et afin aussi de pouvoir se saisir de Mouchegh. Il divisa ces deux mille hommes en deux corps qu'il dirigea l'un après l'autre vers l'endroit où il avait mis les Arméniens en embuscade. À mesure qu'ils arrivèrent, sur un signal qu'il donna, tous les Perses jusqu'au dernier furent passés au fil de l'épée.

Après cela, il envoya dire à Mihran que tout avait réussi selon ses désirs. Puis, accompagné d'une centaine de ses soldats, il alla le trouver lui-même ; il le trouva un peu malade. Dans

la conversation, il lui fit espérer que, le jour suivant, il lui amènerait Mouchegh chargé de chaînes. À un moment, il le trouva seul ; c'était ce qu'il cherchait. Alors il lui révéla les ruses dont il s'était servi, en lui reprochant la lâche cruauté des Perses et leur tyrannie. Après quoi, il lui plongea son poignard dans la poitrine et le laissa mort dans son lit.

Aussitôt après Vahan, gagna une autre salle et fit appeler le secrétaire du général des Perses, et l'obligea, sous les plus terribles menaces, d'écrire, comme de la part de Mihran, à Varchir, Régent des Abahounis; et de lui donner l'ordre de venir, dans l'espace de trois jours, avec trois mille hommes. Quand il eut obtenu ce qu'il voulait, il fit immédiatement étrangler l'infortuné secrétaire.

Il avait, en même temps, reçu de Mihran l'autorisation de donner un grand festin à tous ses chefs persans et à ses serviteurs, en réjouissance du grand succès qu'on croyait lui avoir procuré. Au milieu de ce festin, Vahan, voyant les Perses pris de vin, ordonna de fermer toutes les issues de la maison où il avait attiré tout le monde et y mit ensuite le feu.

C'est de cette façon que Vahan détruisit toute l'armée de Mihran.

Il réunit alors ses troupes près du mont

Gouth. Il donna tout-à-fait à son camp l'apparence d'un camp persan. Il fit revêtir à ses hommes les habits des Perses qu'il avait fait massacrer. Varchir, qui avait obtempéré à l'ordre qu'il avait reçu, arriva à la tête de 3600 hommes. Il installa son camp à une certaine distance de celui de Vahan, puis il s'en vint seul au camp de celui-ci, croyant entrer dans le camp des Perses et parvenir tout de suite à la tente de Mihran. Aussitôt arrivé, il fut introduit auprès de Vahan par les chefs déguisés en perse. Le salut donné, quelle ne fut pas sa surprise d'entendre Vahan lui dire: « Quoi donc! Vous pensez que, par la force, vous ferez embrasser aux Arméniens la religion des Perses! » Et à l'instant même Vahan ordonna de se saisir de lui, de le garrotter et de le flageller. Varchir, épouvanté du danger dans lequel il était venu se jeter, perdit connaissance et roula à terre. Les hommes de Vahan commencèrent cependant à exécuter l'ordre qui venait de leur être donné. Varchir, revenu à lui, demanda grâce. Vahan lui promit de lui laisser la vie sauve, s'il voulait faire ce qu'il allait lui dire. Varchir consentit à tout. Vahan lui fit alors écrire immédiatement à celui à qui il avait laissé le commandement de son camp, d'avoir à envoyer mille hommes au pied du mont Gouth, mille autres

dans une vallée qu'il désigna, et de laisser le reste, 1600 hommes, dans le camp, et de venir le rejoindre avec dix hommes.

Varchir était terrifié, il fit immédiatement tout ce qui lui était demandé. Aussitôt que la lettre qu'il venait d'écrire eut été expédiée, il fut étranglé. Le chef et les dix hommes qui s'étaient hâtés d'accourir sur l'ordre de Varchir eurent le même sort.

C'est alors que Vahan attaqua l'armée de Varchir dont il avait ainsi anéanti la force, qu'il avait, pour ainsi dire, disloquée, et qui, tranquille sur sa situation, avait négligé de prendre la moindre précaution pour sa défense. Tous les hommes de cette armée furent massacrés; il n'y en eut qu'une quarantaine qui put échapper au carnage et qui réussit à gagner la Perse. Khosrov, en apprenant la destruction de l'armée de Mihran, fut exaspéré. Immédiatement il mit sur pied une autre armée pour tirer vengeance de l'outrage et des pertes qu'il venait de subir de la part de Vahan.

Vakhtangh, oncle de Mihran, eut le commandement de cette nouvelle armée. Arrivé dans le pays des Abahouni, il envoya dire à Vahan de faire sa soumission au roi et de se repentir de s'être révolté; car n'ayant remarqué aucun préparatif de guerre autour de lui, il sup-

posait que Vahan, dans la crainte de représailles terribles de la part du roi des Perses, restait inactif et caché dans Mouch. Cela lui faisait même espérer qu'il en finirait bien vite avec lui. Mais c'était en secret et en silence que Vahan se préparait contre Vakhtangh. Les espions lui rapportaient tout ce que faisait ce dernier, le renseignaient sur ses forces, sur ses dispositions. Vahan avait réuni une armée de vingt huit mille hommes. Voici la réponse qu'il fit porter à Vakhtangh: « Comme tu connais maintenant la fin tragique de Mihran, je suis surpris de te voir encore assez courageux pour oser nous affronter. Décide-toi, donc, si tu tiens à la vie, quitte immédiatement notre pays. Si non, la mort qui t'est réservée sera plus épouvantable que celle que ton neveu a subie. » Cette réponse mit la rage au cœur de Vakhtangh qui attaqua deux fois Vahan; mais celui-ci, se servant de la ruse en même temps que de la force, le défit sans cesse et lui fit éprouver des pertes sensibles.

Peu de temps après sa victoire, Vahan tomba malade et mourut. Il fut enterré dans le couvent de Clagh, l'année 606.

Après sa mort, son fils Sempad le remplaça. Vakhtangh, ayant appris la mort de Vahan, resta tout une année sans livrer d'attaque et

ne s'occupa qu'à faire tous les préparatifs nécessaires. Enfin, il ouvrit la campagne, bien décidé à faire prisonnier Sempad et à le conduire en Perse. Sempad réussit à se défaire de son ennemi, dont il emporta la tête. Aussitôt les Perses prirent la fuite et quittèrent la province de Daron. Khosrov avait à soutenir d'autres guerres, il ne s'occupa plus de Sempad qui gouverna en paix son pays.

Sempad ne mourut qu'en 632. Son fils Vahan, qui, par sa mère, appartenait à la famille des Gamsaragan, prit sa succession.

En ce même temps, un nommé David Saharouni était marzban de l'Arménie; la guerre était venue à éclater encore entre les Perses et les Grecs, et ses ennemis le calomniant sans cesse auprès du roi, David prit peur. Il ne se crut plus en sécurité dans le pays. Il abandonna son poste de gouverneur, qu'il occupait déjà depuis vingt-quatre ans, et se rendit à Constantinople avec toute sa famille.

Khosrov, informé de cette désertion, donna le gouvernement de l'Arménie au prince Varazdirotz de la maison des Pacradounis. Ce prince résidait en Perse et ce fut le décret royal qui le fit rentrer en Arménie.

Vers l'année 641, un certain Rostom, perse de nationalité, était gouverneur d'Aderbadagan.

Il voulut aussi placer l'Arménie sous son autorité. Il commença donc à intriguer contre Varazdirotz et même à comploter sa mort. Varazdirotz ne voyait que des ennemis autour de lui, il craignit les machinations de Rostom; il abandonna son gouvernement et se retira, sans rien dire, avec toute sa famille dans l'Arménie grecque.

Le royaume des Perses, était bien troublé à cette époque et la dynastie des rois Sassanides touchait à sa fin. Hazguèrd, dernier roi Sassanide, venait de terminer son règne. Il avait embrassé la religion de Mahomed. Toute la Perse, alors, tomba sous le pouvoir des Émirs.

Après la fuite de Varazdirotz, le royaume se trouvant agité et troublé, le patriarche Iézer réussit à faire demander par les satrapes arméniens à l'empereur Héraclius de leur donner pour gouverneur un Arménien. L'empereur désigna alors David Saharouni qui, s'était, comme nous l'avons dit plus haut réfugié à Constantinople. David Saharouni occupa le poste de gouverneur trois années seulement. Il s'était fait des ennemis parmi les satrapes qui le chassèrent. De leur côté, les chefs arméniens étaient toujours en hostilité l'un contre l'autre et ils laissèrent leur pays exposé à toutes les invasions des ennemis. C'est alors que Théodore,

prince des Rechdounis, eut l'idée de lever des troupes pour résister aux envahisseurs. Ce prince gouvernait le pays à titre de régent. Mais malheureusement, peu de temps après, les Sarrasins, qui commençaient à envahir le monde, entrèrent en Arménie et ravagèrent le pays par le fer et le feu.

LES SARRASINS EN ARMÉNIE

(A. D. 636)

Vers l'an 636, l'Arménie fut envahie par les Sarrasins, qui, au nombre de dix huit mille hommes, ayant à leur tête un nommé Abdérame, se jetèrent dans la province de Daron, commettant des forfaits de tous les genres, ravageant et dévastant, passant au fil de l'épée tous ceux qu'ils rencontraient, levant des impôts, exigeant des tributs et emmenant avec eux les femmes et les enfants.

Bientôt tout le pays fut dans la ruine et la désolation. Ce fut le commencement de la plus désastreuse époque dans les annales de l'Arménie.

Vahan Gamsaragan, chef de la province de Daron, petit-fils de Vahan-le-Loup, leva une armée de huit mille hommes à la tête de laquelle il mit ses propres fils, Diran et Mouchegh, et essaya d'arrêter les progrès des envahisseurs. Sahour, chef des Antzévatzis, vint aussi avec sa suite se joindre à cette armée. La ba-

taille s'engagea entre eux et les Sarrasins. Malheureusement Sahour trahit son parti et passa à l'ennemi. Diran en fut exaspéré et, se jetant sur lui, il le tua durant la bataille, mais il fut tué à son tour par les gardes du traître. Les Arméniens furent vaincus, un grand nombre d'entre eux furent massacrés, le chef Mouchegh étant de ce nombre. Après cette défaite, toute l'Arménie fut envahie par des hordes barbares.

L'an 630, les Sarrasins vinrent avec des forces considérables assiéger la ville de Douin. Ils l'investirent de toutes parts dès le 20 du mois de Novembre et la prirent à l'assaut le 6 Janvier suivant. Ils pillèrent la ville, la saccagèrent et massacrèrent douze mille de ses habitants. Tous ses plus beaux édifices furent incendiés ou rasés. Après avoir pris tout ce qu'elle contenait de plus précieux, ces barbares retournèrent dans leurs contrées en emmenant avec eux trente-cinq mille captifs.

Varazdirotz fut une deuxième fois gouverneur de l'Arménie. Il avait été nommé par Constantin, neveu d'Héraclius et son successeur, sur le trône impérial. Mais il mourut une année après, et son fils Sempad prit ses fonctions après sa mort. À peine les Arméniens commençaient à respirer et à jouir d'un peu de calme, à peine commençaient-ils à se remettre un peu de l'in-

vasion terrible, qu'ils avaient subie, que les Sarrasins envahirent encore une fois le pays, massacrant et saccageant tout ce qui se trouvait à leur portée comme la première fois. Après avoir ravagé plusieurs provinces, ils pénétrèrent jusqu'au canton qui entoure le mont Ararat. Sempad, avec quelques-uns des satrapes, alla à leur rencontre avec l'intention arrêtée de passer par toutes les conditions qu'ils imposeraient, pourvu qu'ils arrêtassent leurs ravages. Il leur porta aussi des présents de grande valeur. Les Sarrasins voulurent bien cesser leurs déprédations, car Sempad leur promit de payer une taxe individuelle pour chaque Arménien, de les reconnaître pour souverains du pays et de ne plus accepter l'autorité des Grecs.

L'empereur Constantin vint à savoir que les Arméniens avaient souscrit à ces conditions et il en fut extrêmement irrité. Il partit avec une nombreuse armée pour réduire de nouveau les Arméniens par la force des armes. Mais Nersès, le patriarche de cette époque, accourut à sa rencontre avec quelques évêques et réussit à calmer sa colère. L'empereur laissa en Arménie des troupes grecques ainsi que des prêtres grecs et retourna à Constantinople.

Les Sarrasins apprirent de leur côté que les Arméniens avaient fait leur soumission aux Grecs,

et l'an 652, ils vinrent faire une nouvelle invasion dans le pays. Vassagh, prince d'une partie de la petite Arménie, qui avait reconnu leur autorité, réussit cependant à les arrêter et à les empêcher de commettre les déprédations et les crimes, qu'ils avaient commis les premières fois. Ils ne mirent personne à mort, mais ils exigèrent des otages au nombre de mille sept cent soixante-quinze, afin de s'assurer dans l'avenir de la soumission des Arméniens. Après quoi, ils retournèrent à Damas.

Sempad mourut l'année suivante; il avait été gouverneur de l'Arménie pendant dix ans. Les Sarrasins lui donnèrent pour successeur le prince Hamazasb-le-Mamigonien. Deux ans après, les Arméniens trouvant que les tributs que les Sarrasins exigeaient d'eux, étaient trop écrasants, se révoltèrent contre leur domination et se firent de nouveau tributaires de l'empereur, qui confirma Hamazasb dans sa charge de gouverneur de l'Arménie avec le titre de préfet.

Quand le calife de Damas eut connaissance de la chose, il fit mettre à mort tous les otages, et se prépara à envahir l'Arménie à la tête d'une armée qu'il commandait en personne. Il prit la résolution de livrer tout le pays au pillage. Mais avant qu'il eût eu le temps de mettre son dessein à exécution, ses soldats se révol-

tèrent contre lui et le tuèrent. Son successeur Moaviah entra en négociations avec les Arméniens. Il les obligea à ne plus reconnaître l'autorité de l'empereur et à ne reconnaître que celle des Sarrasins. Huit mois après, Hamazasb vint à mourir après avoir gouverné le pays pendant cinq ans. Alors Moaviah, le calife de Damas, nomma gouverneur Grégoire-le-Mamigonien, frère de Hamazasb. C'était l'an 659.

Immédiatement après, la guerre éclata entre les Grecs et le Sarrasins. La victoire fut remportée par ceux-ci grâce à la trahison du général d'Arménie Vart. Il en fut cruellement puni par les remords qui le dévorèrent.

Qu'on veuille bien nous permettre de raconter ici une légende sur ce Vart ou plutôt sur sa femme.

Ce brave soldat s'était marié avec la fille du prince Mouchèg-le-Mamigonien. Un jour, il alla au couvent de Clagh. Marie, sa femme, voulut entrer dans l'église du couvent, dédié à S. Jean-Baptiste, mais l'entrée, par ordre de S. Grégoire l'Illuminateur, en était rigoureusement interdite aux femmes. Cependant, malgré les remontrances des religieux, elle entre, fait une prière et baise les murs du lieu sacré. Une fois sortie, pendant qu'elle gravissait la colline voisine de ce couvent, elle s'écrie qu'elle vient de voir sortir de l'église

et passer sur des nuages un homme à longue chevelure qui tient un glaive à la main. Aussitôt, elle jette dans les bras de sa nourrice son petit enfant qu'elle tenait sur son sein et tombe frappée par le glaive de l'homme à la longue chevelure. On l'enterra à l'endroit même où elle expira, et sur sa tombe on traça cette inscription : « Quiconque aura l'audace de résister aux ordres de l'Église de Dieu, sera puni du glaive. »

Mais continuons notre histoire.

L'an 683, de nombreuses hordes de bandits du pays des Khazirs, vinrent ravager l'Arménie. Le préfet Grégoire, trouva la mort dans un engagement qu'il eut avec ces brigands. Il avait gouverné l'Arménie pendant vingt-quatre ans. Après sa mort l'Arménie resta sans gouverneur près de deux années et le pays en fut singulièrement troublé. Les dévastations épouvantables des ennemis qui l'assaillirent de tous côtés, mirent le comble à ses malheurs. Elle n'avait contracté d'alliance avec aucune nation dont elle pût implorer l'aide.

Enfin, Achod, prince de la maison des Pacradounis et fils de Purad, sortit de l'obscurité. Il réunit ces troupes, attaqua et mit en déroute les ennemis de sa patrie, prit les rênes du gouvernement de l'Arménie et fit de son frère Sempad le chef des forces arméniennes. Il s'engagea à

payer un tribut annuel aux Sarrasins, et de cette façon fit la paix avec eux.

Justinien II., empereur des Grecs, voyant que les Arméniens s'étaient encore séparés des Grecs, leur ordonna de rentrer sous son autorité et de ne plus payer le tribut aux Sarrasins. Ils lui répondirent: « Bien des fois nous nous sommes placés sous l'autorité des Grecs. Qu'ont-ils fait pour nous? Sont-ils venus à notre aide quand nous nous sommes trouvés dans la détresse? Bien loin de là. En retour de notre bon vouloir ils ne nous ont apporté que l'outrage et la tyrannie. Si, maintenant, nous reconnaissons de nouveau votre autorité, nous exposerons notre pays aux invasions, nos campagnes seront dévastées, nos demeures pillées et nous serons massacrés. Nous vous supplions donc de nous laisser sous la domination de nos maîtres actuels, car ce n'est qu'à cette condition que nous sauverons notre propre existence. »

L'empereur fut irrité de ce langage et envoya une armée envahir l'Arménie. Vingt-cinq provinces environ restèrent sans habitants par la fureur des envahisseurs, qui enlevèrent huit mille familles, qu'ils vendirent comme des esclaves dans les pays étrangers. L'année suivante, il envoya encore quarante mille soldats pourravager le pays. La nation était désespérée, affolée. Le

malheureux peuple arménien n'était pourtant pas encore à bout de ses peines. Les Sarrasins se figurant que les Arméniens s'étaient soumis de bonne grâce aux Grecs, ils fondirent sur l'Arménie, détruisirent tout dans leur marche. Les édifices, les récoltes, tout fut saccagé. Ils emmenèrent en esclavage une immense multitude de gens, de tout sexe et de tout âge. Achod, le préfet, essaya bien de leur résister, mais il fut vaincu et tué. Les Sarrasins se retirèrent pour un moment, mais ils revinrent avec des troupes plus nombreuses et plus acharnées que commandait un certain Mohamed. Ils ravagèrent tout encore sur leur passage. S'étant rendus maîtres de la forteresse de Sévan, ils la rasèrent et vendirent comme des esclaves les soldats qui l'occupaient. Les Arméniens furent dans l'épouvante. Quand ils virent leur terrible manière de faire la guerre, ils préférèrent leur abandonner le gouvernement de leur pays.

Aussitôt que l'empereur grec en eut connaissance, c'était en 690, il vint à son tour, à la tête d'une armée considérable envahir l'Arménie. Le peuple comprit qu'il n'avait plus alors qu'à se soumettre alternativement au plus fort et reconnut encore l'autorité des Grecs. L'empereur laissa trente mille hommes pour protéger le pays contre les Sarrasins. Il prit des otages

parmi les principaux personnages de l'Arménie et retourna à Constantinople. Le calme se rétablit dans le pays dont le gouvernement fut confié à Nerseh Chiragatzi, homme de mérite, de talent et de grand savoir.

LES GOUVERNEURS SARRASINS EN ARMÉNIE

(A. D. 691)

Nous sommes à présent à l'année 691 de l'ère vulgaire et à l'année 140 de l'ère arménienne.

Le calife de Damas, en apprenant que les Grecs avaient repris leur autorité sur l'Arménie, eut l'intention de faire une nouvelle invasion dans le pays. Mais l'armée grecque qui y stationnait l'empêcha de donner suite à son projet. Les Grecs évacuèrent l'Arménie partie par partie et au bout de trois années il n'y en avait plus sur le territoire. Le calife ouvrit alors des négociations avec les Arméniens. Il leur fit de belles promesses et finit par les replacer sous son pouvoir. Un nommé Abdullah leur fut envoyé comme gouverneur. Ceci eut lieu pendant la quatrième année du gouvernement de Nersehle-Gamsaragan.

Abdullah, accompagné d'un certain nombre de Sarrasins, entra dans la ville de Douin. Il se montra d'abord généreux et doux; mais ce n'était qu'une ruse. Un peu après, sous diffé-

rents prétextes, il se saisit de plusieurs satrapes qu'il fit charger de chaînes après leur avoir arraché tout ce qu'ils possédaient de plus précieux. Nerseh, ayant appris tout ce qui se passait, se sauva dans la province des Daïk. Abdullah fit encore charger de chaînes le patriarche Isaac et Sempad, le commandant de l'armée des Arméniens, et les fit conduire à Damas. Il enleva tous les trésors que contenaient les églises d'Ararat et fit crucifier David de Douin.

Sempad réussit à s'évader de Damas et retourna en Arménie. Il écrivit alors une lettre suppliante à l'empereur Justinien, pour lui exposer la détresse dans laquelle Abdullah avait plongé le pays. L'empereur donna l'ordre au célèbre général Léonce de partir et de se rendre en Arménie avec une nombreuse armée. De son côté, Sempad réunit un petit nombre de satrapes, leva des troupes, et prit position dans la ville de Vartanaguèrd; Abdullah marcha contre lui avec cinq mille hommes.

Pendant qu'il était en route, les Grecs arrivèrent à Douin. Ils rasèrent les maisons de tous ses partisans. Puis ils partirent en hâte pour Vartanaguèrd où ils rejoignirent Sempad.

Léonce et Sempad attaquèrent ensemble Abdullah et le défirent complètement. Abdullah put

toutefois s'échapper avec dix hommes. Les Sarrasins, faits prisonniers, furent vendus comme des esclaves. Quelque temps après Léonce s'en revint à Constantinople où il fut élu empereur. Il nomma Sempad gouverneur de l'Arménie.

Celui-ci prit sa résidence dans le château-fort de Toukars de la province de Daïk et gouverna l'Arménie en paix pendant quelque temps. Mais durant l'année 702, Mohmat Ogbah, chef sarrasin renommé, envahit l'Arménie. Nersehle-Gamsagan se joignit à Sempad. Ils levèrent une armée dans la province de Vanant et marchèrent contre l'envahisseur. Un combat eut lieu dans lequel les Sarrasins furent défaits et presque anéantis. Mohmat Ogbah n'échappa qu'avec une grande peine, suivi de quelques cavaliers. En rentrant à Damas, il enflamma le courroux du calife contre les Arméniens. Une autre armée, avec le même Mohmat Ogbah pour chef, fut levée pour marcher encore contre l'Arménie. Mohmat voulait se venger sur tous les Arméniens.

Le patriarche Isaac, qui était alors prisonnier à Damas, ayant eu connaissance des calamités qui menaçaient sa patrie et ses compatriotes, pria Mohmat de lui permettre de l'accompagner dans son expédition. Sa demande fut accueillie favorablement et elle eut pour conséquence la réconciliation des Arméniens avec Mohmat et

la liberté rendue à tous les prisonniers faits dans les guerres précédentes.

Abdullah, qui avait été gouverneur de l'Arménie, fut élevé au califat quelque temps après. Il avait sur le cœur la défaite à Vartanaguèrd et n'était pas satisfait de voir l'état de paix se continuer. Il cherchait toujours une occasion pour donner cours à ses idées de vengeance contre les Arméniens. Dans ce but, il donna le gouvernement de l'Arménie à un nommé Cachm à qui il ordonna d'égorger les satrapes et les chefs arméniens. Cachm attira un certain nombre des principaux personnages de la noblesse du pays dans une église, à Nakhdjouan, sous prétexte de leur faire prêter serment. Quand ils furent tous réunis dans l'église, il mit le feu à l'édifice et les fit tous périr. Les biens de ces infortunés furent confisqués et l'on se saisit de leurs familles, dont quelques membres furent mis à mort à cause de leur religion.

Sempad et quelques chefs et satrapes, pour ne point tomber dans les mains de Cachm, s'enfuirent dans le pays des Égériens qui appartenait aux Grecs. Mais au lieu d'être reçus avec bienveillance, comme ils l'avaient espéré, ils furent traités avec mépris. Ils s'en froissèrent et pillèrent la ville dans laquelle ils s'étaient réfugiés. Ils enlevèrent les trésors des églises

et emportèrent leur butin en Arménie. Les Grecs, enflammés de colère contre eux pour cette espèce de sacrilège, lancèrent un anathème qu'on lisait chaque année le jour de la fête de Pâques.

L'année 717, Vilth ou Vélid remplaça Câchm dans le poste de gouverneur de l'Arménie. À partir de cette époque jusqu'à l'avènement au trône des Pacradounis, l'Arménie ne cessa pas d'être gouvernée par des hommes envoyés par le calife. Ces gouverneurs, contrairement à la volonté de leurs maîtres, ne cessèrent pas non plus d'opprimer les Arméniens. Il n'y eut que de légères intermittences. Ils levaient des impôts et infligeaient des amendes à leurs propres bénéfices.

Nous pensons qu'il est nécessaire de dire ici quelques mots sur un personnage ecclésiastique qui s'est acquis une certaine célébrité par ses travaux littéraires. Nous voulons parler d'Étienne-le-Suni.

Dès son enfance, il avait pris rang au milieu des disciples de Moïse, évêque des Sunis. Après avoir été ordonné prêtre, en 713, il se rendit à Constantinople où il se livra aux études avec ardeur. Il traduisit alors en arménien plusieurs livres des Pères de l'Église grecque. Après un séjour à Constantinople, qui fut d'un grand

profit pour lui, il partit pour Rome, parce qu'on lui dit que cette ville était encore plus avancée dans les sciences. Pendant les quelques années qu'il y resta, il ne pensa qu'à s'instruire. Il y trouva de bons livres sur la religion chrétienne qu'il emporta en retournant à Constantinople, à l'époque où Germanicus était patriarche des Grecs.

Après quinze ans de séjour, il s'en revint en Arménie et alla se fixer dans la province des Sunis, où il répandit, parmi les Arméniens, les livres qu'il avait apportés de Rome et ceux qu'il avait traduits à Constantinople. Il écrivit quelques ouvrages et composa des hymnes. Enfin, sur la demande de Papguène, prince des Sunis, le patriarche David le sacra évêque.

Il n'eut pas le bonheur de jouir longtemps de sa dignité, car il s'était attiré la haine d'une femme de mauvaise vie à cause de ses réprimandes qu'il lui avait faites. Le saint prélat, qui voulait la ramener dans la bonne voie, lui adressait constamment des reproches ainsi qu'au jeune homme qui l'avait entraînée hors du chemin de la vertu. À la fin, cette femme, lasse de ses admonestations continuelles, résolut de le faire assassiner.

Un jour donc, Étienne se rendit au village que cette femme habitait. Comme la chaleur

était accablante, il chercha un peu d'ombre pour se reposer. Il laissa ses deux disciples à une certaine distance, s'approcha d'un petit ruisseau, monta sur un arbre touffu pour se reposer sur ses branches. Le jeune homme et la femme de mauvaise vie qui l'avaient quitté, s'approchèrent de cet arbre. La femme excita si bien le jeune homme que celui-ci grimpa dans l'arbre le couteau à la main. Il en redescendit subitement plein d'épouvante, en disant qu'il avait vu quelque chose d'extraordinaire planer au-dessus de l'évêque. La femme le supplia de ne pas perdre une si belle occasion de réaliser leur projet et fit tant qu'il remonta dans l'arbre et s'approcha d'Étienne le couteau levé. Mais il eut encore une vision extraordinaire qui l'épouvanta si fort qu'il se laissa tomber sur le sol. Aussitôt la femme, furieuse, le traita de lâche, lui arracha le couteau des mains, monta elle-même sur l'arbre et enfonça le couteau dans le cœur du saint évêque.

C'est ainsi que mourut Étienne-le-Suni. Il y avait un an qu'il avait été sacré évêque.

Mais revenons à notre histoire.

Après une succession de quelques gouverneurs en Arménie, Mervan fut nommé en l'an 741-742. C'était un homme qui avait de grandes qualités. Après deux ans d'exercice de son auto-

rité, il confia son administration à Achod Pacradouni et s'en alla à Damas où il fut élevé à la dignité de calife. Aussitôt, il nomma définitivement Achod gouverneur de l'Arménie. Celui-ci administra sagement le pays.

Quelques années après, Mervan mourut et Almansur lui succéda. Alors le tribut annuel que les Sarrasins prélevaient sur l'Arménie fut considérablement augmenté. Les Sarrasins étaient, à cette époque, en train d'ériger la cité de Bagdad où ils transférèrent, un peu plus tard, le trône des califes et le siège de leur gouvernement. Pour subvenir aux frais de la construction de Bagdad, ils mirent des impôts sur tout le clergé arménien et même sur les ermites qui vivaient dans les solitudes des déserts. Ils donnèrent l'ordre d'enlever toutes les croix du fronton des églises ; ils défendirent au peuple de se rendre aux offices de la nuit que les Arméniens avaient l'usage d'entendre régulièrement. Ils donnèrent encore d'autres ordres plus vexatoires et plus révoltants les uns que les autres. Les impôts trop lourds, trop écrasants pour le peuple, le décidèrent à se mettre en révolte. Le gouverneur Achod essaya de résister mais il fut saisi par Grégoire et David, princes des Mamigoniens, qui lui firent crever les yeux. Quatorze ans après, Achod mourut.

Yézid lui succéda: il tortura le peuple par ses exactions de toutes sortes, par ses viles extorsions. Deux ans après, le calife le rappela et Isaac-le-Pacradouni fut fait gouverneur de l'Arménie. Celui-ci était d'une grande piété et gouverna paternellement la nation. C'est pendant son gouvernement que des bandes de brigands, venant de la Perse, entrèrent dans la province de Vasbouragan. Les deux frères, Isaac et Hamazasb, princes Ardzrouni, les repoussèrent, mais, dans un combat contre ces brigands, tous deux furent tués.

Leur frère cadet Gagnigh voulut les venger. Il leva des troupes et, se dirigeant du côté de cette partie de la Perse, d'où étaient sortis ces brigands, il y incendia et rasa les bourgs et les villages et massacra un grand nombre de ses habitants. Il s'en revint ensuite en Arménie, mais quelque temps après il fut livré aux Perses qui le jetèrent dans une prison, où il mourut.

Vers cette époque, les Arméniens se trouvaient dans la plus terrible détresse par suite de l'augmentation des impôts dont ils étaient écrasés par les Sarrasins. Pour comble de calamité, une maigre récolte, causée par d'épouvantables grêles qui hachèrent jusqu'aux plus petits brins d'herbe, aussi que par des nuées de sauterelles qui couvrirent toute la contrée, amena la famine dans le pays.

Quelques années après, le calife nomma gouverneur un appelé Békir qui ne cessa de harceler les infortunés Arméniens. Par son ordre, des troupes furent envoyées dans les provinces de Caghin et de Thalin, où elles commirent les plus épouvantables atrocités. Sept cents de leurs habitants furent massacrés et plus de douze cents furent faits prisonniers. Békir s'était rendu coupable de bien d'autres cruautés, lorsqu'il fut remplacé par un nommé Hassan. Celui-ci surpassa en tyrannie tous ses prédécesseurs. Pendant son gouvernement les Arméniens furent dans la désolation et dans des transes continuelles, car il permit aux soldats d'exercer tous les sévices sur eux et de leur faire toutes les cruautés.

Mouchegh-le-Mamigonien ne pouvant plus supporter une pareille tyrannie, leva des troupes et vint attaquer quelques détachements des soldats de Hassan qui se dirigeaient sur Daron pour y commettre leur saccages. Il les défit et tua deux cents de leurs hommes. Il se procura des renforts et, dans une deuxième rencontre, il leur tua 4000 hommes. Ensuite il vint à Douin. Il prit cette ville d'assaut et en chassa le gouverneur.

Les autres Arméniens, enhardis par les exploits de Mouchegh, prirent les armes et se

révoltèrent contre les Sarrasins. Aussitôt, ceux-ci, au nombre de trente mille hommes, envahirent l'Arménie. Mouchegh, à la tête de cinq mille hommes, ayant avec lui Sempad et Samuel, leur résista courageusement. Mais la force du nombre l'emporta et les intrépides chefs Arméniens restèrent sur le champ de bataille avec trois mille Arméniens. Le reste prit la fuite avec les deux fils de Sempad Achod, et Chabouh. Les Sarrasins commencèrent leur ravage dans le pays. Achod, surnommé Messaguère (mangeur de viande), rassembla alors quelques troupes et mit en fuite les Sarrasins qui pillaient et saccageaient les provinces d'Achotz et des Dachirs. Il alla ensuite dans la province de Chiragh où il eut encore un succès pareil. Il en chassa le gouverneur sarrasin, nommé Djahab, avec toutes ses légions. Il y bâtit une ville qu'il nomma la deuxième Ani. Cette ville devint plus tard la capitale de l'Arménie et la résidence du patriarche. Après cela, l'Arménie, pendant près de six années, ne fut plus qu'un champ de guerre et de dévastation. Tantôt les Sarrasins étaient les vainqueurs, tantôt c'étaient les Arméniens.

Vers l'an 766, on lit dans quelques historiens de l'Arménie qu'un événement eut lieu qui intéressa la Maison des Ardzrounis.

Chahantoukhd, fille de Varaztad, prince des

Aghouank, était célèbre par sa beauté. Son père la donna en mariage au prince des Sunis. Pendant qu'on la conduisait à son époux, les Sarrasins qui voulaient s'emparer d'elle, lui tendirent une embuscade. Elle vit le danger et, sans hésiter, poussant son cheval en avant, elle se précipita d'une hauteur dans un gouffre. Elle tomba au fond de ce gouffre sans se faire aucun mal. Elle prit alors le parti de n'en plus sortir. Elle s'y fit faire une cellule d'ermite, y demeura et y mourut. La hauteur d'où elle s'était précipitée et le gouffre furent appelés pour cela *Harsnavaz,* c'est-à-dire: Saut de la fiancée.

L'an 786, le calife donna le gouvernement de l'Arménie à Yézid II.. Celui-ci par ses apparences de douceur et toutes ses promesses parvint à pacifier le pays. Mais bientôt après il changea tout-à-fait de politique et opprima le peuple avec une telle cruauté que douze mille habitants abandonnèrent leur patrie et s'enfuirent en Grèce. Après douze ans de gouvernement il fut rappelé par le calife et remplacé par un nommé Khouzima. Par ordre du calife, celui-ci fit cesser les déprédations et les abominations que faisaient les troupes. Il donna des marques de faveur aux satrapes après avoir exigé d'eux, cependant, des otages, en signe de leur soumission. Mais quelque temps après Khou-

zima commença à se montrer cruel aussi et fit étrangler le frère du patriarche Joseph. Il mourut la vingtième année de son gouvernement et, immédiatement après, l'Arménie fut envahie par une horde de bandits de la Mésopotamie. Achod-le-Grand, surnommé le Messaguère, courut contre ces brigands et les vainquit. Son frère Chabouh fut tué dans un combat qu'il leur livra.

Haul succéda à Khouzima. Il gouverna avec douceur et bienveillance. Sempad, fils d'Achod-le-Messaguère, vint avec lui de Bagdad où il avait été envoyé en otage. Le calife l'avait nommé général et il lui avait permis de retourner dans sa patrie.

Un peu plus tard, Sévata, un Sarrasin, fils de Djahab, ayant pris en mariage une jeune fille de la Maison des Pacradounis, nommée Aroussiagh, voulut anéantir la domination des Sarrasins en Arménie. Il parvint à mettre dans son complot Sempad, Isaac-le-Suni et plusieurs autres satrapes arméniens. Il leva une nombreuse armée et proclama la révolte. Haul réunit bien vite alors cinq mille hommes des plus résolus qu'il prit dans l'élite de ses troupes et, sans perdre un instant, arriva au camp de Sévata, installé sur les bords du fleuve Hourasdan. Avant qu'ils eussent eu le temps de soupçonner son approche, il tomba précipitamment sur les

rebelles qui, surpris, firent d'ailleurs peu de résistance. Il tua presque la moitié d'entre eux et mit le reste en fuite. Isaac-le-Suni fut tué dans cette affaire et ce ne fut pas sans peine que Sévata et Sempad purent s'échapper.

Haul gouverna pendant dix-sept ans les Arméniens pour leur bonheur et leur prospérité. Il fut rappelé après ce temps par le calife et Pacarad Pacradouni, parent de Sempad, lui succéda.

Pendant le gouvernement de Pacarad, un chef perse, nommé Baban, leva des troupes et envahit l'Arménie qu'il voulait placer sous l'autorité de la Perse. Le calife Mavoun envoya contre Baban une armée de cent mille hommes; mais dans la bataille qui fut livrée, les Sarrasins furent défaits et trente mille des leurs perdirent la vie. Alors Baban marcha à la conquête de l'Arménie. En même temps, Sempad réunit une armée d'Arméniens et se joignit aux Sarrasins vaincus. Une deuxième bataille eut lieu près du mont Ararat et, après une lutte longue et acharnée, après avoir perdu beaucoup de monde, les Perses furent vaincus et mis en fuite. Baban fut fait prisonnier par Sahl, fils de Sempad. Il fut amené devant le général des Sarrasins, nommé Afchine, qui ordonna de lui couper d'abord les mains et les pieds et puis de lui donner la mort sur une croix.

Pendant le califat de Tchapr ou Aboudjafar (840), qui avait succédé à Mavoun, le prince Achod de la Maison des Ardzrounis, gouvernait la province de Vasbouragan. Cet Achod était un homme d'un grand cœur et d'une grande bravoure, qui s'était signalé dans mainte circonstance. Il courait à l'aide de tous ceux qui le lui demandaient.

Le calife avait été prévenu contre les Arméniens, et surtout contre Pacarad, que des gens malintentionnés lui avaient représentés comme ligués contre lui. Il nomma gouverneur en Arménie un nommé Abousseth qui avait mission de recueillir le tribut. Mais il lui avait donné aussi l'ordre secret de se saisir des princes arméniens et de leur confisquer leurs possessions pour anéantir de cette façon leur autorité et leur influence sur le pays. L'ordre du calife visait surtout le prince Pacarad qu'Aboudjafar détestait plus particulièrement.

Abousseth s'avança sur l'Arménie à la tête d'une nombreuse armée. Arrivé près des frontières de la province de Daron, Pacarad Pacradouni, prince de cette province, lui fit porter de riches présents et le pria de ne pas entrer en Arménie avec toutes ces légions. Abousseth, ne voulant pas faire voir ses intentions hostiles, répondit au prince Pacarad qu'il ne venait que

dans l'intérêt du pays et pour recueillir le tribut. Pacarad lui envoya immédiatement le tribut et lui enleva ainsi tout prétexte pour entrer en Arménie.

À son retour auprès du calife, Abousseth lui peignit Pacarad, Achod l'Ardzrouni et tous les autres satrapes arméniens comme des êtres odieux. En quittant l'Arménie, il y avait laissé comme lieutenant un Sarrasin du nom de Moussé, gouverneur d'Ardzen et d'une partie d'Aghtznik.

Ce Moussé, profitant de l'occasion qui se présentait et afin de mettre à exécution les instructions qu'il avait reçues d'Abousseth, commença par se mettre en hostilité avec Pacarad. Ensuite, prenant pour prétexte qu'il avait à faire rentrer les tributs dus au calife, il mit sur pied une armée puissante et entra tout-à-coup dans la province de Daron, où il déclara la guerre à Pacarad. Celui-ci, voyant le nombre immense des soldats sarrasins et leurs apprêts de combat, n'osa pas, lui qui n'avait qu'une faible armée, entrer seul en lutte avec Moussé. Il envoya demander immédiatement à Achod, prince de Vasbouragan, de l'aider de son alliance. Achod, qui avait des liens de parenté avec Pacarad, fit appel à tous les satrapes du pays de Vasbouragan qui accoururent en grand nombre, avec leurs soldats, se ranger sous son étendard.

Achod se rendit aussitôt sur le théâtre de la guerre, il y arriva au moment où l'armée de Pacarad et celle des Sarrasins allaient engager le combat. Achod lança ses soldats contre l'ennemi. S'apercevant qu'un des siens venait d'être frappé mortellement, il bondit comme un lion, criant à ses soldats de le suivre. À cette attaque impétueuse, l'aile droite des Sarrasins eut ses lignes rompues, et se jeta en désordre sur l'aile gauche. Achod frappait toujours et poursuivait l'ennemi. Les Sarrasins, que son fer n'atteignait pas, étaient renversés dans la mêlée et foulés sous les pieds des chevaux de sa cavalerie. Le camp des Sarrasins étant dans l'épouvante et le désarroi, rien ne résistait aux Arméniens. Enfin, l'ennemi refoulé, culbuté, prit la fuite. Quelques Sarrasins purent se réfugier dans des forteresses. Une de leurs colonnes parvint à se retrancher dans la ville de Paghèche. Mais les Arméniens ne s'arrêtèrent pas à leur victoire, ils poursuivirent leurs ennemis et cernèrent les places où ils s'étaient réfugiés. Arrivés à Paghèche, ils mirent le siège devant cette ville. On allait livrer les assauts, lorsque la princesse de Paghèche, dame d'une haute intelligence et d'une grande piété, propre sœur du prince Pacarad, voulant épargner à la ville les horreurs d'un siège, sortit de la ville à

pieds et vint supplier humblement les princes arméniens de cesser la guerre, de permettre à l'ennemi de quitter le pays et de se contenter de l'éclatante victoire que Dieu avait fait gagner au prince Achod. Les Arméniens ne voulurent pas refuser ce que cette princesse leur demandait, ils ne traquèrent plus les Sarrasins, s'en revinrent, en vainqueurs, au champ de bataille et y prirent l'immense butin que l'ennemi venait d'abandonner.

L'année suivante, le calife, pour se venger de cette désastreuse défaite, leva une forte armée dont il donna encore le commandement à Abousseth. Celui-ci reçut l'ordre, comme la première fois, de se saisir des princes arméniens, de les charger de chaînes et de les diriger sur Bagdad. Mais il vint à mourir quand il était en route et son fils Youssouf prit son commandement. Youssouf, arrivé dans le pays de Vasbouragan, tendit un guet-apens au brave Achod et l'invita à venir le trouver. Mais Achod, qui avait des amis dans l'armée des Sarrasins, fut averti du danger qui le menaçait et se tint sur ses gardes. Puis, par des moyens de douceur et de persuasion, il finit par décider Youssouf à ne pas dévaster le pays et à s'en retirer paisiblement. Youssouf, alors, passa dans le pays des Peznounik, entra dans la ville de Khlat et

s'enferma dans sa citadelle. Là, il écrivit à Pacarad de lui accorder une entrevue. Pacarad, qui n'avait aucun soupçon sur les intentions perfides du chef des Sarrasins, se rendit auprès de lui. Aussitôt Youssouf le fit enchaîner et conduire à Bagdad avec toute sa famille. À Bagdad, Pacarad manqua de courage et de fermeté; il n'osa pas braver les menaces du calife et renia sa foi, en apparence du moins.

Les habitants du mont Sim, appelés Sassouns, indignés de la manière dont Youssouf s'était servi pour surprendre Pacarad, prirent les armes et tombèrent à l'improviste sur les Sarrasins, qu'ils mirent en fuite après avoir tué le gouverneur. Le calife envoya alors une armée à la tête de laquelle il plaça Bougha, tyran terrible, à qui il ordonna de le venger de sa dernière défaite. Bougha eut l'ordre de s'emparer de tous les satrapes et chefs arméniens et de les envoyer à Bagdad. Tous ceux qui étaient aptes à prendre les armes devaient être mis à mort. Cependant tout Arménien qui renierait sa foi et embrasserait la religion des Sarrasins, devait être épargné, à la condition pourtant d'être un homme solide et de belle prestance. Au cas où il ne remplirait pas ces deux conditions, malgré son intention de se convertir à la religion des Sarrasins, il devait

être passé par les armes. Quant au bas peuple, bon à rien, ainsi qu'aux enfants et aux femmes, le calife lui ordonna de ne leur faire aucun mal. Cependant si Bougha jugeait qu'ils méritaient la mort, il devait aussi les faire périr.

LE TYRAN BOUGHA

(A. D. 850)

Ce fut dans l'année 850, que Bougha, à la tête d'une armée formidable, marcha sur l'Arménie. Il y entra par la province de Daron. À son approche, le peuple tomba dans l'épouvante. Dans cette province, Bougha trouva le moyen de se saisir d'Achod et de David, les deux fils du prince Pacarad, de Grégoire-le-Mamigonien et de bien d'autres chefs et satrapes qu'il fit conduire enchaînés à Bagdad. Ensuite il envoya des détachements de son armée parcourir les vallées du mont Sim et les parties de cette montagne qui étaient habitées. Les barbares y massacrèrent jusqu'au dernier être vivant. On a vu plus haut les instructions que Bougha avait reçues de son calife.

Les Arméniens qui avaient construit leurs demeures au sommet de la montagne, s'attendant à ce que le même sort leur fût réservé, descendirent en grand nombre et attaquèrent leurs ennemis. Mais les Sarrasins occupaient

tous les passages et tous les défilés du mont. Ils massacrèrent une grande partie des montagnards et en firent prisonniers un plus grand nombre encore. Il les garrottèrent avec des cordes et les amenèrent ainsi au gouverneur Bougha qui, suivant ses instructions, mit à part ceux d'apparence solide avec l'intention formelle de les forcer à renier leur foi; il fit égorger les autres. La même horrible scène eut lieu à plusieurs reprises dans les autres provinces de l'Arménie.

La nouvelle de ces atrocités parvint aux oreilles d'Achod, le célèbre chef des Ardzrounis et lui fit prendre la résolution de résister aux Sarrasins. Malheureusement, les autres satrapes, sans le concours desquels il ne pouvait plus agir, ne se mirent pas de son parti.

Alors Achod se résigna à aller trouver le cruel Bougha. Il espérait l'adoucir par des présents; il fut bien déçu. Aussitôt qu'il se présenta au tyran, il fut chargé de chaînes et emmené à Bagdad avec son épouse et toute sa famille.

Bougha gagna la province de Vasbouragan. Il éparpilla ses troupes sur tout le pays en leur ordonnant de s'emparer et de garrotter tous ceux qui étaient capables de porter les armes. De même qu'à Daron, il fit garder à part les plus beaux hommes et mettre inexorablement à mort tous les autres.

Ce fut un immense massacre; les annales nous disent que des rivières de sang humain coulèrent sur le sol ; et que les vallées étaient littéralement couvertes des cadavres de leurs habitants. Les Arméniens que le sanguinaire Bougha avait épargnés furent tourmentés ensuite pour embrasser la religion des Sarrasins. Lorsqu'il vit que presque tous restaient inébranlables et fidèles à la foi chrétienne, il les fit torturer jusqu'à ce que la mort les arrachât à sa férocité.

De la province de Vasbouragan il se dirigea sur la contrée qui entoure le mont Ararat. Sempad était convaincu que toute résistance de sa part serait inutile. Comme Achod, il alla trouver le farouche Bougha. Il emporta, pour l'apaiser, une grande quantité de présents. Contrairement à ce qu'il avait fait, et à sa manière habituelle d'agir, Bougha reçut Sempad avec respect et bienveillance. Il l'associa à toutes ses entreprises et Sempad se montra toujours digne de la confiance que le tyran lui avait accordée.

Peu de temps après, Bougha entra dans la ville capitale de Douin, d'où il envoya des troupes ravager les provinces d'Ararat. Comme on avait fait auparavant, on épargna les plus beaux habitants, qu'on amena au gouverneur et l'on massacra les autres. Ceux à qui on avait laissé la vie furent, comme ceux des autres provinces,

torturés pour leur religion. Les supplices qu'on leur fit endurer furent tels que les meurtrissures, dont étaient couverts ces malheureux, empêchaient de les reconnaître. Après avoir supporté ces souffrances épouvantables, ils furent jetés vivants dans un brasier.

À Douin, au milieu des victimes destinées à la torture et à la mort, on remarqua sept hommes de la province d'Aghpagh, dont le chef portait le nom d'Adom. Ils étaient si beaux, ils avaient l'air si noble qu'ils excitaient l'admiration de tous ceux qui les regardaient et qu'ils inspirèrent une espèce de pitié à Bougha. Il employa tous les moyens de douceur et de persuasion pour leur faire abjurer leur religion; mais tout fut inutile. Quand il vit qu'il n'avait plus à compter qu'ils renieraient leurs croyances, il les mit aux supplices. La vertu puissante qui les avait fait résister aux sollicitations du tyran, leur donna la force de supporter les tortures qu'il leur infligea. À la fin, ils furent condamnés à la peine de la croix.

Ces exécutions furent commises pendant les années 852 et 853. Le patriarche Jean fixa un jour pour célébrer la fête de ces martyrs. L'effroyable cruauté de Bougha émut les autres satrapes qui n'étaient point encore tombés entre ses mains. Ils s'étaient tous retirés dans des

châteaux-forts d'où ils pouvaient braver le tyran. Ils levèrent une armée et prirent position dans une vallée par laquelle des détachements de Sarrasins devaient passer pour s'en revenir avec leurs prisonniers. Un détachement vint à traverser cette vallée. Ils se jetèrent sur lui, massacrèrent une grande partie des hommes qui le composaient et délivrèrent les captifs arméniens. Mais avant qu'ils eussent pu opérer leur retraite, ils furent cernés par les autres détachements qui arrivaient. Après une vigoureuse résistance, ils furent forcés de se rendre. Ils furent conduits devant Bougha qui ordonna de les torturer et de leur couper la tête ensuite.

Après cela, le tyran envoya des troupes dans les provinces des Sunis et des Sissagans pour y renouveler les atrocités commises ailleurs. Les Sarrasins avaient l'ordre exprès de s'emparer de tous les nobles de ces provinces et principalement de Vassagh, le prince des Sissagan, et de son frère Achod, fils de Papguène. Les satrapes en furent informés et se retranchèrent dans des forteresses imprenables de la province de Paghk. Vassagh, qui avait tardé à partir, fut serré par les Sarrasins et ne dut de pouvoir s'échapper qu'au stratagème qu'il employa. Quand l'ennemi apprit qu'il était en fuite, il le poursuivit avec une telle célérité que Vas-

sagh sentit qu'il n'y avait pour lui moyen de se sauver. Mais il résolut de se défendre à outrance. Il sortit son glaive et se précipita sur l'ennemi comme un ours affamé. Sa force et son courage saisirent d'étonnement les Sarrasins qui, le voyant renverser tout ce qui se présentait devant lui, se mirent à prendre la fuite. Vassagh réussit même à surprendre leur chef que, d'un coup de son arme, il renversa de son cheval, sous les pieds duquel il fut écrasé. Il reprit sa route vers l'est et alla dans le pays des Kartmans, dont le prince, nommé Guedridj, feignit de lui faire la plus cordiale réception.

Au bout de peu de temps, Guedridj se saisit, par surprise, du malheureux Vassagh et le fit conduire, chargé de chaînes, devant Bougha. Le monstrueux tyran fut grandement joyeux de la capture de ce satrape et doubla ses chaînes. Les Sarrasins, ayant découvert, presque immédiatement après, l'endroit où s'étaient réfugiés Achod, frère de Vassagh, et sa mère, parvinrent à les faire prisonniers aussi avec quelques autres satrapes qui les avaient suivis. Comme toujours, ils furent amenés à Bougha qui les fit enchaîner et jeter dans la prison.

Bougha se rendit ensuite à Artzakh, dans la province de Khatchen (en Karabagh), et s'y saisit du satrape Adernerseh et de toute sa

famille ainsi que d'autres grands personnages. C'est par milliers qu'il fit massacrer les habitants de cette province. Les annales disent que le sol devint une mer de sang humain.

De là il partit pour la province d'Oudi et le pays des Kartmans. Il mit le siège devant le château-fort du prince Guedridj, celui qui lui avait livré Vassagh. Bougha fit saisir ce Guedridj et le chargea de chaînes après avoir fait égorger tous les personnages de sa suite. Il put mettre aussi la main sur Étienne, surnommé Gon. Cet Étienne était le prince des Sévortis. Bougha lui détruisit la ville qu'on appelait Dus.

Le tyran poursuivit sa marche, laissant toujours derrière lui des marques de son passage d'extermination et de destruction. La route qu'il avait suivie répandait au loin l'odeur des flots de sang humain qu'il avait fait couler. Il arriva au pays des Aghouanks. Isaïe, le prince des Aghouanks, tomba avec toute sa famille et avec presque tous les satrapes de sa province dans les mains du cruel monstre. Le pays ne fut plus qu'une boucherie humaine.

De cette province, Bougha se dirigea vers Tiflis, où il fit crucifier le prince Isaac de Vanant et égorger Mogathl, de la Maison de Vanant aussi. Puis il s'en revint à Douin, y traînant ses captifs comme de vils esclaves. C'est

à Douin qu'il les rassembla tous. Il s'en retourna ensuite à Bagdad. Le gouvernement de l'Arménie fut alors donné à un perse du nom Chékhi, qui déjà, pendant l'absence de Bougha, avait été investi de la suprême autorité.

Bougha fit consentir Sempad à l'accompagner en lui assurant solennellement que le calife le récompenserait de sa fidélité et le chargerait sûrement de gouverner l'Arménie.

Quand les satrapes et tous les autres captifs arméniens eurent été amenés devant le calife de Bagdad, celui-ci leur parla d'une telle manière qu'ils furent terrorisés. Il ordonna de garrotter Sempad et de le mettre avec les autres captifs. Il commença alors à les torturer en leur laissant cette seule alternative : ou de renoncer à la religion du Christ et d'embrasser sa religion ou de souffrir les supplices et d'être mis à mort. Quelques-uns de ces infortunés, épouvantés des tortures dont il les menaçait, préférèrent renoncer en apparence à leur religion. D'autres, plus fermes, moururent glorieusement en proclamant leur foi. Parmi ces derniers, Étienne Gon se fit particulièrement remarquer par sa fermeté inébranlable. Sempad fut traité avec moins de dureté. À son refus d'abjurer sa religion, il fut jeté dans une prison où il regretta amèrement d'avoir suivi Bougha,

quand ce tyran désolait sa patrie. Il pleura et pria Dieu incessamment de lui pardonner cet acte d'horrible lâcheté. Une fois que Sempad le priait avec plus de ferveur encore, il rendit le dernier soupir et son âme dut s'envoler au ciel vers Dieu tout miséricordieux. Il fut surnommé Sempad le Confesseur.

Ceci avait lieu l'an 856, qui était la 305 année de l'ère arménienne.

Chékhi, le perse, que Bougha avait laissé comme gouverneur, conserva cette charge pendant quatre années. Par sa politique sage, il sut gagner l'estime de tout le peuple qui put enfin, sous son gouvernement, jouir d'un peu de calme et de prospérité.

Pour terminer ce chapitre, nous parlerons d'un vaillant prince de la Maison des Ardzrounis qui, par sa bravoure et son intrépidité, illustra l'histoire de la Maison dont il était issu.

Ce prince se nommait Kourkène ; il était fils d'Aboubedj, prince de Vasbouragan. Kourkène, donc, ayant vu les troubles qui affligeaient sa patrie ainsi que les désastres causés en Arménie par l'invasion du farouche Bougha, qui y avait commis tant de massacres et exercés tant de ravages et à qui personne n'avait osé faire résistance, et apprenant que ce tyran cruel s'avançait sur la province de Vasbouragan, jugea

qu'il serait plus sage à lui de se retirer devant cet être barbare et sanguinaire devenu le fléau de l'Arménie. Il abandonna sa demeure et s'en alla auprès de son oncle Courtigh, prince des Mamigoniens, dans la province de Pacrevant.

Lorsque Bougha, après avoir commis toutes les atrocités auxquelles son abominable nature le poussait, quitta Vasbouragan et porta ses pas du côté de l'orient, le prince Kourkène se rendit dans la province de Sber, où les Grecs faisaient la guerre au prince de ce pays. Il embrassa le parti de ce dernier et se distingua contre les Grecs qu'il battit maintes fois. À la tête de quarante hommes seulement, il brava tout un corps de mille Grecs, dont il tua un grand nombre des plus distingués et des plus vaillants et dont il mit le reste en fuite en se faisant des trophées de leurs dépouilles. Malgré leurs défaites, les Grecs ne purent s'empêcher d'admirer l'intrépidité de Kourkène. Leur général écrivit à cette occasion une lettre à l'empereur Michel, dans laquelle il exalta la valeur de ce prince arménien d'une bravoure vraiment extraordinaire. L'empereur répondit au général grec d'essayer d'acquérir l'amitié de Kourkène et de le décider à venir à Constantinople où il aurait de sa part honneurs, hauts titres et dignités. Kourkène ne bougea pas et n'accepta rien, mais il engagea,

cependant, le prince de Sber à faire la paix avec les Grecs.

Aux Grecs succédèrent les bandes de Sarrasins envoyées par Bougha, qui dévastèrent toute la région de la province où elles mirent le pied. Kourkène fondit contre elles et, dans plusieurs rencontres, en fit un véritable carnage. Ensuite, il abandonna aussi le pays de Sber et vint trouver Sempad, le général en chef.

Celui-ci voulut sauver Kourkène de la rage de Bougha, le présenta à ce dernier de cette manière. Il écrivit au tyran et lui dit que Kourkène, de la Maison des Ardzrounis, prince brave et belliqueux, redoutant sa puissance s'était porté du côté des Grecs et qu'à plusieurs reprises, il en était venu aux mains avec les forces de leur empereur qui était aux prises avec celles des Sarrasins, qu'il en avait fait un carnage pour venger les morts et les soldats de Bougha lui-même. « Or, cet homme courageux, lui dit-il, le voici. Il est venu auprès de moi pour attendre tes ordres. Qu'il soit bien accueilli par toi pour tout ce qu'il a fait contre les Grecs! » Le tyran répondit à Sempad d'assurer Kourkène de la bienveillance qu'il avait pour lui, de lui permettre de vivre en paix et dans de bons rapports avec lui et de le remercier pour tout ce qu'il avait fait pour lui.

Pendant que Kourkène vivait tranquille auprès de Sempad, les gens de guerre arméniens de la province de Vasbouragan se révoltèrent contre les Sarrasins. Dans un combat qui s'en suivit, le général arménien, homme de grand courage, tomba dans la mêlée. Alors les Arméniens prirent aussitôt la fuite. Puis ils se choisirent pour chef un prince du nom de Vassagh.

Kourkène vint à être instruit de tout cela, et, avec l'assentiment de Sempad, se rendit à Vasbouragan. Il y fit prisonnier Vassagh et se proclama lui-même commandant des forces du pays de Vasbouragan. À la tête de ces forces, il se mit à faire une tournée dans la province et chassa tout ce qui restait des légions de Bougha. Il tua un grand nombre de soldats sarrasins et n'en laissa pas un seul dans le pays.

Quand Bougha apprit ce qui s'était passé, il fut exaspéré et envoya un corps de deux mille hommes pour combattre Kourkène et s'emparer de lui. Kourkène n'avait pas prévu ce qui arrivait. Il restait fort tranquille et n'avait auprès de lui que trois cents soldats. Les Sarrasins surprirent Kourkène le matin. Celui-ci, sans s'alarmer, sauta sur son cheval et fit mettre ses hommes en rang de bataille. Le combat s'engagea. L'ennemi enveloppait la poignée de soldats de Kourkène, d'un côté avec sa cavalerie,

de l'autre avec son infanterie. Les Arméniens se battaient sans crainte, se riaient du péril et tenaient en respect les Sarrasins. Kourkène se multipliait: on le voyait partout moissonnant ses adversaires avec son glaive. Rien ne résistait à ses coups; on aurait dit d'un lion terrible au milieu d'un troupeau de moutons. Tout d'un coup, il pousse son cheval en avant et se jette sur l'aile gauche des Sarrasins dont il brise les rangs. Ceux-ci ne se sentent plus assez fermes pour lui résister, ils reculent et cherchent à se rallier, mais Kourkène est toujours là qui les frappe et les refoule, qui les presse si bien qu'à la fin, ils se sauvent épouvantés. Mais leur aile droite avait repoussé les quelques Arméniens qui se battaient contre elle. Les Sarrasins, qui composaient cette aile droite, revinrent au pas de course sur le champ de bataille pour profiter de la victoire et s'emparer du butin. Ils y trouvèrent Kourkène et son petit nombre d'hommes. Déçus dans leur attente, repoussés par Kourkène, ils se sauvent derrière les fuyards. Mais les Arméniens les poursuivent et les chassent tous du pays.

Kourkène se signala encore dans mainte autre circonstance et la renommée de ses hauts-faits se répandit partout. Bougha lui-même, malgré les défaites de ses troupes, se sentit pris d'ad-

miration pour ce valeureux guerrier et au lieu de vouloir se venger de lui, il ne songea plus qu'à gagner son amitié. Il lui fit porter en présent une épée d'une grande richesse, un cheval d'une grande valeur, le combla de distinctions et lui proposa la paix.

Le célébrité de Kourkène excita la jalousie de quelques princes arméniens, qui cherchèrent à le surprendre et à lui arracher par les armes l'autorité et les dignités qu'il avait gagnées par sa vaillance. Mais Kourkène, sans se soucier des obstacles, des embûches, que lui dressaient ses ennemis, les défit chaque fois qu'il les rencontra. Alors on finit par le bien connaître et à le redouter. Les Sarrasins, à son nom seul, étaient saisis d'épouvante.

À cette époque, le calife rendit la liberté au prince Achod et à son fils Grégoire, qui étaient les princes du pays de Vasbouragan et que Bougha avait envoyés comme prisonniers au calife. Grégoire revint donc à Vasbouragan pour prendre possession de la principauté du pays. Kourkène, afin de ne pas laisser supposer qu'il voulait se révolter contre la volonté du calife, abandonna et céda ses droits dans l'élan généreux de son cœur et se retira dans le pays des Grecs. Aussitôt qu'il fut arrivé dans la ville de Théodosie, on le fit savoir immédiatement à l'empereur

Michel qui fit inviter Kourkène à venir à Constantinople, où il lui aurait conféré des honneurs et de hautes dignités. Mais, sur ces entrefaites, ses ennemis lui tendirent un guet-apens, se saisirent de sa personne et le conduisirent à Achod, fils du général Sempad. Celui-ci fut fort irrité de ce qu'on venait faire là, mais il avait à redouter ses propres ennemis. D'un autre côté, la tyrannie des Sarrasins pesait toujours sur le pays et Achod voyait son père resté prisonnier du calife; il pensa donc ne pas devoir laisser libre Kourkène. Il le fit charger de chaînes et conduire aux Sarrasins qui l'enfermèrent dans la prison où se trouvaient déjà les autres princes arméniens. On insista beaucoup auprès de l'infortuné Kourkène pour lui faire renier sa foi, lui promettant pour récompense liberté et honneurs, mais ce fut vainement. Kourkène resta inflexible dans sa fidélité au Christ, méprisant la mort et les menaces et supportant avec autant de courage que de résignation la prison avec toutes ses horreurs.

Pendant ce temps-là, le prince Grégoire, surnommé Térénigh, qui venait de prendre possession de sa principauté de Vasbouragan, se rendait aussi fort célèbre par ses exploits de bravoure et de vaillance et son pays prospérait. Ceux des habitants de Vasbouragan qui avaient

quitté cette province pour se réfugier ailleurs, pendant les troubles qui l'avaient agitée, y rentrèrent et elle commença à refleurir. Mais, à la même époque, le calife vint à être assassiné. Pendant les querelles ou débats que suscita sa succession, Kourkène trouva le moyen de s'évader de sa prison et de retourner dans son pays de Vasbouragan.

Térénigh, jaloux de la gloire de Kourkène, craignant aussi de perdre son autorité de prince, réunit ses troupes et marcha contre Kourkène. Dans la bataille qui fut alors livrée, il fut vaincu et prit la fuite. Il donna des renforts à son armée et tenta une deuxième fois la fortune des armes, mais il ne fut pas plus heureux que la première et ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval. Il n'en cessa pas pour cela de harceler Kourkène. Celui-ci, se reposait des fatigues de la guerre et se rétablissait de l'état dans lequel l'avaient mis les privations qu'il avait eu à endurer pendant qu'il était tenu en prison, lorsque Térénigh le surprit par trahison, le fit charger de chaînes et jeter en prison.

Mais un des serviteurs de Térénigh, qui était gardien de la prison où était enfermé Kourkène, soit qu'il fut pris de compassion pour celui-ci, soit par haine contre l'autre, conçut

l'idée de rendre la liberté à Kourkène, de lui faire tuer Térénigh et de remettre tout le pays de Vasbouragan sous l'autorité de Kourkène. Il entra dans la prison de ce dernier, le déchargea de ses chaînes, arma son bras et l'introduisit dans la chambre où Térénigh dormait paisiblement. Là, il l'engagea, l'excita à se défaire de son ennemi, à frapper Térénigh. Mais Kourkène était généreux et avait la crainte de Dieu; son cœur était libre de haine et sans désir de vengeance; il trouva plus beau de pardonner à son ennemi que de profiter d'une circonstance, qui ne servirait que son intérêt propre. Il fit sortir de la salle le geôlier qui s'était fait son ami ainsi que les autres conjurés et, seul, s'approcha du lit où reposait Térénigh. Il jeta la hache dont le geôlier l'avait armé et le glaive à la main, plein d'émotion, les larmes aux yeux, il proféra ces paroles: « Térénigh, mon enfant, je viens te saluer et te dire que je m'en vais dans le pays des Grecs. » Térénigh bondit dans son lit en entendant cette voix et quand il vit Kourkène qui se tenait debout, le bras armé, il fut pris de terreur et s'écria: « Mon père, aie pitié de moi. » Il ne put dire une parole de plus.

Kourkène se précipita aussitôt hors de la salle et courut se réfugier dans un petit village auprès

d'un religieux. Bientôt Térénigh vint à être informé de l'endroit de son refuge et il le fit surprendre et mettre de nouveau en prison.

C'est alors que le patriarche des Arméniens et les évêques se rendirent auprès de Térénigh et le décidèrent à mettre Kourkène en liberté. Térénigh se rendit à leurs instantes prières et la paix fut conclue entre les deux princes. Kourkène fut remis en possession de la province de Martasdan, dont il était le véritable héritier. Mais, en même temps, il assura le prince Térénigh qu'il n'attenterait jamais à son autorité.

C'est à la suite de ces événements que se termina l'époque des gouverneurs de l'Arménie ; nous allons poursuivre notre récit par l'histoire de la troisième dynastie royale qui régna en Arménie sous le nom de Dynastie des Pacradounis.

HISTOIRE DE L'ARMÉNIE

TROISIÈME DYNASTIE ROYALE DE L'ARMÉNIE

LE PRINCES PACRADOUNIS

Les Pacradounis descendaient d'Abraham; ils étaient issus de la branche d'Isaac. Le premier de cette famille fut Sempad, de la tribu de Juda. Il vint en Arménie quand les Juifs furent emmenés en captivité par Nabuchodonosor. Il eut une nombreuse famille. L'un de ses descendants fut le célèbre Pacarad qui vivait sous le règne de Vagharchagh. Il fut anobli par ce roi qui lui donna le nom de Pacarad-le-Pacradouni. Depuis cette époque, tous les membres de sa famille furent universellement connus sous le nom de Pacradounis.

ACHOD I.

(A. D. 856)

Lorsque les satrapes arméniens furent emmenés à Bagdad, comme nous l'avons dit plus haut, Achod, fils de Sempad le Confesseur, gouverna le principauté des Pacradounis. Il avait été nommé général des Arméniens par le gouverneur Chékhi. Depuis cette époque aucun gouverneur n'était venu en Arménie. Chékhi, qui résidait à Douin, dépendait du gouverneur d'Aderbadagan dont le nom était Mahmad. Achod, à cause de son caractère doux et aimable, par ses manières nobles et gracieuses, fut universellement estimé, aussi bien par les étrangers que par ses compatriotes.

Le calife de Bagdad, ayant entendu parler de lui et voulant lui prouver à quel point il l'appréciait, lui donna le gouvernement de l'Arménie. Il envoya un grand personnage, nommé Ali-Arméni, fils de Vahé, apostat Arménien, lui porter de riches présents et de magnifiques vêtements de prince. Ali-Arméni avait

aussi l'ordre d'investir Achod du pouvoir suprême. Ceci eut lieu l'an de grâce 859 et la 308e année de l'ère arménienne. Dès cette époque, les Pacradounis commencèrent à régner sur l'Arménie.

Achod s'occupa tout d'abord d'améliorer la situation du pays qui avait tant souffert. Il réorganisa l'armée et en donna le commandement à son frère Abas.

Tantôt il résidait à Ani, ville que son grand-père avait bâtie, tantôt il résidait à Éraskavors, ou plutôt, à Chiragavan, dans la province de Chiragh.

Achod eut plusieurs filles; il maria l'aînée avec Vassagh-le-Suni et la seconde à Grégoire Ardzrouni, connu aussi sous le nom de Térénigh. Grégoire Ardzrouni, comme nous l'avons déjà dit, était prince de la province de Vasbouragan. C'est à lui, à Vassagh et à son frère Achod que furent données les principales charges de l'état.

À peine Achod avait mis l'Arménie dans une situation assez florissante que Djahap, fils de Sévata, dont nous avons déjà parlé, vint l'envahir à la tête d'une armée de quatre-vingt mille hommes. Djahap voulait dévaster la contrée et emmener toute la population en captivité. Il installa son camp près des bords du fleuve

Éraskh. Abas, le général arménien, se dépêcha de réunir ses troupes et vint, avec quarante mille hommes, au-devant de l'envahisseur. Le sort se déclara pour Achod: les Arméniens furent vainqueurs. Ils écrasèrent l'armée de Djahap. Il ne put s'échapper que quelques hommes de cette armée si nombreuse avec Djahap, leur commandant. Ce combat fut vraiment terrible. Le fleuve Éraskh, près des rives duquel il eut lieu, fut comblé par les cadavres qui y furent jetés. Le champ de la bataille reçut le nom de champ des Quarante à cause du nombre des Arméniens. La nouvelle de la victoire des Arméniens se répandit bientôt dans les pays d'alentour et l'on commença à considérer la nation arménienne comme une nation vaillante et redoutable. Après cette guerre, Achod ne s'occupa plus que de ramener la prospérité dans sa patrie.

Georges II, le patriarche de ce temps et tous les satrapes, voyant le contentement qu'Achod procurait à toutes les classes de l'Arménie par son administration sage et conciliante, sollicitèrent le calife de le couronner roi d'Arménie, lui promettant de reconnaître en même temps l'autorité des califes de Bagdad. Le calife qui reconnaissait les mérites d'Achod et qui savait quelle joie il ferait à la nation arménienne, leur accorda ce qu'ils lui demandaient. Il envoya à

Achod une couronne royale, les habits et les insignes royaux, des armes, des chevaux et bien d'autres présents. Tout ceci lui fut apporté par le gouverneur Hissé dans la ville d'Ani de la province de Chiragh, qui posa lui-même la couronne royale sur la tête d'Achod et le revêtit des habits royaux dans son palais. Le patriarche Georges se rendit alors au palais du prince, l'emmena dans l'église avec tous les satrapes, tous les Grands du pays et le sacra roi des Arméniens l'an 885. Basile, empereur des Grecs, qui était Arménie net de la famille des Archagounis, ayant appris qu'Achod allait être sacré roi, envoya aussi une magnifique couronne royale et de riches ornements royaux.

Achod, se trouvait ainsi patronné par deux empereurs en montant sur le trône d'Arménie. Il fut couronné en grande pompe. Il reprit l'ancienne étiquette et tous les usages royaux et l'Arménie redevint un royaume grand et puissant. Achod transporta le siège de son gouvernement dans la ville de Pacaran. Tout était donc organisé à l'intérieur du royaume. Achod se mit à la tête d'un corps d'armée et se porta vers le Caucase où le peuple venait de se révolter. Il réussit à rétablir l'ordre dans ce pays en employant des moyens de conciliation. Avant de s'en éloigner, il établit des gouverneurs réguliers,

sur le dévouement et la capacité desquels il pouvait se fier.

Son gendre, Grégoire Térénigh Ardzrouni, prince de la province de Vasbouragan était un homme orgueilleux et puissant. Il ne voulut point exécuter les ordres d'Achod et n'agit qu'à sa guise et selon son bon plaisir. Il se jeta sur deux provinces limitrophes, Her et Zaravant, qui appartenaient aux Sarrasins et s'en empara. Les princes islamites, quoique justement irrités contre Grégoire, comme ils le redoutaient, lui firent leur soumission, mais, dans leur for intérieur, ils voulaient se venger de lui et avaient décidé déjà sa mort.

Un jour d'automne, Grégoire s'en alla du côté de la province de Her. Le prince du pays, informé qu'il venait le trouver, aposta des soldats dans une embuscade. Aussitôt que Grégoire s'approcha du prince, les soldats surgirent de leurs cachettes et le tuèrent. Aussitôt que son fils Achod reçut la nouvelle de l'assassinat de son père, il accourut tout désolé. Il ne put qu'emporter le corps de son père pour l'enterrer près des tombeaux de ses aïeux, dans la province de Vasbouragan. Il lui succéda dans le gouvernement de sa province.

Deux ans plus tard, les princes de Vanant eurent des querelles ensemble et l'on en vint

aux mains. On souleva aussi le peuple contre le roi Achod. Alors Abas, frère d'Achod, qui avait le commandement de toutes les forces armées de l'Arménie, partit avec un certain nombre de soldats pour arrêter cette sédition; il y réussit. Mais il séjourna encore quelque temps dans le pays, parce qu'il craignait que son départ ne fournît une occasion nouvelle pour rallumer la révolte. Sur ces entrefaites, les Koukars vinrent à se révolter aussi. Mais Sempad, fils aîné du roi Achod et gouverneur de la ville Érascavors, rassembla aussitôt un grand nombre de troupes, vint combattre les rebelles et les força de capituler. Sempad voulut bien leur accorder la paix; il se retira ensuite dans le château-fort de Chamchouldé où il fixa sa résidence depuis ce moment.

L'Arménie était tranquille, Achod voulut visiter l'Asie Mineure. Il se fit accompagner du prince Méghrigh et se mit en route avec un corps de troupes. Il alla jusqu'à Constantinople pour rendre visite à l'empereur Léon, fils de l'empereur Basile l'Archagouni. On lui fit une réception magnifique. L'empereur Léon se trouvait en guerre avec les Bulgares, il demanda à Achod de faire alliance avec lui. Achod joignit aux troupes impériales une partie de l'armée arménienne qui l'escortait, dont il laissa le com-

mandement à Méghrigh. Quand la guerre fut terminée, Méghrigh s'en revint en Asie Mineure. Il trouva un endroit qui lui convenait et se fit bâtir un château où il demeura. Bientôt un grand nombre d'Arméniens se groupa autour de ce château et le pays fut en peu de temps rempli d'habitants.

À son retour en Arménie, Achod tomba malade à Caresbar-Abaraj, dans la province de Chiraz. Son mal s'aggravant de jour en jour, il fit appeler le patriarche Georges, se confessa et reçut les saints sacrements de sa main. Après quoi, il fit distribuer de l'argent aux pauvres et aux malades, aux églises et aux couvents, aux hôpitaux et aux maisons de bienfaisance. Sa dernière heure étant venue, il reçut la bénédiction du pontife et rendit son âme à Dieu. Il était âgé de soixante-et-un ans; il avait gouverné l'Arménie pendant trente-et-un an, c'est-à-dire pendant vingt-six ans comme marzban et pendant cinq ans comme roi. Sa dépouille mortelle fut transportée à Pacaran et enterrée avec toute la pompe, avec toute la magnificence, avec tout l'apparat, dus aux cendres d'un monarque.

SEMPAD I.

(A. D. 890)

Sempad était donc dans le pays des Koukars, lorsque la nouvelle de la mort du roi lui parvint. Il laissa dans cette province deux surintendants, Vassagh et Achod, deux frères appartenant à la famille des Kentounis et s'en vint en hâte dans la province de Chirag, dans sa ville d'Éraskavors, qu'on appelait aussi Chiragavan. Le patriarche Georges se porta au-devant de lui pour lui présenter ses salutations et l'exhorter à n'agir toujours qu'en vue de la prospérité de l'Arménie. Car Sempad étant le fils aîné du roi, c'était à lui, selon la coutume et la législation du royaume que revenait la couronne de son père.

Adernerseh, prince et gouverneur des Géorgiens, qui était aussi de la famille des Pacradounis, accourut en Arménie pour lui apporter ses salutations et ses félicitations. Il se rendit d'abord chez le prince Abas, frère du roi décédé, qui résidait au château-fort de Gars du

côté de Vanant, pour lui faire ses condoléances. Abas le reçut avec les plus grands honneurs, mais il ne voulut pas le laisser aller trouver Sempad, car il méditait d'évincer Sempad, à qui échéait le trône, et de se faire proclamer roi à Gars. Il craignit donc qu'Adernerseh, allant rendre visite à Sempad, ne s'unît avec les autres satrapes, pour mettre ce dernier sur le trône et fît échec à ses desseins. Mais Adernerseh qui ignorait les intentions d'Abas, s'y prit si bien que celui-ci l'autorisa à partir.

Adernerseh rendit donc sa visite à Sempad et, de concert avec le patriarche et les Grands du royaume, lui fit revêtir les habits et les ornements royaux. Sempad fut par eux couronné roi. Quand il eut terminé sa mission et rempli ses devoirs comme membre de la Maison des Pacradounis, Adernerseh quitta la cour de Sempad et revint auprès du prince Abas. Cet Abas, dévoré de jalousie, excité par les perfides insinuations des gens malintentionnés et impies, se saisit aussitôt d'Adernerseh, qu'il fit charger de chaînes et jeter dans une prison, pour le punir d'avoir mis Sempad sur le trône. Ensuite il se fit proclamer roi d'Arménie, et comme il avait beaucoup de partisans, il prit les armes contre Sempad. Celui-ci ne voulut pas céder et réunit ses forces pour défendre ses droits à la

couronne. La dissension éclata parmi les Arméniens et une guerre intestine s'en suivit. Après bien des combats, Abas se renferma dans son château-fort que Sempad vint assiéger. Il fut forcé alors de rendre la liberté à Adernerseh et à demander la paix au roi. Il se révolta encore une deuxième fois. Plusieurs de ses partisans en furent punis et Abas, craignant pour lui-même, courut se réconcilier avec le patriarche Georges et avec le roi, son neveu. Depuis lors, il vécut tranquille et jouit toujours de sa dignité de commandant de toutes les armées du royaume; mais quelque temps après, il fut enlevé par la mort. Ce fut Chabouh, le propre fils du roi, qui prit alors ce commandement.

Le calife, informé par Sempad même, de tout ce qui avait eu lieu en Arménie, approuva la conduite du roi à qui il fit porter par Afchine, gouverneur d'Aderbadagan, une couronne royale, de somptueux vêtements, des armes d'une grande richesse et des chevaux de toute beauté. Le calife confirma donc l'élection de Sempad au trône. Les évêques et les Grands de l'Arménie s'assemblèrent dans une église que Sempad lui-même avait fait bâtir à Éraskavors, et la fête du couronnement et du sacre du roi eut lieu avec un grand éclat. Après cela, Sempad renouvela avec l'empereur Léon, fils de Basile, le

traité d'amitié qui avait été conclu entre l'empereur et Achod, le roi défunt. Léon fit bel accueil aux envoyés de Sempad, il renouvela le traité et fit porter au roi de riches présents et des lettres. Sempad fut donc fermement établi sur son trône et commença à jouir de la tranquillité. Il était entouré des plus grandes marques de respect non-seulement de la part de ses sujets mais aussi de la part de toutes les nations circonvoisines.

Mais la jalousie d'Afchine, émir d'Aderbadagan, qui avait apporté la couronne royale que le calife envoya à Sempad, fut excitée lorsqu'il entendit vanter les succès de ce dernier et son amitié avec l'empereur. Il leva une armée et vint envahir l'Arménie avec l'intention de le faire prisonnier. Sempad ne se laissa pas surprendre; il réunit 30,000 hommes et alla à la rencontre d'Afchine. Avant d'en venir aux mains, il envoya demander à Afchine dans quel but il venait fondre sur l'Arménie et lui expliquer pour quelles raisons l'empereur, lui avait accordé son amitié. Afchine, voyant que Sempad était prêt à lui résister, crut plus prudent de s'arrêter et de se réconcilier avec lui. L'émir et le roi eurent alors une entrevue et la paix fut signée entre eux. Chacun rebroussa chemin et la querelle fut vidée sans effusion de sang.

Avant le retour de Sempad, Mahmed, gouverneur de la ville de Douin, et son frère Oumaï, se mettant à la tête de leurs soldats mirent en révolution, contre l'autorité royale, les habitants de cette cité. Après avoir pris congé d'Afchine, Sempad vint passer par cette ville, mais les habitants lui en fermèrent les portes. Sempad, justement irrité, mit le siège devant Douin. Il incendia toutes les habitations, tous les édifices qu'il trouva autour de la ville et fit beaucoup souffrir les habitants qui étaient enfermés dans ses murs; car les vivres manquèrent bientôt et la famine se fit sentir. Le patriarche qui se trouvait à Douin, put s'échapper et vint dans le camp du roi. Mahmed et Oumaï, voyant qu'ils ne pouvaient rien faire contre Sempad, quittèrent aussi la ville pendant la nuit et cherchèrent à s'enfuir, mais ils tombèrent dans les mains du roi, qui força bien vite après les habitants à se soumettre à son autorité.

L'année suivante, c'est-à-dire en 894, un terrible tremblement de terre détruisit toute la ville de Douin. C'était la nuit, tout le monde était plongé dans le sommeil. Les murailles de la ville, les palais des Grands comme les habitations du peuple, tout croula sous les secousses qui ébranlèrent le sol. Le palais patriarcal avec sa grande église et toutes les autres tom-

bèrent. Des centaines d'habitants furent ensevelis sous les décombres. Cette épouvantable catastrophe arrachait des larmes à tout le monde. Point d'homme, point de femme qui n'eût à pleurer la perte de quelqu'un des siens. On n'entendait plus que des cris déchirants. Le nombre des morts était si considérable qu'on ne savait plus où les enterrer. On les jetait pêle-mêle et en tas dans les fosses pour en cacher l'aspect au plus vite. Les survivants quittèrent ce lieu de désolation et se retirèrent hors de la ville sous des tentes.

À la nouvelle de ce désastre épouvantable, le roi Sempad accourut; il distribua des secours, consola, et encouragea tout le monde. Ses paroles reconfortèrent les esprits et les cœurs. Tous, sur les conseils du roi lui-même, commencèrent à rebâtir la ville. Sempad donna une partie de ses richesses pour reconstruire les églises et la forteresse.

De jour en jour, Sempad devenait plus fort. Il recula ses frontières autant qu'il put, en mettant plusieurs peuples sous son autorité. Les Aghouank, les Géorgiens et bien d'autres nations lui étaient soumis. La renommée de sa puissance s'étendait bien loin. Afchine, le gouverneur d'Aderbadagan, en sentit renaître sa jalousie dans son cœur. Il déchira le traité de

paix qui existait entre lui et Sempad, sans même que ce dernier pût en concevoir le moindre soupçon. Il leva une grande armée et fit courir le bruit qu'il avait reçu l'ordre du calife d'aller faire une expédition d'un autre côté. Sempad prêta foi à ce bruit, et fort, d'ailleurs, du traité qu'il avait conclu avec Afchine, il ne fit aucun préparatif. Il apprit soudain que celui-ci à la tête de ses troupes, venait d'entrer à Nakhdjouan. Il comprit la perfidie d'Afchine; il réunit en hâte son armée, mais il ne put pas, comme l'autre fois, se porter à la rencontre de l'émir. Il n'était pas assez fort pour résister à son ennemi, il crut mieux faire en se retranchant dans les forteresses. Puis il envoya bien vite l'ordre aux autres Arméniens et aux diverses nations qui lui étaient sujettes de venir le rejoindre immédiatement. Les satrapes arméniens et les légions des autres peuples accoururent grossir l'armée royale et se réunirent au pied du Mont Ararat, près du village de Vejan. En même temps le patriarche Georges alla trouver Afchine pour le prier de ne pas faire de dommages au pays, de faire la paix et de s'en retourner chez lui. L'émir avec une intention perfide, accueillit le prélat avec égards et respect et lui dit de faire consentir Sempad à se rendre à une entrevue avec lui. Il espérait par là tromper le roi et

s'emparer de sa personne. Le patriarche accepta de se charger de cette mission, mais Sempad ne tomba pas dans le piège qui lui était tendu et ne se rendit pas auprès d'Afchine. D'ailleurs les satrapes qui connaissaient la fourberie de l'émir et son origine perse, ne le lui permirent point. Le bon patriarche revint, plein de confiance, apporter la réponse du roi à Afchine qui, furieux, le fit charger de chaînes sous prétexte qu'il était la cause que le roi lui avait refusé l'entrevue. La guerre devint inévitable alors. L'émir s'avança et installa son camp près d'un village où il lui était plus facile de combattre contre Sempad. Le roi d'Arménie se porta aussi en avant, il forma son front de bataille et lança ses troupes contre les corps armés d'Afchine. Les braves Arméniens repoussèrent leurs ennemis. Le combat s'engagea sur un vaste champ qui fut couvert de cadavres. Les ennemis, battus de tout côté, prirent la fuite. Ceux d'entre eux qui purent y parvenir, regagnèrent leur quartier général. Afchine, à la vue des débris de son armée si cruellement défaite, se sentit humilié et eut peur. Il envoya prier Sempad de conclure la paix encore une fois et jura qu'il ne se rendrait plus coupable d'aucun acte d'hostilité envers lui. Sempad, par amour pour la paix, consentit à signer la paix que lui de-

mandait l'émir qui s'en retourna dans l'Aderbadagan. Mais auparavant il y avait fait emmener le patriarche toujours chargé de chaînes. Il ne lui rendit la liberté qu'après lui avoir fait subir pendant deux mois, les plus atroces tortures et avoir exigé de lui une certaine somme d'or et d'argent que le pontife recueillit avec peine et qu'il lui donna pour recouvrer sa liberté.

À cette époque, Ahmad, gouverneur de la Mésopotamie, se révolta contre le calife. À la tête d'une puissante armée il envahit le pays des Aghtznik, dont il fit prisonnier le gouverneur et s'empara de son autorité. Non content de cela, il entra dans la province de Daron; il y tua le prince du pays nommé Kourkène et voulut mettre toute la région sous sa domination. Mais le prince Vahan, beau-fils de Chabouh, frère du roi Sempad, l'arrêta dans sa marche, et envoya demander au roi de se porter à son aide. Sempad, avec le concours des satrapes, rassembla une armée de soixante mille hommes et vint mettre son camp à l'est du Mont de Daron. Ahmad avait installé son camp de l'autre côté de cette montagne, au bord de l'Euphrate. Mais Kakigh de Vasbouragan, espérant conquérir le trône avec l'aide d'Ahmad, conspira contre son roi et se mit de connivence avec cet Ahmad pour faire tomber dans ses

mains l'armée arménienne. Il connaissait parfaitement la contrée; il conduisit l'armée par des routes difficiles, à travers des régions sans eau et hérissées de dangers. Après une marche accablante, pendant laquelle beaucoup de monde perdit la vie, les Arméniens arrivèrent à l'endroit où Kakigh avait conseillé d'engager la bataille. Pendant qu'ils se livraient au sommeil pour regagner les forces perdues, l'ennemi, averti par Kakigh, se présenta soudainement à l'improviste. Le bruit des chevaux et des mouvements des ennemis éveillèrent les Arméniens, qui se jetèrent aussitôt sur leurs armes. Le combat se livra et les Arméniens donnèrent encore une fois les preuves de leur intrépidité. Le roi Sempad, à cheval, suivi de bien d'autres, fondit comme un lion sur l'ennemi; déjà la fortune paraissait devoir se déclarer pour lui; les ennemis se débandaient et fuyaient de tous côtés. Lorsque le traître Kakigh, voyant que ses projets allaient se trouver anéantis, ordonna à ses soldats d'abattre sa tente, de crier sauve qui peut et de prendre la fuite. Aussitôt la panique gagna les Arméniens qui crurent la bataille réellement perdue et se dispersèrent. Le roi, abandonné de son monde, ne chercha plus qu'à se mettre en sûreté. Mais Ahmad, quoique victorieux alors, craignit d'être attaqué dans sa marche par

de regagner son pays. Quant au traître Kakigh, il rentra dans la ville de Van, et pendant qu'il se réjouissait de la victoire qu'il avait fait remporter à Ahmad, il fut assassiné par Kakigh l'Ardzrouni, neveu de Sempad. Après la mort de Kakigh de Vasbouragan, le prince Achod Ardzrouni, son gendre, que Kakigh tenait en prison, fut délivré et prit le gouvernement de la province de Vasbouragan, ayant pour l'assister dans son administration ses deux frères, Kakigh et Kourkène.

L'émir d'Aderbadagan, Afchine, qui n'attendait toujours qu'une occasion favorable pour se jeter sur Sempad et se rendre maître de ses vastes domaines, ayant appris l'insuccès de l'armée du roi, et les dissensions qui avaient éclaté parmi ses satrapes, pensa que le moment d'agir était venu. Il mit sur pied une armée formidable pour se jeter sur Sempad, qui n'ayant pas de forces suffisantes à lui opposer, et voyant d'ailleurs que plusieurs de ses satrapes n'étaient plus d'accord avec lui, envoya sa femme et celle de son fils Mouchegh avec d'autres princesses arméniennes dans la forteresse de Gars, où il fit aussi déposer ses trésors. Il confia la garde de cette forteresse à son fidèle chambellan Hassan et se retira dans une autre forteresse de la province des Daïk.

Afchine voyant qu'il ne pouvait parvenir d'aucune façon à se saisir de Sempad, alla mettre le siège devant Gars et força Gasson à lui en ouvrir les portes, lui jurant toutefois qu'il ne ferait aucun mal à personne. Ainsi donc la reine et toutes les autres princesses, ainsi que les trésors du roi tombèrent dans ses mains. Il fit conduire les princesses et transporter les trésors dans la ville de Douin, il y traita les princesses avec respect et égards et se rendit lui-même dans cette ville avec son armée.

Sempad, ayant appris le désastre qui l'accablait et se voyant dans l'impossibilité de soutenir avec succès une guerre contre l'émir, lui envoya demander la paix. Afchine consentit à l'accorder après bien des pourparlers, mais il exigea qu'on lui livrât des otages. Sempad lui remit son fils Achod et le fils de son frère Isaac, qui se nommait aussi Sempad. Quoique bien à contre cœur, il lui donna aussi en mariage la fille de son frère cadet Chabouh. Afchine conclut alors la paix. Il célébra son mariage avec grande pompe dans la ville de Douin, envoya la reine et les autres princesses au roi et retourna dans l'Aderbadagan.

Vers cette époque, Sempad voulut récompenser le dévouement et l'amitié fidèle d'Adernerseh, gouverneur de l'Ibérie. Adernerseh ap-

partenait aussi à la Maison des Pacradounis et dépendait du roi d'Arménie. Sempad le couronna roi de l'Ibérie et lui conféra tous les privilèges royaux. Quelques-uns des satrapes, dévorés de jalousie, voulurent se venger du roi Sempad. Ils excitèrent Afchine à reprendre les armes contre lui. L'émir vint dresser son camp du côté de la province de Chiragh. Avant d'entamer les hostilités, il envoya inviter Sempad à une entrevue; mais celui-ci connaissait depuis longtemps sa perfidie et savait qu'il ne pensait qu'à s'emparer de sa personne. Sachant qu'il ne lui était point possible de soutenir un combat contre lui, il rassembla une poignée de soldats et se réfugia en hâte dans un château-fort de la province des Daïk qui appartenait à son ami Adernerseh. Afchine, voyant qu'il lui était impossible de surprendre Sempad et ne voulant pas s'aventurer à faire la guerre aux autres villes du royaume qui toutes étaient fortifiées à l'exception de Douin, qui était en quelque sorte sous la dépendance des gouverneurs du calife, Afchine, disons-nous, changea de politique et fit croire qu'il n'était venu que par déférence et qu'il ne nourrissait aucune intention hostile contre le roi Sempad. Il vint à Douin où il essaya encore de convaincre Sempad de son bon vouloir pour lui et, pour donner plus de force

à ses protestations, il laissa son fils Tévtad dans cette ville avec le chef de ses eunuques pour le servir et prendre soin de lui, puis il s'en retourna dans sa province d'Aderbadagan.

Dès que Sempad eut appris le départ d'Afchine, il s'en alla à Ani et fit prier l'eunuque de venir le trouver. Dans la conversation que celui-ci eut avec le roi, il fut si charmé par son langage et par ses manières qu'il lui jura amitié. Lorsqu'il s'en fut revenu auprès d'Afchine, il lui dit tout le bien qu'il pensait de Sempad. L'émir en fut froissé et ne put, sans irritation, entendre son eunuque lui faire les louanges du roi d'Arménie, mais il sut se contenir. L'eunuque comprit cependant combien était violente la haine de son maître contre le roi Sempad, il fut indigné de son injustice et médita d'en tirer vengeance au profit du dernier. Afchine retenait dans le palais même de l'eunuque, comme otages, Achod, fils du roi d'Arménie, et l'épouse de Mouchegh, autre fils de Sempad. Un beau jour, l'eunuque les fit venir et les reconduisit à Sempad. Le bonheur du roi fut extrême quand il revit les êtres qui lui étaient si chers. Il récompensa le bon eunuque par de riches présents et celui-ci s'en alla du côté de l'Égypte pour éviter la colère de l'émir.

Afchine, à la nouvelle de la fuite de l'eunuque

et de l'évasion des otages, entra dans une fureur immense. Supposant que son eunuque n'avait agi de la sorte qu'à l'instigation de Sempad, il leva une grande armée et se prépara à une guerre acharnée contre le roi d'Arménie dont il voulait se venger. Mais il ne put mettre à exécution son projet, car la mort le surprit au moment même où il allait se mettre à la tête de son armée et marcher sur l'Arménie. À sa mort, toutes ses troupes se dispersèrent et son fils Tévtad qui était resté à Douin et dont les dépenses étaient couvertes par le roi d'Arménie, craignant d'être mis à mort par celui-ci, quitta la ville en secret et se sauva dans l'Aderbadagan, son pays.

Le successeur d'Afchine fut son frère Youssouf, homme à dispositions guerrières mais cruel, quoiqu'il se donnât l'apparence d'un naturel doux. Sempad prit l'avis de ses satrapes et décida de n'avoir aucun rapport avec ce personnage. Il agissait ainsi pour son propre intérêt et pour celui de l'Arménie. Il envoya de riches présents au calife et le pria de traiter directement avec lui et non plus par l'entremise des gouverneurs des Sarrasins. Le calife recevait le tribut des Arméniens par l'intermédiaire du gouverneur d'Aderbadagan; celui-ci donc s'ingérait en quelque sorte dans les affaires du pays et portait

ainsi un grand préjudice, faisait beaucoup de tort aux Arméniens sans que le calife en eût connaissance. La demande de Sempad fut accueillie favorablement par le calife qui lui concéda tout ce qu'il lui demandait et lui fit à son tour de beaux présents.

Cette démarche de Sempad irrita profondément Youssouf, le nouveau gouverneur d'Aderbadagan, qui essaya encore de faire dépendre de lui le roi d'Arménie, mais qui ne put y réussir. De rage il envahit l'Arménie avec son armée; il avait l'intention d'anéantir Sempad, mais celui-ci, averti à temps, se prépara à recevoir Youssouf comme il le méritait.

Youssouf voyant la partie perdue pour lui, envoya prier Sempad de cesser toute hostilité et de conclure un traité de paix; Sempad y consentit. L'émir se retira alors dans la ville de Douin pour y passer l'hiver.

L'Arménie fut donc en paix après avoir été secouée par des séditions et par des guerres continuelles depuis que Sempad était monté sur le trône.

Cependant, en 905, Youssouf, se croyant assez fort, leva l'étendard de la révolte contre le calife, celui-ci, voyant qu'il ne pouvait maintenir l'émir tranquille, ordonna à tous les rois et princes, ses vassaux, de marcher contre le rebelle. Cela

fut aussi ordonné à Sempad, qui ne voulait pas cependant rompre le traité de paix qui existait entre lui et Youssouf. Il lui fit dire de reconnaître l'autorité du calife. Ses premiers envoyés revenus, il en manda de nouveau pour insister auprès de lui. Youssouf comprit que Sempad ne lui donnait ce conseil que par amitié pour lui, mais des ennemis de Sempad excitèrent son ressentiment contre le roi d'Arménie. Il se réconcilia néanmoins avec le calife. Mais aussitôt après, il ne put réprimer sa haine contre Sempad et fit tout ce qu'il put pour le mettre mal avec le calife; il parvint à ses fins. Le calife, dans un moment de colère, envoya demander au roi d'Arménie double tribut, et Youssouf, de son côté, fit des menaces à celui-ci s'il ne l'exécutait et n'envoyait pas immédiatement le tribut qu'on exigeait de lui. Sempad, voulant éviter la guerre, fut obligé d'augmenter les impôts de son peuple pour payer ce tribut, cela irrita les satrapes. Quelques-uns d'entre eux, poussés par la haine, formèrent le complot d'assassiner le roi. Le chef de ces conjurés était un nommé Hassan, homme jouissant d'une grande influence et dont on écoutait les conseils. Le projet de cette conspiration fut communiqué à Adernerseh, roi des Géorgiens. Adernerseh, nous l'avons dit, avait pris en grande amitié Sempad, mais, depuis

quelque temps, il était fort irrité contre lui. Sempad avait donné la liberté à un des prisonniers d'Adernerseh, sans avoir pris l'assentiment de celui-ci, sans même lui en avoir donné avis. Le roi de Géorgie avait considéré cela comme un outrage de la part du roi d'Arménie. D'un autre côté, les conjurés promettaient la couronne d'Arménie à Adernerseh s'il s'unissait à eux. Celui-ci, ayant encore sur le cœur l'offense que lui avait faite Sempad, entra dans leur conspiration.

Pendant ce temps-là, le roi se trouvait avec son armée sur les frontières du pays des Dachirs. Les conjurés désignèrent celui d'entre eux qui serait envoyé à Sempad. On le fit accompagner par quelques personnes et on lui fixa le moment où il aurait à tuer le roi. De leur côté, les conjurés et surtout Hassan et Adernerseh, comptant bien que ceux-là accompliraient en tous points ce qu'ils leur avaient ordonné, pensant même déjà que Sempad avait reçu la mort au moment qu'ils avaient décidé, se portèrent avec les soldats de leur parti dans la province de Chiragh. Là, le prince Hassan, entra dans la ville d'Ani dont il s'empara et qu'il livra à Adernerseh. Puis, les conjurés quittèrent cette ville tous ensemble et se rendirent à Éraskavors. Ils y attendirent avec impatience,

dans le palais même du roi, les gens qui devaient leur apporter la nouvelle de la mort de Sempad.

Pendant que ces hommes attendaient ainsi, Sempad fut informé de leur sinistre projet. Quelques soldats du parti des conjurés qui n'étaient point d'accord avec eux, les abandonnèrent et s'en vinrent avertir le roi de leur complot. Celui qui avait été chargé de l'assassiner, n'avait pas encore pu rencontrer le moment favorable pour le faire. Quand il vit que le complot était éventé, il prit la fuite et disparut. Sempad prit une détermination subite. Il leva son camp et vint dans la province de Chiragh. Les conjurés, dépités et consternés à l'approche du roi, pillèrent la ville d'Ani et s'enfuirent après dans les forteresses de la province des Daïk. Là, ils rassemblèrent des légions et prirent toutes leurs dispositions pour se battre contre le roi. Mais cette conspiration fut généralement mal accueillie par les Arméniens; elle fit une si mauvaise impression que tout le monde se déclara contre les conjurés. De toutes parts on accourut grossir l'armée de Sempad; tout le monde était décidé à punir les traîtres.

Le roi, fort de ce concours spontané, entra dans le pays d'Adernerseh et le dévasta. De son côté, le roi des Géorgiens, ayant avec lui

tous les satrapes révoltés, marcha contre Sempad, à la tête de la nombreuse armée qu'il avait mise sur pied. La colère des soldats du roi d'Arménie était telle que, sans attendre l'ordre de celui-ci, ils fondirent sur leurs ennemis et les mirent en pièces. Il se battirent en furieux et firent un carnage de leurs adversaires.

Quand Adernerseh et les conjurés virent l'extermination qui se faisait de leurs soldats, quand ils virent aussi que toutes les routes étaient occupées pour empêcher leur fuite; ils se mirent à crier et à demander grâce. Mais personne ne prit garde à leurs cris et les glaives continuèrent à faucher leurs rangs. Enfin Sempad n'eut pas le cœur de supporter plus longtemps un pareil massacre. Il se jeta au milieu de ses soldats qu'il supplia de s'arrêter pour ne pas exposer des innocents à périr avec les coupables. Il se contenta d'exiger de ses adversaires de lui livrer seulement les conjurés.

Adernerseh vint lui-même alors se jeter aux pieds du roi et implorer son pardon. Sempad se réconcilia immédiatement avec lui; il prit pour otage son fils aîné et le laissa libre. Il se saisit de tous les satrapes qui avaient tramé la conspiration, les fit enchaîner et les emmena avec lui dans la province de Chiragh où il leur fit crever les yeux. Et la paix fut rétablie encore une fois dans le royaume d'Arménie.

Mais elle ne fut pas de longue durée. Au commencement de l'année suivante, Kakigh Ardzrouni, neveu du roi et prince de la province de Vasbouragan, se révolta à son tour. Il s'en alla trouver Youssouf, auquel il offrit de riches présents. Il calomnia Sempad auprès de lui, et lui assura même, que celui-ci lui avait causé de graves préjudices. Youssouf qui était toujours animé d'une haine retenue contre le roi d'Arménie, accueillit de bon cœur les paroles perfides de Kakigh, à qui il assura son appui. Il le revêtit des insignes royaux, lui donna la couronne royale et le fit roi de son pays. De cette façon il divisa l'Arménie en deux parties distinctes. Il crut ainsi détruire la suprématie de Sempad. De même il résolut la perte de Kakigh, aussitôt qu'il se serait défait de Sempad. Kakigh revint comme roi, dans sa province. Il réussit à se faire des partisans parmi les satrapes et régna dans son pays contre son légitime roi Sempad.

Youssouf, voyant que les discordes des satrapes avaient réduit les forces de Sempad et se croyant dès lors la victoire assurée dans une guerre contre lui, envahit l'Arménie. Il était résolu cette fois à en finir avec le roi de ce pays. Il fit dire à Kakigh Ardzrouni, le nouveau roi, et à son frère Kourkène de le rejoindre

avec leurs troupes dans la ville de Nakhdjouan et de lui servir de guides dans la guerre qu'il entreprenait. Il les attendit quelques jours dans cette ville. Aussitôt que ses deux alliés furent arrivés, chacun divisa son armée en plusieurs corps, et l'on entra en Arménie en se dirigeant d'abord vers le pays des Sunis. Leur marche fut tout d'abord arrêtée: Grégoire, le prince des Sunis et neveu du roi, ainsi que ses deux frères Isaac et Vassagh rassemblèrent leurs troupes et occupèrent les routes par où les ennemis devaient passer. Ils leur opposèrent une telle résistance et leur tuèrent un si grand nombre d'hommes que Youssouf et ses deux alliés se trouvèrent dans une grande perplexité quand ils virent leurs soldats n'avoir plus le courage d'avancer. Mais le petit corps de ces braves ne put tenir longtemps contre la multitude des soldats de Youssouf. Grégoire pensa à son propre salut et lui et ses vaillants guerriers coururent se retrancher dans des forteresses réputées imprenables. Les routes devinrent alors libres et Youssouf put reprendre sa marche. Ses armées se ruèrent sur le pays, massacrèrent une partie des habitants qui n'étaient pas dans des villes fortifiées et emmenèrent l'autre en esclavage. Youssouf se dirigea ensuite sur Douin et mit son camp sur les rives de

l'Éraskh. Le prince Grégoire, voyant son pays dévasté et se disant qu'en fuyant il n'arriverait à aucun résultat heureux, alla trouver l'émir et lui porta des présents. Il espérait qu'en lui promettant de le servir et en lui payant des tributs il pourrait peut-être garder son pays en paix et délivrer tous ceux de son peuple que Youssouf avait faits prisonniers. L'émir fut joyeux de voir venir Grégoire, il fit mine de l'accueillir avec honneur et le retint auprès de lui. Puis, il envoya dire à Sempad que s'il lui soldait immédiatement le tribut de l'année, il ferait la paix avec lui et se retirerait dans son pays. Le roi d'Arménie, quoique bien certain que Youssouf n'agissait de la sorte qu'en vue de l'appauvrir et de lui enlever ainsi tout moyen de résistance, pour ne pas laisser croire à ses sujets que par ses sentiments d'avarice il avait animé contre eux leur cruel ennemi, envoya à l'émir la somme qu'il lui demandait en le priant de faire la paix et de ne causer aucun dommage à son royaume. Mais aussitôt que Youssouf eut le prix du tribut dans les mains, il fit marcher son armée contre Sempad et s'en vint dans la province de Chiragh. Il espérait surprendre le roi, mais celui-ci fut averti à temps. Reconnaissant qu'il ne pouvait lutter contre les forces de l'émir, il s'enfuit dans le

pays des Koukark et se retrancha dans un de leurs châteaux-forts. Quand Youssouf sut que Sempad lui échappait encore, de rage il saccagea la province, incendiant, massacrant et emmenant en esclavage les habitants, puis il s'en revint passer l'hiver à Douin. Le roi d'Arménie, informé de son départ, rentra à Éraskavors où il passa l'hiver.

À la longue, les deniers de l'émir, réservés à la solde des armées, s'épuisèrent et il s'arrangea de manière à arracher de l'argent du prince Kakigh et des autres chefs qui étaient avec lui. Il put donc reprendre la campagne contre Sempad. Il avait entendu dire que les Sévortis, peuple brave et intrépide de la province d'Oudi, prêtaient main-forte au roi d'Arménie. Il essaya de les gagner à sa cause par de belles promesses. « Si, Sempad, leur dit-il, vous demande de venir le rejoindre, ne le lui refusez pas; mais au moment de la bataille, jetez la confusion dans ses rangs et abandonnez-le. » Les Sévortis acceptèrent d'agir comme il les en priait.

À la fin, Sempad se décida à engager le combat. Une partie de son armée se composait de Sévortis, car il ne pouvait soupçonner leur intention de le trahir. Il partagea ses forces en deux corps dont il donna le commandement à

ses deux fils Achod et Mouchegh. Youssouf, qui avait fait tous ses préparatifs de guerre pendant l'hiver, ne cherchait plus que l'occasion d'en venir aux mains avec l'armée de Sempad. Les deux partis se rencontrèrent enfin, la bataille fut acharnée. Les Arméniens se battirent en désespérés et la victoire sembla leur appartenir. Mais au moment où les ennemis commençaient à lâcher prise et céder le terrain, les Sévortis, d'intelligence avec Youssouf, prirent la fuite. Soudain, la panique se mit dans les rangs des Arméniens et chacun ne chercha plus qu'à sauver sa vie. Achod, qui se battait avec une intrépidité terrible, put réussir à s'échapper, mais Mouchegh fut pris par les Sévortis qui l'amenèrent à Youssouf. L'émir le fit immédiatement charger de chaînes.

Les troupes de Youssouf et de Kakigh s'éparpillèrent dans toute l'Arménie comme des nuées de sauterelles, détruisant en féroces barbares les villes et les villages, saccageant tout sur leur passage. Quelques satrapes arméniens pensant que Sempad était perdu complètement, vinrent se ranger sous l'autorité de l'émir. Mais ils en furent cruellement punis. Youssouf se défit d'eux en empoisonnant les uns et en étranglant les autres. De ce nombre furent Grégoire-le-Suni, Mouchegh, le fils du roi et quelques

autres personnages. Youssouf avait aussi l'intention de faire périr Kakigh qu'il avait fait roi et qui l'accompagnait, ainsi que le général Achod; mais il remit cela à un autre temps, parce qu'il voulut auparavant s'emparer de la personne du roi d'Arménie.

Vers l'an 912, Youssouf dit à Kakigh de prendre avec lui tous les satrapes arméniens et ses soldats et d'aller s'emparer de la forteresse de Vagharchaguerd. Il lui promit d'y aller le rejoindre pour le couronner et le proclamer roi d'Arménie. Il s'engagea à donner aux satrapes et aux autres grands personnages des charges et des dignités en rapport avec leurs rangs et leurs mérites. Kakigh et les autres tinrent pour vraies ces belles promesses de l'émir et se rendirent à Vagharchaguerd; mais les habitants leur fermèrent les portes de la ville et leur en intirdirent l'entrée. Alors Kakigh et ses compagnons commencèrent l'assaut. Les habitants de Vagharchaguerd les repoussèrent et mirent la plus grande partie d'entre eux hors de combat. Kakigh, tout honteux, retourna auprès de Youssouf. C'est alors qu'il apprit que l'émir avait une intention tout autre que celle de le couronner roi de l'Arménie, et qu'il ne se servait de lui que comme un instrument propre à le rendre maître de son pays et

de ses richesses et qu'il le ferait mettre à mort après cela, Kakigh fit un retour sur lui-même, il ressentit ses remords du mal qu'il avait fait en trahissant sa patrie et en faisant cause commune avec son impitoyable ennemi. Il exprima ses regrets cuisants à Sempad et ne songea plus qu'à s'échapper de la cour de Youssouf. Le roi Sempad fut heureux de voir revenir Kakigh, mais reconnaissant, qu'il n'était plus de force désormais à résister à l'émir, il envoya prier le calife de s'intéresser à l'Arménie, de le soustraire aux fureurs de Youssouf et de rendre enfin la paix et la tranquillité à sa patrie. Mais le calife avait lui-même des révoltés à apaiser du côté de l'Égypte et ne put venir à son aide ni lui fournir son appui.

Sempad avait aussi demandé en vain aux Grecs de venir à son aide. Il se voyait abandonné par la majeure partie de ses satrapes et se désespérait de se sentir impuissant contre Youssouf dont les bandes forcenées venaient chaque jour ravager son pays. Il s'en vint donc dans le pays d'Ararat et se retira dans le fort de Gabouid ou château-bleu.

Youssouf n'avait plus un ennemi à redouter, il eut alors l'idée d'annexer l'Arménie à son pays et de régner sur tout ce territoire; mais il n'osait pas se risquer à le faire tant que

Sempad vivrait. Il résolut donc de surprendre et de se saisir de Sempad par un moyen ou par un autre. Il commença à faire les plus belles promesses à Kakigh et chercha à lui faire croire qu'il ne voulait la perte de Sempad que dans son propre intérêt, à lui Kakigh, et pour qu'il pût régner sans inquiétude. Mais Kakigh connaissait la politique perfide de Youssouf; il avait eu la conviction que l'émir ne se servait de lui et n'agissait en tout que pour parvenir à ses fins. Il feignit de ne pas combattre au juste ce que l'autre exigeait de lui, et lui promit seulement de faire tout ce qui dépendrait de lui pour renverser Sempad et le faire périr. Mais il n'attendait, en réalité, que le moment propice pour s'enfuir.

L'hiver venant de finir, Youssouf emmena son armée et les troupes des satrapes arméniens qui étaient de son parti, et vint assiéger le fort Gabouid. Les assauts furent souvent donnés mais les assiégés se défendirent avec courage et leurs coups portaient si juste qu'ils infligèrent des pertes considérables aux assiégeants. Les cadavres de ceux-ci s'amoncelaient autour des murs du château. Sempad ne put se résigner à voir tant de chrétiens livrés à la mort par la cruauté de Youssouf; car c'étaient des Arméniens que l'émir exposait aux coups des gens du roi.

Il ordonna aux siens de s'arrêter, préférant périr lui-même plutôt que de voir son peuple massacré de cette façon. Il envoya dire à Youssouf qu'il offrait de se rendre à la condition qu'il ne serait fait aucun mal ni à lui-même ni à aucun de ceux qui étaient avec lui. Youssouf accepta ces conditions qu'il fit serment de remplir fidèlement et Sempad sortit du château et se rendit à son camp. L'émir le reçut avec déférence et respect; mais il ne voulait que savoir, par ruse, où le roi avait caché ses trésors pour s'en emparer et le faire assassiner après. De son côté, Sempad qui connaissait bien son ennemi, ne se fiait nullement à ses paroles et à ses promesses. Il était convaincu qu'un jour ou l'autre il le ferait mettre à mort. Pour jouir d'un moment de tranquillité, il allégua un prétexte pour se retirer dans la province de Chiragh.

Le prince Kakigh, ne se sentant plus en sûreté auprès de Youssouf, sauta sur son cheval, un beau jour, et, en compagnie de son frère Kourkène, prit la fuite et se sauva dans sa province de Vasbouragan; tous deux se retranchèrent dans un château-fort. À cette nouvelle, l'émir fut comme pris de rage. Il fit enchaîner tous les autres satrapes arméniens qui se trouvaient à son camp. Puis, dans la crainte que Kakigh ne vînt à s'unir au roi Sempad pour

lui faire la guerre, il fit venir ce dernier auprès de lui et se mit en route pour Douin. Chemin faisant, il le fit enchaîner et l'amena ainsi à Douin où il le fit jeter dans un cachot infecte et humide, le laissant souffrir de la faim et de la soif, ne lui accordant même pas un lit, le torturant de toutes les manières pour le forcer à renier sa foi. Une année après, il vint mettre le siège devant le château d'Érentchagh où les femmes et les enfants d'une grande partie des satrapes arméniens s'étaient réfugiés. Il avait emmené avec lui Sempad toujours enchaîné. Il ne put se rendre maître du château et il en fut tellement irrité qu'il s'en vengea sur l'infortuné roi d'Arménie en exerçant sur lui les plus barbares atrocités. Il le fit exposer dans un endroit où les Arméniens qui étaient dans le fort pouvaient le voir facilement et là il le fit battre et torturer. Il ordonna de lui infliger à chaque heure un supplice plus grand pour le forcer à abjurer la religion du Christ. Mais Sempad resta inébranlable et supporta tout avec courage et résignation. Enfin la mort l'arracha à la férocité de son ennemi qui fit porter son corps à Douin pour l'exposer, attaché à une croix, aux regards de ses sujets, après lui avoir fait encore trancher la tête. Telle fut la fin de ce malheureux roi après un règne de quatorze ans. Aussitôt après

le château d'Érentchagh fut pris par trahison et rasé. On choisit, parmi les habitants, les plus beaux et les plus solides pour les emmener en esclavage, les autres furent massacrés sans pitié. Les femmes des satrapes et leurs enfants subirent le même sort.

Quelque temps après, Youssouf laissa des troupes dans les villes et places fortes du pays pour tenir le peuple sous son joug et revint dans l'Aderbadagan, avec ses nombreux captifs.

Youssouf venait de quitter l'Arménie. Achod, fils du roi décédé, apprit la captivité, le martyre et la mort de son père et jura de ne pas mourir sans l'avoir vengé. Il réunit une petite armée d'hommes décidés, vigoureux et intrépides. Ils étaient six cents en tout; il partit avec eux, traversa tout le pays, y battit partout les troupes qu'y avait laissées l'émir et les en chassa. En peu de temps, il devint si fameux que tous les peuples d'alentour le redoutèrent et que Youssouf lui-même n'en parlait qu'avec crainte et qu'il en avait peur.

Kakigh, prince et roi de Vasbouragan, prenant exemple sur lui, se souleva. Aidé par son frère Kourkène, il fondit sur les soldats de Youssouf, les défit et les repoussa jusqu'aux frontières de l'Aderbadagan. Il fit plus; il ex-

pulsa de sa province tous ceux qu'il supposa des partisans de l'émir.

L'Arménie fut donc, en peu de temps, délivrée de l'invasion, et les Arméniens, par reconnaissance envers Achod pour tout ce qu'il venait d'accomplir en vue du bonheur de son pays, l'élurent roi sous le nom d'Achod II.

Cependant les rancunes, les dissentiments qui existaient encore entre les satrapes furent cause que quelques-uns d'entre eux refusèrent de reconnaître ses droits à la couronne et de se soumettre à son autorité. Tous étaient des hommes turbulents, envieux et querelleurs. Les habitants des villages et des campagnes suivirent l'exemple de leurs princes, s'inspirèrent du même esprit et se mirent en rébellion. Quelques-uns même tuèrent leurs propres maîtres pour s'emparer de leurs biens. L'Arménie qui, grâce à son roi Achod, allait jouir de quelque repos, fut encore une fois troublée et presque dans l'anarchie.

Youssouf qui ne pouvait oublier ni pardonner les revers que ses troupes avaient essuyés de la part d'Achod, mais qui redoutait toujours de lui déclarer ouvertement la guerre, voyant les dissensions qui troublaient l'Arménie, voyant que les satrapes eux-mêmes se battaient entre eux et ravageaient leur propre patrie, Youssouf se décida à agir, il leva une armée puissante et lui fit envahir l'Arménie. Pendant que

les satrapes se faisaient la guerre et se massacraient, les barbares tombèrent à l'improviste sur l'Arménie. Ils détruisirent encore une fois les villes et les villages qu'ils rencontrèrent et commirent toutes sortes d'atrocités sur les pauvres habitants. Il arriva souvent que des hommes âgés et des femmes furent liés ensemble et coupés ensuite en morceaux. Les femmes enceintes étaient tuées et foulées aux pieds des soldats. D'autres fois on les éventrait pour arracher l'enfant de leurs entrailles. On enlevait des nouveaux-nés des bras de leurs mères et on leur brisait le crâne contre terre. Les femmes et les enfants étaient ravis à leurs familles pour être emmenés en esclavage.

Cette soldatesque sauvage ou plutôt ces brigands forcenés, trouvant le pays sans défense, s'avancèrent toujours, pillant et dévastant. Tous ceux qui n'avaient pas pu leur échapper étaient torturés, puis massacrés ou conduits en esclavage. Comme quelques-uns de leurs victimes appartenaient à la classe riche du royaume, on leur faisait subir les plus épouvantables supplices pour leur faire révéler l'endroit où elles avaient caché leurs trésors. Quand on les jugeait, après cela, capables de faire d'utiles esclaves on les vendait comme du bétail, si non on les égorgeait. Pour se venger des malheureux qui avaient

voulu se défendre, on les faisait périr par les plus cruelles tortures, on les mutilait après leur mort, ou bien on les enterrait vifs, ou bien on les écrasait sous les pieds des chevaux ou sous des charges énormes, ou bien on les coupait en deux et on leur arrachait les intestins, ou bien on leur taillait des morceaux de chair, on les mettait petit à petit en morceaux. On ne savait quel raffinement monstrueux inventer pour leur donner la mort. Les infortunés qu'on avait gardés pour en faire des esclaves furent conduits à Douin et amenés devant Youssouf qui leur parla avec une certaine douceur et leur promit de leur rendre la liberté s'ils voulaient renoncer à leur religion. Tous répondirent: « Nous sommes chrétiens et nous voulons mourir chrétiens. » Et l'émir les fit tous égorger.

Pendant que celui-ci commettait toutes ces atrocités, les nations voisines envahirent à leur tour l'Arménie d'un autre côté et ajoutèrent à l'œuvre de dévastation de Youssouf. Les satrapes, au lieu de faire cause commune et de se liguer contre les ennemis, continuèrent à se quereller et à se battre entre eux, si bien qu'ils mirent en ruine les places que le sanguinaire gouverneur de l'Aderbadagan n'avait plus cultivées, la plus horrible famine envahit aussi le pays, mais une famine telle que les villes et les villages

furent attaqués dans le but seul de dévorer les morts. On finit par se tuer pour se manger. La vie n'était plus en sûreté ; les gens étaient affolés, des milliers de personnes moururent de faim.

Cette famine amena en Arménie une quantité de marchands qui vinrent y vendre, avec de gros bénéfices, le blé et les autres provisions, mais qui, néanmoins, sauvèrent l'existence de la population mourante.

Avec la famine, les loups et tous les autres fauves firent aussi leur invasion dans l'Arménie ; ils dévoraient les morts et se jetaient encore sur les malheureux affamés qui n'avaient plus la force de se défendre contre eux. Ces animaux, trouvant alors une pâture abondante et assurée, se multiplièrent dans le pays d'une façon extraordinaire ; ce fut un véritable fléau. Après la famine ils ne quittèrent pas la région. Ils venaient en troupeaux se ruer sur les villages, sur les villes même ; ils se précipitaient sur les gens pour les dévorer, non-seulement pendant la nuit, mais encore en plein jour, de sorte que personne n'osait plus sortir de sa demeure. La faim les rendit plus terribles et plus harcelants ; ils se répandirent partout, ils devinrent la terreur de la contrée. On finit par se délivrer de cet ennemi d'un nouveau genre, contre lequel il

fallut prendre aussi les armes et, à force d'énergie et de patience, on parvint à détruire cet étrange fléau.

En 919, l'empereur Constantin Porphyrogène, ayant entendu parler de toutes les calamités qui avaient désolé l'Arménie, invita le patriarche Jean et le roi Achod à le venir trouver à Constantinople, pour s'entendre avec eux sur les meilleurs moyens à prendre pour ramener la prospérité dans leur patrie. Le patriarche ne put pas se rendre à cette invitation, mais le roi, accompagné de ses satrapes, partit immédiatement à Constantinople. Il fut reçu par l'empereur avec tous les égards et tous les honneurs dus à son rang. Les satrapes qui l'avaient suivi furent accueillis également avec les plus grandes marques de respect. Un peu après, Achod prit congé de l'empereur et revint dans son royaume. L'empereur lui donna des armées auxiliaires qu'il plaça sous le commandement de généraux grecs. À son retour en Arménie, Achod fut acclamé par son peuple partout où il passa. Ce ne furent de la part des populations qui accouraient à sa rencontre qu'une démonstration de joie. Il n'y eut que la ville de Goghp dont les habitants lui fermèrent les portes. Il fut obligé de mettre le siège devant cette cité qu'il prit d'assaut et la livra au pillage. Goghp appartenait au prince

Achod, cousin du roi, que Youssouf retenait captif dans l'Aderbadagan. Ses habitants s'enfuirent, se dispersèrent dans les villages qui étaient sous la jurisdiction du prince captif et essayèrent encore de lutter contre le roi. Mais celui-ci les poursuivit, les chassa de partout et confisqua leurs biens. Après avoir apaisé cette sédition, il congédia l'armée grecque et fixa le siège de son gouvernement à Éraskavors.

Lorsque Youssouf vit qu'Achod avait réussi à s'établir sur le trône, la jalousie lui suggéra l'idée de jeter le brandon de la discorde dans l'Arménie et d'en troubler la paix. Il produisit comme prétendant à la couronne de ce royaume, l'Achod cousin du roi, dont nous venons de parler. Il lui rendit la liberté, le proclama roi des Arméniens et lui assigna pour capitale la ville de Douin. Ainsi l'Arménie toujours éprouvée, eut trois souverains en même temps: Achod II, fils de Sempad et roi légitime, ayant sa résidence à Chiragh; Achod, fils de Chabouh et cousin du roi légitime, à qui Douin, comme nous venons de le dire, avait été fixée comme capitale, et Kakigh Ardzrouni de Vasbouragan. Mais ce dernier ne régnait que sur sa province et vivait en amitié avec Achod II.

Le second Achod, que nous appellerons le tyran pour le distinguer du roi légitime, en

rentrant en Arménie, apprit comment le roi avait traité la ville de Goghp et ses autres possessions et lui déclara la guerre aussitôt. Les deux cousins se rencontrèrent plusieurs fois sur divers champs de bataille remportant tour à tour la victoire. L'Arménie allait retomber dans les guerres de partis, lorsque le patriarche Jean, navré de voir sa patrie toujours en proie aux calamités les plus cruelles, se jeta entre les deux antagonistes et parvint à les réconcilier.

Sur ces entrefaites, Vassagh Kentouni qu'Achod II. avait fait prince du pays des Koukark, mit à profit les dissensions qui tenaient en haleine l'armée du roi. Il leva l'étendard de la révolte et se déclara indépendant. Mais après sa réconciliation avec son cousin, Achod s'avança contre le rebelle. Vassagh, qui ne comptait pas voir si tôt arriver le roi, fut terrifié à l'approche de son armée et courut s'enfermer dans la forteresse de Chamchouldé. Le roi mit le siège devant cette place, mais, il ne put la prendre. Il y avait déjà quelques jours qu'il était là et les vivres vinrent à lui manquer. Il dispersa ses troupes dans les provinces circonvoisines afin qu'elles pussent y trouver de quoi se ravitailler et avec deux cent cinquante hommes seulement, il alla se retirer près du fort Askourète.

Vassagh le sut aussitôt et vint à l'improviste

avec quatre mille hommes cerner le petit camp du roi. Mais Achod envisagea froidement la situation. Il réunit ses deux cent cinquante soldats, leur dit de n'avoir aucune peur et, se précipitant en avant, il les entraîna contre ses ennemis. Le choc fut soudain et terrible ; un grand nombre des soldats de Vassagh tomba sous les coups du roi. La panique, se mit bientôt dans les rangs de l'armée du rebelle; ses hommes jetèrent leurs armes et prirent la fuite ou se rendirent prisonniers. La moitié de ceux-ci était composée de Sarrasins; on leur coupa le nez et les oreilles. Quant aux chrétiens, on se contenta de leur enlever tout ce qu'ils avaient et on les laissa libres. Vassagh, après sa défaite, craignant que le roi ne voulût se venger, vint lui demander humblement pardon de s'être révolté. Achod lui pardonna magnanimement; il lui laissa même sa dignité de prince de chef des Koukark.

Pendant que le roi Achod se comportait si généreusement, l'autre Achod, son cousin, celui que nous appelons le tyran, ne tenant plus compte de sa réconciliation avec le premier, s'empara de toutes les villes et de tous les villages qui se trouvaient autour de Vagharchabad. Le roi accourut immédiatement pour châtier le second rebelle et l'attaqua avec une telle im-

pétuosité que les soldats du tyran et lui-même furent forcés de prendre la fuite. Celui-ci se réfugia dans la ville de Douin. Le patriarche Jean vint encore, peu de temps après, effectuer la réconciliation des deux cousins. Mais cette réconciliation n'était que feinte.

Vers l'année 922, le roi Achod prit pour femme Sévata, fille d'Isaac, prince des Kartmans. À cette occasion, Youssouf, qui méditait toujours de se révolter contre le calife, voulut faire d'Achod, son ami, pour obtenir son alliance s'il mettait ses projets à exécution, et lui envoya une couronne et de magnifiques vêtements royaux. En outre, il mit à sa disposition un corps de cavalerie qui vint le rejoindre et dont il pouvait se servir en temps de guerre comme s'il eût fait partie de son armée.

Le tyran Achod, toujours inquiet, toujours turbulent, toujours envieux, se préparait pour faire encore la guerre au roi. Celui-ci en fut averti et se mit en marche contre lui; il assiégea la ville de Douin où le tyran s'était retranché, mais il fut repoussé par les habitants. Le roi se disposait à livrer un nouvel assaut quand Jean le patriarche s'interposa encore entre les deux cousins et les réconcilia encore une fois.

Après ceci, le roi fut obligé de partir pour

la province d'Oudi dont le prince Moïse, homme capable et belliqueux, venait de se révolter contre lui, et avait contraint les habitants à se ranger sous son drapeau pour envahir les États. Achod, à la tête de son armée, vint trouver son beau-père Isaac pour qu'il engageât le rebelle à vivre en bons rapports avec son roi et à se soumettre à son autorité. Mais Moïse ne voulut rien entendre. Alors, partageant son armée en deux corps, Achod, après une marche forcée, surprit le rebelle au milieu de la nuit. Les soldats de Moïse ne firent qu'une légère résistance et s'enfuirent et leur chef avec une grande peine, put s'échapper et se sauver dans le pays des Sissagans, de là gagner celui des Zanark, où il parvint à se procurer une armée nombreuse et revint poursuivre la campagne contre le roi. Mais Achod, avec la promptitude qu'il mettait à toutes ses entreprises, vint aussitôt à sa rencontre. La bataille fut livrée. Le roi aperçut Moïse au milieu de ses troupes, il se précipita sur lui et, d'un coup de son glaive fendit son casque et lui fit à la tête une profonde blessure. La bravoure d'Achod terrifia les soldats du rebelle qui reculèrent épouvantés et s'enfuirent. Moïse fut pris blessé et on lui brûla les yeux avec un fer rouge. L'ordre fut rétabli dans la province d'Oudi où le roi laissa un

nommé Amram pour la gouverner. Cet Amram était doué d'une force de géant et on l'avait surnommé le « Tzouligh », ce qui veut dire: petit taureau. Achod s'en revint après dans la province de Chiragh.

Pendant cette expédition, Abas, frère du roi, que celui-ci chérissait particulièrement, voyant d'un œil d'envie les belles actions d'Achod, et ne tenant plus compte de son affection, conspira contre lui avec son beau-père Kourkène, prince des Aphkhases; ils devaient tuer le roi. Ils prirent donc à leur service une bande d'assassins qu'ils emmenèrent avec eux dans la province de Chiragh, où se trouvait le roi et revenait à Éraskavors sa capitale. Par bonheur, Achod fut averti du danger dont il était menacé. Comme il lui était impossible de leur résister, il fut bien heureux de pouvoir prendre toute sa famille et le propre fils de son frère rebelle Abas avec lui et de revenir en hâte dans le pays d'Oudi. Dans cette province il put mettre sur pied des troupes avec lesquelles il entra dans le pays des Aphkhases qu'il ravagea et détruisit presque entièrement.

Les conjurés qui ne se doutaient pas que le roi avait rebroussé chemin, se rendirent à son palais; ils ne l'y trouvèrent pas et en furent aussi honteux que furieux. Ils pillèrent ce palais et y prirent tout ce qui appartenait au roi; puis

ils commencèrent le sac du pays. Mais Achod apparut avec ses soldats. Il y eut plusieurs batailles entre lui et les conjurés ; à la fin, ils se réconcilièrent tous grâce à l'intervention de Vassagh-le-Suni.

Peu de temps après, Achod surprit ce même Vassagh en flagrant délit de trahison contre lui. Il le fit enchaîner et reléguer dans une forteresse. Jsaac, le beau-père du roi, était un ami particulier et intime de Vassagh ; il fut excessivement irrité de ce que le roi venait de faire. Achod et Isaac prirent les armes l'un contre l'autre ; mais les satrapes arméniens intervinrent et remirent l'accord entre le gendre et le beau-père.

Immédiatement après, Kourkène, le prince des Aphkhases, qui nourrissait une haine profonde contre Achod et contre Adernerseh, roi des Géorgiens, prit les armes contre eux deux. Les deux rois réunirent leurs forces contre le rebelle qui était aidé par Abas, frère d'Achod. La victoire resta aux deux rois qui écrasèrent les révoltés et les forcèrent à implorer leur pardon.

Après Kourkène, Isaac, le beau-père du roi, se révolta contre lui. Il mit sur pied, en secret, un corps de huit mille hommes et vint porter la désolation dans le pays d'Oudi. Après cela, il envahit la province des Koukark et s'empara de la forteresse de Gaïan. Il mit en liberté

Vassagh qui avait été relégué dans ce fort par Achod avec les femmes de quelques-uns des satrapes rebelles. Ensuite il s'empara d'un autre fort et fit passer au fil de l'épée tous les soldats qui en avaient la garde. Il ravagea les campagnes et dévasta tout le pays. Puis, il se retira dans les régions montagneuses des Koukark.

Achod fut profondément affligé lorsqu'il apprit cela. Immédiatement il choisit trois cents soldats d'élite parmi ses soldats et marcha contre Isaac. Il s'était fait accompagner par un évêque et quelques prêtres et s'était informé de l'endroit où il pourrait trouver Isaac et ses hommes. Arrivé sur une colline, près de laquelle celui-ci avait placé son camp, Achod fit reposer un peu ses hommes et envoya l'évêque parler au prince rebelle pour lui demander d'arrêter la révolte, de restituer les deux châteaux dont il s'était emparés et de remettre le butin qu'il avait pris. Isaac retint l'évêque auprès de lui et s'écria; « C'est avec le sabre que je répondrai au roi. » Il cerna la colline où Achod avait pris position. Celui-ci à la tête de deux cents hommes seulement, car les autres étaient épuisés de fatigue, descendit la colline et livra combat à Isaac. Il remporta la victoire, et l'on dit que cette bataille fut si meurtrière que deux hommes seulement de l'armée d'Isaac purent sauver leur existence.

Ces deux hommes furent Isaac et son fils Grégoire qui, faits prisonniers, furent amenés devant le roi. On leur creva les yeux et on les laissa libres d'aller où il leur plairait. La province d'Isaac fut reprise, gouvernée et considérée depuis comme possession du roi.

Achod s'en revint à Douin. Peu de temps après il partit avec un petit détachement pour la province d'Oudi avec l'intention d'y faire seulement un voyage d'agrément. Comme il effectuait ce voyage, on l'informa qu'Amram Tzouligh, qu'il avait fait gouverneur du pays, s'était mis en révolte et avait entraîné les autres satrapes à sa suite. Achod alla immédiatement trouver le roi des Égériens qui était son allié et qui lui donna une légion de cavalerie égérienne et il entra dans la province d'Oudi.

Amram avait installé son camp dans les broussailles d'une forêt impraticable située près du fleuve Gour. C'était une position peu favorable aux évolutions du roi Achod. Mais non loin de là, se trouvait une forteresse qu'un hasard heureux avait fait abandonner. Les chemins qui conduisaient à cette forteresse étaient des passages étroits que l'on pouvait aisément défendre. C'est là que les troupes royales vinrent se retrancher.

Amram en fut averti et vint cerner l'endroit.

De sorte que les gens qui s'étaient retranchés dans la forteresse ne purent plus sortir pour se procurer des provisions. L'eau même leur manqua, car le château était juché sur le flanc d'un rocher entouré de précipices de tous les côtés. Les soldats du roi commencèrent à se décourager et entrèrent en intelligence avec l'ennemi; ils s'engagèrent à livrer Achod pourvu qu'on leur laissât la liberté de sortir du pays sans leur faire aucun mal. Achod, fut prévenu du danger dont il était menacé. Pendant la nuit, il s'élança sur un coursier léger et rapide et, suivant les sentiers étroits qui menaient au fort, il s'élança au milieu de la cavalerie d'Amram, et se sauva ainsi, abattant tous ceux qui voulaient lui couper le passage. Amram, exaspéré de voir le roi lui échapper, entra dans la forteresse, prit tout ce qu'ils avaient à ceux qui s'y trouvaient et leur permit, ensuite, de regagner leur patrie.

Achod se réfugia d'abord dans le château de Gacavacar. C'est de là qu'il leva une légion d'une centaine d'hommes. Il se retira ensuite dans l'île de Sévan. Georges, de la Maison des Marzbédounis, l'un des chefs les plus estimés du roi et prince d'une grande bravoure, se mit à la tête de vingt hommes, traversa le pays, essayant de recruter des soldats pour son sou-

verain, mais il ne put réunir que peu d'hommes. La plupart des satrapes, ne se fiant plus l'un à l'autre, restèrent enfermés dans leurs châteaux et ne pensèrent qu'à leur intérêt personnel ne se souciant pas de celui de leur roi et de leur patrie.

C'est à cette époque que le calife eut connaissance de tout le mal que Youssouf avait fait aux Arméniens et qu'il apprit aussi qu'Achod s'était placé sous l'autorité et la protection de l'empereur. Il fut exaspéré contre Youssouf et jugea que le roi s'était conduit sagement puisqu'il n'avait agi de la sorte que pour se soustraire à la tyrannie de Youssouf. Le calife sut aussi que Kakigh, prince de Vasbouragan, qui n'avait pas voulu se soumettre à l'empereur, s'était au contraire déclaré indépendant. Il lui envoya alors des présents et une couronne royale. L'envoyé du calife lui posa la couronne royale sur la tête, lui fit ceindre les insignes royaux et le proclama solennellement roi du pays de Vasbouragan. Dès lors, Kakigh devint roi absolu de cette province. Il fit bâtir une ville magnifique dans l'île d'Aghtamar de la mer des Peznounis.

Youssouf, qui était toujours l'ennemi juré de Kakigh, en entendant tout ce que le calife avait fait pour ce dernier, devint furieux. Il se promit de lui faire tout le mal possible et de le placer

sous sa suzeraineté. Mais avant, il voulut se rendre indépendant et se révolta contre le calife; celui-ci envoya une armée contre lui et Youssouf fut battu complétement, fait prisonnier et jeté dans un cachot par ordre du calife même, qui, peu de temps après, crut pourtant faire un acte de bonne politique en lui rendant la liberté et le gouvernement d'Aderbadagan.

En rentrant dans sa province, Youssouf apprit qu'Achod s'était retiré dans l'île de Sévan. Il envoya Nessir, l'un de ses chefs, pour mettre toute l'Arménie sous son joug et s'emparer du roi. Nessir vint d'abord à Douin où il fit prisonniers plusieurs personnages. Il chercha même à se saisir du patriarche Jean, mais celui-ci, ne se trouvant plus en sûreté dans cette ville, était parti dans un autre endroit. Peu après, Youssouf rappela Nessir qui, en quittant l'Arménie, y laissa pour successeur un autre chef du nom de Béchir.

Ce dernier s'informa de la situation d'Achod dans l'île de Sévan, choisit un millier d'hommes parmi les plus braves et les plus intrépides de ses soldats et vint pour faire main-basse sur l'île et se saisir du roi. Il dévasta tout le pays sur son passage. Georges-le-Marzbédouni le rencontra et, avec ses vingt hommes, battit en plusieurs endroits les maraudeurs de son armée.

Cette vingtaine de vaillants Arméniens qui, par dévouement pour leur roi et leur patrie, suivaient Georges, enhardis par leurs petits succès, eurent le courage de fondre sur les troupes de Béchir et de les forcer de prendre la fuite, après leur avoir tué un grand nombre d'hommes.

Béchir, furieux de cette défaite, leva cette fois une armée nombreuse et se mit à la poursuite de Marzbédouni. Il ne put ni le rencontrer ni savoir où il était. Il s'avança vers l'île de Sévan avec l'intention bien arrêtée de capturer Achod. Il installa même son camp en face et bien en vue de l'île.

Achod, le roi de fer, sans perdre son courage et sans ressentir la moindre crainte, fit immédiatement préparer dix vaisseaux, dans chacun desquels il plaça sept archers, aussi braves qu'habiles à tirer de l'arc. Ces vaisseaux étaient destinés à côtoyer la rive et les archers devaient alors harceler incessamment l'ennemi de leurs flèches. Quand ils commencèrent à lancer leurs traits, les soldats de Béchir furent pris de terreur. Chaque flèche était jetée avec une telle précision que tout soldat visé tombait mort ou blessé. À la fin, l'armée de Béchir, voyant que chaque minute lui faisait éprouver une perte, se décida à prendre la fuite et à abandonner le camp au vainqueur.

Béchir exaspéré de n'avoir pas atteint son but, marcha sur la forteresse de Kéghé, sur laquelle il voulut déverser sa vengeance. Mais Georges-le-Marzbédouni était là avec sa suite. Il chargea les troupes de Béchir et marqua son passage par des monceaux de cadavres. Le cheval de Béchir eut les jambes brisées et ce n'est que bien difficilement que celui-ci put prendre la fuite avec ses soldats. Mais il arriva aussi que la suite de Georges fut tellement diminuée qu'il se vit forcé de cesser le combat. Alors les habitants de Kéghé et d'autres places fortes, craignant pour l'avenir les représailles de Béchir, quittèrent ces places et se réfugièrent dans d'autres. Aussitôt que Béchir en eut connaissance, il fit occuper tous ces châteaux-forts.

Un peu après ces événements, Nessir revint en Arménie et fixa sa résidence dans la ville de Douin. Il se fit un devoir de ne plus persécuter les Arméniens et de les gouverner en paix. Le roi Achod mourut peu après, heureux de voir l'Arménie tranquille enfin. Il avait régné quatorze ans et demi.

RÈGNE DU ROI APAS

(A. D. 928)

À la mort du roi Achod II, Kakigh Ardzrouni, roi de Vasbouragan, prit le deuil. Il voulut faire sans retard couronner Apas, frère du roi décédé. Achod n'ayant pas eu d'enfants, Apas, son frère, devenait son successeur légitime. Kakigh invita donc tous les satrapes de l'Arménie à se rendre dans la province de Vasbouragan et les engagea, dans l'intérêt de leur patrie, à élire Apas pour roi. Il fit appeler en même temps ce dernier. Les satrapes se rendirent à l'invitation de Kakigh qui posa, en leur présence, la couronne royale sur la tête du frère d'Achod II et le proclama roi des Arméniens. Ceci se passa en l'an 928.

Apas se fixa ensuite dans le pays d'Ararat, dans la province de la petite Vanant, et fit de la ville de Kars le siège de son gouvernement. Il se fit escorter de troupes et fit une tournée dans son domaine. Avec l'aide du célèbre Georges-le-Marzbédouni, il débarrassa la contrée de toutes les hordes de brigands qui l'infestaient

depuis quelque temps. Le royaume prit un nouvel aspect, l'Arménie semblait jouir enfin des douceurs de la paix. Les Arméniens pour fuir l'invasion des barbares, s'étaient exilés volontairement; parmi eux se trouvaient des gens du clergé et tous vivaient dans le pays des Égériens. Quand ils surent que la paix et l'ordre avaient été rétablis dans leur pays, ils y revinrent tous.

Nous croyons devoir citer à présent les noms de quelques-uns des chefs ou satrapes de l'Arménie grecque qui, à cette époque (A. D. 935), se rendirent célèbres. Nous nommerons d'abord Johan, Kourkène et son frère Théophile. Le premier fut remarquable par sa bravoure et sa valeur et fut nommé chef du corps d'armée de l'Est des Grecs. Dans ce commandement, ses services lui acquirent une réputation égale à celle de Bélisaire et de Nersès. Théophile remplit l'importante charge de gouverneur des Chaldéens. L'empereur Jean Tchimichkik était le neveu de Théophile.

En l'année 936, mourut Achod, fils de Chabouh, neveu du roi Apas, que Youssouf avait fait roi pour jeter la discorde entre les Arméniens et l'opposer au roi Achod II. Après sa mort, son royaume ne fut plus considéré comme tel. L'année après, mourut aussi Kakigh l'Ardzrouni, roi de Vasbouragan. Il venait de régner

vingt-neuf ans. Ce fut son fils Achod, surnommé Térénigh du nom de son grand père, qui lui succéda. Peu de temps après son avènement au trône de Vasbouragan, cet Achod, à l'instigation de perfides calomniateurs, destitua le vieux général de son père, Abelkarib-le-Havnouni, vaillant guerrier et soldat distingué, de son poste de chef des forces du royaume et mit à sa place un nommé Serkis. Abelkarib fut profondément irrité de l'affront que lui fit le nouveau roi. Il excita contre Achod le puissant prince des provinces de Hér et de Zaravant, qui, après avoir dévasté la province des Antzévatzi, fit Achod Térénigh prisonnier et l'amena à Hér où il le fit mettre en prison. Chaque jour, ce prince, lorsqu'il sortait de la ville, faisait retirer de sa prison le malheureux Achod et s'en faisait accompagner à cheval pour le livrer aux railleries et aux insultes de ses serviteurs.

Le clergé arménien fut tellement indigné de la conduite d'Abelkarib, qu'il lança un anathème contre lui. Abelkarib fut tellement ému de cet anathème que, rentré en lui même, il prit la résolution de délivrer le roi Achod des mains de son ennemi. Il fit prévenir en secret Achod que la première fois qu'on le ferait sortir de la prison pour servir de risée au peuple de

Hér, il fît son possible pour s'échapper et accourir en hâte sur les bords de la mer où lui, Abelkarib, se tiendrait prêt à venir à son aide. Un jour donc, Achod, qui avait eu à supporter toutes sortes de mauvais traitements, éperonna son cheval et courut au galop vers l'endroit où il était entendu qu'Abelkarib l'attendrait. Aussitôt le peuple se mit à le poursuivre, mais Abelkarib et sa suite se jetèrent entre lui et cette foule inepte, qui fut repoussée et forcée de rentrer en hâte dans la ville dont elle ferma les portes. Abelkarib, arrivé devant la ville et en trouvant les portes closes, enfonça, par un effort merveilleux de force humaine, son glaive dans l'une d'elle, bien qu'elle fût recouverte de fer et revint sur ses pas pour protéger la retraite d'Achod. Tous deux s'en retournèrent ensuite dans le pays de Vasbouragan où Achod Térénigh rentra en possession de son trône. Les évêques retirèrent l'anathème qu'ils avaient prononcé contre Abelkarib, à qui le roi restitua généreusement sa dignité de chef des armées.

Achod Térénigh mourut après avoir régné seize ans. Abausahl-Hamazasb, son frère cadet, lui succéda.

Ce fut en l'année 943, qu'Apas, roi d'Arménie, fit élever, dans la ville de Kars, une

magnifique église dont la construction dura cinq ans. Afin d'en faire un monument digne d'un roi, il ne voulut épargner ni soins ni trésors. Déjà la construction de cette église était à sa fin et l'on songeait à faire la cérémonie de sa consécration, lorsque Bér, roi des Aphkhases ghéorgiens, par esprit de jalouse inimitié, vint envahir l'Arménie et mettre son camp sur les bords du fleuve Gour. Apas, pris à l'improviste, lui envoya demander dans quel but il était venu et ce qu'il exigeait de lui. Bér lui répondit avec mépris : « Je suis venu pour faire consacrer selon le rite des Géorgiens l'église que tu as construite, car je ne veux pas que tu la fasses consacrer selon le rite des Arméniens. » Apas, outragé par cette réponse, réunit son armée, se fit accompagner par Georges-le-Marzbédouni, et s'avança contre Bér dont il résolut de châtier l'arrogance. Arrivé près du fleuve, quand il vit la multitude de ses ennemis, il fut pris de crainte et eut un moment l'idée de battre en retraite. Mais le prince Georges remonta son courage et lui conseilla de mettre son camp de ce côté et à une certaine distance du fleuve. La nuit fut consacrée au repos. Au petit jour, Georges prit avec lui quelques hommes d'élite, passa le fleuve et tomba sur l'ennemi qui se préparait au combat. En un instant, le camp de

Bér fut mis en désordre. Apas donna aussitôt l'ordre à ses archers de harceler avec les flèches les ennemis qui finirent par prendre la fuite.

Bér, dépité par cette défaite, ne perdit pas cependant le courage. Il rallia ses légions et, le lendemain, vint fondre sur le camp arménien qui ne comptait pas le voir venir et qui se réjouissait déjà de sa victoire. Tout d'abord la confusion se mit dans les rangs d'Apas, mais celui-ci sauta bien vite sur son cheval et, armé de son sabre à deux tranchants, il s'élança courageusement sur les soldats de Bér, qui surpris, à leur tour, de cet audacieux assaut, furent ébranlés un moment. Les troupes d'Apas suivirent l'exemple du roi et se précipitèrent résolument sur leurs adversaires, abattant tout ce qui résistait. Le gros de l'armée de Bér fit alors volte-face et se mit à fuir. Apas poursuivit les ennemis, en fit tuer un grand nombre qui repassaient le fleuve. Non content de cela, il passa lui-même le fleuve à la tête de ses hommes et poursuivit encore l'ennemi, dont il fit un véritable carnage et s'empara de leur téméraire roi, ainsi que d'un grand nombre de ses soldats.

Il prit un immense butin sur le champ de bataille même et fit enchaîner Bér, qu'il amena dans la ville de Kars. Il le fit conduire à l'é-

glise nouvellement bâtie, celle-même qui avait été cause de la guerre, et lui dit: « Voici l'église de Dieu que tu voulais consacrer selon ton rite, admire la magnificence de tes propres yeux, car tu ne pourras plus jamais la revoir. » Ce disant, il ordonna de lui crever les yeux. Quand les Aphkhases apprirent cela, le peuple fut plongé dans la tristesse. Leurs chefs apportèrent de nombreux présents à Apas, le priant de faire la paix avec eux. Cette paix leur fut accordée et ils reprirent leur roi aveugle après avoir conclu un traité d'alliance avec les Arméniens.

Apas avait atteint un âge très-avancé; il mourut après vingt-quatre ans de règne. Il laissa deux fils: Achod et Mouchegh.

ACHOD III. ET SEMPAD II.

(A. D. 951)

Achod, surnommé le Charitable, monta sur le trône de l'Arménie en l'an 951.

La nouvelle de la mort d'Apas s'était répandue partout et les peuples voisins, ennemis des Arméniens, envahirent bientôt le pays. La population épouvantée fuyait de tout côté. En peu de jours, les bourgs et les villages furent déserts. Achod, ne resta pas, cependant, inactif en présence de l'invasion des barbares. Il rassembla au plus vite une petite armée de deux mille hommes, tous gens braves et résolus, il se mit à leur tête et entreprit une tournée dans son royaume. Pendant trois ans, il ne fit que passer d'une province dans l'autre, rencontrant et battant partout les envahisseurs, remettant l'ordre et ramenant la paix. La renommée de ses hauts-faits jeta bientôt l'épouvante parmi ses ennemis. Les Arméniens, excités par l'exemple de leur roi, accoururent grossir les rangs de son armée à laquelle ils

furent fiers d'appartenir. En peu de temps, Achod finit par avoir à son service cinquante cinq mille hommes. Pour les commander, il nomma Kor, le fils du fameux Georges-Marzbédouni. Kor voulut encore augmenter le nombre de ses soldats, bientôt Achod se vit quatre vingt mille hommes sous les armes. C'est avec eux qu'il s'illustra dans maintes affaires et qu'il devint alors la terreur de ses ennemis et la gloire de sa patrie.

Il y avait neuf ans qu'il était au pouvoir, quand les Arméniens, saisis d'admiration pour la vaillance, la sagesse et la piété de leur roi, appelèrent le roi et le patriarche des Aghouanks en Arménie, rassemblèrent tous les nobles du royaume avec le patriarche Ananie dans la ville d'Ani et y couronnèrent solennellement Achod. Les guerres, les troubles, les factions qui avaient agité et divisé l'Arménie depuis quelque temps, avaient empêché d'y sacrer les rois jusqu'alors. Le sacre d'Achod eut lieu en 961, dans la ville d'Ani de la province de Chiragh, comme on l'a vu plus haut. La ville d'Ani devint alors le siège du royaume.

Le prince Mouchegh, frère du roi, poussé par l'ambition, chercha à se constituer de nombreux amis parmi les satrapes arméniens. Quand il les eut trouvés, il s'investit lui-même de la

dignité royale et se proclama roi dans le ville de Kars. Cependant il se montra toujours soumis envers son frère et lui prêta son aide dans toutes les occasions. C'est pour cela qu'Achod ne mit aucun obstacle à ses projets et le laissa se proclamer roi.

Pendant le règne d'Achod, David prince des Daïk, dans l'Arménie soumise aux Grecs, se rendit lui aussi célèbre par sa valeur et sa belle conduite. Il jouissait des bonnes grâces de l'Empereur qui lui confia l'administration de toute l'Arménie grecque.

L'an 952, l'Arménie fut encore envahie par les Sarrasins, sous la conduite d'un chef du nom de Hamdoun, qui avait d'abord commandé toutes les forces du calife et qui, plus tard, s'était révolté contre son souverain. Ce Hamdoun, jaloux de la belle renommée d'Achod, lui avait réclamé des tributs très-lourds. Achod s'avança courageusement contre lui, lui livra bataille et le défit. Il le tua même avec un grand nombre de ses soldats. Le calife ayant appris la victoire d'Achod, en fut tellement satisfait qu'il lui envoya de nombreux présents et une double couronne royale et le fit couronner de nouveau en lui donnant le titre de Chahi-Armén ou Chahanchah, ce qui signifie Roi des Arméniens ou Roi des rois.

Achod embellit et réorganisa son royaume; il fit construire les fortifications intérieures de la ville d'Ani; il fit encore bâtir d'autres châteaux-forts et fortifia toutes les places importantes qui se trouvaient dans ses possessions. Il s'acquit aussi une grande renommée par ses vertus privées. Il fit bâtir un grand nombre d'hôpitaux, d'infirmeries et des maisons pour les pauvres, qu'il se fit un devoir d'aller visiter souvent. Dans ces établissements, il donnait le spectacle d'une grande familiarité avec tous les malheureux. L'on assure même qu'il faisait appeler les malades incurables, les lépreux, qu'il les faisait asseoir à sa table et qu'il mangeait à côté d'eux. Sa générosité pour les pauvres était sans limites, aussi l'on n'a pas trouvé à sa mort une pièce de monnaie dans ses coffres. C'est justement ce qui lui à fait donner le surnom de charitable. Après vingt-six ans de règne, Achod-le-Charitable, mourut en l'an 977. Peu de temps après lui, Abousahl mourut à son tour et laissa son sceptre à son fils aîné Achod.

Achod-le-Charitable laissa trois fils; Sempad, Kakigh et Kourkène. Sempad étant l'aîné, succéda à son père et monta sur le trône d'Arménie sous le nom de Sempad II. Il fut sacré dans la ville d'Ani le jour même de la mort de son père. Le pays était quelque peu troublé,

Sempad y ramena l'ordre. Il devint extrêmement puissant et il prit le titre superbe de Conquérant et de Roi des rois.

Ce même Sempad II, voulant laisser à la postérité un souvenir de sa gloire, se mit, en l'année 979, à fortifier encore la ville d'Ani. Il fit bâtir les grandioses murailles qu'on voyait autour de cette ville. Sur ces murailles élevées et épaisses il fit placer de hautes tours pour servir de refuge à ceux qui seraient obligés de défendre la place. Puis il fit creuser devant ces murailles une tranchée extérieure, qui, par sa largeur et sa profondeur, protègerait la ville et ses édifices. Il fit recouvrir et paver en briques et en pierres cette tranchée. Il fallut huit années pour achever cette tranchée colossale. Dans la ville même, il bâtit une telle quantité d'églises qu'avec celles construites avant son avènement au pouvoir, elles formaient ensemble le nombre surprenant de mille et une églises. Ceci amena l'usage, parmi le peuple qui voulait prêter un serment solennel, de jurer par les mille et une églises d'Ani. Sempad fit aussi jeter les fondations de la cathédrale d'Ani, sous la direction du célèbre architecte Teridate. C'était en 984 et la mort ne lui permit pas d'achever ce monument.

Vers cette même année 984, Mouchegh, roi de Kars et oncle du roi Sempad, mourut après

avoir régné vingt-cinq ans. Son fils Apas lui succéda. Avant son avènement au trône, ce jeune prince fit preuve d'ignorance et de paresse, mais aussitôt qu'il eut prit la direction des affaires de son gouvernement, il parut tout autre et montra une aptitude qui surprit tout le monde. Il fonda des écoles et les fit diriger par des gens instruits afin de répandre l'instruction parmi les enfants de la province de Vanante. Différentes branches de la science étaient enseignées dans ces écoles et ceux des jeunes garçons dont il remarqua l'intelligence étaient exercés dans l'art militaire. Enfin cet Apas, fils de Mouchegh, passa un temps considérable à supprimer les abus et à réformer l'administration dans son royaume.

À la même époque, la province de Vasbouragan fut envahie par l'émir Abouthelb, chef de la province de Koghten, qui fit irruption dans ce pays à la tête d'une armée considérable. Achod Ardzrouni qui gouvernait alors ce pays, envoya contre Abouthelb le général Abelkarib, neveu du célèbre général du même nom. Abelkarib s'avança jusqu'à la province de Djouach et mit son camp dans l'endroit appelé Paguiar. Ses soldats laissèrent leurs chevaux paître en liberté et eux-mêmes se reposèrent et s'endormirent. Abouthelb fit avancer ses troupes et

surprit les Arméniens et les cerna. Les Arméniens effrayés, coururent gagner à pied une forteresse qui se trouvait proche et se mirent sur la défensive. Les soldats de l'émir pillèrent le camp abandonné et se dirigèrent du côté de la forteresse. Ils envoyèrent dire aux soldats de Vasbouragan qu'ils leur faisaient le serment de ne leur faire aucun mal, de ne leur porter aucun dommage à la condition seule de leur livrer leurs armes et de s'éloigner du fort, car, ajoutèrent-ils, nous avons besoin d'armes parce que nous partons faire la guerre dans un pays éloigné. Les assiégés crurent à ces paroles, ils livrèrent leurs armes et sortirent de la forteresse. Aussitôt les ennemis se jetèrent sur leurs crédules victimes qui n'avaient plus aucun moyen de se défendre et les massacrèrent tous. Abelkarib et deux autres chefs furent pourtant épargnés et laissés libres peu après. À peine ces princes étaient-ils de retour dans le Vasbouragan que le roi Achod vint à mourir après avoir, pendant quatorze années, joui de l'autorité royale. Comme il n'avait pas d'enfants, ses deux frères Kourkène prince des Antzévatzi et Sennachérib, prince des Rechdouni, s'emparèrent de l'autorité royale et gouvernèrent le pays simultanément.

En même temps, Sempad, roi des Arméniens, devenait puissant et se rendait célèbre. Tout

prospérait sous son gouvernement. Pourtant il se comporta une fois d'une façon qui ne fit pas honneur à sa sagesse. Un incendie éclata tout d'un coup dans les magasins de fourrages et de blé de la ville d'Ani. Le terrible fléau détruisit tout. Le roi Sempad, irrité d'une pareille perte, chercha à découvrir le malfaiteur qui avait allumé cet incendie, mais il ne parvint pas à le trouver. Lorsqu'un jour, un pauvre insensé, qui se trouvait dans l'église, prit le charbon allumé d'un encensoir et sortit de l'église en courant. Tout le monde le voyant ainsi courir avec ce feu, lui demanda ce qu'il voulait faire. Le fou répondit qu'il allait incendier les magasins du roi. La chose fut rapportée à Sempad qui jugea que c'était ce malheureux fou qui avait mis le feu à ses magasins de provisions. Sans se renseigner, il fit d'abord crever le yeux à ce pauvre insensé, puis il le fit couvrir de roseaux et de pailles et ordonna de le brûler vif. Après que le malheureux eut expiré dans les souffrances de ce supplice atroce, le roi donna l'ordre de jeter son corps hors de la ville. Des religieux qui se rendaient à Ani, trouvèrent le cadavre jeté sur le sol et l'enterrèrent chrétiennement. Quand Sempad l'apprit, il devint furieux, il le fit aussitôt déterrer et jeter aux chiens errants. Les religieux indignés

d'une pareille cruauté, s'écrièrent: « Le corps de Sempad sera arraché aussi de son tombeau. » Ce qui advint effectivement quelque temps après.

La gloire que Sempad s'était acquise le rendait de jour en jour plus orgueilleux et plus arrogant. Au mépris des ordonnances ecclésiastiques, sans égards pour les mœurs, il épousa publiquement sa propre nièce; mais celle-ci ne tarda pas à mourir. L'affliction du roi fut immense, il fit faire de magnifiques funérailles à la jeune femme. Il ne lui survécut que peu de temps. Pendant l'année 989, il tomba gravement malade et mourut après avoir régné treize ans. Il fut enterré dans la ville d'Ani.

KAKIGH I.

(A. D. 989)

Le successeur de Sempad fut Kakigh I, son frère. Kakigh fut proclamé roi des Arméniens le jour même de la mort de Sempad et prit le titre de Chahanchah. Il n'avait pas encore été sacré roi qu'une femme d'Ani, soit qu'elle voulût se rendre intéressante, soit qu'elle fût folle, on ne saurait le dire au juste, se mit à raconter à tout le monde un rêve que, soi-disant, elle avait fait. Elle prétendit que le roi Sempad lui était apparu en songe et lui avait déclaré qu'il n'était pas mort, mais enfermé vivant dans son tombeau. Ce récit émut tous les esprits, le peuple et les soldats firent une émeute. Le roi Kakigh fit alors venir l'homme qui avait déterré le corps du fou que Sempad avait fait brûler vif, comme nous l'avons raconté plus haut, et lui ordonna d'aller maintenant déterrer le corps du roi Sempad et de l'exposer à la vue du peuple et des soldats pour qu'ils pussent se convaincre que Sempad était bien mort. L'homme exécuta l'or-

dre royal; tout le monde eut la certitude que l'ancien roi n'était pas enfermé vivant dans son tombeau et le tumulte fut apaisé. Mais la prédiction des religieux fut accomplie.

Kakigh était fort prudent et aimait la paix plus que beaucoup de ses prédécesseurs. Il ne manquait pas cependant de courage et il sut se défaire de quelques usurpateurs qui, dans les derniers temps du règne de Sempad, s'étaient emparés de certains châteaux et villes. Il les en chassa et leur fit reconnaître ses droits. Il était bon chrétien et soutint l'église de tout son pouvoir. Ce fut pendant son règne, en 993, que la cathédrale d'Ani, dont Sempad avait fait jeter les fondations, fut terminée. C'est depuis ce temps que le gouvernement pontifical des Arméniens eut son siège dans la ville d'Ani.

Pendant le règne de Kakigh, l'empereur Basile prit, dans l'Arménie grecque, une grande quantité d'Arméniens qu'il transporta en Macédoine avec ordre de s'y fixer; mais ces Arméniens se révoltèrent contre l'empereur, s'unirent aux Bulgares et mirent à leur tête un prince du nom de Samuel. Une guerre s'en suivit, dans laquelle les Grecs furent vaincus et chassés du pays et Samuel fut alors proclamé roi des Bulgares. L'empereur entra en négociations avec lui pour faire la paix, Samuel consentit; mais

à la condition que l'empereur lui donnât sa sœur en mariage. L'empereur, au lieu de sa sœur, lui envoya une esclave qu'il fit accompagner par le Métropolitain de Sébaste. Mais Samuel s'aperçut de cette supercherie et fit brûler vif le Métropolitain. L'empereur exaspéré, marcha en personne contre les Bulgares; Samuel le défit. L'empereur, après avoir rallié son armée, revint à la charge et, cette dernière fois, Samuel fut vaincu et en mourut de chagrin.

En 996, David prince des Daïk, ayant entendu dire que Pad, émir des Abahounis, était mort, envahit son pays. Il vint assiéger la ville de Manazguèrd, s'en rendit maître et en chassa les étrangers. Il fit habiter la ville par les Arméniens et les Géorgiens qui étaient sous son autorité. Les Sarrasins ne voulurent pas accepter d'être expulsés; ils se réunirent, formèrent une armée nombreuse et revinrent pour combattre David. Mamloun, émir d'Aderbadagan, était avec eux. David se rendit avec ses troupes à Vagharchaguèrd. Kakigh, roi des Arméniens, Apas, roi de Kars et Pacarad, roi des Géorgiens, s'allièrent à lui. Quand les Sarrasins virent tous les préparatifs des chrétiens, ils n'osèrent pas en venir aux mains avec eux, mais pendant la nuit, ils incendièrent les villages des alentours. Puis ils prirent la fuite

et rentrèrent dans leur pays. Un des généraux de David, nommé Garmraguel, se mit courageusement à les poursuivre. Il battit leur arrière-garde et, s'avançant toujours, parvint à se saisir de la femme de Mamloun et l'amena devant David.

Mamloun, l'émir d'Aderbadagan, furieux de sa défaite, se prépara à revenir combattre. Il leva une armée nombreuse, il loua des mercenaires aux Mèdes, aux Perses et aux peuples de Korassan, si bien que son armée montait à cent mille hommes. Il se mit en route, passa par le pays de Vasbouragan, entra dans la province des Abahounis et mit son camp près de Manazguèrd pour engager le combat avec David; mais celui-ci n'osant pas se mesurer seul avec une pareille armée, et se sentant vieux et infirme, fit prier Kakigh, roi d'Arménie et Kourkène, roi de la Géorgie, de lui venir en aide. Les deux rois lui envoyèrent chacun une légion de six mille hommes. Il eut donc alors une armée forte de vingt mille hommes, avec laquelle il alla au-devant de l'envahisseur. Malgré le grand nombre de ses troupes, après une bataille bien contestée, Mamloun fut défait et chassé du pays. David, après cette victoire, vit sa renommée se répandre dans tout le pays. Les nations voisines le tinrent en grande estime. Mais la jalousie

des chefs du pays des Daïk en fut excitée et ils le firent mourir par le poison.

En 1003, mourut Kourkène l'Ardzrouni, prince des Antzévatzi et son frère Sennachérib put alors régner seul dans le pays de Vasbouragan.

En 1020, mourut aussi Kakigh, roi d'Arménie, dans un âge bien avancé. Les trente ans de son règne furent trente ans de prospérité pour sa patrie.



HOHANNÈS-SEMPAD

(A. D. 1020)

Kakigh, avant de mourir, avait recommandé son fils aîné Hohannès, surnommé Sempad, aux Grands de son royaume et l'avait désigné pour son successeur légitime. Aussi Hohannès-Sempad fut-il immédiatement proclamé roi d'Arménie. Ce prince n'était pas sans capacité, mais son excessive corpulence le rendait impropre à la guerre. Son frère Achod était de tempérament et de disposition absolument opposé du roi. Il était fait pour le commandement, il était doué d'une force extraordinaire et faisait preuve d'un courage indomptable. Il montra donc du mépris pour le caractère pacifique du roi et manifesta ouvertement ses prétentions à la couronne. Gorgui, roi des Géorgiens, en eut connaissance et envoya un ambassadeur porter à Hohannès, une couronne royale et lui reconnut ainsi ses droits au trône. Achod en fut singulièrement froissé. Il se fit des partisans et causa des troubles dans le pays. Il voulut même contester à son

frère les droits au trône. Mais la majorité du peuple resta fidèle au roi et bientôt une armée de quarante mille fantassins et de vingt mille cavaliers se forma pour prêter main-forte à Hohannès.

Achod, à la vue de cette multitude armée, prit le parti de recourir à Sennachérib, roi de Vasbouragan. Sennachérib, qui était son ami, l'accueillit cordialement et lui fournit des troupes nombreuses. À leur tête, Achod rentra dans la province de Chiragh et vint mettre son camp devant la ville d'Ani. Quand Hohannès vit avec quelles forces Achod revenait, il eut peur, mais l'ambassadeur géorgien qui était encore à Ani, ranima son courage et lui promit de faire Achod prisonnier et de le lui amener.

Une bataille eut lieu entre l'armée d'Achod et l'armée royale. Le Géorgien sortit des lignes au commencement de l'action, se présenta devant les troupes d'Achod et invita avec hauteur ce dernier à un duel. Achod, emflammé de colère, se précipita sur lui le sabre à la main. Le Géorgien leva sa lance pour le frapper, mais Achod d'un coup de son sabre sur la tête, coupa son corps en deux. Puis il fit avancer ses soldats et fondit sur les forces royales et les mit en une complète déroute. Il poursuivit les fuyards jusqu'au fleuve Akourian et revint sur ses pas

pour mettre le siège devant la ville royale. Alors les Grands de l'Arménie, le roi des Géorgiens et le patriarche Pierre intervinrent et purent réconcilier les deux frères. Ils leur firent jurer que Hohannès continuerait à régner et qu'Achod agirait comme son lieutenant. Si Hohannès venait à mourir, Achod lui succèderait sur le trône.

Achod était toujours tourmenté par le désir de régner. Il remarqua que plusieurs des satrapes arméniens ne défendaient plus avec autant de chaleur les droits de Hohannès. Pour n'avoir plus d'antagoniste, il prit le parti d'assassiner son frère. Il imagina une espèce de piège qu'il agença auprès de son lit et, feignant d'être gravement malade, il fit appeler Hohannès sous prétexte de recevoir de lui des consolations. En même temps, il avertit son ami, le prince Abirad, que si le roi se trouvait pris par ce piège, il eût à se saisir de sa personne et à l'emmener quelque part pour le tuer.

Hohannès ne soupçonna nullement la perfidie d'Achod et se rendit immédiatement auprès de lui. Mais il ne fut pas plus tôt approché du lit de son frère, que le parquet s'ouvrit et que le malheureux roi fut précipité au fond d'un trou. Hohannès, alors, se mit à adresser des supplications à Achod, lui demandant la grâce

de lui épargner la vie. Le prince Abirad feignit d'exécuter la volonté d'Achod, il lia le roi devant lui, le fit sortir de la salle et le conduisit à Ani où il le remit sur son trône, en s'écriant qu'il était préférable pour l'Arménie de posséder un roi sage et doux que d'être gouverné par un tyran cruel. Mais comme il savait bien qu'il n'échapperait pas à la vengeance d'Achod, il se rendit, avec sa famille et toute sa suite, à Douin auprès de l'émir Abousvar. Quelque temps après, celui-ci, excité par les méchants, le fit mettre à mort.

Achod, voyant que sa perfidie était connue, s'éloigna de la province de Chiragh. Les satrapes qui s'étaient faits ses partisans, l'abandonnèrent. Ses ennemis étrangers virent qu'il était délaissé de tous les siens, se jetèrent sur les châteaux et les places qui étaient sous sa dépendance et lui en enlevèrent plusieurs. Ses ennemis devenant de jour en jour plus nombreux, il se rendit à Constantinople où il fut reçu avec honneur par l'empereur Basile qui lui prêta des légions grecques avec lesquelles il revint en Arménie. Il ramena à lui les satrapes qui avaient abandonné son parti, il reprit les châteaux que les étrangers lui avaient pris, il chassa du pays les envahisseurs et le gouverna en qualité de Lieutenant du roi.

Ce fut à cette époque, en l'année 1021, la deuxième du règne de Hohannès-Sempad, et pendant que Sennachérib régnait en Vasbouragan, que les Tartares-Scythes, appelés Turcs, firent invasion dans la Médie, d'où ils passèrent dans le pays de Vasbouragan. Le roi Sennachérib envoya contre eux son armée à la tête de laquelle il plaça Chabouh. Les Arméniens observèrent de loin leurs nouveaux ennemis. Ils étaient surpris de leur multitude, de leur aspect singulier. Ces hommes portaient tous de longs cheveux comme les femmes; leurs arcs étaient grands et avaient une courbure particulière; ils n'en avaient jamais vu de pareils. Les Scythes avaient aussi une manière étrange de combattre; ils n'engageaient de combat corps à corps, mais ils se tenaient toujours à distance. Ils avaient ainsi toujours un avantage assuré, car ils jetaient leurs flèches avec une vitesse et une précision qui les rendaient extrêmement redoutables. Chabouh remarqua toutes ces choses étranges pour lui; comme ses soldats étaient braves et intrépides, il attaqua les Scythes sans hésiter. Bien des siens tombèrent frappés par les flèches meurtrières de leurs ennemis, mais, il massacra également un grand nombre de Scythes. Le soir venu, les deux armées cessèrent de combattre et se retirèrent. Toutes les

deux avaient beaucoup souffert. Les Scythes, qui ne s'attendaient pas à l'assaut des Arméniens, ne se fièrent plus cette fois à recommencer le combat et quittèrent le pays.

Chabouh raconta à son roi comment s'était passée la bataille. Sennachérib resta pensif quand Chabouh lui eut dépeint les barbares avec lesquels il venait d'avoir à faire. Il se rappela que c'était bien là ce que le patriarche S. Nersès avait prédit. Il réunit dans un conseil tous les chefs du pays, toute sa famille, tous ses satrapes et leur proposa, après avoir exposé les dangers que le pays commençait à courir, de donner à l'empereur Basile le pays de Vasbouragan et de lui demander en échange la province de Sébaste avec toutes ses dépendances. Tout le monde y consentit. On envoya donc un ambassadeur à l'empereur, qui examina les stipulations du contrat qui lui était soumis. Le pays de Vasbouragan qui comptait dix villes, soixante-douze châteaux et forteresses et quatre mille villages fut donné à Basile. Le roi Sennachérib quitta donc ce pays avec sa famille, ses soldats et un tiers de la population, environ quatre cent mille personnes et prit possession de Sébaste en 1021.

Peu de temps après, les Scythes, sous le commandement de leur prince Toughril-Bég,

entrèrent dans la province de Nigh, où ils exercèrent les plus horribles ravages. Il détruisirent tout; ils brûlaient les églises et forçaient les habitants à renier leur foi. S'étant encore un peu plus avancés dans le pays, Vassagh, le général des Arméniens, vint à leur rencontre, les battit et les força à rebrousser chemin. Alors Toughril-Bég se rejeta sur la Perse, mit le pays sous son joug, prit possession du trône et y régna sous le titre de Sultan.

En 1022, Hohannès-Sempad, roi d'Arménie, craignant l'invasion des Scythes et ne se sentant pas capable de leur résister, envoya le patriarche Pierre à l'empereur Basile pour lui dire que s'il voulait protéger l'Arménie contre les Scythes, il s'engageait de son côté à lui livrer, à sa mort, la ville d'Ani avec toute sa province. L'empereur accepta, et le patriarche lui donna la promesse du roi par écrit que le roi lui-même lui avait confiée. Basile conserva précieusement cet écrit.

En 1026, le roi Sennachérib mourut après avoir régné cinquante-cinq ans. Ses fils, en exécution de la volonté de leur père, transférèrent ses restes dans le Vasbouragan et les y inhumèrent. David, son fils aîné, lui succéda sur le trône.

En 1028, Basile était déjà mort et Constantin

son frère lui avait succédé. Constantin était dangereusement malade, il sentit que la vie lui échappait et voulut qu'on appelât un des Arméniens qui résidait à Constantinople, mais il recommanda de lui amener un homme sur lequel il pût compter, tout-à-fait digne de sa confiance. On fit des recherches et l'on crut devoir présenter à l'empereur un prêtre arménien du nom de Guiragos, qui avait la charge de Maître des Cérémonies dans le palais du patriarche arménien et qui était venu, pour certaines affaires particulières, à Constantinople. Quand Guiragos fut en présence de l'empereur, celui-ci retira de son sein l'écrit que Hohannès-Sempad avait envoyé à l'empereur Basile et qui n'était autre que l'Acte de donation de la ville d'Ani. Constantin le mit dans les mains du prêtre en le priant avec instance de le restituer au roi d'Arménie et de lui dire qu'il ne voulait pas profiter de la détresse de ce monarque pour s'accaparer une de ses possessions. Le prêtre reçut l'écrit, mais n'exécuta pas l'ordre qu'il avait reçu de le remettre immédiatement au roi d'Arménie. En 1034, lorsque Michel fut proclamé empereur, Guiragos se présenta à lui et lui donna l'écrit en question. Il en fut grandement récompensé. L'empereur fut très-joyeux de posséder cette lettre et la fit garder dans

les Archives du palais. Il n'attendait plus que la mort de Hohannès-Sempad pour prendre possession de la ville d'Ani.

En 1029, Apas, roi de Kars, vint à mourir. Son fils Kakigh lui succéda.

En 1038, les Perses s'emparèrent de la ville de Pergri, dans le pays de Vasbouragan. Le gouverneur grec la reprit dans un assaut et fit prisonnier le gouverneur perse, nommé Khoudrigh, qu'il garda dans la ville. Bientôt après, le gouverneur fut remplacé par un autre qui, avec la milice de Pergri, s'en alla résider dans une place-forte éloignée où se trouvaient en abondance les provisions pour la cavalerie. L'émir Khoudrigh, qu'on gardait dans la prison de Pergri, trouva le moyen d'en avertir les Perses qui accoururent mettre le siège devant la ville, firent une brèche à ses murailles, entrèrent dans la ville et passèrent au fil de l'épée tous les habitants qu'ils y trouvèrent, aussi bien que ceux qu'ils avaient rencontrés au dehors. Ils massacrèrent vingt-quatre mille personnes tant des Grecs que des Arméniens. La ville fut livrée au pillage et Khoudrigh mis en liberté.

Alors un satrape arménien réunit quelques troupes parmi les Grecs et les Arméniens et vint à son tour assiéger la ville à l'improviste. Il y pénétra par la brèche faite à ses murs

et fit un carnage de tous les Sarrasins. Quelques-uns pourtant, et Khoudrigh était de ce nombre, purent se réfugier dans la citadelle. Mais une fois qu'ils s'y furent enfermés, ils souffrirent les plus horribles privations. Ils n'avaient aucune provision et l'eau même leur manquait sans qu'ils eussent un seul moyen de s'en procurer. Les Grecs et les Arméniens qui connaissaient leur situation, ne s'occupaient plus d'eux et restaient fort tranquilles. Ils pensaient bien qu'il arriverait un moment où ces assiégés seraient forcés de se rendre ou mourir de faim.

Mais Khoudrigh, qui ne désespérait jamais de rien, fit sortir de la citadelle, par des passages ignorés, quelques-uns de ses serviteurs et les envoya aux émirs voisins, les priant de venir à leur secours en se rendant maîtres encore de la ville. Les chefs persans se rendirent à ses prières. Ils arrivèrent sans bruit et tombèrent à l'improviste sur les Arméniens et les Grecs et massacrèrent tous ceux qui vinrent à portée de leur fer. Ils en firent prisonniers également un grand nombre. Khoudrigh et ses compagnons furent délivrés. Mais Khoudrigh était tellement exaspéré, qu'il fit creuser une grande fosse et ordonna de couper la gorge aux prisonniers jusqu'à ce que la fosse fut pleine

jusqu'aux bords du sang de ces infortunés. Alors il se plongea dans le sang de ses victimes, afin de se venger de tout ce qu'il avait souffert. L'année suivante, l'empereur envoya de nouveau une armée aux Arméniens qui reprit toutes les villes aux Sarrasins.

À cette époque, en 1039, le prince Achod, frère de Hohannès-Sempad, termina sa vie. Il fut enterré dans la ville d'Ani. Son fils Kakigh, qui n'avait encore que quatorze ans, montrait déjà une intelligence peu commune.

Quelque temps après, le roi Hohannès-Sempad vint à mourir aussi après avoir régné vingt ans, et fut enterré à côté de son frère Achod. Il ne laissa point d'enfants. Deux ans avant, David Ardzrouni, le roi de Sébaste, était mort aussi. Comme il n'avait point d'enfants mâles, son frère Adom lui succéda et eut pour l'assister dans l'administration de son gouvernement, son frère cadet nommé Abousahl.



KAKIGH II,

ET LE DERNIER DES ROIS PAKRADOUNIS

(A. D. 1039)

Après la mort des deux frères Hohannès-Sempad et Achod, l'Arménie resta deux ans sans roi. Bien que Kakigh, fils d'Achod, fût l'héritier légitime du trône, cependant les satrapes étaient divisés et ne se souciaient pas de le proclamer roi. C'est alors qu'un de ces satrapes du nom de Vest-Sarkis, qui était chef des Sunis, et qui avait été majordome du roi Hohannès, voyant que le pays était sans maître, enleva une grande partie des trésors royaux et les emporta dans un château qui était sa propriété. Ensuite, il s'empara de plusieurs bourgs et, comme il savait qu'il jouissait d'une grande influence sur la nation, il revint en Arménie avec l'idée de se proclamer roi des Arméniens.

En l'année 1040, l'empereur Michaël, informé de la mort de Hohannès, mit en avant ses droits sur Ani et ses dépendances. Il fit voir son con-

trat avec le dernier roi et réclama la ville. Mais les Arméniens refusèrent à l'empereur de lui livrer la ville, parce qu'elle était considérée comme le chef-lieu ou la capitale de toute l'Arménie, une cité riche, pleine de monuments magnifiques et renfermant une population nombreuse.

Après bien des pourparlers, l'empereur voyant que les Arméniens ne voulaient pas céder, fit partir une armée puissante, composée de cent mille hommes, pour envahir et dévaster le pays. Vest-Sarkis, le prince des Sunis, dont nous avons parlé un peu plus haut, alla à la rencontre des armées impériales et leur servit de guide dans tous leurs mouvements et évolutions. Bien entendu, sans que les Arméniens en eussent connaissance. Les Grecs répétèrent trois ou quatre fois leur invasion. Enfin ils finirent par ne plus trouver d'obstacle à leur marche, ils entrèrent dans la province de Chiragh et mirent le siège devant Ani.

Alors les Arméniens, enflammés de rage, se rassemblèrent autour du vieux général Vahram Bahlavouni, dans la citadelle d'Ani. Ce Vahram jouissait d'une grande considération auprès des Arméniens; ceux-ci le choisirent pour les conduire au combat contre les Grecs. Vahram forma une armée de trente mille hommes d'infanterie

et de vingt mille hommes de cavalerie et la divisa en trois corps. Et, pendant que les Grecs se préparaient à livrer l'assaut, qu'ils amenaient leurs machines de siège pour défoncer les murs, Vahram fit sortir la milice arménienne, fondit à l'improviste sur les troupes grecques, rompit leurs rangs, les tailla en pièces, repoussa le gros de l'armée et mit en fuite tous ceux qui voulaient résister. Le nombre des morts était si grand que les eaux du fleuve Akhourian furent rougies par le sang humain. Les fuyards, effrayés par les cris des vainqueurs, ne savaient de quel côté fuir et se jetaient d'eux-mêmes contre les glaives des Arméniens ou tombaient dans le fleuve sans savoir où ils allaient. Tout fut perdu, anéanti dans un moment pour les Grecs. La rage des Arméniens était telle qu'ils n'épargnèrent personne. Les Grecs jetaient des cris de désolation et suppliaient les Arméniens de cesser le combat, mais ceux-ci n'entendaient plus rien. Alors Vahram se jeta entre les vainqueurs et les vaincus et supplia à son tour ses soldats de cesser le carnage. Ce n'est qu'à la fin qu'il parvint à se faire écouter. Les Grecs alors purent s'enfuir dans leur pays. La nouvelle de cette désastreuse défaite arriva à Constantinople. Les Grecs, excités par Vest-Sarkis, voulurent prendre la plus éclatante revanche

sur les Arméniens, mais la guerre civile les força de retarder l'exécution de leur dessein.

Sarkis aspirait toujours à la couronne d'Arménie. Il se fit quelques partisans et essaya de se faire proclamer roi des Arméniens. Il imagina de se faire une espèce de cour dans la ville d'Ani. Mais une trentaine de princes, dont le chef était Vahram Bahlavouni, s'opposèrent à ses vues. Ils s'unirent en conseil auprès du patriarche Pierre et décidèrent de proclamer roi des Arméniens, Kakigh, neveu du dernier roi. Kakigh fut alors invité à se rendre à Ani, dont il s'était éloigné pour ne pas tomber dans les mains de Vest-Sarkis. C'est là qu'il fut sacré roi en l'année 1042. Il n'avait alors que seize ou dix-sept ans. Quoique si jeune, ce prince était mûr en sagesse, en expérience. Il était fort versé dans les différentes sciences. Il connaissait la littérature grecque et savait profondément l'histoire sainte. Il était d'une haute taille et avait l'aspect gracieux. Son caractère était aussi généreux que sa constitution était solide. Il était prudent, sobre et vertueux. Selon l'expression des écrivains du temps: Il brillait de l'éclat de la seule pierre précieuse de son royaume. Malheureusement, c'était un décret du Ciel que la fin du royaume d'Arménie était arrivée.

Vest-Sarkis, voyant que Kakigh était solidement assis sur son trône, réunit ses partisans et se retira dans la citadelle d'Ani. Kakigh l'apprit et se rendit seul et sans crainte auprès de lui. Il sut, par ses paroles conciliantes et persuasives, l'amener à sortir et à s'éloigner de cette citadelle. Sarkis se retira alors dans le château de Sourmari, mais il ne voulut pas restituer les forts dont il s'était emparé. Il pensait pouvoir les remettre aux Grecs, auprès desquels il pourrait se réfugier et qu'il exciterait contre les Arméniens. En même temps, il parcourut différentes contrées du pays qu'il saccagea. Kakigh apprit la conduite de Sarkis et se mit en campagne contre lui avec une petite troupe de gens intrépides et déterminés. Il entra hardiment dans son camp, le fit prisonnier, le garrotta et le ramena à Ani, où il le fit mettre en prison. Mais quelques personnages vinrent intercéder pour lui et Kakigh lui pardonna et lui rendit la liberté. Trompé par les regrets qu'il manifestait de sa conduite, le roi le fit son conseiller et le traita en ami. Alors le roi de l'Arménie ne s'occupa plus que de l'organisation de son royaume.

Un peu plus tard, de nombreuses hordes de Scythes vinrent encore envahir l'Arménie. Kakigh, sans perdre de temps, leva une armée

de seize mille hommes et marcha contre eux. Il mit son camp près des borbs du fleuve Hourasdan. L'ennemi était campé de l'autre côté du fleuve. Un jour, après avoir mis en embuscade dix mille de ses hommes, il fit mine de fuir avec les autres comme s'il eût eu peur. Les Scythes, trompés par cette manœuvre, passèrent immédiatement le fleuve et se mirent à poursuivre les Arméniens. Soudain, ils furent assaillis par ceux qui étaient en embuscade et Kakigh faisant aussitôt volte-face, se précipita avec le gros de son armée sur ceux qui le poursuivaient. Un horrible carnage s'ensuivit. Des quantités de Scythes furent noyés en essayant de repasser le fleuve. Quelques-uns seulement réussirent à s'échapper et se sauvèrent dans le pays des Godjaïk. Plusieurs de leurs chefs furent faits prisonniers et emmenés en esclavage. Kakigh prit le butin laissé par ses ennemis et rentra victorieux à Ani.

Les fuyards, après un peu de repos pris dans le pays des Godjaïk, se rallièrent et reçurent des renforts. Peu de temps après, ils revinrent envahir le pays de Vasbouragan. Un homme d'une force colossale et d'une grande bravoure, nommé Léon-Khatchigh le Sourd, à la tête de soixante-dix hommes seulement leur barra le passage. Ce Khatchigh avait un fils âgé de

quinze ans qu'il aimait tendrement. Lorsqu'il fut pour partir à la rencontre des Scythes, il insista auprès de son fils pour le faire rester à la maison et ne pas le voir s'exposer aux dangers du combat. Mais Ichkhanigh, son fils, était trop inquiet sur la vie de son père; il s'échappa de la maison quelques instants après et vint rejoindre Khatchigh. Il arriva au moment où celui-ci se trouvait engagé le plus chaudement et, donnant libre cours à l'ardeur de sa jeunesse, il se jeta dans le plus fort de la mêlée. Malheureusement, il fut entouré par l'ennemi et reçut le coup de la mort sous les yeux de son père, le vaillant Khatchigh, qui, accablé par la douleur, fut insensible à tout et resta près du corps inanimé et sanglant de son enfant bien-aimé. L'épée lui tomba des mains et à l'instant même il fut tué à son tour à coups de sabre. Aussitôt les compagnons de Khatchigh prirent la fuite et l'ennemi ravagea la province.

Khatchigh avait encore deux fils qui, à cette époque, se trouvaient à Constantinople. Ces jeunes princes ayant entendu parler de la fin tragique de leur père et de leur jeune frère, obtinrent de l'empereur cinq mille hommes et retournèrent dans leur pays. Ils apprirent que les Scythes se trouvaient dans la province de

Hér. Sans perdre de temps, il y coururent et les trouvèrent prêts déjà à les recevoir. Les frères crièrent à l'ennemi de leur rendre leur père. Aussitôt deux Scythes d'une stature colossale se présentèrent. Un duel s'engagea entre les deux frères et les deux Scythes. Mais le simple courage ne pouvait rien contre l'élan inspiré par l'amour filial et fraternel. Le combat ne dura pas longtemps. Les deux Scythes furent tués en même temps. Au même instant, on chargea leurs troupes, et les barbares, après avoir perdu trois mille hommes, prirent la fuite. Les deux frères retournèrent dans leur pays.

KAKIGH

EST EXILÉ DE SON ROYAUME

(A. D. 1043)

Kakigh, par une gestion prudente des revenus de son royaume ainsi que par une sage administration de son gouvernement, s'était rendu très-puissant et très-populaire. L'empereur Monomachus qui avait succédé à Michaël V, sur le trône impérial de Constantinople, renouvela ses prétentions sur la ville d'Ani. Il envoya des ambassadeurs auprès du roi d'Arménie pour lui faire des reproches et même des menaces; mais Kakigh demeura inflexible dans sa détermination de ne pas céder la capitale de son royaume. Monamachus, exaspéré, envoya en Arménie une armée puissante qui vint jusqu'à la province de Chiragh. Kakigh, à la tête de ses troupes, alla à la rencontre des Grecs. Il les battit et les chassa de ses États. L'empereur ne voulut pas supporter une pareille défaite, il fit partir une armée encore plus nombreuse que la première, sous le commandement du célèbre général Nicolas. Il écrivit même à Abousvar, le

gouverneur infidèle de Douin, pour le prier de dévaster l'Arménie. Abousvar accepta à la seule condition, qui lui fut du reste accordée par l'empereur, que tout ce qu'il aurait pris aux Arméniens resterait sa propriété. Kakigh, se voyant entre deux ennemis, réussit à calmer Abousvar en lui donnant des trésors. Il se jeta ensuite sur les Grecs qu'il défit encore et qu'il chassa ignominieusement de son royaume.

Mais cette persistance des Grecs à vouloir lui retirer la plus belle ville de son royaume donna à penser à Kakigh qu'ils n'agissaient qu'aux instigations de Vest-Sarkis. Il se saisit de ce Sarkis et voulut le mettre à mort; mais le traître imagina des moyens pour se faire croire innocent et faire retomber la faute sur d'autres. C'est de là que prit naissance l'inimitié entre le roi et les autres satrapes que Vest-Sarkis excitait continuellement contre leur maître dont il faisait un objet de haine.

Sarkis réussit à former un parti contre le roi, et tous ceux qui s'étaient unis à lui, écrivirent à l'empereur pour lui faire connaître comment il devait agir s'il voulait réussir. Suivant leur conseil, l'empereur invita Kakigh à venir à Constantinople. Mais Kakigh refusa, à deux reprises, de se rendre à cette invitation bien que l'empereur lui eût juré qu'il ne

lui serait fait aucun mal et, qu'au surplus, on ne le forcerait pas à venir si telle était sa volonté. Le général Vahram et le patriarche Pierre, ainsi que plusieurs satrapes de ses amis, lui conseillèrent toujours de ne point aller à Constantinople. Enfin, l'empereur le pressa tellement et les chefs de la faction formée contre lui jurèrent si solennellement en présence du patriarche Pierre, que non seulement ils ne permettraient jamais aux Grecs de prendre possession d'Ani, mais qu'aussi, en cas de violation du serment de l'empereur qui attenterait à sa liberté, ils prendraient les armes contre les Grecs pour le faire revenir dans ses États, que Kakigh, pour ne pas donner de prétexte à troubles et à révoltes dans son royaume, finit par céder, quoique à contre-cœur. Il confia la ville aux soins particuliers du patriarche, il nomma gouverneur un de ses favoris du nom Abirad à qui il remit aussi le commandement de l'armée. Vest-Sarkis fut chargé du soin du palais royal. Il se fit escorter par quelques troupes et accompagner par ses amis les plus dévoués et se mit en route. Quand il fut aux portes de la ville impériale, les Nobles et les Grands de l'empire allèrent au-devant de lui et le reçurent en grande pompe. On le conduisit avec toutes les marques du plus grand res-

pect jusqu'à l'empereur qui l'accueillit avec tous les honneurs dus à son rang.

Après quelques jours de résidence à Constantinople, l'empereur revint sur l'ancienne question de la ville d'Ani. Il offrit à Kakigh, s'il voulait consentir à la lui céder, de lui donner en échange la ville de Mélitène, dans la Petite-Arménie, avec toute sa province. Kakigh refusa. L'empereur, violant le serment qu'il avait fait, le relégua dans une île.

Quand la nouvelle en parvint en Arménie, les satrapes se divisèrent en deux partis. Le parti de Vest-Sarkis l'emporta. On écrivit une lettre à l'empereur qui fut signée même par les amis du malheureux Kakigh, qui furent trompés par le perfide Sarkis. La lettre fut envoyée à l'empereur avec les clefs de la ville. On lui livrait Ani avec toutes ses provinces. L'empereur rappela alors Kakigh de son exil, lui montra la lettre des satrapes et lui dit: « Que peux-tu avoir à dire à présent? Voilà que tes princes m'ont donné Ani et tout l'Orient. »

L'infortuné roi, se voyant alors abandonné des siens et sous le pouvoir de l'empereur qui était bien décidé à le forcer par tous les moyens à accepter le fait accompli par ses satrapes, l'infortuné roi Kakigh, disons nous, après avoir

résisté quelque temps, comprit que tout était inutile, que tout était perdu; il se résigna à son triste sort et signa l'acte de cession. Monomachus, joyeux d'avoir obtenu ce qu'il désirait, donna au roi d'Arménie la ville de Bizou et d'autres propriétés en Cappadoce, et, en même temps, un magnifique palais à Constantinople. Il lui reconnut, en outre, une pension qui lui serait servie par le gouvernement de l'empire grec. Ceci eut lieu en l'an 1046.

C'est ainsi que le royaume d'Arménie fut complètement anéanti. Le roi exilé ne possédant plus rien de ses vastes possessions, sa douleur en fut immense. Il ne faisait plus que pleurer la chute de sa nation et de sa maison.

L'empereur, après avoir de cette façon forcé le roi Kakigh à abdiquer, envoya son général Nicolas avec une puissante armée prendre possession de la ville d'Ani et des provinces qu'on lui avait cédées. Le gouverneur Abirad, qui ignorait tout ce qui s'était passé à Constantinople, ferma les portes de la ville quand il vit approcher l'armée grecque et se retrancha avec ses soldats qui ne savaient rien non plus. Ils se décidèrent tous à la défendre, déclarant que c'était au roi leur maître à venir en personne céder sa capitale. Les Grecs, après cette déclaration se préparèrent à s'emparer d'Ani par la

force, mais les Arméniens, animés par l'amour de la patrie, sortirent en masse de la ville, fondirent avec rage sur les Grecs, en massacrèrent un nombre immense, poursuivirent les autres et les chassèrent du pays.

Bientôt après quand ils apprirent que leur infortuné roi ne reviendrait plus en Arménie, que tout était fini pour la ville, pour le royaume et pour la patrie, ils se prirent à maudire ceux qui avaient été cause de tout ce qui était arrivé. Ils se résignèrent à leur sort, rendirent la ville à l'empereur, désespérés et pleurant leur malheureuse destinée sur les tombeaux de leurs rois.

Les Grecs étaient donc maîtres de la ville d'Ani et de toutes ses dépendances. L'empereur Monomachus envoya dire à Abousvar, gouverneur de Douin, d'avoir à lui rendre toutes les villes et places qu'il avait prises à Kakigh. Abousvar se refusa à rien restituer et fit valoir ses droits sur ses places, par le traité convenu et conclu avec l'empereur même. Monomachus crut alors pouvoir s'en emparer par la force. Il ordonna au général Nicolas de marcher contre Abousvar avec toutes ses forces. Mais ce général perdit la plus grande partie de ses troupes; l'empereur en fut consterné. Il leva une autre armée qu'il mit sous le commandement d'un de

ses princes, nommé Délarchis, et l'envoya contre Abousvar. Cet autre général ne fut guère plus heureux que Nicolas. Il arriva jusqu'à Douin, mais il n'y put entrer. Alors il ravagea les pays d'alentour. Il rencontra l'armée des Sarrasins qui se trouvait dehors et non loin de Douin, il les défit, les écrasa, leur fit des prisonniers et s'en retourna à Constantinople. Abousvar, furieux de cette défaite, se mit à tyranniser tous les chrétiens qui se trouvaient dans ses domaines. Il vint à travers les pays des alentours d'Ani et fit tout le mal possible aux Arméniens les forçant à renier leur religion.

Vahram, le vieux général, fut accablé de tous ces malheurs. Quoique bien vieux, il voulut tenter un dernier effort. Il leva une armée de Grecs et d'Arméniens et se jeta sur les troupes d'Abousvar. Il les battit et les força à la retraite. Il les poursuivit jusque sous les murs de Douin, jusqu'aux portes mêmes de la ville. Là, le combat fut acharné et le terrain fut longtemps disputé pied à pied. Dans cette bataille Vahram perdit la vie ainsi que son fils. Vahram était âgé de quatre-vingts ans.

Tant qu'il avait vécu, les Grecs par respect pour sa personne, n'avaient jamais osé rien faire contre les Arméniens. Ils faisaient mine, au contraire, de les avoir en affection. Mais,

une fois qu'il fut disparu de la scène du monde, ils n'eurent plus les mêmes égards pour les Arméniens. L'empereur envoya, comme gouverneur à Ani, un certain Caménas qui se mit à exécuter tout ce que lui dictait la haine des Grecs pour les Arméniens. Les Grecs voulaient anéantir la nation, la race arménienne. Caménas commença par persécuter le vénérable patriarche Pierre qu'il finit par exiler.



MASSACRE DES ARMÉNIENS PAR TOUGHRIL ET TYRANNIE EXERÇÉE SUR EUX PAR LES GRECS

En 1047, lorsque le patriarche fut exilé dans la ville d'Ardzen, Toughril, roi des Perses, qu'on appelait le Sultan, ayant appris par Abousvar les défaites que les Grecs avaient fait essuyer aux Sarrasins qu'ils avaient rencontrés hors de la ville d'Ani, entra dans une fureur extrême. Comme il avait eu auparavant, l'intention de livrer bataille aux Grecs qui se trouvaient en Arménie, il profita de cette occasion pour mettre sur pied une armée de cent mille hommes, dont il donna le commandement à deux de ses plus braves capitaines et qu'il envoya ravager tous les pays qui se trouvaient sous la domination des Grecs, leur ordonnant de passer au fil de l'épée tous les habitants ou de les emmener en esclavage. Les deux commandants Sarrasins se mirent en marche, entrèrent en Arménie, exécutèrent ponctuellement leur mission et n'épargnèrent aucune atrocité aux malheureux habitants qu'ils purent trouver.

Ils allèrent jusqu'à Passène après avoir porté la désolation dans vingt-quatre provinces.

En 1049, cette même armée augmenta encore. Elle compta jusqu'à deux cent mille hommes qui revinrent de nouveau dans notre malheureux pays et mirent le siège devant la ville d'Ardzen. Cette ville renfermait une population de plus de trois cent mille âmes. C'étaient pour la plupart, des gens très-riches, nobles, dont la sagesse et la piété étaient renommées. Huit cents églises faisaient le plus bel ornement de cette immense cité. Mais, par malheur, Ardzen n'avait ni fortifications, ni murailles: c'était une ville ouverte.

Les habitants de cette ville, se voyant sans défense contre la multitude de barbares qui s'approchait, ne pouvant ni voulant se sauver par la fuite, prirent le parti de repousser par les armes ces immenses hordes de Sarrasins. Ils sortirent tous de la ville et attaquèrent les infidèles. Mais ils furent vaincus et rentrèrent dans Ardzen. Là, ils se défendirent avec acharnement, par les fenêtres, par les toits, par les terrasses. Malgré leur vaillance, ils furent terrassés par l'ennemi qui, maître de la place, massacra cent quarante mille personnes. Après avoir pillé et pris tout ce qui leur plaisait, les Sarrasins mirent le feu à la ville. Ce jour-là

le vent soufflait avec une force extrême; en peu de temps cette ville magnifique fut réduite en cendre. Une grande partie de la population périt dans les flammes. Ce qu'il en resta fut emmené en esclavage. Plusieurs autres villes furent traitées de la même manière. À cette époque, pourtant, il y avait en Arménie soixante mille soldats grecs, sous le commandement de Caménas, qui résidait à Ani. Il n'essayèrent même pas d'arrêter les envahisseurs, préférant voir détruire le pays et anéantir la race des Arméniens.

Les Sarrasins, enhardis par leurs succès et ne trouvant plus d'ennemis devant eux, s'avancèrent jusque dans l'intérieur de l'Arménie. L'empereur, ayant eu connaissance des ravages que les Sarrasins commettaient, se hâta d'envoyer des troupes de renfort; alors seulement, les Grecs se décidèrent à marcher contre les infidèles. Ils réussirent à arrêter pour un moment leur invasion et même à les mettre en fuite. Mais, un peu après, ils se laissèrent surprendre; ils furent vaincus et prirent la fuite à leur tour. Les Sarrasins continuèrent leur marche, ravageant et massacrant toujours, et arrivèrent ainsi jusqu'à Kars où régnait Kakigh-Apas. C'était un dimanche; la ville était en fête, sans défense et sans protection. Les barbares y en-

trèrent et se mirent à égorger tous ceux qui se trouvaient devant eux. Les habitants qui en eurent le temps, s'enfuirent dans la citadelle où ils purent échapper au massacre. Le roi Kakigh-Apas se trouvait avec eux. Tous les autres furent massacrés sans merci ou emmenés prisonniers. Kars fut pillée et livrée aux flammes; après quoi les Sarrasins se retirèrent. Kakigh se mit plus tard à rebâtir la ville, mais il ne put jamais se consoler du désastre qui l'avait frappé.

Les habitants de la Quatrième-Arménie qui n'avaient pas encore été atteints par ces calamités terribles, vivaient tranquilles et heureux. Mais bientôt Monomachus qui, comme on le sait, ne cherchait qu'à détruire la nation arménienne, y envoya son général Perus Catapan à la tête d'une armée. Ce Perus força tous les satrapes arméniens à se rassembler, les uns par des menaces, les autres par la trahison, et les emmena à l'empereur. Celui-ci fut surpris de la haute taille de tous ces hommes. Puis, sans même vouloir les écouter ou les juger, il les accusa de s'être rebellés contre lui et les relégua dans une île; car il avait résolu de se défaire et d'anéantir tous les satrapes et les grands d'Arménie. C'était, du reste, le désir de tous les Grecs qui voulaient seuls être

considérés comme des princes et des nobles, occuper toutes les hautes charges et posséder les propriétés des Arméniens. Malgré cela, quand, après la mort de Monomachus, le trône impérial fut occupé par l'Impératrice Théodora, justice fut faite aux princes de l'Arménie qui, par ordre de l'impératrice elle-même, furent rappelés de l'exil et retournèrent dans leur pays. Le sultan Toughril, roi des Perses, apprit la mort de Monomachus. Il vit que les Grecs étaient sans force en Arménie et que le pays restait absolument à l'abandon, il mit sur pied une armée immense; il emmena avec cette armée des éléphants, des chariots et toutes sortes d'instruments et d'engins de guerre, et vint envahir l'Arménie avec l'intention de s'en rendre maître et d'en chasser les Grecs. Il entra d'abord dans la province de Vasbouragan et s'empara de la petite ville de Pergri, bâtie sur le lac de Van. Il en fit prisonniers tous les principaux habitants qu'il fit enchaîner et emmener en esclavage. Puis, il s'avança dans le pays de Passène, détruisit un grand nombre de places fortes et emmena comme esclaves des milliers d'habitants.

Le roi Kakigh, fils d'Apas, fut informé de cette nouvelle invasion. Il venait de réédifier la ville de Kars et, craignant que les Sarrasins

ne vinssent encore jusqu'à lui, il rassembla ses braves satrapes et son vaillant général Thathoul, et prit courageusement la campagne avec une poignée d'hommes. Il rencontra plusieurs fois les Sarrasins et leur fit éprouver de grandes pertes. Mais la guerre se prolongea et, à la fin, il se laissa cerner par les ennemis qui lui tuèrent une trentaine de soldats. Malgré le nombre des infidèles, malgré la fatigue qui l'accablait, cette petite légion de Kakigh, s'ouvrit, le sabre en main, un passage à travers les files ennemies et se sauva. Malheureusement le brave Thathoul eut son cheval blessé et ne put pas suivre ses compagnons. Il tomba au pouvoir des Sarrasins qui le conduisirent enchaîné au roi Toughril.

Dans la même bataille, le fils du prince persan Assouran fut dangereusement blessé. Toughril regardant Thathoul et le jeune homme qu'il aimait beaucoup, dit au premier: « Si ce jeune homme ne meurt pas, je te rendrai la liberté, mais s'il meurt, je te sacrifierai à son souvenir. » Le brave Thathoul lui répondit sans crainte: « Si le coup lui a été donné par ma main, il ne vivra pas; mais si c'est un autre qui l'a frappé, je ne puis rien savoir. » Le jeune homme vint à mourir et Toughril ordonna de mettre Thathoul à mort. Il lui fit

ensuite couper le bras droit qu'il envoya au père du jeune homme, le prince Assouran, et lui fit dire que son fils avait été frappé par la main d'un brave dont les coups étaient toujours mortels.

Toughril vint ensuite assiéger la ville de Manazguèrd. Il fit dresser sa tente sur une hauteur vis-à-vis de la ville et ordonna à ses soldats de se préparer à l'assaut. Deux jours après, il fit sonner toutes les trompettes à la fois et fit pousser des cris épouvantables en montant à l'assaut.

Le gouverneur de Manazguèrd, nommé Basile, était non seulement un homme d'une grande piété, mais c'était aussi un soldat d'une grande bravoure et d'une grande expérience militaire. Il donna du courage à tous ses hommes et les conduisit sur les remparts de la ville. Il avait à son service un Français, homme connaissant la tactique militaire et tous les artifices et ruses de la guerre. C'était un grand avantage pour Basile de l'avoir auprès de lui. Il avait aussi avec lui un prêtre arménien, assez vieux déjà mais très-versé dans l'art de la guerre. Aussi, lorsque les Sarrasins lançaient avec leurs énormes machines des pierres contre les murs de la ville, Basile, à son tour, avec ses contre-machines, lançait des pierres contre celles de

l'ennemi qui les faisaient retourner et tomber sur l'ennemi en leur causant de grandes pertes d'hommes.

Toughril voyant que ses machines ne pouvaient alors lui rendre aucun service, fit ouvrir des mines sous les fortifications de la ville. Mais un de ses chefs qui avait à se plaindre de lui, voulut prêter secours aux assiégés. Par le moyen d'une lettre, il traça ses instructions qu'il attacha à une flèche et qu'il lança dans la ville. Basile connut alors les intentions du Sultan et fit ouvrir des contre-mines. On surprit les mineurs qu'on amena dans la ville. On les fit monter sur les murs et sous les yeux de Toughril et de ses soldats, on leur trancha la tête.

Le Sultan, exaspéré, envoya un certain nombre de ses hommes dans la ville de Baghèch pour y chercher une immense baliste en bois que l'empereur Basile avait fait fabriquer et qui, depuis, était restée dans les mains des Perses. Les cordes de cette machine nécessitaient quatre cents hommes pour la traîner. Lorsque cette baliste fut dressée contre les murs de Manazguèrd, les assiégés furent pris d'effroi. Au premier coup qu'on porta aux murs, toute la ville fut ébranlée; au deuxième coup, un côté de la muraille fut endommagé. Mais le prêtre arménien inventa une contre-ma-

chine qni affaiblit la puissance de l'immense baliste des Sarrasins. Toughril ordonna de doubler la force de la baliste afin de réduire la résistance des contre-machines des assiégés.

Basile vit le danger qui menaçait la ville; il eut l'idée de promettre alors de grandes récompenses à celui des siens qui parviendrait à incendier la baliste du Sultan. Alors le Français s'avança et dit: « C'est moi qui vais incendier cette machine. Si je meurs pour sauver des chrétiens, personne ne prendra le deuil à cause de moi, car je n'ai ni femme, ni enfants! » Alors il composa un ingrédient inflammable et le jeta dans trois bouteilles; ils s'était ensuite couvert d'une armure épaisse, il revêtit par-dessus de vieux habits. Il sauta sur un cheval rapide, prit dans sa main une lettre scellée, sortit de la ville et alla vers la machine. C'était vers midi, à l'heure de la plus forte chaleur de la journée; les gardes accablés de fatigue se reposaient. On ne se battait, au reste, que le matin et le soir; le reste du jour on se reposait. Les gardes, donc, en voyant ce cavalier, crurent que c'était un messager qui apportait des lettres au roi; ils le laissèrent approcher de l'immense machine. Le cavalier s'avança plus près et se mit à considérer la baliste pour faire croire qu'il en admirait l'immensité. Tout à coup, pre-

nant ses bouteilles, il les cassa l'une après l'autre sur la baliste, puis, tournant son cheval vers la ville, il s'échappa à toutes brides. Aussitôt la machine de guerre fut enveloppée de flammes que rien ne put éteindre. En quelques instants, cette colossale carcasse de bois fut dévorée et réduite en cendre.

À ce coup inattendu, Toughril ne put contenir sa rage. Il fit immédiatement mettre à mort tous les gardes de la baliste. Il tenta encore un dernier effort pour abattre les murs de la ville qu'il assiégeait, mais ce fut en vain; il eut même le malheur de voir le surintendant de ses machines tomber prisonnier dans les mains de Basile; parce que deux jeunes guerriers arméniens, ayant aperçu celui-ci donner des ordres aux troupes, sortirent de la ville, se frayèrent un passage à travers les rangs ennemis, s'approchèrent de lui, le jetèrent bas de son cheval et l'emmenèrent dans la ville, où Basile lui fit immédiatement trancher la tête qu'on jeta, au moyen d'une machine, aux pieds de Toughril et de ses soldats. Le Sultan, aussi honteux qu'exaspéré, leva le siège et s'en alla. Chemin faisant, il passa près de la ville d'Ardzgué, dont il fit massacrer tous les habitants, et s'en revint en Perse.

L'empereur étant venu à savoir la façon dont

les gens de Manazguèrd avaient défendu leur ville, leur envoya de grandes récompenses pour les encourager et les consoler de tout ce qu'ils avaient souffert pendant le siège. Il se fit ensuite présenter le Français et lui donna de grandes richesses pour le récompenser de son acte de bravoure. Quant à Basile, au bout de quelque temps il fut fait prince d'Édesse.

Après cela, l'Arménie ne fut plus un moment tranquille. Les Scythes ou les Seldjouks, les Perses et les autres peuples, se firent un jeu et une habitude de l'envahir deux ou trois fois par an, massacrant les malheureux Arméniens qu'ils trouvaient sans défense, pillant les demeures, ravageant les campagnes, portant la désolation partout.



PRISE DE LA VILLE D'ANI PAR ALPHASLAN

(A. D. 1062)

Vers l'année 1062, le sultan Toughril mourut et son trône fut occupé par son neveu Alphaslan. Alphaslan était un homme dur et cruel. La deuxième année de son règne, il vint, à la tête de son armée, dans le pays des Aghouank. Il fit alliance avec le roi Gorigué dont il épousa la fille et quitta ce pays. Il se rejeta sur celui des Koukark où il commit les cruautés les plus inouïes. Puis il entra dans la province d'Ararat, en Arménie, et mit le siège devant la ville d'Ani, dont le gouverneur était, à cette époque, un Arménien du nom Pacarad. Ce Pacarad était sous les ordres de l'empereur et portait le titre de Duc. Alphaslan, après avoir examiné les fortifications d'Ani, fut un moment à douter de la réussite de son entreprise, tant l'enceinte de la ville était forte et avait d'étendue. Il fit alors le tour des fortifications et découvrit un côté faible où il était possible de faire une brèche à la muraille. Il fit monter une machine de guerre en face de

ce côté afin de battre le mur et d'y ouvrir une brèche pour donner l'assaut. Après quelques coups, la brèche fut ouverte, mais elle était étroite et, partant, bien difficile d'y passer. Les habitants la défendirent avec courage et forcèrent les Perses à se retirer après leur avoir causé de grandes pertes. En présence de cet insuccès, Alphaslan donna l'ordre de la retraite et du départ.

De son côté, Pacarad, assailli par la crainte et fatigué de combattre, craignant aussi que les Perses ne vinssent livrer un assaut plus rigoureux, décida de se retirer dans la citadelle et de s'y fortifier ou bien de donner la ville à Alphaslan sans autre combat. En même temps que Pacarad allait se retrancher avec les siens dans la citadelle, Alphaslan s'éloignait avec ses troupes. Celui-ci s'en allait parce qu'il désespérait de prendre jamais la ville d'assaut. Pacarad se renfermait parce qu'il craignait le retour des Perses. L'un et l'autre ignorait l'intention de son adversaire. Les habitants de la ville se voyant abandonnés par leur gouverneur et craignant que les Perses ne se fussent éloignés que pour se procurer des renforts et revenir recommencer le siège, se mirent à pousser des cris, se lamentant et se désespérant. Dans leur terreur, ils crurent voir les Perses revenir,

fondre sur eux et les massacrer. Une partie du peuple, environ cinquante mille personnes, voyant les ennemis déjà loin, sortirent de la ville du côté opposé et se dispersèrent dans la campagne. Quelques Perses retardataires, en voyant les habitants quitter la ville et les cris que les autres proféraient, ne purent comprendre ce que cela signifiait. Un d'entre eux courut avertir Alphaslan. Il lui dit que le peuple fuyait et que la ville semblait se trouver sans défenseur. Alphaslan ne pouvait croire à tout cela lorsqu'on lui amena un enfant qu'on avait arraché des bras de sa mère en pénétrant dans la ville par la brèche faite à la muraille. Alors le Sultan ne douta plus que quelque chose d'anormal, d'extraordinaire eût lieu dans la ville. Il ordonna immédiatement à ses soldats de revenir sur leurs pas. Il put entrer dans Ani et ordonna à ses hommes de passer au fil de l'épée toutes les personnes qu'ils rencontreraient. Le carnage commença. Les rues de la ville étaient couvertes de morts, le sang humain coula par torrents; les eaux du fleuve Akhourian, aux bords duquel la ville était bâtie, semblaient des flots de sang.

Quand le premier accès de fureur et de cruauté d'Alphaslan fut un peu calmé, il donna l'ordre de rechercher les plus riches des ha-

bitants qui n'avaient pas été égorgés et de les torturer pour leur faire dire où ils avaient caché leurs trésors. Ensuite, il saccagea et incendia les églises et fit mettre à mort tous les prêtres qu'il y trouva, soit en les brûlant tous vifs, soit en les noyant, soit en leur faisant subir des tortures monstrueuses. Les malheureux, à qui il ne put pas faire dire où ils avaient caché leurs trésors, furent écorchés vifs.

Ensuite il se porta vers la citadelle. Les soldats qui s'y étaient retranchés n'osant pas faire résistance, se retirèrent par des chemins secrets et Alphaslan put en prendre possession facilement. Après avoir saccagé et rasé tout édifice digne de ce nom, le Sultan quitta la ville en y laissant un gouverneur perse. Une partie des prisonniers, parmi lesquels on comptait quelques chefs, fut envoyée en Perse, les autres furent laissés dans la ville même pour la rebâtir.

Alphaslan passa ensuite dans le pays de Vanant. Il envoya quelqu'un à Kars où régnait Kakigh-Apas, pour dire à celui-ci de venir se prosterner devant lui. Kakigh, qui avait été averti de l'arrivée de l'envoyé du Sultan, usa d'un stratagème singulier pour le tromper. Il revêtit des habits de deuil, fit répandre sur le sol des cendres sur lesquelles il s'assit, s'appuyant sur un coussin noir. L'envoyé d'Al-

phaslan, le trouvant dans cet état, lui demanda la cause de son affliction. « Hélas! répondit Kakigh, depuis la mort de mon ami bien-aimé Toughril, oncle d'Alphaslan, je n'ai pas cessé de pleurer et la vie n'a plus pour moi aucun charme! » L'envoyé retourna auprès de son maître à qui il rapporta ce qu'il avait vu et entendu. Le Sultan en fut si touché qu'il se rendit à Kars en grande pompe, où il embrassa Kakigh et lui témoigna la plus grande estime, s'imaginant que réellement il honorait la mémoire de son oncle Toughril. Après lui avoir fait présent de robes royales et reconnu comme roi du pays de Vanant, Alphaslan retourna en Perse. Kakigh ne se sentant plus en sûreté en Arménie, céda le pays de Vanant à l'empereur, qui lui donna en échange trois villes: Amasia, Comana et la forteresse de Zamintav, dont il fit sa résidence.

MORT DE KAKIGH L'EXILÉ.

LA MAISON PACRADOUNI PERD LA COURONNE ROYALE DE L'ARMÉNIE

(A. D. 1039)

L'antipathie des Grecs pour les Arméniens allait toujours en augmentant. Ils ne se faisaient plus aucun scrupule de les assassiner où ils les rencontraient et lorsqu'ils en trouvaient l'occasion favorable. C'est ainsi que périrent plusieurs satrapes, parmi lesquels il faut compter Vassagh, gouverneur d'Antioche et frère du patriarche Grégoire; Vest-Khatchadour, qui résidait dans le château d'Andriana et qui fut étranglé par un religieux grec. L'assassin fut pris par les amis de ce satrape et précipité par les murs du château. Dans sa chute, son corps fut mis en lambeaux.

Kakigh l'exilé, ressentant une vive horreur de tous ces crimes et las d'entendre les continuelles injures que les Grecs ne cessaient de proférer contre les Arméniens, se retira dans le pays de Césarée, le cœur meurtri et brûlant

de haine contre les oppresseurs de sa patrie. Marc, le Métropolitain de Césarée, était l'un des plus acharnés ennemis des Arméniens, qu'il avait l'habitude d'appeler des chiens chaque fois qu'il avait occasion de parler d'eux. Il avait même un chien qu'il gardait dans son palais et auquel il avait donné le nom d'Armén par insulte pour les Arméniens. Kakigh en ayant entendu parler, prit ses mesures avec quelques personnages de sa suite pour se rendre au palais de ce Métropolitain. Marc haïssait Kakigh, mais par respect pour sa personne, il dut forcément le recevoir. Il lui fit donc une réception on ne peut plus courtoise et lui offrit un grand dîner. Pendant qu'ils étaient à table, Kakigh dit au Métropolitain: « On m'a conté que tu as un gros chien très-beau et très-fort. Est-il possible que nous puissions le voir. » Marc ayant saisi la pensée de Kakigh, voulut parler d'autre chose, mais Kakigh insista et Marc ordonna à ses serviteurs d'amener le chien. Ceux-ci, de leur côté, n'osèrent pas, en présence de Kakigh, appeler le chien par son nom, l'animal ne bougeait donc pas et ne se faisait pas voir. Kakigh leur demanda alors si le chien n'avait pas un nom. Les serviteurs se gardèrent bien de répondre. Kakigh ne voulut pas céder. Il insista et fit si bien que les serviteurs du Métropolitain

crièrent à l'animal. Armén! Armén! Aussitôt le chien arriva tout naturellement.

Kakigh demanda ensuite à Marc si le nom du chien était bien Armén. Le Métropolitain reprenant courage, lui répondit: « Ce chien est tout jeune, ce n'est encore qu'un enfant et c'est pour cela que nous l'appelons Armén. » Cette réponse excita la colère de Kakigh qui s'écria: « C'est bien! Nous allons voir quels sont ceux qui sont des enfants, des Arméniens ou des Grecs! »

Aussitôt il ordonna à ses serviteurs de mettre le chien dans un sac. Marc, croyant que Kakigh voulait s'emparer du chien, parla sur un ton hautain et impérieux aux gens de celui-ci. Les domestiques du Métropolitain, de leur côté, excitaient l'animal pour qu'il ne se laissât pas prendre. Mais sur un signe de Kakigh, ses hommes garrottèrent d'abord les domestiques du Grec, puis ils se saisirent de Marc lui-même, le lièrent aussi et le jetèrent au fond du sac avec son chien. Ils fermèrent ensuite l'ouverture du sac et se mirent à frapper le chien sans pourtant toucher le Métropolitain. Leurs coups se succédant l'un sur l'autre, le chien, par instinct de défense, se mit à mordre son maître. Plus on le frappait et plus il mordait l'autre avec rage. Il finit par l'étrangler. Kakigh fit

alors piller le palais du Métropolitain qu'il laissa dans le sac, sortit et s'éloigna de Césarée.

Quand les Grecs connurent la mort étrange qu'on avait fait subir à leur Métropolitain, ils furent pris d'une colère folle contre les Arméniens, mais ils furent surtout exaspérés contre Kakigh dont ils cherchèrent à se saisir pour se venger. On envoya partout des gens pour s'emparer de sa personne, mais Kakigh en fut informé et se garda d'eux en prenant toutes les précautions possibles. Il avait de nombreux partisans dévoués. Grâce à eux et avec leur concours, il ne laissa pas échapper une occasion de harceler les Grecs et de leur faire mille vexations. Mais, à la fin, il tomba dans leurs mains comme nous allons le raconter.

Un jour, il était avec sa suite dans la plaine d'Ardzias et près du fort Kizistra; ses hommes étaient fatigués, il les laissa se reposer un moment et se fit accompagner seulement de trois personnes dont l'une était Roupén son parent, et vint se reposer, à son tour, dans un jardin contigu au fort. Ceux à qui appartenait ce château-fort étaient trois frères, fils d'un Grec nommé Mandalé. Quand ils aperçurent Kakigh aussi près d'eux, ils mirent immédiatement cinquante hommes en embuscade et allèrent se présenter à Kakigh. Ils se prosternèrent devant

lui et lui embrassèrent les genoux comme s'il fût encore roi. Puis ils l'amenèrent jusqu'à l'endroit où se tenaient cachés leurs hommes. Tout d'un coup, ils le heurtèrent et le firent tomber de cheval. En même temps, les embusqués sortirent de leur cachette, se jetèrent sur lui, le garrottèrent et l'emmenèrent dans le fort. Les trois compagnons de Kakigh, ne pouvant le défendre ni lui prêter secours, s'enfuirent, vinrent dire à leurs compagnons ce qui venait d'arriver et vidèrent le lieu.

Les satrapes arméniens rassemblèrent aussitôt leurs gens et vinrent mettre le siège devant le château-fort en sommant les Grecs de leur rendre Kakigh. Les trois frères s'y refusèrent. On commença l'assaut du fort; mais il était imprenable et tout ce qu'on tenta fut inutile. Les fils de Mandalé n'épargnèrent aucune torture au malheureux Kakigh. À la fin, ils lui coupèrent la gorge et exposèrent son corps sur les remparts aux regards des Arméniens qui assiégeaient le château. À l'aspect de ce corps en lambeaux et couvert de sang, les Arméniens comprirent qu'ils n'avaient plus qu'à se retirer. Ils furent profondément affligés de la mort de leur roi et des circonstances dans lesquelles il était mort, mais ils se sentirent impuissants à tirer vengeance contre ses assassins.

Les Grecs, un peu après, descendirent le corps du malheureux roi Kakigh qu'ils enterrèrent hors de l'enceinte du fort. Six mois après, un Arménien de la ville d'Ani, nommé Panigh, fut assez heureux pour réussir à enlever en secret les restes de l'infortuné roi et les envoya à un monastère que Kakigh lui-même avait fait bâtir dans la ville de Bizou.

Kakigh fut assassiné dans la cinquante-cinquième année de son âge. Il occupa pendant trois ans le trône d'Arménie et supporta trente-cinq années d'exil.

Il avait deux fils: Hohannès et David qui ne lui survécurent que peu de temps. David, le cadet, fut empoisonné par son beau-père Abelkarib qui l'accusait de trahison. Hohannès, le plus âgé, se maria à la fille du gouverneur d'Ani. C'était dans cette ville qu'il avait fixé sa résidence. Il se trouvait pourtant en Géorgie lorsque Ani fut prise par Alphaslan. Il mourut quelques années après son frère, quand il pleurait la perte de son propre fils, Achod, qu'on empoisonna par jalousie de le voir jouir des faveurs du prince de Gantzagh.

À la mort de ces princes, la dynastie des Pacradounis fut éteinte.

De même, après la mort de Kakigh, fils d'Apas, et d'Adom et d'Abousahl, descendants

de Sennachérib l'Ardzrouni, leurs familles s'éteignirent.

C'est la branche Roupénienne qui succéda, en Arménie, à la branche des Pacradounis, c'est de cette branche Roupénienne que nous allons parler à présent.

HISTOIRE D'ARMÉNIE

LA DYNASTIE ROUPÉNIENNE, IV^me^ DYNASTIE ROYALE

DE L'ARMÉNIE

ROUPÉN I.

(A. D. 1080)

Nous avons dit que, lorsque Kakigh fut fait prisonnier, ses trois compagnons réussirent à s'échapper. L'un d'eux était Roupén, parent du Roi.

Ce prince se retira en Cilicie, où son caractère chevaleresque et sa bravoure lui firent un grand nombre de partisans parmi les Arméniens qui résidaient dans ce pays. Il eut quelques débats avec les Grecs dont il sortit toujours vainqueur. Il s'enhardit et vint assiéger la forteresse de Partzerpert dont il se rendit maître. Alors il prit le nom de Roupén I, et prit une autorité indépendante sur les Arméniens qui habitaient la Cilicie. Pour atteindre ce but, il

eut l'appui d'un satrape arménien, nommé Basile, homme d'une grande bravoure et d'une grande perspicacité. Il connaissait tous les stratagèmes et toutes les ruses de guerre. Comme il tombait toujours à l'improviste sur l'ennemi, on l'avait surnommé : Basile le Voleur.

En 1086, Mélik-Chah, succéda à son père Alphaslan et monta sur le trône des Sultans de la Perse. Mélik s'était toujours dit que l'Arménie, dont la totalité appartenait alors aux Grecs, devait être une possession de la Perse. Il se mit donc à la tête d'une armée puissante et vint en Arménie pour en chasser les Grecs. Il était, d'ailleurs, prudent, sage, tranquille et juste. Il aimait beaucoup les chrétiens qu'il protégeait, et plus particulièrement les Arméniens. Dans sa marche en Arménie, il ne rencontra aucune résistance. Il s'empara donc facilement de toute l'Arménie située entre la Perse et la mer Méditerranée. Il enfonça alors trois fois son sabre dans la mer en s'écriant : « C'est le sabre de Dieu qui m'a rendu maître de ce vaste territoire qui va d'une mer à l'autre. » Puis il jeta ce sabre dans la mer. Il nomma des gouverneurs sur les pays qu'il venait de conquérir et retourna en Perse. Ce fut la fin de la domination des Grecs en Arménie.

Les gouverneurs perses commencèrent à per-

écouter les Arméniens en les écrasant d'impôts. Alors le patriarche Parsegh se rendit en Perse et alla trouver le Chah-Mélik. Il le pria de toutes ses forces de diminuer les impôts qui pesaient sur ses compatriotes. Il obtint ce qu'il désirait. Le Chah lui remit même une lettre par laquelle Mélik enjoignait aux gouverneurs de l'Arménie d'alléger le peuple de ses lourds impôts. Mais après la mort de Mélik-Chah qui advint en 1092, les Arméniens furent de nouveau persécutés par les gouverneurs perses et beaucoup d'entre eux se réfugièrent en Cilicie où le prince Roupén gouvernait. Peu de temps après, le prince mourut à l'âge de soixante ans. Il avait régné quinze ans sur les Arméniens.



CONSTANTIN I.

(A. D. 1095)

À la mort de Roupén, son fils prit la succession. Ce prince eut bien des démêlés avec les Grecs. Il les rencontra plusieurs fois sur divers champs de bataille et les battit. Il leur prit plusieurs places importantes, parmi lesquelles se trouvait le château de Vahga où il fixa alors le siège de son gouvernement. C'est à cette époque que les Latins, au nombre de cent mille hommes de cavalerie et de six cent mille hommes d'infanterie descendirent en Asie sous la conduite de Godefroy de Bouillon qui, comme on sait, fut le chef de la première croisade et le premier roi chrétien de Jérusalem. Ils allaient en Palestine. Pour gagner la ville d'Antioche, ils voulurent prendre la route la plus directe en longeant le pied du mont Taurus. Ils envoyèrent demander à notre prince Constantin de leur permettre le passage et de vouloir bien leur fournir des guides sûrs. Ils lui firent demander aussi s'il pouvait mettre à leur disposition quelques légions de soldats

expérimentés dans la manière de combattre les Sarrasins. Le bon prince Constantin accorda volontiers tout ce qu'ils lui demandèrent. Il fit plus encore : lorsque les croisés, au siège d'Antioche, eurent épuisé leurs provisions de vivres et que la famine décima cette immense armée, Constantin, l'ayant appris, ne voulut pas laisser des chrétiens dans cette affreuse situation et leur envoya des vivres en assez grande abondance pour suffire à nourrir, pendant plusieurs jours, cette multitude de soldats. D'autres princes arméniens, à la prière de Constantin, firent aussi parvenir des provisions aux croisés et les moines des monastères du Mont Taurus suivirent l'exemple de leurs princes. Les croisés, pour remercier le prince Constantin de sa bienveillance, lui envoyèrent à leur tour, après la prise d'Antioche, de magnifiques présents et lui conférèrent, par reconnaissance, le titre de Marquis et un grade dans un ordre de Chevalerie.

Constantin, Grand-Prince des Arméniens, soumit à son autorité plusieurs villes-fortes de la Cilicie. Il devint célèbre auprès des Latins et des Grecs, sut gagner leur estime et se rendre digne du respect de leurs princes. Ce fut un prince plein de dignité, généreux et pieux. Il mourut après cinq ans de règne. Il laissa deux fils: Thoros ou Théodore et Léon.

THOROS I.

(A. D. 1100)

Le prince Thoros, fils aîné de Constantin, lui succéda. Il montra plus de dispositions guerrières que son père. Il eut à combattre plusieurs fois contre les Scythes et contre les Grecs et fut toujours vainqueur et leur enleva quelques places-fortes. Il battit continuellement les Grecs et leur prit enfin la ville d'Anazarba, dans laquelle il fit bâtir l'église qu'il mit sous le vocable des Saints-Zoravark, c'est-à-dire des saints qui ont été généraux ou chefs d'armées. Il fit restaurer plusieurs autres églises qui étaient tombées en ruine. Il mit sous son pouvoir presque toute la Cilicie et étendit ses frontières jusqu'à la Méditerranée. Il acquit une grande célébrité. On lui donna le surnom de Seigneur de la Cilicie et la Cilicie fut appelée la terre de Thoros.

Les Grecs furent alors jaloux de la prospérité des Arméniens et le leur firent voir de toutes les façons.

Les Arméniens vécurent en paix en Cilicie jusqu'en l'année 1107, mais cette année-là, les Perses envahirent à l'improviste le pays. Ils étaient venus du côté du Mont Taurus. Ils prirent la ville d'Anazarba et s'emparèrent de toutes ses richesses. Ensuite ils dévastèrent d'autres villes-fortes, emportèrent un immense butin et emmenèrent un grand nombre de prisonniers. Thoros, voulut alors défendre son pays et parvint à arrêter la marche des envahisseurs. Il les força enfin à battre en retraite. C'est alors que les Perses se rejetèrent sur le territoire que gouvernait Basile, surnommé le Voleur, nous avons dit pourquoi. Basile, sans perdre du temps, leva une armée et fondit sur eux. Le combat fut meurtrier. Il poursuivit les fuyards et leur reprit le butin qu'ils avaient fait et les prisonniers qu'ils emmenaient et qu'il renvoya dans leur pays. Il fit présent à Thoros de la plus grande partie du butin repris. Quand ils connurent la vaillante conduite de Basile, les Arméniens en assez grand nombre et les soldats qui avaient servi sous les rois Pacradounis, vinrent se mettre sous son drapeau et augmentèrent la force de son pouvoir.

En 1108, lorsque Daphar, roi des Perses, eut appris la destruction de son armée par Basile, il vint à la tête d'une armée plus nom-

breuse pour se venger de la défaite désastreuse qu'il avait essuyée de la part du brave prince arménien. Il entra dans la province de Hasan-mansour. C'était en plein été, il fit prisonniers un grand nombre de gens de la campagne qui étaient en train de faire la moisson. Puis, il vint assiéger le château de Harthan. Aussitôt Basile réunit ses troupes qu'il divisa en quatre corps dont il confia le commandement à d'intrépides chefs, auxquels il donna l'instruction de se porter de différents côtés pour attaquer l'ennemi simultanément au premier signal. Les Perses furent donc chargés à l'improviste, au même moment et sur tous leurs flancs. Malgré tous les efforts de leur roi, ils ne purent pas résister à cette attaque. Daphar tomba lui-même dans l'action. Ils se débandèrent alors et prirent la fuite. Les Arméniens les poursuivirent, en exterminèrent une quantité, firent leurs chefs prisonniers et leur enlevèrent leur butin. Basile revint ensuite dans sa province.

Deux ans après, la Cilicie fut envahie par les Scythes. Thoros avait pour lieutenants, deux satrapes arméniens, Dicran et Ablassath. Son frère Léon était également avec lui. Il alla avec eux à la rencontre des barbares. Mais, à la première bataille, les Arméniens furent repoussés.

Thoros rallia ses soldats et revint contre l'ennemi. Dans ce deuxième combat, le terrain fut vivement disputé; les deux vaillants officiers de Thoros tombèrent blessés mortellement. Léon, son frère, qui se trouvait auprès d'eux quand ils furent frappés, en ressentit une telle affliction et une telle exaspération, qu'oubliant toute prudence, sans considération du péril, il se précipita furieux sur l'ennemi, les exterminant et les jetant dans l'épouvante. Les Scythes reculèrent devant son impétuosité et s'enfuirent en hâte. La victoire resta à Léon.

Après leur défaite, les Scythes quittèrent le territoire de Thoros et se rejetèrent sur la province de Kharpert, où ils assiégèrent un château-fort, appelé Dzovk. Ce château appartenait à un satrape puissant du nom de Abirad-Bahlavouni, qui était petit-fils d'un illustre prince arménien, Grégoire Makistros et père de Grégoire et de Nersès Chenorhali. Malgré tout ce qu'ils firent, les Scythes ne purent s'emparer du château. Abirad leur résista et leur infligea des pertes énormes. Ils furent forcés de lever le siège et de déguerpir pour d'autres expéditions. Mais le prince Abirad se laissa voir sur les remparts par un soldat ennemi qui s'était caché. Le Scythe lui décocha une flèche qui le précipita du haut du mur. Dans sa chute,

Abirad entraîna une grosse pierre qui l'écrasa. Sa mort consterna les habitants du château, car c'était un prince qu'on entourait de respect et de considération. Basile, son fils, lui succéda dans le gouvernement de ses possessions. Un an après, Basile-le-Voleur mourut. Comme il ne laissa point d'enfants, l'exercice de son autorité advint au satrape Gamsaragan qui se nommait Degha-Basile.

En 1112, les hostilités furent déclarées contre Thoros et les trois fils de Mandalé, ceux-là mêmes qui avaient tué le roi Kakigh. Thoros vint alors pour mettre le siège devant le château de Kisistra, qui était situé sur les confins de son propre territoire dans le pays des Kamirs. Il arriva pendant la nuit; il y embusqua des hommes intrépides et cruels de son infanterie et se retira, avec sa cavalerie, dès le lever du soleil. La garde du fort fut surprise de voir le prince s'éloigner; ils supposèrent qu'il n'avait pas osé attaquer le château et qu'il ne reviendrait plus. Ils se crurent donc très-tranquilles.

Les portes du château furent ouvertes et, sans crainte, le peuple sortait et entrait. Tout à coup, les hommes de Thoros sortirent de leur embuscade, se jetèrent sur tous ceux qu'ils rencontrèrent et les mirent à mort. Thoros qui n'attendait que ce moment, rebroussa chemin

et accourut se joindre à ceux qu'il avait laissés. Ses soldats entrèrent dans la place et passèrent au fil de l'épée tous ceux qui leur résistèrent. Les trois fils de Mandalé furent pris et amenés devant Thoros, qui, les regardant bien en face, leur demanda si c'étaient bien eux qui avaient tué le roi Kakigh, et leur intima l'ordre de lui apporter les habits et l'épée de Kakigh. Les trois frères prétendirent qu'ils ne les avaient pas. Mais quand Thoros les eut menacés de les mettre à la torture, ils les apportèrent aussitôt. À la vue de ces vêtements royaux, Thoros ne put retenir ses larmes. Il demanda encore aux trois frères de lui remettre différents autres objets qui avaient appartenu au malheureux roi qu'ils avaient assassiné. L'un d'eux, sous un prétexte quelconque, s'éloigna avec quelques soldats de Thoros. Tout à coup il s'échappa de leurs mains et se précipita du haut de la forteresse et se brisa le crâne.

À la nouvelle de la fin violente de leur frère, les deux autres assassins de Kakigh poussèrent des cris et prétendirent que les soldats de Thoros l'avaient tué. L'un des deux parla même à Thoros sur un ton hautain. Le prince donna l'ordre de le bâtonner. Il dit alors à Thoros : « Quoi ! tu es Arménien et tu oses faire bâtonner des princes grecs ! » Thoros ne pouvant retenir

sa colère, s'écria : « Vous ! gens lâches et sanguinaires, vous avez osé assassiner un roi, et, moi, je n'aurai pas le droit de châtier ses assassins ! » Et, saisissant un gros bâton, il en frappa lui-même le Grec de tels coups qu'il le lui brisa sur la tête et l'étendit mort. « Vous n'êtes pas dignes de périr par le fer, vous ne méritez que le bâton. » Il fit garrotter le troisième frère et l'emmena avec lui. Il fit piller le fort, et la ville où il laissa des troupes et retourna à Vahga, emportant des images des saints et des croix d'une grande richesse.

Après un règne de 23 ans, Thoros, Grand-Prince des Arméniens, mourut en 1123, sans laisser d'enfants.

LÉON I.

(A. D. 1123)

Après la mort de Thoros, le gouvernement de la Cilicie revint à son frère Léon I. À peine sur son trône, celui-ci ne songea qu'à reprendre toutes les villes que les ennemis avaient enlevées à Thoros. Il réunit autant de troupes qu'il lui fut possible, vint assiéger la ville de Mamestie et s'en rendit maître. Il visita tous ses États et vint jusqu'à Tarsus. Il reprit aux ennemis toutes les villes et places-fortes dont ils s'étaient emparés, et prouva partout qu'il était redoutable. Son nom devint si célèbre que Léon fut la terreur des ennemis des Arméniens et que les Grecs évitèrent toute contestation avec lui.

Le Comte d'Antioche, Roger, faisait le siège de la ville d'Azaz qui appartenait aux Sarrasins. Il y avait trente jours qu'il l'assiégeait sans pouvoir s'en emparer. Comme il était lié d'amitié avec Léon, il lui fit demander s'il voulait l'aider dans son entreprise. Léon accourut

avec son armée. Le jour suivant, les Sarrasins firent une sortie en masse pour repousser les Latins. Léon se porta à leur rencontre, les battit complètement et les repoussa jusqu'aux portes de la ville. Alors, Arméniens et Latins donnèrent ensemble l'assaut et se rendirent maîtres d'Azaz. Le comte Roger donna alors à Léon une grande partie du butin et Léon revint en Cilicie.

Les hauts-faits de Léon furent connus partout et lui acquirent une immense réputation. Les étrangers l'entouraient du plus grand respect. On commençait à le considérer comme un roi et à en lui donner le nom, bien qu'il n'eût jamais été sacré. Ce fut son neveu, Léon II, qui fut, lui, sacré roi des Arméniens.

Roger vint à mourir et le comte Bohémond lui succéda en 1130. Celui-ci fut jaloux de la gloire de Léon. N'osant pas lui faire ouvertement la guerre pour le mettre sous sa suzeraineté, il usa de ruse pour le faire tomber sous son pouvoir. Il l'invita à une entrevue, se saisit de sa personne et le fit enfermer dans une forteresse. Après deux mois d'internement, Léon put obtenir la liberté en livrant à Bohémond les villes de Mamestie et d'Adana, le château appelé le Roc de Sarvant et soixante mille pièces de monnaie. En outre, pour lui donner

une garantie qu'il ne lui ferait pas la guerre, il lui donna pour otage l'un de ses fils.

Malgré cela, Léon, une fois libre, voulant se venger de ce qui lui avait été fait, fondit sur les places que Bohémond lui avait extorquées, les reprit toutes et traita si mal les Latins qu'ils furent obligés d'appeler à leur secours le roi de Jérusalem du nom de Fulk. Plusieurs batailles furent livrées et le sang coula à flots. Léon fut toujours vainqueur. À la fin, les Latins voulurent faire la paix avec lui. Ils eurent recours pour cela au comte d'Édesse, Josselin, dont Léon avait épousé une parente. Par son intervention, ils obtinrent la paix. Les princes latins rendirent son fils au prince arménien et s'engagèrent à ne plus avoir de contestation avec les Arméniens.

L'empereur Jean Porphyrogénète, ayant été informé que Léon s'était emparé de quelques villes de l'Isaurie et que, de jour en jour, le prince d'Arménie devenait plus puissant, lui déclara la guerre en 1137. Il mit sur pied toutes les forces grecques auxquelles il adjoignit des troupes mercenaires des autres nations et marcha sur la Cilicie.

Quand Léon aperçut l'immense armée qui venait lui faire la guerre, comme il n'avait plus à compter sur l'aide de ses satrapes qui s'étaient

éloignés de lui, il emmena sa femme et ses deux fils, Roupén et Thoros, et se retira dans un endroit situé sur des montagnes où les Grecs ne pouvaient pas l'atteindre. L'empereur vint à le savoir et le fit poursuivre par un fort détachement de soldats, afin de l'empêcher de revenir l'attaquer en cas où il parviendrait à recruter une armée.

Jean Porphyrogénète, s'avançant dans le pays, s'empara des villes de Mamestie, Tarsus et Adana. Ensuite il détacha de sa formidable armée un corps puissant qu'il envoya assiéger Anazarba, ville magnifiquement fortifiée et bâtie sur une colline. Mais les habitants de cette ville avaient le caractère guerrier, ils firent une sortie, tombèrent sur les Grecs et les défirent. Alors l'empereur vint l'assiéger avec toute son immense armée. Pendant trente-sept jours il donna des assauts, mais les habitants ne cessèrent de se défendre avec courage et purent incendier les béliers et les balistes de l'ennemi. Les Grecs finirent pourtant par faire une brèche dans le mur. Alors il se livra un combat terrible et acharné. Pied à pied les Arméniens défendirent la place; les femmes même avaient pris part à la défense de la ville. Mais les Arméniens furent obligés de se retrancher dans la citadelle. Les Grecs vinrent en faire aussitôt le siège. Quand

les Arméniens virent qu'il ne leur serait pas possible de soutenir la résistance et qu'ils allaient tomber dans les mains de l'ennemi, ils sortirent courageusement, s'ouvrirent un passage à travers les rangs des assiégeants et s'enfuirent de la ville.

L'empereur, maître d'Anazarba, vint assiéger le château de Vahga que commandait, à cette époque, le prince Constantin, de la famille des Roupéniens. Constantin était d'une force extraordinaire et très-exercé dans les affaires de guerre, malgré son héroïque défense, le château fut pris par les Grecs. Constantin fut fait prisonnier, enchaîné et conduit à Constantinople.

En même temps, le détachement qui poursuivait le prince Léon, arriva aux montagnes où le prince s'était retranché et lui en intercepta tous les passages. Léon fut alors bloqué complètement. Ne pouvant plus se procurer de vivres, il fut obligé de se rendre et de se livrer avec sa femme et ses fils. Tous furent garrottés et amenés devant l'empereur qui les fit conduire, chargés de leurs chaînes, dans un endroit sûr, où il les interna.

Jean Porphyrogénète licencia toutes les troupes arméniennes restées en Cilicie, il donna des gouverneurs grecs au pays et leur laissa douze mille hommes pour les protéger. Cela eut lieu

en l'année 1137, la quinzième du gouvernement de Léon.

L'année suivante, l'empereur eut compassion du prince arménien; il lui rendit la liberté, ainsi qu'à sa femme et à ses deux fils, mais il les retint près de lui et leur fit donner des appartements dans le palais impérial. Ils mangeaient à la table de l'empereur et lorsque celui-ci sortait pour se promener, il se faisait accompagner d'eux qui le suivaient à cheval.

Un jour, l'empereur se rendit à la salle de bain avec Léon. Roupén, fils de celui-ci, qui était au service de Jean Porphyrogénète, voulut donner à ce dernier une preuve de sa force. Il prit un grand bassin de marbre rempli d'eau chaude et scellé au pavé dans un coin de la salle. Quatre personnes n'auraient pu soulever ce bassin, qu'il prit dans ses mains comme si ce n'eût été qu'un vase léger, l'emporta et le mit devant l'empereur. L'empereur et l'assistance en furent si surpris qu'ils le traitèrent de nouveau Samson. Quelques personnages malintentionnés de l'entourage de Porphyrogénète, desservirent Roupén auprès de leur souverain. Ils le calomnièrent et firent naître des soupçons dans l'esprit de l'empereur qui lui fit crever les yeux. Roupén en mourut et l'empereur craignant que Léon ne voulût un jour ou l'autre

venger la mort de son fils, fit enchaîner Léon et son second fils Thoros et les fit mettre en prison. Léon mourut en prison l'année suivante. L'empereur prit alors Thoros en pitié, il lui rendit encore la liberté, mais le garda auprès de lui comme auparavant.



THOROS II.

(A. D. 1142)

Thoros demeura à Constantinople jusqu'à la mort de l'empereur Jean Porphyrogénète qui advint un an après celle de l'infortuné prince Léon. Lorsque Manuel Comnène monta sur le trône du Porphyrogénète, Thoros forma la résolution de s'évader et de retourner en Cilicie ; mais il ne put exécuter immédiatement son projet. D'abord, parce que les Scythes avaient envahi l'Arménie et y jetaient la désolation ; ensuite, parcequ'une dame grecque de haute lignée s'était éprise de lui et l'avait décidé à l'épouser en lui offrant tous ses trésors. Mais l'année suivante, son épouse étant décédée, Thoros prit ses trésors, s'embarqua en secret et comme un simple marchand et se rendit sur les côtes voisines d'Antioche. Delà il gagna la Cilicie et s'enfonça dans les montagnes de Taurus. C'est alors qu'il se présenta à un prêtre, près duquel il se fit reconnaître pour le fils du malheureux prince Léon. Ce prêtre le cacha dans sa propre maison.

En 1144, beaucoup d'Arméniens qui fuyaient la persécution des Grecs, s'étaient réfugiés dans les montagnes de Taurus. Tous haïssaient les Grecs à cause de leur tyrannie et ne cherchaient que l'occasion de se venger et de reconquérir leur liberté. Le prêtre, chez qui demeurait Thoros, connaissait cela. Il réunit dans sa maison les principaux de ces Arméniens et les informa que le fils de Léon était dans la montagne. Ils voulurent le voir et, partageant avec enthousiasme son désir de chasser les Grecs de la Cilicie, il lui levèrent une armée de dix mille hommes. Thoros se mit à leur tête et engagea la guerre avec les oppresseurs. Il reprit les châteaux de Vahga et d'Amouda. Anazarba, Adana, Sis, Arioudz-Pert et Partzer-Pert furent successivement enlevés aux Grecs. Thoros put alors s'asseoir sur le trône de ses aïeux.

Quelque temps après, le prince d'Aleppo prit Édesse aux Latins. Stépan et Meleh, les deux plus jeunes frères de Thoros, étaient restés avec leurs parents maternels à Édesse pendant que Thoros était captif à Constantinople avec son père, sa mère et celui de ses frères à qui l'empereur avait fait arracher les yeux. Aussitôt qu'Édesse fut prise, ces deux princes parvinrent à s'échapper et à rejoindre Thoros qui leur confia des postes de haute confiance.

Lorsque l'empereur Comnène eut été informé des succès de Thoros et des Arméniens, il leva une grande armée qu'il mit sous le commandement de son cousin Andronic-César et qu'il envoya en Cilicie. Andronic avait l'ordre d'en chasser tous les Arméniens.

À son arrivée, Andronic envoya dire à Thoros qu'il était envoyé par l'empereur pour l'enchaîner comme il avait été fait auparavant à son père. Thoros se prépara alors à le recevoir et à lui tenir tête. Il aposta son infanterie près d'un défilé par où les Grecs devaient passer. Puis, avec sa cavalerie, il se porta sur les derrières de ceux-ci afin de leur couper toute retraite. Aussitôt que les troupes impériales arrivèrent au défilé où les Arméniens se tenaient en embuscade, elles furent attaquées soudainement de front et par derrière et le carnage commença. Une multitude de Grecs furent faits prisonniers, parmi lesquels un grand nombre de leurs princes. Andronic put cependant arriver à s'échapper, mais non sans peine, et il avertit Comnène de la défaite que les Arméniens venaient de lui infliger.

L'empereur fut profondément affecté de ce terrible désastre, surtout à cause des princes qui étaient tombés dans les mains de Thoros. Il envoya des ambassadeurs pour traiter de

leur rançon. Quand ces ambassadeurs dirent l'objet pour lequel ils venaient de la part de Comnène, Thoros leur répondit: « Sont-ils donc si précieux les prisonniers que j'ai faits que l'empereur m'offre une rançon pour eux ! » Les ambassadeurs ne dirent mot. Thoros reprit: « À combien estimez-vous ceux que vous me demandez ? » À cette question les ambassadeurs restèrent interdits. S'ils donnaient une grande valeur aux prisonniers, il leur faudrait payer une rançon en rapport avec ce qu'ils auraient avancé; s'ils prétendaient qu'ils valaient peu, ils rabaissaient trop les princes grecs. Ils répondirent à Thoros que c'était à son appréciation qu'ils s'en remettraient. Thoros leur dit alors: « Si je faisais cas de leurs personnes, je ne vous les rendrais pas. Donnez-moi donc ce que vous voulez et emmenez avec vous mes prisonniers. » Les ambassadeurs se consultèrent entre eux. Ils pensèrent qu'il valait mieux pour l'honneur des princes grecs offrir une forte rançon pour les racheter. Ils firent donc apporter à Thoros, en présence de sa nombreuse suite, de grands trésors.

Le prince Thoros ordonna immédiatement de les distribuer à ses soldats. Les ambassadeurs surpris de cette munificence, lui demandèrent pourquoi il donnait tant de trésors à de vils

soldats. Thoros leur répondit en souriant de mépris : « Je récompense ainsi mes soldats pour les encourager à se saisir encore de vos princes préférés et à me les amener en chaînes. »

Les ambassadeurs rapportèrent tout cela à l'empereur, qui comprit qu'il n'avait pas à garder l'espoir de soumettre jamais Thoros à son autorité et qui prit le parti de lui demander la paix par l'entremise du comte d'Antioche. Cependant il reçut de Thoros à titre de présent la ville d'Anazarba et y mit un gouverneur grec. Peu de temps après, les hostilités recommencèrent entre les Grecs et les Arméniens. Thoros fut encore vainqueur et il leur enleva la ville d'Anazarba qu'il leur avait donnée et celle de Mamestie avec toute sa province.

L'empereur envoya de nouveau contre lui Andronic avec une armée puissante. Andronic vint assiéger Mamestie où se trouvait Thoros. Pendant quelques jours, celui-ci ne fit que se défendre. Mais une nuit qu'il pleuvait à verse, il fit une sortie avec ses troupes et se jeta sur les Grecs. Il mit l'épouvante dans leurs rangs, et fit encore un grand nombre de prisonniers parmi lesquels se trouvaient encore plusieurs princes. Andronic prit encore la fuite et Thoros rendit aux Grecs les princes qu'il avait fait captifs de la même façon que la première fois.

Vers 1146, les Scythes recommencèrent leurs invasions en Arménie et désolèrent les provinces de Kharpert et de Marache, ravageant tout et harcelant continuellement les habitants de ces pays. En 1154, ils vinrent jusqu'aux montagnes noires et jusqu'aux plaines de la Cilicie. Mais en Cilicie, Thoros les arrêta et les contraignit à rebrousser chemin.

En 1156, le prince Stépan, propre frère du prince Thoros, se révolta et devint indépendant. Il se mit à la tête d'une légion d'hommes déterminés, marcha sur Marache et soumit toute la contrée. Mais, à son retour, les Grecs avec qui il avait à faire auparavant et qui le haïssaient, lui tendirent une embûche et le firent prisonnier. Ils voulurent tirer vengeance de toutes leurs défaites en lui infligeant une mort cruelle. Ils lui lièrent les mains et les pieds et le jetèrent vivant dans une cuve d'eau bouillante. Il laissa deux fils, nommés Roupén et Léon qui, par la suite, régnèrent tous deux en Cilicie.

Quand ils apprirent la mort horrible de leur frère, Thoros et Meleh se mirent en campagne pour se venger des Grecs et leur détruisirent bien des villages. Ensuite, ils descendirent dans l'île de Chypre, se servant pour cela de plusieurs navires qu'ils prirent aux Grecs. Il ravagèrent l'île et firent un grand nombre de prisonniers

auxquels ils coupèrent le nez et les oreilles et qu'ils envoyèrent, ainsi mutilés, à Constantinople. L'empereur, exaspéré à la vue de cette multitude de gens mutilés, envoya contre Thoros une armée formidable. Celui-ci, étant aidé de son frère Meleh, bondit sur l'armée des Grecs et, comme il avait à cœur de se venger sur le général qui la commandait, de la mort de son frère Stépan, parce qu'on lui avait dit que c'était ce général lui-même qui avait ordonné cette mort, ce fut en furieux qu'il se battit. Dix mille Grecs tombèrent sous les coups de Thoros et de Meleh. Leur général Andronic fut tellement serré de près qu'il fut obligé d'implorer la paix par l'intermédiaire du roi latin de Jérusalem, en déclarant qu'il n'était pas l'auteur de la mort de Stépan. Ce ne fut même qu'en livrant des trésors immenses à Thoros qu'il en put obtenir de lui que la liberté lui fût laissée.

Après avoir en vain tenté bien d'autres fois de vaincre Thoros, l'empereur se décida à marcher en personne, à la tête de toutes ses forces réunies contre le prince arménien. Il entra en Cilicie, mais après plusieurs rencontres, la paix fut signée entre eux deux. Thoros se rendit auprès de Comnène qui l'honora du titre de Pansebaste. Quelques années après, Thoros mourut après avoir gouverné la Cilicie pendant

vingt-quatre ans. Il laissa un fils encore tout jeune, qu'il mit sous la tutelle de son beau-père Thomas le Bail, personnage très-renommé qui était natif d'Antioche. Celui-ci fut Régent de la Cilicie pendant un an.

MELEH ET ROUPÉN II.

(A. D. 1168)

À la mort de Thoros, Meleh, son frère, qui s'était jadis révolté contre lui et qui, depuis, vivait à Alep, prit à sa solde la cavalerie du gouverneur de cette ville et se rendit en Cilicie. Thomas le Bail et les satrapes ne voulurent pas le reconnaître comme leur prince. Meleh en devint furieux et se mit à ravager le pays avec ses mercenaires, mais les princes du pays le repoussèrent toujours. Il revint alors à Alep, y leva des troupes plus nombreuses et se mit en route pour conquérir la Cilicie. Les Chefs arméniens ne se sentant pas en état de lui résister, comprenant du reste que le pays ne serait jamais tranquille s'ils ne l'acceptaient pour prince, se résignèrent et le proclamèrent leur souverain au lieu du jeune fils de Thoros. Thomas le Bail, craignant alors pour sa vie, se réfugia à Antioche. Un peu après, le fils de Thoros fut tué. Meleh, après avoir assuré son autorité sur la Cilicie, s'adonna à une vie de débauche. Ses soldats le prirent en mépris, se

révoltèrent et le mirent à mort. Il avait été prince du pays pendant cinq ans.

Alors, les satrapes se rassemblèrent et décidèrent de faire venir à Sis, le prince Roupén, fils aîné de Stépan, frère de Thoros et de Meleh. Roupén et son frère Léon se trouvaient auprès du prince arménien Pagouran. Pagouran ayant reçu de grands bénéfices de Stépan, leur père, s'était chargé, par reconnaissance, des soins de leur éducation. Roupén se rendit à l'invitation des satrapes arméniens et s'en vint à Sis. Il y fut proclamé Grand-Prince des Arméniens et successeur de Meleh, en 1174. Ce prince était d'un caractère fort doux et fut aimé par tous ses sujets. Il épousa une jeune latine qui lui donna deux filles.

Vers 1182, la guerre éclata entre les Arméniens et les Grecs; Roupén assiégea et prit les villes de Tarsus et d'Amista, qui, quelque temps auparavant, étaient tombées au pouvoir des Grecs. Héthoum Sébaste, frère de Nersès de Lampron et gendre de Thoros II., que les Grecs avaient nommé gouverneur de la forteresse de Lampron, en entendant parler des succès de Roupén en fut jaloux. Roupén, irrité de cette jalousie, vint assiéger le fort de Lampron. Il voulait forcer Héthoum à lui rendre le fort et à reconnaître son autorité au lieu de

servir les Grecs. Le siège dura plus d'une année. Héthoum, n'en pouvant plus, finit par prier Bohémond, prince latin d'Antioche, de lui venir en aide. Celui-ci craignant de rencontrer Roupén sur le champ de bataille, l'invita traitreusement à un dîner dans un certain endroit. Roupén, sans aucun soupçon du guet-apens qui lui était tendu, accepta l'invitation. Comme il était assis au festin, sur un signe de Bohémond, on se saisit de sa personne et il fut mis en prison.

Léon fut profondément affligé lorsqu'il apprit que son frère était prisonnier. Craignant qu'en attaquant le Comte d'Antioche, celui-ci ne vînt mettre à mort Roupén, il prit le commandement des troupes et poussa tellement le siège de Lampron que Héthoum, à toute extrémité, pour sauver son existence et sa ville, fut forcé de demander la liberté de Roupén au comte Bohémond. Roupén fit, un peu après, la paix avec le gouverneur de Lampron.

Roupén II, après avoir gouverné les Arméniens avec douceur, sagesse et prudence pendant onze ans, assembla tous les satrapes arméniens et résigna le pouvoir à son frère Léon en 1185. Il se retira de la société du monde et se fit religieux. Il se retira dans le couvent appelé Trazargh où il mourut quelque temps après.

LÉON II.

(A. D. 1185)

Ce prince fut remarquable par sa sagesse et sa piété et contribua beaucoup au bonheur de ses sujets. Il repoussa les limites de ses États au delà du Mont Taurus. Il avait d'abord fixé sa résidence à Tarsus, mais, plus tard, il la transféra à Sis.

Il n'y avait qu'un an qu'il était au pouvoir, quand Roustom, Sultan d'Iconium, envahit la Cilicie à la tête d'une armée redoutable. Léon alla courageusement à sa rencontre et, malgré le petit nombre de ses troupes, il le défit. Roustom se disposait à venir attaquer Léon, quand il fut surpris par une mort subite. C'est sous sa tente qu'il expira et son armée, attaquée à son tour, fut mise en pièces. Les Arméniens en recueillirent un immense butin.

Quelque temps après, Léon conquit le pays d'Isaurie, prit aussi la province d'Arassus et s'empara de la grande forteresse de Baghras. Ensuite, il envahit la Syrie et s'empara de la ville d'Adalia et de quelques autres places. De

là il vint mettre le siège devant Césarée, en Palestine. Il allait s'en rendre maître quand le gouverneur de la ville lui donna de riches présents pour le décider à lever le siège. Il fit la paix avec lui et quitta la place. Au dire d'un historien arménien, Léon prit, en fort peu de temps, soixante-douze châteaux-forts. Il fit construire, en Cilicie et dans ses alentours, quelques autres châteaux et fit presque rebâtir entièrement la ville de Sis.

Ensuite, il s'occupa des améliorations à apporter dans ses États. Il fit construire des hôpitaux et des maisons de refuge pour les pauvres et restaura tous les châteaux qui tombaient en ruine.

Ce prince fut le plus grand et le plus célèbre de tous les princes de la branche des Roupéniens, au point de vue politique comme au point de vue religieux.

C'est à la même époque que Youssouf Saladin d'Alep, se rendit célèbre aussi. Il envahit l'Égypte et la soumit à son joug. Puis il marcha contre les Latins de la Palestine, les défit et leur prit la ville de Jérusalem en 1187. Il y avait quatre-vingt-huit ans que les Latins l'avaient en leur pouvoir. Les Arméniens qui résidaient dans cette ville, obtinrent de Saladin, en lui donnant d'immenses trésors, le beau monastère de S. Jacques.

Quand on apprit, en Europe, la prise de Jérusalem par les Sarrasins, les Latins se croisèrent et, sous le commandement de l'empereur Frédéric, se rendirent en Palestine pour la reconquérir. C'est à cette occasion que le pape Célestin III, écrivit au prince Léon et au patriarche Grégoire de prêter assistance à leurs frères, les chrétiens d'Europe.

Les Latins arrivèrent en Asie l'année 1190 et s'emparèrent de la ville d'Iconium. C'est de cette ville que l'empereur Frédéric écrivit au prince Léon pour lui demander de l'aider dans son entreprise. Léon envoya aussitôt des provisions de vivres en abondance, car cela manquait déjà dans le camp des Latins au point que beaucoup d'entre eux, pour ne pas mourir de faim furent forcés de manger leurs chevaux.

Frédéric remercia Léon de sa générosité et lui promit de lui conférer la dignité royale. Un peu après, les Latins se trouvèrent aux frontières de la Cilicie, le prince Léon en compagnie de Grégoire, patriarche des Arméniens, et d'une nombreuse suite de princes et d'évêques, se mit en route pour aller saluer l'empereur. Mais, avant leur arrivée au camp des Latins, l'empereur, ayant voulu se baigner dans une rivière de la Séleucie, se noya. Les Latins, malgré la perte de leur chef, n'en continuèrent

pas moins leur chemin et entrèrent en Cilicie où ils se reposèrent quelques jours, recevant de la part des Arméniens de grandes marques de sympathie et d'amitié. Un des évêques latins, escorté d'un corps de mille cavaliers, se rendit à Tarse et demeura chez un des plus célèbres évêques de l'Arménie, Nersès Lampronatzi. Celui-ci apprit de l'évêque latin le règlement de la cérémonie du couronnement de l'empereur et la traduisit en arménien afin qu'au couronnement du prince Léon, comme roi des Arméniens, la cérémonie fût réglée selon l'étiquette latine. Malheureusement, à cause de la mort de l'empereur, à cause aussi de la hâte que les Latins avaient de se rendre en Palestine, Conrad, fils de Frédéric, ne put exécuter la promesse que son père avait faite à Léon de le couronner roi des Arméniens.

Or, Léon, remarquant la prospérité et l'état florissant de ses États, se prit à désirer d'être sacré roi publiquement. Il envoya alors des ambassadeurs au pape Célestin III et à Henri VI, fils aîné de l'infortuné Frédéric, empereur d'Allemagne, pour leur rappeler la promesse qui lui avait été faite par Frédéric. Henri accéda de suite à la demande de Léon et signifia son consentement au pape. Celui-ci dépêcha Conrad, évêque de Mayence, en Cilicie,

à qui il remit la splendide couronne royale qui était destinée à Léon. En même temps, l'empereur envoya au roi d'Arménie un magnifique étendard sur lequel était brodé un lion rempant, pour faire allusion au nom de Léon. Cette image héraldique figura, depuis lors, sur les bannières des rois de l'Arménie et remplaça l'ancienne qui représentait un aigle, une colombe et un dragon.

À son arrivée en Cilicie, Conrad pria Léon et le patriarche Grégoire d'acquiescer aux trois conditions que le Pape voulait faire accepter par tous les vrais chrétiens; 1. De célébrer les grandes fêtes de l'Église les mêmes jours que tous les autres chrétiens; 2. De réciter les offices en présence du peuple dans l'église et de ne pas laisser, pendant la sainte messe, le peuple hors de l'église; 3. De ne pas rompre le jeûne les veilles de Noël et de Pâque. L'observation de ces clauses, leur dit Conrad, devant écarter les dissensions qui pouvaient exister entre l'église Romaine et l'église Arménienne. Léon y consentit et douze évêques arméniens prêtèrent le serment d'exécuter ces conditions. Cela conclu, Léon et le patriarche Grégoire lancèrent des invitations partout où se trouvaient des Arméniens. Aussitôt, un concours immense de peuples accourut de toute part dans la ville

de Tarse. Il se trouva là des ecclésiastiques et des laïques, les princes les plus distingués, des satrapes, des généraux, des évêques, des prêtres, des bourgeois et des soldats. La ville de Tarse était en fête et la joie et l'enthousiasme dans le cœur de tous. Là, publiquement, dans l'église de S.te Sophie, en présence d'une foule innombrable, le patriarche Grégoire sacra solennellement Léon, roi de tous les Arméniens, en l'an 1198, le six du mois de Janvier, jour de l'Épiphanie. Ce fut une fête nationale, et le cœur des Arméniens, si longtemps éprouvé, s'ouvrit encore une fois à l'espoir d'un heureux avenir.

Léon était aimé et respecté partout, et quand les nations voisines apprirent cet événement, toutes s'en réjouirent. Le puissant calife de Bagdad envoya des ambassadeurs au roi d'Arménie pour le congratuler et les fit accompagner des plus magnifiques présents. Alexis lui-même, empereur des Grecs, lui envoya une magnifique couronne richement ornée de nombreuses pierres précieuses. « Nous étions plus près de toi, lui dit-il, dans la lettre qu'il lui adressa à cette occasion, que le prince d'Allemagne et nous aurions pu te rendre de plus grands honneurs, mais puisque tout a réussi, nous n'avons qu'à nous en réjouir et te féliciter.

Nous voulons te mettre au front une double couronne et nous désirons sincèrement t'avoir pour notre ami et notre allié. »

Le roi d'Arménie, désormais solidement établi sur son trône, voyant son royaume jouir de la plus parfaite tranquillité, songea à doter le pays d'institutions diverses. Mais la reine vint à mourir, comme il allait se mettre à le faire. Il se remaria quelque temps après et prit pour femme la sœur de Guy, roi de Chypre. Elle le rendit père d'une fille, nommée Zabel, que quelques écrivains appellent Élisabeth.

Kaïkayouz, sultan d'Iconium, ayant appris l'amitié de Léon et des Latins, vint envahir la Cilicie et prit la forteresse de Pertounk dont il fit prisonnier le gouverneur Grégoire. Ensuite, il assiégea le château de Gaban. Léon se hâta de prendre les armes et de courir à sa rencontre. Les Arméniens se précipitèrent sur les Sarrasins sans attendre l'ordre de leur roi. Le sultan qui avait parfaitement formé son ordre de bataille, reçut froidement la charge des Arméniens. Puis, divisant son armée en quatre corps, il cerna les Arméniens et les défit complètement. Beaucoup furent tués et beaucoup furent faits prisonniers.

Léon n'en perdit pas courage: il rallia ses troupes éparses, augmenta son armée de légions

de renfort, et pour faire diversion, se rendit, par des chemins ignorés, en Lycaonie qui appartenait alors au sultan d'Iconium. Il y dévasta les villes et les villages et emmena les habitants en esclavage.

Le sultan d'Iconium, se hâta de lever le siège de Gaban et courut en Lycaonie quand il apprit que Léon ravageait cette province. Mais il fut consterné à la vue de la dévastation du pays et demanda à Léon de conclure la paix. L'un rendit à l'autre les prisonniers qu'il avait faits.

En 1202, le sultan d'Alep, fils de Nour-Eddin, jaloux des hauts-faits et de la gloire de Léon, vint, avec une armée nombreuse, sur les frontières de la Cilicie. C'était pendant les fêtes de Pâque. Il lui envoya dire que s'il ne se reconnaissait pas son tributaire, il allait dévaster ses États et passer au fil de l'épée tout son peuple. Léon apprit par ses espions la démarche du sultan et l'objet de la mission de ses envoyés; il donna l'ordre à deux de ses chefs d'aller à la rencontre de ces derniers, de leur servir de guides et de retarder leur arrivée en leur faisant prendre de longs détours. En même temps, lui-même courut sur le camp des Sarrasins. Pendant que le Sultan attendait le retour de ses envoyés, Léon arriva avec sa vaillante armée,

et, sans laisser à celui-là le temps de se reconnaître, il tomba sur lui, le battit, fit un carnage des Sarrasins et mit en fuite toux ceux qui échappèrent à la fureur de ses intrépides soldats. Parmi les fuyards, se trouvait le Sultan lui-même. Après avoir pillé le camp, il fit enlever les tentes et les étendards des Sarrasins et rentra victorieux dans sa capitale. Une fois là, il fit dresser les tentes de ses ennemis près des bords du fleuve. Il installa aussi son propre camp tout près de là. Les tentes qu'il avait fait enlever furent montées de la même façon qu'au camp des Sarrasins, et leurs étendards plantés également devant ces tentes. Quand tout fut prêt, il fit amener devant lui les envoyés du Sultan. Ceux-ci, qui ne savaient rien de ce qui s'était passé, furent surpris et épouvantés de voir leurs tentes et leurs étendards tout près du camp des Arméniens. Lorsqu'on les eut informés de ce qui avait eu lieu, ils se jetèrent aux pieds du roi Léon et le supplièrent d'épargner leurs jours. Léon leur laissa généreusement la liberté, mais il exigea qu'ils vinssent lui apporter le tribut qu'ils étaient venus lui réclamer.

Quelque temps après, Léon partit pour Chypre. Il allait rendre visite à son beau-frère. Ses ennemis ayant appris son départ, prirent

la mer sur leurs navires et se tinrent aux aguets pour le surprendre à son retour et le faire prisonnier. Léon s'embarqua sur un petit bâtiment pour revenir chez lui. Mais il n'était pas encore loin des côtes de Chypre qu'il s'aperçut qu'on lui donnait la chasse. Il revint en arrière, prit quelques navires que les Latins lui offrirent et se mit à poursuivre les ennemis. Il vit le vaisseau sur lequel était précisément le chef de ceux qui voulaient se saisir de sa personne; il aborda ce vaisseau et le coula avec tout son équipage. Après ce succès heureux, il se remit en route pour la Cilicie. Avant son retour, Héthoum, prince de Lampron et frère de l'illustre évêque Nersès Lampronatzi, se révolta. Avec quelques satrapes qui s'étaient faits ses partisans, il vint troubler la Cilicie. Léon voulant apaiser cette révolte au plus vite, le fit prier amicalement de se tenir calme et lui promit de donner en mariage à son fils Ochine III, la fille cadette de son propre frère Roupén. Avec ce stratagème, il réussit à surprendre Héthoum et ses deux fils Ochine et Constantin, qu'il fit enchaîner et garder auprès de lui. C'est ainsi qu'il se rendit maître de Lampron et de Babéron qui appartenaient à ce prince. Il fit résider sa propre mère à Lampron et jura qu'il ne confierait plus le fort et la

ville à aucun de ses princes, mais qu'il les réserverait pour la deuxième résidence de la cour royale. À chaque instant, comme cette place était magnifiquement fortifiée et imprenable, ses princes se révoltaient et faisaient cause commune avec les Grecs.

Le patriarche Grégoire qui était proche parent de Hétoum, vint implorer le roi en sa faveur et obtint que la liberté lui fût rendue ainsi qu'à ses deux fils. Mais Léon ne lui restitua pas Lampron et le fit demeurer à Sis.

En 1207, une grande question s'agita entre le roi Léon et les Latins relativement à la succession du Comté d'Antioche. Léon, ne pouvant pas arriver à faire reconnaître les droits d'un de ses parents sur ce Comté et les Latins s'étant soulevés contre lui à ce sujet, expulsa de la Cilicie tous les Latins qui s'y trouvaient, tant laïques qu'ecclésiastiques avec leurs évêques eux-mêmes. Il envahit les pays d'Antioche et de Tripoli et fit prisonniers beaucoup de princes latins qu'il fit enchaîner. Il causa tant de préjudice aux Latins et les mit dans une situation telle qu'ils ne purent ni lui faire résistance ni calmer son irritation. Mais, comme ils savaient quel respect Léon avait pour le Pape et ses décisions, ils écrivirent à celui-ci pour l'informer de tout ce qui leur était fait par le roi d'Ar-

ménie. Il écrivirent aussi à l'empereur d'Allemagne. L'empereur d'Allemagne et le Pape intervinrent alors auprès de Léon pour qu'il fît la paix avec les Latins. Léon demeura inexorable et ne se départit pas de sa détermination. Enfin, l'Archevêque d'Antioche assembla un conseil et finit par faire consentir les princes du comté à accepter pour chef, le prince Roupén, le parent du roi arménien. On envoya alors avertir Léon, qui se rendit en grande pompe à Antioche avec son parent, le prince Roupén. Il entra dans la ville au son des fanfares et des chants, et au milieu des acclamations de tout le peuple et fit asseoir Roupén sur le siège des Seigneurs d'Antioche. Il fit prêter le serment d'obéissance à tous les princes, les généraux, les officiers et les soldats. Après cela, il retourna en Cilicie.

Ensuite, il manda des Ambassadeurs à l'empereur d'Allemagne, Othon IV, pour le prier de proclamer Roupén roi d'Antioche. Othon, donna son adhésion et envoya à Léon une couronne pour qu'il la déposât sur le front de Roupén et qu'il fit de celui-ci son vice-roi. Mais Léon ne voulut jamais permettre au clergé latin de rentrer en Cilicie et ce ne fut que longtemps après que cette défense fut levée et que les prêtres latins purent s'introduire sur ce territoire.

Léon était alors à l'apogée de sa puissance et de sa gloire. Son nom était devenu fameux et son pouvoir était reconnu de la Cilicie à l'Euphrate, de la Lycaonie à la Quatrième-Arménie. Il tomba malade et, son mal empirant, il comprit que sa dernière heure était proche et que tout allait finir pour lui. Il fit venir auprès de son lit le Pontife arménien, tous les satrapes et les Grands de son royaume. Comme il n'avait point de fils, mais seulement une seule fille nommée Zabel et âgée de seize ans, lorsque tout le monde fut réuni à ses côtés, il dit: « Voilà mon heure dernière qui va sonner; comme je n'ai point de fils pour me succéder, je vous recommande ma fille Zabel, c'est elle que vous placerez sur le trône. » Tout le monde aimait et respectait Léon, tout le monde accepta Zabel pour souveraine.

Le roi Léon, dont la renommée couvrait le monde, fut réellement un grand roi. Léon fut grand parmi les grands de son temps, qui, certes, n'en manquait pas; il sut faire respecter le nom arménien. Il fit sa patrie grande et forte et prospère. Il connut son peuple et sut l'apprécier. Par l'énergie de son caractère, par sa politique adroite, il commanda le respect et l'admiration de tous ses sujets.

Léon sur son lit de mort, avait fait venir sa

fille Zabel auprès de lui, il la remit entre les mains du patriarche et de deux des principaux princes du Royaume. L'un se nommait Siratan ou Adan le Bailli et l'autre était Constantin, Grand Baron et Connétable, Seigneur de Partzer-Pert et parent du roi même. Muni de tous les sacrements de l'Église, il rendit son âme à Dieu, en 1219, après un règne glorieux de trente années. On lui fit de superbes funérailles et il fut inhumé dans la ville de Sis.

ZABEL ET HÉTHOUM

(A. D. 1219)

À la mort de Léon, le patriarche et les deux princes auquels Zabel était confiée, mirent la couronne royale au front de cette jeune princesse et la proclamèrent Reine des Arméniens, en présence de tous les Grands de l'Arménie et au milieu des acclamations du peuple. Elle gouverna d'abord le pays sous la tutelle du prince Adan, mais neuf mois après ce prince fut attiré dans un guet-apens et assassiné. Ce fut alors Constantin qui le remplaça auprès de la reine.

Mais Roupén, prince d'Antioche, vice-roi de Léon et neveu de son frère, voulut régner seul. Il se fit parmi les princes arméniens un assez grand nombre de partisans, leva une armée et vint envahir le Cilicie. Il s'empara de Tarse et mit le siège devant Mamestie. Il était sur le point de se rendre maître de cette dernière ville quand le prince Constantin vint lui livrer bataille avec les troupes arméniennes. Il le défit,

le poursuivit jusqu'à Tarse et le fit prisonnier avec tous les princes qui s'étaient faits ses partisans. Il les mit tous dans une prison où ils moururent. Le Comté d'Antioche fut alors donné à un prince, parent des Roupéniens.

Le prince Constantin, avec l'assentiment du patriarche Constantin I, et celui de tous les satrapes arméniens, avec l'assentiment aussi de la reine Zabel, fit appeler à Sis le prince Philippe, fils du nouveau Comte d'Antioche et le maria avec Zabel. La mère de Philippe était arménienne; mais Philippe appartenait au rite latin. Aussi lui fit-on jurer de ne point toucher aux rites de l'église arménienne et de ne point essayer de commettre la moindre injustice envers la nation arménienne. Philippe prêta le serment qu'on lui demandait et les princes le proclamèrent roi des Arméniens. Pendant deux ans Philippe se montra tout dévoué aux Arméniens, mais, après ce temps, il se changea complètement. Il fit plus que de manifester son attachement aux Latins; il s'empara de tous les trésors royaux, de tout ce que le palais des rois renfermait de précieux, jusqu'à la couronne royale et fit porter le tout à Antioche. Les princes arméniens en furent exaspérés, ils se saisirent de sa personne comme il se rendait à Antioche et l'enfermèrent dans le fort de

Partzer-Pert, en lui disant qu'ils l'y tiendraient jusqu'à ce qu'il eût restitué à l'Arménie tout ce qu'il avait eu le courage d'envoyer à Antioche. Son père essaya de le délivrer, mais il n'y put parvenir et, une année après, Philippe mourut dans le fort où les princes arméniens l'avaient relégué.

Zabel voulut alors abdiquer et se retirer dans un couvent, mais les princes arméniens et surtout Constantin ne lui permirent pas. Constantin supplia Zabel de ne pas abandonner la nation dans cet état. Il lui conseilla de prendre son fils Héthoum, afin que le sceptre ne sortît pas des mains de la Maison des Roupéniens. Mais Zabel fut inébranlable et refusa. Elle se retira alors dans la ville de Séleucie et demeura avec ses parents maternels qui étaient Latins. Elle pensait toujours à se retirer dans quelque couvent de religieuses. Le prince Constantin voyant que tous les moyens qu'il avait employés pour la fléchir n'avaient amené aucun résultat favorable, voulut frapper un dernier coup. Il alla assiéger Séleucie et donna l'assaut en demandant qu'on lui rendît la reine Zabel. Celle-ci voulut épargner à ses amis les horreurs de la guerre; elle sortit de la ville et se rendit auprès de Constantin qui la ramena à Sis en grande pompe. Alors elle finit par céder au prince et accepta

Héthoum pour époux. C'était un prince aux manières distinguées, à l'apparence solide; il était sage et prudent malgré sa gaîté. Il fut sacré roi des Arméniens: on lui mit sur la tête une couronne d'or et dans la main un sceptre orné de diamants. C'était l'année 1224.

La famille du prince Héthoum descendait de celle des Haïguiens et des Archagounis; elle avait des liens de parenté avec la famille de Nersès de Lampron et avec la Maison des Roupéniens issue des Pacradounis. Héthoum, sous la direction de son père, le prince Constantin, s'occupa activement de la réorganisation de son royaume. Il fonda plusieurs institutions d'utilité publique. La reine, de même, eut une grande influence sur ses sujets. Elle adoucit leurs mœurs, elle rendit plus distinguées leurs manières en leur donnant l'exemple des plus aimables qualités, des plus belles vertus, des plus grands charmes de l'esprit, et le plus beau caractère de son sexe. Elle fut la digne reine des Arméniens.

Quand Héthoum monta sur le trône d'Arménie, un guerrier fameux, de la race des Scythes, surgit en Orient; le Tartare Djenghis-Khan, qui, par la puissance de son génie militaire, conquit presque toute l'Asie.

Ce guerrier, à la tête de sept cent mille

hommes, envahit la Perse et força le Sultan de cet empire, Mahmoud-Khorazm-Chah, à s'exiler. À la mort de Djenghis-Khan, son fils Oukhata-Khan, occupa le trône des Tartares. C'est alors que le fils du Sultan Mahmad exilé, appelé Djelaladdin, vint envahir l'Arménie et y commit les actes les plus horribles de dévastation, d'abord dans la province des Sunis et ensuite dans celle d'Ararat, où il se rendit maître de toutes les principales villes.

Les Géorgiens, voyant l'orage si près d'eux, rassemblèrent leurs troupes et, sous le commandement de leur général arménien, Ivané Athabegh, marchèrent contre les envahisseurs. Lorsqu'ils aperçurent l'immensité de leur nombre, ils furent très alarmés. Mais deux chefs arméniens, qui s'étaient réunis aux Géorgiens avec leurs soldats, leur dirent, pour ranimer leur courage, qu'ils attaqueraient eux-mêmes, d'abord, les ennemis et que ce ne serait que quand les Géorgiens verraient l'ennemi se débander et commencer à reculer, qu'ils auraient à courir à leur aide.

Ces deux intrépides chefs arméniens commencèrent donc à assaillir l'ennemi; mais les Géorgiens au lieu de leur prêter main-forte, prirent la fuite. L'ennemi les poursuivit et en massacra un grand nombre. Djelaladdin, alors,

répandit son armée sur l'Arménie et la Géorgie, forçant tous ceux qui tombaient sous ses mains à renier leur foi. Ceux qui s'y refusèrent furent torturés sans pitié et mis à mort. À la fin, Djelaladdin se fatigua de massacrer tant de monde; il ordonna à ses hommes de circoncire de force tous ceux dont ils se saisiraient et de détruire par le feu tout vestige de christianisme.

Ensuite, Djelaladdin entra dans le pays des Peznounis et y exerça toutes sortes de cruautés. Il avança dans l'Asie Mineure, dévasta tout le territoire d'Iconium et fit un nombre immense de captifs. Il devint si terrible, que partout on appréhendait son arrivée. À la fin, les princes de différentes provinces de l'Asie Mineure, considérant l'inutilité de leurs démarches pour en obtenir la paix, réunirent leurs troupes et, avec l'auxiliaire de Héthoum à la tête de six mille soldats aguerris et intrépides, vinrent repousser les envahisseurs. Ils emportèrent une éclatante victoire et Djelaladdin, humilié, presque anéanti, se retira pour refaire ses forces. Pendant qu'il se préparait à recommencer ses épouvantables expéditions, la mort vint délivrer le monde de ce monstre.

INVASION DES TARTARES EN ARMÉNIE

(A. D. 1233)

Après la destruction de l'armée de Djelaladdin, l'Arménie eut un instant de paix. Mais bientôt les Tartares reçurent de leur monarque Oukhata-Khan l'ordre de l'envahir. Sous le commandement de Tcharmaghan, ils se jetèrent d'abord sur les Aghouank et désolèrent le pays. Ils s'emparèrent de la ville de Kartzassar et en massacrèrent tous les habitants, excepté les enfants qu'ils emmenèrent en captivité qu'ils fussent d'un sexe ou de l'autre. L'hiver arrivé, ils se retirèrent alors dans les plaines de Moughan, où ils restèrent campés près de vingt mois.

En 1287, divisés en trois corps, ils envahirent de nouveau l'Arménie où ils commirent d'épouvantables ravages. Dans la Haute-Arménie, le château si grandement fortifié de Gaïan, tomba dans leurs mains et les atrocités exercées par ces barbares obligèrent bien des princes arméniens à se rendre de bonne grâce à eux. Ils furent pour cela traités avec moins de dureté.

Tcharmaghan marcha ensuite contre la ville d'Ani. Il envoya dire à ses habitants de se soumettre sans résistance et de lui livrer la ville. Les habitants d'Ani ne voulurent pas se rendre aussi facilement et l'envoyé de Tcharmaghan fut même tué par le bas-peuple en s'en retournant. Le chef tartare devint furieux et mit le siège devant Ani. C'était en 1239. Bientôt la famine tomba sur la ville et bien des habitants désespérés en sortirent et se rendirent aux Tartares. Ils furent bien accueillis et on leur donna une certaine quantité de vivres. Cela engagea les autres habitants d'Ani à agir de même et, alors, plus de la moitié de la population se trouva dans le camp de Tcharmaghan. Mais, bientôt, les malheureux furent divisés en plusieurs sections, sous prétexte d'être mieux traités et protégés et séparés les uns des autres. Alors les Tartares tombèrent sur eux et les massacrèrent tous sans exception. La ville n'ayant plus le même nombre d'habitants pour la défendre, fut prise facilement. Le reste de ses habitants fut mis à mort aussi et on la détruisit ensuite par le feu.

Les principaux habitants de Kars ayant eu connaissance de la prise d'Ani et du massacre de tous ses habitants et craignant que le même sort ne leur fût réservé, prirent les clefs de

leur ville et se dépêchèrent de les porter à Tcharmaghan. Mais il était trop tard: le Tartare comprit que ce n'était que la crainte qui les avait fait agir de la sorte. Par conséquent, il ordonna à ses soldats de massacrer aussi tous les habitants de Kars, en exceptant seulement les enfants et les artisans qu'il retint comme captifs. Puis, il détruisit la ville ne laissant que quelques misérables sous ses ruines et retourna dans les plaines de Moughan.

Quelques personnages influents étant intervenus, Oukhata-Khan écrivit à Tcharmaghan d'épargner les Arméniens, de remettre le pays dans les mains de leurs chefs, d'imposer et de régler un tribut qu'ils auraient à payer et d'aller faire d'autres conquêtes. Les Arméniens furent alors encore tranquilles pour un peu de temps.

Tcharmaghan, le grand chef des Tartares, mourut en 1242. Patchou lui succéda dans son commandement et marcha immédiatement sur Garin qui était sous la dépendance du Sultan d'Iconium, nommé Khiataddin. Il prit cette ville et fit passer au fil de l'épée tous ses habitants. À ce moment-là, Khiataddin se trouvait à Iconium. Quand il apprit que les Tartares s'étaient emparés de Garin, il rassembla son armée et marcha contre eux. Patchou alla à sa

rencontre et le sultan fut battu et ne se sauva qu'avec peine. Quand la nouvelle de cette défaite arriva à Iconium, la femme, la fille et la mère de Khiataddin s'enfuirent et accoururent en Cilicie, où elles furent reçues par le roi Héthoum qui leur désigna une résidence.

L'année suivante, les villes de Césarée, Sébaste, Erzenga et beaucoup d'autres places-fortes tombèrent dans les mains des Tartares qui y renouvelèrent leurs atrocités habituelles. Les villes de Khelate, Amide, Édesse et Nisibis subirent le même sort.

Héthoum voyant les progrès de l'invasion des Tartares et persuadé qu'ils arriveraient jusqu'à lui, voulut détourner le danger en leur faisant des propositions d'alliance. Il envoya des ambassadeurs auprès de Patchou. Les ambassadeurs étaient chargés des présents qu'ils devaient remettre au chef tartare, en lui demandant de signer un traité de paix avec leur roi qui lui promettait en retour de rester soumis aux Tartares. Patchou voulut bien consentir à ce que lui demandait Héthoum, mais à la condition qu'il lui livrerait la mère, la femme et la fille du Sultan d'Iconium qui s'étaient réfugiées en Cilicie. Héthoum fut désolé de la condition que Patchou lui imposait, mais les Tartares l'épouvantaient et il se vit forcé de livrer les in-

fortunées princesses. Les Tartares qui étaient venus lui apporter la réponse de leur chef, reçurent encore de nouveaux présents pour Patchou et pour eux-mêmes. Mais Héthoum reçut de leur part le serment de leur perpétuelle amitié et leur alliance.

Pendant que le roi d'Arménie était en négociations avec les Tartares, c'est-à-dire en 1245, Constantin, le prince de Lampron, se révolta contre lui et s'en alla rejoindre le Sultan d'Iconium qui avait voué une haine implacable à Héthoum. Tous deux commencèrent à ravager la Cilicie. Héthoum, alors, entra dans la province de Constantin et lui prit toutes ses possessions, moins la forteresse de Lampron, dans laquelle il s'était retranché. Constantin ne se sentant pas de force à lutter contre Héthoum, voulut faire la paix avec lui; mais Héthoum qui n'avait aucune confiance en sa sincérité, refusa de l'entendre. Alors Constantin s'enfuit de Lampron et alla rejoindre le Sultan d'Iconium. Il réussit à lever des troupes à la tête desquelles il vint envahir la Cilicie. Mais Héthoum le battit continuellement et il fut, encore une fois, forcé de s'enfermer dans la citadelle de Lampron, où il fut assiégé de nouveau et mourut peu de temps après.

En 1246, Oukhata-Khan, le roi des Tartares, vint à mourir et laissa pour lui succéder son

fils Kiouk-Khan, avec qui Héthoum renouvela son traité de paix. Kiouk-Khan était fort avare ; il envoya des collecteurs dans tous les pays qui lui étaient redevables de tributs pour recueillir de grands trésors. Karabougha, l'un d'eux, fut envoyé en Arménie. Il écrasa les Arméniens d'impôts et quand ils ne pouvaient pas le payer, il les torturait de la façon la plus terrible. Les chefs tartares lui adressèrent même des remontrances à ce sujet, mais lui, au lieu d'être plus modéré, mit le comble à ses exactions. Ce Karabougha mourut d'une mort affreuse comme il le méritait. Il fut rongé par d'horribles ulcères qu'il avait au cou.

En 1251, son roi Kiouk-Khan mourut aussi. Mango, son parent, lui succéda. Celui-ci était encore plus avare. Il dépêcha le collecteur Arghoun en Arménie, avec une bande d'officiers cruels, pour se faire payer la capitation. Les vieillards, les ecclésiastiques et les femmes seules ne payaient point cet impôt. Arghoun exigea de chaque Arménien au-dessus de dix ans une somme de soixante pièces de monnaie. Ceux qui étaient incapables de verser cette somme étaient soumis aux tortures les plus cruelles. Ceux qui possédaient des terrains se les voyaient confisqués, et leurs femmes et leurs enfants leur étaient enlevés de force et

vendus comme esclaves. Les Arméniens qui étaient surpris en train de s'enfuir du pays étaient garrottés. On les battait avec du bois vert et des chiens furieux, dressés dans ce but, mettaient leurs corps en lambeaux.

Quand Arghoun eut recueilli tous ces impôts, il ordonna qu'à l'avenir un tribut d'égale valeur serait payé annuellement à son roi. Non-seulement les individus seraient taxés, mais aussi les propriétés, les champs et leurs produits, les maisons, les chevaux, etc. etc. Rien n'égala la désolation de la malheureuse Arménie. La majeure partie de la population n'avait plus les moyens de satisfaire à ces taxes écrasantes. Ces pauvres gens ne savaient plus où finir, ils n'avaient plus ni abri ni protection.

À l'avènement au trône des Tartares de Mango-Khan, Héthoum, qui connaissait les féroces exactions de ses collecteurs, voulut se rendre en personne auprès de ce monarque pour intervenir en faveur de ses compatriotes et en même temps pour renouveler le traité de paix conclu avec ses deux prédécesseurs. Mais il eut la douleur de perdre sa femme Zabel à ce moment-là. La mort de cette Reine fut un deuil pour toute la nation. Sa piété, ses vertus, sa bienfaisance, sa distinction lui avaient gagné l'affection de tout son peuple qui en avait fait

son idole. Le nom de Zabel était sur toutes les lèvres. Cette Reine fut la grande consolatrice de Héthoum. Ses funérailles furent magnifiques. Le patriarche des Arméniens, un grand nombre d'évêques et de prêtres, tous les princes du royaume y assistèrent à la suite du roi et des princes royaux. Ainsi disparut de la terre l'une des plus grandes Reines de l'Arménie, mais surtout la plus vénérée et la plus aimée. Elle emporta dans la tombe l'affection et la bénédiction de son peuple entier.

Deux ans après la mort de son épouse, Héthoum reçut de Patchou, Grand-Khan des Tartares du Nord, une lettre, l'invitant à se rendre auprès de lui pour aller ensuite se présenter à son roi Mango-Khan. Alors Héthoum confia les rênes de son gouvernement à son vieux père Constantin, et lui donna, pour l'aider dans l'administration du pays, ses deux fils Léon et Thoros et se mit en voyage. Comme il devait passer sur le territoire de ses ennemis pour se rendre auprès de Patchou, il se déguisa pour ne pas être reconnu. Il partit en 1254 avec ses serviteurs. Il eut l'air d'être un de leurs compagnons. Il prit par des chemins ignorés et, grâce à son déguisement, il put traverser le pays sans être inquiété. C'était pendant le mois de Février. Il confia ses bagages à des gens

dévoués et braves qui prirent par une autre route. Il arriva à Kars où Patchou, qui l'attendait, le reçut avec tous les égards et le respect dus à un roi. Héthoum prit sa demeure dans le palais d'un prince arménien et il y attendit l'arrivée de ses bagages et de toute sa suite, dont faisaient partie des évêques et des prêtres d'un grand mérite. Tout son monde étant arrivé, Héthoum quitta Kars et traversa le pays des Aghouank. Il passa par le défilé de Derbend ou Portes de Djor. Il arriva enfin auprès du prince Patchou qui était campé dans le territoire de Khazan, sur les bords du fleuve Étil ou Volga. Patchou lui fit le plus cordial accueil et le garda quelques jours auprès de lui, et prit congé de lui en lui donnant une escorte. Son voyage fut long et pénible à travers le grand pays des Tartares. Après quatre mois de voyage de province en province, de ville en ville, il arriva enfin et put aller trouver Mango-Khan qui le reçut avec de grandes marques de respect et accepta les présents que Héthoum lui avait apportés.

Après cinquante jours de résidence auprès du monarque des Tartares, Mango donna à Héthoum le traité écrit de paix éternelle, lui promettant aide et secours en toute occasion, pourvu qu'il restât fidèle à sa soumission au

roi des Tartares, ainsi qu'à ses successeurs. Il lui remit les édits par lesquels il accordait la liberté aux églises, il diminuait les impôts écrasants sur les Arméniens demeurant en Arménie même. Puis, il rappela le collecteur Arghoun et le fit mettre en prison. Il lui donna une légion de soldats tartares pour l'escorter à son retour et le congédia. Héthoum revint en Arménie, entra à Chiragh et se présenta à Patchou. Pendant qu'il était à Chiragh, tous les chefs de la nation et le clergé vinrent lui rendre visite et le traitèrent avec tout le respect dû à un roi de leur nation. Héthoum les accueillit avec beaucoup de bienveillance, leur fit des présents et leur recommanda l'union et l'amour fraternels. Après un an et quatre mois d'absence, il était de retour en Cilicie.

En 1255, le Sultan d'Iconium, ayant su l'alliance que Héthoum avait conclue avec le monarque tartare, vint lui déclarer la guerre et envahir ses États. Héthoum, accompagné de ses deux fils, alla à sa rencontre avec son armée, le battit et le repoussa. Il entra lui-même sur le territoire du sultan ; il lui prit les villes de Germanice et de Behesnie et quelques autres places-fortes, puis il alla au secours de son gendre, le Comte de Tripoli, qui, à cette époque, était harcelé par ses ennemis. Il prit le fort

de Mountas et rendit, dans plusieurs occasions, de grands services aux Latins, principalement aux Latins d'Antioche qu'il délivra de leurs ennemis.

Quelque temps après, Mango-Khan, nomma son frère Houlaou, roi de Perse et d'Arménie, avec autorité sur tous les pays situés entre l'Arménie et la Grèce. Houlaou se mit en route avec soixante-dix mille hommes de cavalerie pour visiter ses nouveaux domaines. À son arrivée à Bagdad, il supprima le gouvernement des Califes. Enfin, il étendit sa puissance jusqu'aux bords de la Méditerranée. Héthoum et Constantin, qui avaient été attentifs à tous les agissements de Houlaou, s'alarmèrent et comprirent que la Cilicie serait à son tour inquiétée plus tard. Il prit l'avis de tous les chefs et alla trouver Houlaou. Il lui apporta, outre le tribut annuel convenu, les plus magnifiques présents. Houlaou le reçut avec bienveillance et lui permit de retourner en paix dans ses États. Houlaou, un peu plus tard, s'éloigna de l'Asie Mineure, en laissant partout des gouverneurs dans les provinces et les villes dont il était le Suzerain.

Après le départ de Houlaou, les Égyptiens envahirent la Palestine et prirent les villes de Jérusalem et d'Alep, où ils massacrèrent une

multitude de chrétiens. Les gouverneurs que Houlaou y avait laissés se réfugièrent en Cilicie. Après un court séjour dans ce pays, Héthoum les envoya à Houlaou, leur donnant l'escorte et tout ce qui leur était nécessaire pour arriver à bon port. Cet acte de sa part lui acquit une grande popularité auprès des Tartares.

Le Sultan des Égyptiens, que les Arméniens ont appelé Pendoukhdar, avait appris l'alliance de Héthoum avec les Tartares. Il savait que c'était grâce à cette alliance qu'il avait pu s'emparer de quelques villes qui appartenaient aux Égyptiens. Il écrivit donc à Héthoum d'avoir à lui restituer ces dites villes. Héthoum refusa et le sultan envoya une armée faire invasion dans la Cilicie qui, à cette époque, était absolument sans défense. Les Égyptiens dévastèrent le pays. Héthoum rassembla ses troupes, en fit deux corps qu'il mit sous les ordres de ses fils, Léon et Thoros, et les lança contre les envahisseurs. Quant à lui, il alla demander aide aux Tartares. Mais, avant même qu'il fût de retour, la Cilicie était tombée complètement dans les mains des Égyptiens. Ses deux fils avaient été défaits; Thoros avait succombé dans la bataille et Léon, trahi, était resté au pouvoir de l'ennemi qui l'avait fait enchaîner.

Léon avait trente ans à cette époque. Les Égyptiens victorieux se ruèrent sur la Cilicie, pillant, dévastant, incendiant, massacrant, détruisant tout ce qu'ils rencontraient. La ville d'Adana fut livrée aux flammes et presque tous ses habitants furent emmenés en esclavage. Cependant les châteaux et les places fortes restèrent dans les mains des Arméniens. Sis, la capitale du royaume, fut assiégée, prise par la trahison et toutes ses richesses furent pillées. Les Égyptiens avaient fait quarante mille prisonniers qu'ils emmenèrent avec eux quand ils retournèrent en Égypte en emportant leur riche butin.

Le prince Léon fut présenté au sultan Pendoukhdar qui s'attacha beaucoup à lui et lui promit, de le renvoyer en Cilicie. Mais ses conseillers le dissuadèrent d'exécuter sa promesse. Il permit seulement à Léon d'aller faire un pélerinage à Jérusalem. À son retour, il le fit jeter en prison.

Sur ces entrefaites, Héthoum arriva en Cilicie à la tête d'une armée tartare. Quand il eut été informé du sort de ses deux fils et qu'il eut vu les déprédations commises dans son royaume par les Égyptiens, son affliction fut extrême. Il était difficile de garder dans le pays les légions de Tartares avec lesquelles il était revenu en

Cilicie; il préféra leur faire quelques dons et les congédier. Nuit et jour, Héthoum pleurait sur ses fils: il ne trouvait de consolation que dans la prière. Il visitait beaucoup les monastères; les conversations qu'il entretenait avec les religieux le soulageaient un peu de sa douleur. Un jour, c'était celui de l'Épiphanie, voulant apitoyer ses princes et chefs, il les invita tous à la fête de la Bénédiction des Eaux. Après la cérémonie, tous les princes étant réunis dans la salle du conseil, Héthoum demanda si tous les princes, tous sans exception, étaient présents. On lui répondit affirmativement. Il renouvela sa demande. « Où sont donc alors, dit-il, les princes mes fils? Partout on acclame leurs noms, mais on ne les voit nulle part. Hélas! l'un est tombé frappé sur le champ de bataille, l'autre languit dans les fers. » Puis, il se mit à verser d'abondantes larmes. Les princes et tous ceux qui assistaient à cette scène, émus de l'affliction du roi, se mirent à pleurer aussi. Ce jour qui devait être un jour de fête, se passa dans le deuil et la tristesse.

Après avoir pris l'avis des Grands de son royaume, Héthoum envoya des ambassadeurs au Sultan d'Egypte pour lui demander la liberté de son fils Léon. Le sultan lui fit répondre par les envoyés.: « Tu es l'ami des Tartares qui

détiennent comme prisonnier l'un de mes parents nommé Seghour. Si tu réussis à lui faire rendre la liberté, je la rendrai à ton fils. » Héthoum ne perdit pas de temps et réussit à obtenir la liberté de Seghour. Le Sultan tint sa parole. Le prince Léon après avoir juré à Pendoukhdar de rester en paix et amitié avec lui, se mit en route pour rentrer en Cilicie. Son père, averti de son retour, alla au devant de lui avec toute sa cour et suivi d'un grand nombre de troupes et d'une multitude de peuple. La rencontre du père et du fils fut touchante, ils s'embrassèrent le cœur gros de joie et les larmes aux yeux. Il rentrèrent dans la ville de Tarse et allèrent rendre grâces à Dieu. C'était en 1269.

En même temps, le roi Héthoum fit venir le patriarche des Arméniens, et tous les princes et chefs du royaume dans cette même ville de Tarse et fit proclamer à sa place roi des Arméniens, son fils Léon, et remit à celui-ci le gouvernement de tout le pays. Mais Léon, prince modeste et digne fils de son père, ne voulut point sanctionner l'abdication de son père. Pourtant son père fit tout et le supplia tant qu'il se rendit à sa volonté, mais il n'accepta l'autorité suprême que sous le titre de Baron, ne voulant voir jamais son père privé du titre de Roi. Plus tard, Héthoum voyant son royaume en

paix, voyant que son fils, assis sur le trône, gouvernait sagement, sentit son âme en repos et ne voulut plus penser qu'à Dieu. Il se retira dans un couvent où il prit le nom de Macaire en se faisant religieux. La mort l'emporta quelques mois après. Il avait gouverné la Cilicie pendant quatorze ans.



LÉON III.

(A. D. 1270)

Léon fut plusieurs mois inconsolable de la mort de son père. Le chagrin qu'il en ressentit fut tel qu'il en tomba dangereusement malade et qu'il faillit en mourir. À cette occasion le Sultan d'Égypte, le Khan des Tartares et les princes, ses voisins, lui envoyèrent des ambassadeurs pour essayer de le consoler, remonter son courage et le décider à prendre en mains les rênes du gouvernement de son royaume. Léon fut fort sensible à ces marques d'amitié. Peu à peu son chagrin se dissipa. Il appela à Tarse le patriarche, les évêques et tous les grands personnages de la Cilicie et se fit sacrer roi en présence de son peuple.

Il mit toute son activité à chercher les moyens d'améliorer la condition de ses sujets; il augmenta la solde de ses soldats, il fit de grandes donations aux pauvres; il alla jusqu'à faire à ceux-ci des secours réguliers. Il fit reconstruire toutes les places que les ennemis avaient détruites

pendant le cours de leurs invasions. Il s'attacha plus particulièrement à la reconstruction de la ville de Sis. Il fit réédifier également les villes et les châteaux qui avaient été abandonnés et tombaient en ruine.

Léon était d'un caractère fort doux. C'était un prince aux grandes manières et fort aimable. Il était patient et gai. Les actes de charité furent au-dessus de ceux de ses prédécesseurs. Pendant toute la durée de son règne, pas un de ses sujets ne fit un vain appel à la compassion royale, sans être doublement récompensé pour avoir eu confiance en la bonté du roi. La reine Anna, plus généralement connue sous le nom de Kir-Anna, ne laissa échapper aucune occasion de subvenir aux besoins de ses sujets. Partout où il y avait une douleur à calmer, un malheur à soulager, la reine y accourait. Elle était la providence de tous les malheureux. Il n'y avait point un misérable qui n'eût accès auprès d'elle et n'en fût consolé. Elle était le modèle de toutes les dames arméniennes. Léon eut de Kir-Anna sept fils et quatre filles.

Malheureusement, pendant que Léon travaillait à améliorer la condition de son peuple et à procurer la prospérité à son royaume, la jalousie et l'ambition rongeaient le cœur des

satrapes arméniens. Ils étaient las de vivre heureux et en paix, sans faire attention aux malheurs qui seraient la conséquence de ce qu'ils allaient faire, ils formèrent le complot de détrôner le roi. Parmi les conspirateurs se trouvaient quelques parents du roi. Mais Léon fut informé de ce qui se tramait de leur part contre lui. Il les surprit l'un après l'autre et s'empara de leurs châteaux-forts. Cependant il leur laissa la liberté, s'en remettant à Dieu du soin de le venger. Quelques-uns des conspirateurs, furieux d'avoir été découverts, se rendirent en Égypte et excitèrent le Sultan à déchirer le traité de paix qu'il avait signé avec les rois Héthoum et Léon. Le Sultan, déjà poussé par les Arabes à envahir la Cilicie, ne perdit point de temps. Il se fit guider par les scélérats qui s'étaient fait impudemment les ennemis de leur patrie, et entra en Cilicie avec son armée. Il trouva le pays sans défense; car personne ne pouvait s'attendre à une rupture si brusque entre le Sultan et Léon et tout le monde vivait sans défiance. Léon ne pouvait plus se fier à la fidélité de ses princes et de ses soldats, il crut plus sage de se retrancher dans une citadelle que de courir à une perte certaine. Il se retira dans un château imprenable. Alors les ennemis trouvant le pays ouvert

se répandirent partout, dévastant, détruisant et massacrant tous ceux qu'ils rencontrèrent. Mais les châteaux et les villes fortes échappèrent à leurs saccages. Ils vinrent assiéger Sis qui leur résista longtemps. On rapporte qu'un prêtre de la ville qui animait les habitants contre les ennemis des chrétiens, emporté par son courage, sortit seul de Sis, le sabre à la main; il se fraya un passage à travers les Égyptiens, abattant tout ce qui était devant lui, portant des coups terribles à droite et à gauche, et arriva ainsi jusqu'au commandant de l'armée ennemie. Un duel s'engagea alors entre eux deux. Le prêtre porta un coup de sabre si violent au commandant égyptien que celui-ci en fut, pour ainsi dire, écrasé et qu'il tomba pour ne plus se relever. Mais le prêtre fut bientôt entouré par les assiégeants, il en abattit encore beaucoup, mais il fut blessé à son tour et succomba.

Les Égyptiens commencèrent à s'épouvanter; ils étaient exténués par tant de jours de siège contre une ville qui pouvait encore leur résister, ils n'avaient plus l'espoir de la prendre jamais. Ils se voyaient décimés; ils prirent alors le parti de lever le siège. On leur avait dit que le roi avait d'immenses trésors à Tarse; c'est contre cette ville qu'ils se mirent en marche. Après bien des assauts, après bien des com-

bats, ils parvinrent à s'en rendre maîtres. Ils pillèrent les églises, ils incendièrent le palais royal et l'église S.^te^ Sophie. Ils mirent la ville à sac et emmenèrent en esclavage un grand nombre de ses habitants. Ils reprirent, après, le chemin de leur pays.

La retraite des ennemis délivra Léon d'un grand tourment, mais, il fut profondément affligé des déprédations qu'ils avaient commises. Il n'avait pas encore pu estimer l'immensité du préjudice que les Égyptiens lui avaient causé, qu'on vint l'informer que ses ennemis revenaient sur leurs pas. Le Sultan d'Égypte, alléché par le riche butin qu'il venait de faire, ne voulut pas rentrer dans ses États avant d'avoir fait une deuxième incursion dans la Cilicie pour accroître ses trésors. En même temps qu'il s'en retournait, il avait envoyé en Égypte l'ordre de lever une autre armée. Bientôt cette armée vint faire jonction avec celle qu'il avait déjà. Aussitôt il rebroussa chemin et vint une seconde fois envahir la malheureuse Cilicie.

Léon se dit qu'il ne gagnerait rien en restant inactif et caché dans une forteresse et qu'il devait essayer de protéger son pays contre des ennemis pareils. Il sortit du château où il s'était retranché et mit sur pied ses troupes. Ses soldats étaient peu nombreux, mais il leur

dit qu'ils allaient combattre pour Dieu et la patrie. Il partagea son armée en six corps; il donna le commandement de l'un de ces corps au vieux général Sempad qu'on appelait Connétable. Les autres corps furent confiés à des chefs sur lesquels Léon pouvait compter. Il donna l'ordre à Sempad de marcher contre les Égyptiens et aux autres chefs de le suivre à une certaine distance. Quant à lui, il se mit à la tête d'un des six corps de son armée et prit par des chemins ignorés, en faisant un long détour, pour venir se placer derrière les ennemis et leur couper ainsi toute retraite.

Sempad s'avança donc. Quand les Égyptiens l'aperçurent avec sa petite poignée de soldats, ils crurent que c'était là toute l'armée arménienne et s'élancèrent hardiment pour l'écraser. Mais pendant que la bataille se livrait, les autres arrivèrent sur la scène du combat et, peu après, le roi Léon fit voir ses étendards à l'arrière de l'ennemi et assaillit véhémentement les Égyptiens, qui, saisis d'épouvante, voulurent prendre la fuite, mais les Arméniens les enveloppaient de tous côtés. Le combat fut terriblement meurtrier. Le sol était recouvert d'un tapis de cadavres qui, entassés l'un sur l'autre, barraient le chemin aux fuyards. Le Sultan réussit cependant à s'échapper avec un petit

nombre des siens. Sempad, heurta son pied contre un arbre ; il était très-âgé et ce heurt lui fut mortel. Il expira quelques jours après être rentré chez lui. Les Arméniens victorieux revinrent avec tout le butin des ennemis et le grand nombre de prisonniers qu'ils avaient faits.

Au bout de peu de temps, le Sultan d'Égypte envoya demander la paix à Léon. Un traité de paix et d'amitié fut de nouveau conclu entre eux deux et le Sultan fit serment d'en observer fidèlement les clauses.

Dans cette même année, l'Émir de la Lycaonie essaya, à trois reprises, d'envahir à son tour la Cilicie, mais chaque fois il fut repoussé par Léon qui lui fit subir de grandes pertes. Cependant l'Émir réussit à détruire par l'incendie le célèbre monastère de Skévra, situé près du fort de Lampron.

Le Grand-Prince des Tartares, Abagha-Khan, fut informé des victoires et des hauts-faits de Léon. Il lui envoya de magnifiques présents, des armes et un sabre pour l'encourager à combattre ses ennemis. Les Sarrasins qui demeuraient en Lycaonie et dans les pays d'alentours et qui se trouvaient par conséquent sous la dépendance des Tartares, furent jaloux de l'honneur insigne et des présents qui étaient faits à Léon, ils employèrent tous les moyens

possibles pour rendre celui-ci suspect aux Tartares: ils le calomnièrent auprès d'Abagha-Khan. Mais en même-temps, ils se mirent d'accord avec les Égyptiens pour se révolter contre les Tartares et passer au fil de l'épée tous les gouverneurs et les soldats tartares qui se trouvaient dans leurs régions.

Léon apprit les machinations de ses ennemis. Il surprit, en outre, les lettres de conspiration des Sarrasins contre les Tartares et fit tout savoir à ceux-ci. Les Tartares eurent les preuves que tout était bien exact; ils se saisirent des conjurés et les mirent tous à mort. Ensuite, ils informèrent Abagha-Khan en l'assurant de la fidélité du roi Léon et de la fausseté des impostures de ses ennemis. Alors Léon se rendit auprès du prince tartare et fut accueilli comme un ami. Le traité d'amitié entre lui et Abagha-Khan fut renouvelé. Mais pendant que Léon se trouvait auprès du prince tartare, les Sarrasins de la Lycaonie vinrent envahir la Cilicie et en dévastèrent une partie.

Quand, à son retour, Léon vit les ravages faits par les Sarrasins, il mit sur pied les quelques troupes qu'il put réunir et marcha contre les Lycaoniens. À son tour, il ravagea leur pays, prit un immense butin, fit un grand nombre de prisonniers, et revint victorieux en Cilicie

avec ses captifs. Les peuples voisins apprenant les exploits de Léon, commencèrent à le redouter et lui firent demander la paix. Ses princes et ses satrapes commencèrent aussi à l'entourer de respect et d'affection. Parmi ceux-ci se trouvait le prince Ochine, fils du prince Constantin de Lampron. Le roi le nomma prince du fort de Sagoura et lui donna le titre de Maréchal. Il voulut aussi récompenser les trois fils de ce prince de leurs services et de leur fidèle dévouement, et donna à l'un le titre de Sénéchal, à l'autre celui de Connétable et au troisième celui de Bailli.

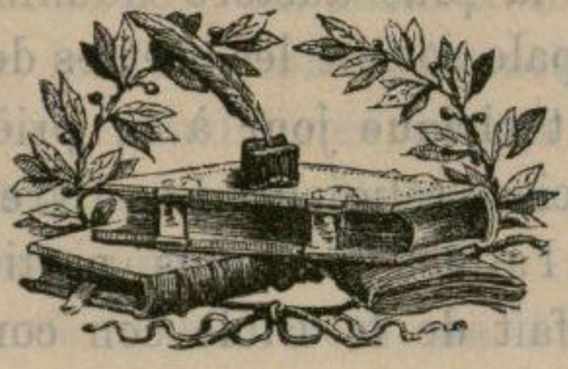
La Cilicie et tout le royaume était maintenant en pleine prospérité. Le roi commençait à compter sur un peu de calme, lorsque des deuils de famille vinrent le plonger dans l'affliction. Son fils Nersès et sa fille Regina succombèrent après une grave maladie. Le roi profondément affecté par la perte de ses enfants tomba, lui aussi, dangereusement malade. Sa résignation seule aux volontés de Dieu lui fit supporter ses souffrances cruelles. Bientôt après, la peste tomba sur le royaume; la terrible épidémie emporta les habitants par milliers. Le peuple de campagne fut décimé, les travaux des champs furent négligés et après le fléau de la peste, la Cilicie eut le fléau de la famine.

Plus tard, le roi Léon fut obligé de prêter ses troupes aux Tartares qui étaient en guerre contre le Sultan d'Égypte. La fortune fut contraire aux Tartares et Léon perdit deux mille hommes et plusieurs de ses grands princes. Comme on battait en retraite, ses troupes vinrent à n'avoir plus de vivres; il dut les sectionner en petites parties et leur faire prendre différentes directions pour leur faciliter les moyens de se ravitailler. Il arriva que plusieurs de ces détachements tombèrent dans les mains des ennemis et furent détruits. Léon put, néanmoins, avec quelques hommes, rentrer dans ses États, mais il était abattu par le chagrin que tout cela lui causait.

En 1285, Abagha-Khan, grand-prince des Tartares, étant mort, son fils Arghoun-Khan lui succéda. Sur l'invitation de celui-ci, Léon se rendit à Tavrèje, afin de renouveler son traité de paix. Il fut reçu par Arghoun avec tous les honneurs dus à son rang. Pendant qu'il se trouvait ainsi à la Cour du prince des Tartares, la Reine Kir-Anna, sa femme, vint à mourir. Sa mort fut un deuil pour toute la nation arménienne. La charité de cette sainte femme était immense. La Reine avait été la providence des pauvres. On l'enterra dans le monastère de Trazargh.

Léon revint auprès de ses fils et de ses filles aussitôt qu'il apprit la mort de Kir-Anna. Quelque temps après, il fit épouser à son second fils Thoros, la sœur du roi de Chypre. La cérémonie de ce mariage fut faite avec magnificence et de grandes fêtes publiques furent données à cette occasion.

Le roi Léon, après avoir régné vingt ans, mourut en 1289. Il donna les preuves d'une grande bonté et d'une grande piété. Il fut entouré de respect non seulement par ses sujets mais encore de la part de ses ennemis.



HÉTHOUM II.

(A. D. 1287)

Tout près de mourir, Léon fit appeler son fils aîné Héthoum, lui remit les rênes du gouvernement et le proclama ainsi roi des Arméniens. Mais, quoique proclamé roi, Héthoum ne voulut jamais consentir à porter la couronne royale. Il méprisait toutes les grandeurs de ce monde et ce n'est qu'en de rares circonstances qu'il se fit voir avec les insignes royaux. Il vivait dans la plus austère humilité. Il avait pour principale société les prêtres de sa capitale qu'il invitait chaque jour à la prière et aux autres exercices religieux. Les livres des Pères de l'Église l'attachaient plus particulièrement et il avait fait de la Bible son constant compagnon. Il avait fait, pour son propre usage, exécuter en écriture nette et élégante une copie de la Bible et il avait même écrit, à la fin, quelques versets dans lesquels il exprimait le bonheur et la consolation qu'il ressentait de la lecture fréquente de ce livre.

À cette époque, le Sultan d'Égypte était devenu puissant et s'était rendu redoutable par ses invasions continuelles. En 1290, il leva une armée nombreuse dont il donna le commandement à son fils Mélik Achraf et qu'il envoya sur les frontières de la Palestine qui était alors sous la domination des Latins et des Arméniens. D'abord, Achraf enleva d'assaut la ville de Tripoli dont il fit passer tous les chrétiens par les armes. Durant une année, il fit des incursions continuelles autour de ce pays et mit les populations sous son joug. L'année suivante, il se rendit maître de la ville de S. Jean d'Acre et mit sous sa domination tout le littoral.

Le roi Héthoum, pour prévenir les invasions d'Achraf dans la Cilicie, partit avec son armée pour garder les frontières de ses États. Il envoya même demander des troupes auxiliaires à Arghoun-Khan, Grand-Prince des Tartares. Mais Arghoun soutenait lui-même une guerre et ne put rien faire pour Héthoum. Alors celui-ci envoya demander des secours au Pape Nicolas et aux princes d'Occident, les pressant de venir à son aide, car il voyait les Égyptiens se rendre de jour en jour plus redoutables. Le roi écrivit à Philippe, roi de France, de courir prêter main-forte au roi d'Arménie. Philippe en fut

empêché. Le Pape écrivit alors à tous les princes chrétiens, les priant de se presser de venir au secours de Héthoum. Plusieurs de ces princes se rendirent à ses instances et prirent leurs dispositions pour aborder en Égypte.

Achraf, ayant ramassé un riche butin et fait un grand nombre de captifs, retourna, en 1293, en Égypte où, son père venant de mourir, il monta sur son trône. L'année suivante, il passa par la Palestine et vint dans les contrées qui bordent l'Euphrate. Il alla mettre le siège devant la ville forte de Hromgla, où résidait alors le patriarche des Arméniens. Un oncle du roi Héthoum gouvernait cette ville. Il la défendit si bien que, pendant plusieurs jours, il fut impossible aux Égyptiens de s'en rendre maîtres. Mais ceux-ci parvinrent à la fin à faire tomber un pan de sa muraille par où ils purent pénétrer dans la ville qu'ils saccagèrent. Ceux de sa population, qui ne furent pas égorgés, furent emmenés en esclavage. Le patriarche était au nombre de ces derniers, les églises furent rasées ou incendiées et les vainqueurs emportèrent le bras de S. Grégoire l'Illuminateur qu'on y conservait parmi les reliques saintes. Les Égyptiens quittèrent Hromgla et se dirigèrent vers la Cilicie, mais en même temps Mélik Achraf fut averti que l'Égypte était envahie

et qu'on dévastait le pays. En effet, les princes chrétiens, sur les instances du Pape Nicolas, avaient pris les armes, étaient venus fondre sur l'Égypte et assiéger Alexandrie. Mélik Achraf revint en hâte dan son royaume, emmenant avec lui tous les captifs. À son arrivée, une grave épidémie éclata dans le pays qui fut bientôt dépeuplé. Achraf reconnut la main de Dieu qui le punissait pour tout le mal qu'il avait fait aux chrétiens et pour avoir pillé et détruit leurs églises. Il voulut leur restituer tout, mais une révolte fut organisée contre lui et il fut tué par un de ses serviteurs. Un de ses chefs, du nom de Kitbougha lui succéda. Celui-ci, voyant que le fléau qui décimait le pays, faisait de jour en jour plus de victimes, fut convaincu que la vengeance divine pesait sur l'Égypte. Il renvoya aux Arméniens leur relique de S. Grégoire l'Illuminateur, les trésors que les Égyptiens avaient enlevés aux Églises et rendit la liberté à tous les captifs. Il écrivit même au roi Héthoum pour lui demander de renouveler le traité de paix et d'amitié qui avait été jadis signé. Héthoum, remercia Dieu de la protection qu'il lui avait accordée, envoya de riches présents à Kitbougha et lui restitua même une ville qu'il avait prise auparavant aux Égyptiens.

THOROS III.

(A. D. 1293)

Le roi Héthoum, après quatre années, las de tenir les rênes du gouvernement, désireux de mener une vie calme, une vie de comtemplation et de prière, abdiqua en faveur de son frère Thoros. Il rassembla toute la noblesse de ses États et remit sa couronne à son frère. Il se retira ensuite dans un monastère où il adopta le nom de Hohannès. Il se fit remarquer par sa piété, par son humilité, par son ascétisme et prit enfin l'habit des Moines Franciscains et devint frère-mineur. C'était en 1293. Mais les Arméniens continuèrent à le regarder comme leur roi et dans toutes les questions difficiles ils accoururent le consulter. Thoros même, quoique assis sur le trône, lui montra une grande déférence et c'est de lui qu'il prit les conseils. Deux ans plus tard, Thoros, à son tour, sentit le poids de la royauté et voulut restituer la couronne à Héthoum. Mais, en même temps, des ambassadeurs furent envoyés à Héthoum et à Thoros et

arrivèrent en Cilicie. Ils vinrent demander aux deux frères la main de leur sœur Zabloun pour le frère du roi de Chypre, le prince Amoury.

Héthoum et Thoros consentirent à ce mariage et Amaury se rendit à Sis, où la cérémonie de la bénédiction nuptiale fut célébrée en grande pompe. De cette union naquirent trois fils: Henri, Jean et Gui. Par la suite, les deux derniers régnèrent en Cilicie.

Pendant les fêtes des épousailles d'Amaury et de Zabloun, Héthoum, en religion frère-Hohannès, fut présent, et le roi Thoros avec les grands personnages du royaume, le sollicita de reprendre l'autorité royale. Héthoum, voyant que Thoros était bien décidé à abdiquer, se rendit aux prières de son frère et reprit les rênes du gouvernement de la Cilicie.

Le prince Arghoun-Khan, souverain des Tartares, étant venu à mourir, son frère Kéghatoun lui succéda. Quatre ans après, il fut tué par un nommé Baïdoun qui le remplaça dans la souveraineté sur les Tartares d'Occident. Héthoum, informé de ce qui venait de se passer, voulut se rendre auprès de Baïdoun afin de renouveler son traité de paix et d'amitié. Mais Ghaza, fils d'Arghoun, ayant pris les armes contre l'usurpateur, Baïdoun envoya dire à Héthoum de retarder sa visite et d'attendre la fin de la guerre,

et qu'alors il lui ferait savoir quand il aurait à venir. Le sort de la guerre fut contraire à ce Baïdoun. Ghaza le vainquit et monta sur le trône de la Tartarie. Ghaza dut la victoire à son général Nevrouz et ce général était l'ennemi acharné des chrétiens. Aussitôt qu'il eut placé Ghaza sur le trône, il lui demanda pour récompense la destruction de toutes les églises des chrétiens. Ghaza lui accorda ce qu'il lui demandait et bientôt une horrible persécution fut entreprise contre les chrétiens.

Héthoum sut que Ghaza avait repris le trône à Baïdoun, et se rendit à sa cour. Lorsqu'il lui fut présenté : « Eh quoi ! s'écria le Tartare, c'est toi qui apportes tes félicitations à Ghaza ! » « Je suis sujet de la Maison de Djenghis-Khan, répondit Héthoum, et j'obéis à celui de la Maison qui est assis sur son trône et qui a autorité sur mes États. » Ghaza admira cette réponse adroite du roi de Cilicie. Il lui fit de grands honneurs et le couvrit du manteau de pourpre royal. Héthoun le pria d'arrêter la persécution des chrétiens et la destruction de leurs églises. Ghaza-Khan le lui accorda ; il rappela les ordres qu'il avait donnés auparavant et lança un décret qui accorda toute liberté aux chrétiens pour l'exercice de leur religion. Il voulut ainsi prouver son estime pour Héthoum qui, après

avoir renouvelé son traité de paix, prit congé du Khan tartare et revint en Cilicie.

L'empereur Andronic envoya des Ambassadeurs à Héthoum et à Thoros pour leur demander la main de l'une de leurs deux sœurs pour son fils Michel qu'il avait fait asseoir sur le trône pour régner conjointement avec lui. Les deux princes arméniens ne refusèrent pas ce qu'Andronic leur demandait et ils envoyèrent leur sœur Mariam à Constantinople. Elle était dans sa quinzième année. L'empereur vint au devant de la jeune princesse avec toute sa cour. Le mariage fut célébré avec une grande solennité le 16 Janvier 1296. Mariam donna au prince Michel deux fils et deux filles: Andronic, qui fut empereur, Manuel, Anne et Théodora.

La Cilicie était en paix; Héthoum et Thoros, devant la prospérité du royaume, pensèrent que leur présence n'était pas absolument nécessaire dans le pays et se décidèrent à aller en Constantinople rendre visite à leur sœur Mariam qui les y invitait. Ils confièrent le gouvernement de la Cilicie à leur frère Sempad et partirent.

Sempad était un prince d'un caractère résolu et doué de dispositions guerrières.

Une fois maître du pouvoir suprême, il n'eut

plus les mêmes sentiments pour ses frères. Il était dévoré d'ambition et pensa pouvoir les évincer et régner seul. Il gagna ses trois autres frères : Constantin, Ochine et Alikhan. Il se fit aussi des partisans parmi les princes du royaume et fit même si bien qu'il amena le patriarche Grégoire à se mettre de son côté en lui promettant d'accomplir tout ce qu'il désirerait. Grâce au concours de tous ces grands personnages, il parvint à se faire sacrer roi par le patriarche même et dans la ville de Sis. Pour être plus solidement assis sur le trône, il alla trouver Ghaza-Khan et lui fit de riches présents. Il lui demanda de lancer un décret par lequel il le reconnaîtrait roi de la Cilicie. Le Khan se rendit à son désir et lui donna pour épouse une de ses parents. C'était l'usage chez les Tartares d'agir ainsi envers ceux qu"ils voulaient honorer.

Enfin, Sempad, voulant encore assurer davantage la possession de la couronne, écrivit une lettre au Pape Boniface VIII et mit sous la protection de celui-ci sa personne et son royaume. Il lui réclama en même temps de l'aider contre les Sarrasins qu'il avait à redouter. Le Pape répondit à sa lettre et lui fit de grandes promesses.

Sur ces entrefaites, Héthoum et Thoros, qui avaient terminé leur visite et leur séjour à

Constantinople et qui ignoraient absolument tout ce qui venait de se passer en Cilicie, se mirent en route pour revenir dans leur pays. Mais aussitôt qu'ils rentrèrent dans leurs domaines, Sempad vint à la tête de son armée les chasser de Cilicie. Les deux frères, apprenant trop tard leur triste sort, se réfugièrent dans l'île de Chypre où il demandèrent protection contre l'usurpateur, mais les Latins ne voulurent pas s'immiscer dans ces affaires; alors les deux princes retournèrent à Constantinople et demandèrent à l'empereur de mettre des troupes à leur disposition. Mais celui-ci ne voulut pas entreprendre une guerre contre les Arméniens et leur donna seulement de l'argent pour louer des troupes mercenaires aux autres nations. Héthoum et Thoros partirent alors pour aller trouver Ghaza-Khan et solliciter son aide. Les deux infortunés princes étaient en route et se trouvaient déjà dans les contrées qui avoisinent Césarée, lorsque Sempad fut informé de leur démarche. Il accourut avec son armée et surprit ses frères qu'il fit prisonniers et relégua dans le fort de Partzer-Pert. Quelques jours après sur le conseil de quelques princes, l'esprit d'ambition lui faisant oublier l'affection ou tout au moins les égards qu'il devait à des frères, il fit mettre Thoros à mort et aveugler Héthoum.

Cet acte de cruauté révolta le prince Constantin qui était maître du fort de Gaban. Il s'allia avec plusieurs princes arméniens, rassembla une armée d'hommes intrépides et décidés et vint camper devant Sis pour faire la guerre au tyran Sempad son frère. Celui-ci sortit de la ville à la tête de ses soldats et les deux frères combattirent l'un contre l'autre. La guerre civile est la pire de toutes les guerres. On ne se bat plus alors pour la patrie, pour soutenir une noble cause, on ne le fait que par haine, par vengeance ou par rivalité. Ce n'est plus l'amour sacré du sol natal qui vous anime, c'est l'esprit de parti qui vous meut, qui vous excite. Mais deux frères qui viennent pour se déchirer comme deux fauves, n'est-ce pas encore plus monstreux? Nous devons dire qu'ici l'un des deux frères n'accourait sur l'autre que dans un moment de légitime exaspération. Un acte d'atroce cruauté de l'autre l'avait justement irrité. La victoire devait lui rester. Constantin battit complétement Sempad, malgré l'intrépidité de ce dernier. Il le fit prisonnier et le fit enfermer et tenir à l'étroit. Sempad avait joui du pouvoir suprême pendant deux ans.

Constantin rendit la liberté à son frère Héthoum. Comme celui-ci était aveugle, il fit tout ce qu'il put pour lui rendre la vie douce. Il prit

les rênes du gouvernement qu'il tint pendant deux années. C'est en ce même temps qu'il y eut grande disette en Cilicie.

En 1299, Héthoum recouvra la vue miraculeusement. Tout le pays en fut ému. Les princes du royaume, le patriarche à leur tête, voulurent le remettre sur le trône. Héthoum dégoûté du monde, s'y refusait obstinément. Il ne pensait qu'à s'enfuir dans quelque solitude et à se retirer dans un monastère. Mais les princes et l'armée le remirent de force sur le trône.

Mais Constantin avait trop goûté de l'autorité suprême; il ne put se résigner à laisser lui échapper une dignité qu'il avait conquise avec le sabre. Il eut l'idée de se révolter, de faire sortir son frère Sempad de son cachot, de s'allier avec lui et de faire la guerre à Héthoum. Celui-ci voulut maintenir la paix dans ses États et prit le parti d'en éloigner ses frères. Avec l'aide de ses princes, il réussit à surprendre Constantin, ensuite il fit sortir de la prison Sempad et les envoya tous les deux, sous bonne escorte, à Constantinople auprès de l'empereur. Ils y moururent internés.

Au moment où Héthoum comptait sur un peu de tranquillité, l'Émir de Damas, nommé Soussamich, fit irruption en Cilicie, ayant avec lui des troupes égyptiennes. Héthoum rassembla

les troupes arméniennes et marcha contre l'Émir. Il le rencontra, le battit et lui fit perdre deux mille hommes. Il fit même prisonnier Soussamich et le fit conduire sous les chaînes à Ghaza-Khan qu'il pria de lui venir en aide.

Irrité de cette défaite, le sultan d'Égypte mit immédiatement sur pied une armée de quatre-vingt-dix mille hommes, et se mit en mesure de marcher contre Héthoum, menaçant de passer tous les Arméniens au fil de l'épée et dévaster leur pays. Le roi de Cilicie n'était pas assez fort pour résister à une armée aussi nombreuse, il dépêcha immédiatement des gens à Ghaza-Khan pour l'avertir du danger dont il était menacé et le presser de venir à son aide. Ensuite il partagea sa petite armée en différents groupes qu'il envoya séparément dans plusieurs places pour garder les passages et attendit les événements. En même temps que les Égyptiens s'avançaient sur la Cilicie, Ghaza-Khan, en personne, pressait ses troupes pour arriver au secours de Héthoum. Enfin les deux armées se rapprochèrent. Dans le camp tartare, se trouvait encore le roi des Géorgiens et plusieurs princes de la Grande Arménie avec leurs troupes. Héthoum les rejoignit avec sa petite armée et l'armée alliée devint alors formidable.

La bataille s'engagea. Tout d'abord on ne

pouvait dire qui remporterait la victoire. De part et d'autre les pertes furent considérables. Mais, à la fin, le sultan d'Égypte fut vaincu et prit la fuite. Il fut forcé de se réfugier à Bagdad qui était alors dans sa dépendance. Ghaza-Khan et Héthoum poursuivirent les fuyards jusqu'aux frontières égyptiennes, causant aux ennemis des pertes immenses, et se rendirent maîtres de plusieurs villes.

Après la guerre, Ghaza-Khan retourna dans ses États. Il tomba malade presqué aussitôt. Héthoum vint alors le voir, ce qui fut très-agréable au prince tartare. Avant son retour en Cilicie, Hétoum pria Ghaza-Khan de lui donner des troupes tartares pour protéger le pays contre les invasions des Égyptiens qui se rendaient de plus eu plus redoutables. Le Khan donna l'ordre à son général Bilarghou de suivre Héthoum avec son corps d'armée et de stationner en Cilicie pour protéger ce royaume contre les surprises des ennemis. Le roi Héthoum porta ce corps tartare dans la ville d'Anazarba.

Quand Héthoum fut rentré dans ses États, Ghaza-Khan vint à mourir. Il eut pour successeur son frère Gharpanda-Khan qui était borgne. Ghaza-Khan lui avait recommandé d'être toujours l'ami de Héthoum et des Arméniens et Gharpanda suivit tout d'abord le conseil de son

frère. Mais bientôt après, il changea complétement de politique et se montra ennemi acharné de tous les chrétiens, qu'il persécuta et força de renire leur croyance.

Les Égyptiens qui redoutaient la puissance de Ghaza reprirent courage après sa mort et vinrent envahir la Cilicie à trois reprises, dévastant la contrée et emmenant en esclavage une grande partie de sa population. Les villes d'Adana et de Tarse furent en partie détruites par l'incendie. Les troupes tartares, envoyées dans le pays pour le défendre, ne purent rien faire. Héthoum, désespéré de voir ses États continuellement ravagés, nesavait plus quel parti prendre. À la fin, il mit toute sa confiance en Dieu. Une armée de Sarrasins, forte de sept mille hommes, répandait déjà la mort et désolation dans la Cilicie, Héthoum réunit une poignée de braves autour de lui, il les encouragea à combattre pour Dieu et la patrie, il les exhorta à ne point craindre le péril auquel ils allaient s'exposer pour le salut de leurs frères. Il les enthousiasma par l'exemple qu'il leur donna lui-même. À la tête de ces quelques centaines de soldats intrépides, Héthoum marcha contre les Sarrasins. Il les rencontra et se précipita sur eux le sabre à la main. Ses hommes l'imitèrent, les rangs des ennemis furent fauchés; rien ne put résister

aux coups des Arméniens. Les ennemis épouvantés, lâchèrent prise et se mirent à fuir. Mais les Arméniens les poursuivirent l'épée dans les reins; tous ceux qui se trouvèrent à leur portée furent abattus et de sept mille Égyptiens qui étaient venus, à peine trois cents purent regagner leur pays. La nouvelle de cette victoire se répandit aux alentours et fit craindre et respecter le roi Héthoum. Le sultan d'Égypte lui-même lui fit demander la paix et un traité d'amitié fut conclu entre les deux souverains. La Cilicie commença à respirer.

Mais Héthoum se sentait toujours dégoûté du monde, il recommença à désirer encore plus ardemment la vie claustrale et le calme spirituel. Les princes du royaume, comme autrefois, ne lui permettaient pas d'abandonner le trône. Il finit cependant par leur faire accepter pour roi le fils de son défunt frère, le prince Léon, qui était un jeune homme sage et modeste, de manières dignes et d'apparence vigoureuse. Héthoum, s'étant voué au célibat, n'avait point de fils. Il adopta donc le prince Léon et le fit sacrer solennellement à Sis et le proclamer roi des Arméniens en 1305. Il prit le titre de père du roi et grand baron. Ainsi délivré des soucis du monde, il se retira dans un monastère, vivant absolument comme

un moine et édifiant tout le monde par sa piété et ses exemples. Dans les affaires embarrassantes, il ne refusa pas ses conseils à son neveu le roi Léon, auquel il fut d'un grand secours.



LÉON IV ET OCHINE

(A. D. 1305)

Héthoum, donc, s'étant ainsi retiré du monde, Léon IV monta sur le trône. Comme son infortuné père Thoros, qui fut assassiné par son propre frère, il était d'heureuses qualités et d'aptitudes rares. Dans les cas importants de son administration, il accourait au monastère où s'était retiré son oncle pour prendre l'avis ou le conseil de Héthoum qui ne manquait jamais de lui tracer la conduite qu'il avait à suivre. Diverses questions furent soulevées parmi le clergé au sujet des rites et des cérémonies ecclésiastiques et plusieurs assemblées furent tenues pour les résoudre. Des dissentions suivirent à ce propos entre le peuple et le roi et son oncle Héthoum. Ces derniers voulaient forcer la nation à se conformer à certaines églises qui n'étaient pas du tout populaires. Il en advint que le roi et son oncle se créèrent des ennemis qui tramèrent leur perte.

Quelques chefs qui différaient d'opinion avec

Léon et Héthoum sur ces matières religieuses, allèrent trouver Bilarghou, le général tartare, qui commandait la division tartare de la ville d'Anazarba et lui inspirèrent la haine qu'eux-mêmes nourrissaient contre le roi et son oncle. Bilarghou qui détestait déjà Léon et Héthoum, excité par les calomnies de ses chefs, prit la résolution de nuire de toutes les manières aux deux princes royaux. Sous des semblants d'amitié, il pria Léon et son oncle de venir le trouver, sous prétexte de leur demander leur avis sur une affaire de la plus haute importance. Les deux princes qui ne pouvaient le suspecter de trahison, se rendirent à Anazarba. Ils furent suivis par quarante des principaux chefs et même par le général Ochine. Bilarghou affecta une grande bienveillance en les recevant, lorsque, soudain, profitant d'un moment favorable, il fit couper la gorge au roi, à Héthoum et à toute sa suite. Ceci eut lieu la troisième année du règne de Léon. L'assassin Bilarghou se proclama aussitôt roi de la Cilicie.

Tout le pays fut consterné à la nouvelle de cette atroce exécution. Le prince Ochine, frère cadet du roi Héthoum, épouvanté et exaspéré contre le général tartare, se rendit immédiatement dans la ville de Sis, réunit autour de lui les autres chefs et les troupes royales et marcha

contre Bilarghou. Il le battit et le chassa de la Cilicie.

Toute la nation put alors prendre le deuil du roi Léon, de son oncle Héthoum et de tous les chefs que Bilarghou avait fait assassiner. On attendit le retour du prince Alinakh qui s'était rendu auprès de Gharpanda-Khan. Aussitôt à son retour, les princes de Cilicie, les évêques et le patriarche se réunirent et sacrèrent Ochine roi des Arméniens.

Ochine prit possession du trône en 1308. Après avoir réglé différentes affaires relatives à l'administration de son royaume, il revint, conseillé par quelques évêques, sur l'ancienne question de la réforme des rites religieux. Il ordonna de se conformer partout à l'observance des règles indiquées par le Concile de Sis. Alors la discorde éclata de nouveau avec les querelles liturgiques. Ochine, voulant se faire obéir et ne pouvant souffrir les controverses du clergé, fit exiler les principaux des évêques et des prêtres qui lui faisaient opposition. Il en fit même emprisonner quelques-uns et mettre à mort quelques religieux qui refusèrent témérairement de souscrire à ses ordres. Parmi le peuple, des hommes et des femmes subirent le même sort. Mais, malgré son despotisme, Ochine ne put se faire obéir et ne parvint pas

non plus à faire respecter et observer les réformes introduites dans le Rituel Arménien, tant est fort le sentiment religieux quand les passions sont excitées : du devoir au fanatisme, il n'y à qu'un pas.

Ce fut alors que l'évêque arménien de Jérusalem, nommé Serge, méprisant les ordres du roi et du patriarche-pontife des Arméniens, sépara son clergé soumis à ce patriarche. Il gagna même à son parti quelques-uns des évêques et des principaux prêtres et réussit à faire lancer un décret par le sultan d'Égypte qui lui donna liberté de gouverner ses prêtres indépendamment du patriarche-pontife des Arméniens et du roi. Il se fit même appeler Patriarche de Jérusalem. Ce fut en 1311 que ce décret fut lancé. C'est pourquoi Serge figure comme le premier en tête de la suite des Patriarches arméniens de Jérusalem.

En 1317, le roi Ochine perdit sa femme, la reine Anne. Elle lui laissa un fils nommé Léon. Quelque temps après, le roi prit pour épouse une princesse latine de la Maison royale de la Sicile, nommée Giovanna. C'est ainsi qu'Ochine se trouva l'allié des familles princières des Latins et eut de jour en jour des rapports plus étroits avec eux. Pressé de tous côtés et surtout par les instances de Giovanna, il choisit

des ambassadeurs parmi ses plus dévoués sujets, au nombre desquels se trouvaient Jacques, l'évêque de Gaban et le drogman Grégoire et les députa auprès du Pape Jean XXII et des rois chrétiens d'occident pour les engager à venir en Orient ou à envoyer au moins des armées contre les infidèles et de prendre la Palestine et la Syrie. Il leur promit son alliance et son appui et mit à leur disposition ses soldats et les vivres de son pays.

Le Pape fit bon accueil aux ambassadeurs d'Ochine. Il écrivit à Philippe, roi de France, qui lui promit d'entreprendre une nouvelle croisade. Mais des troubles étant survenus en Occident, Philippe ne put tenir sa promesse. Malgré cela, le Pape répondit qu'il pouvait espérer les secours qu'il demandait.

Pendant qu'Ochine attendait les troupes de ses alliés d'Occident, Nasr, le sultan d'Égypte, à la tête de dix-huit mille hommes, envahit la Cilicie. Ochine ne s'attendait pas à ce coup et ne s'était préparé d'aucune façon. Mettant toute sa confiance en Dieu, il rassembla une petite armée de deux mille hommes intrépides et tomba sur les Égyptiens par surprise dans leur propre camp. Son audacieuse et téméraire attaque lui fit remporter la victoire. Les Sarrasins furent battus et prirent la fuite; ils lais-

sèrent six mille hommes sur le champ de bataille et entre les mains des Arméniens un grand nombre de prisonniers dont quelques chefs.

Dans la même année, des tremblements de terre détruisirent plusieurs villes en Arménie. La ville d'Ani fut la plus fortement éprouvée. Le peuple, épouvanté, s'enfuit en masses dans différentes directions. La plus grande partie se réfugia dans le pays des Tartares, près des frontières de l'Ajderkhan (Astrakan). Après quelque temps de séjour, comme les Tartares les faisaient trop souffrir, ils prirent le parti d'émigrer ailleurs.

En Crimée, la ville de Théodose appartenait aux Latins et beaucoup d'Arméniens y étaient venus se fixer. Ils portèrent leurs pas vers cette ville. Ils députèrent quelques personnes auprès de son gouverneur pour obtenir l'autorisation de s'y retirer. Après quoi, la moitié de cette multitude de monde entrèrent en Théodosie, en 1311, et s'unirent aux Arméniens qui s'y trouvaient déjà. Ils y bâtirent des églises. Mais, une grande partie d'entre eux qui ne put avoir accès dans l'enceinte fortifiée, fut obligée d'habiter en dehors des murs de Théodosie, et fut sans cesse inquiétée, harcelée par les Tartares. C'est alors qu'avec le consentement du gouver-

neur de la ville, ils construisirent une nouvelle ville fortifiée à côté de l'autre et s'y mirent à l'abri des attaques des Tartares. Les autres Arméniens qui avaient fui en même temps la Tartarie, poussèrent jusqu'en Pologne, se répandirent en Valachie, à Fokchan, et dans d'autres contrées et s'y fixèrent définitivement. Ils y bâtirent aussi des églises. Leur postérité y est maintenue jusqu'à nos jours.

Revenons au roi Léon; et disons d'abord qu'Ani ne fut jamais rebâtie. Mais ses ruines sont encore là pour attester la grandeur de son passé.

En l'année 1320, Léon tomba dangereusement malade. Voyant que la vie allait lui échapper, il fit venir plusieurs de ses fidèles officiers parmi lesquels se trouvait Ochine, prince de Gorigos, son chambellan. Il fit appeler aussi son frère Constantin et le général Héthoum. Il leur recommanda son fils Léon qui n'avait encore que douze ans. Il les chargea de son éducation, les priant de lui prodiguer les soins paternels, jusqu'à ce qu'il eût atteint l'âge où il pourrait monter sur le trône et gouverner le pays. Il leur recommanda aussi sa femme Giovanna qu'il leur dit de respecter toujours comme leur reine. Il nomma Ochine Bailli et Régent du royaume et mourut en 1320. Il avait régné treize ans.

LÉON V.

(A. D. 1320)

Ochine, à qui le défunt roi venait de donner la régence de la Cilicie, fit rassembler quelques jours après, tous les grands du royaume dans la ville de Sis, et là, en présence de tout le peuple, fit sacrer roi le jeune prince Léon. Il lui donna même sa fille en mariage, et il était veuf, il épousa la Reine Giovanna. C'est pour cela qu'il prit le titre de Père du roi et de Baron de la Cilicie et de l'Isaurie. En même temps, comme le général Héthoum, qui avait le commandement de toutes les forces du royaume venait de mourir, il nomma à sa place son propre frère Constantin.

Cette faveur de Régent accordée à son frère, froissa quelques-uns des parents latins de la Reine Giovanna, qui engagèrent les chefs arméniens à conspirer contre lui. Zabloun, sœur du défunt roi Ochine et veuve d'Amaury, Comte de Tyr et frère du roi de Chypre, s'allia avec les chefs qui conspiraient contre le Régent.

Zabloun avait trois fils; Henri, Jean et Guy. Ochine découvrit le complot; il assaillit Tyr avec ses troupes, se saisit de la personne de Zabloun et de celle de son fils aîné Henri, qu'il emmena à Sis, où il les fit enfermer dans une prison où ils moururent. Les deux autres fils de Zabloun réussirent à gagner Chypre et se réfugièrent auprès du roi Henri leur oncle. Ce roi de Chypre étant toujours en inimitié avec les Arméniens, avait l'intention depuis longtemps de faire une invasion en Cilicie, il crut donc le moment propice. Mais la crainte de se rencontrer avec Ochine le retint de mettre son projet à exécution. Depuis, par l'entremise du Pape, il fit la paix avec le Régent.

En 1321, Nasr, sultan d'Égypte et de Bagdad, ayant appris la mort du roi des Arméniens et le mécontentement que causait, en Cilicie, la régence d'Ochine, envoya une armée dans cette province pour la dévaster. Un corps détaché de l'armée du sultan vint mettre le siège devant la ville d'Aïas ou Païas, située sur la frontière de la Cilicie. Constantin, le général des Arméniens, se mit à la tête d'une troupe de six cents hommes, tomba sur les Égyptiens à l'improviste, les battit, les mit en fuite après en avoir tué un grand nombre et les poursuivit

l'épée dans les reins. Les autres détachements de l'armée du sultan vinrent alors en hâte contre la petite armée des Arméniens, mais ils eurent le même sort que le premier et se retirèrent après avoir perdu cinq mille hommes. D'autres peuples leur ayant fourni des auxiliaires, les Égyptiens revinrent plus nombreux et mirent de nouveau le siège devant Aïas, la bloquant par terre et par mer. Ils réussirent à s'en rendre maîtres, ils rasèrent ses murailles et massacrèrent une partie de ses habitants. Alors, ils se répandirent sur toute la Cilicie, dévastèrent toute la contrée, et, chargés d'un immense butin, emmenant de nombreux prisonniers, ils retournèrent en Égypte.

Le jeune roi Léon, épouvanté de cette invasion des Égyptiens, supplia Ochine de demander aide aux puissances chrétiennes d'Occident. Ochine, également pressé par sa femme Giovanna, se décida à mander une ambassade au Pape Jean XXII. Le Pape, touché des malheurs des Arméniens, écrivit immédiatement à Charles IV, roi de France, qui s'était engagé dans les croisades. Il le supplia de courir en Cilicie avec des troupes, de se joindre aux forces arméniennes, de combattre les infidèles, d'aller en Palestine et de se rendre maître de Jérusalem. Mais Charles IV, ne fit que promettre et les

sollicitations du Pape demeurèrent sans résultat.

Ces demandes de secours de la part des Arméniens aux puissances d'Occident eurent de fâcheuses conséquences. Car le sultan Nasr l'apprit; on lui dit même que les Latins arrivaient en Orient avec des forces considérables. Alors il mit sur pied une armée nombreuse et prit toutes ses précautions pour pouvoir les repousser. Mais quand il eut été informé qu'ils retardaient leur départ et que, peut-être, ils n'avaient plus l'intention de venir en Orient, il résolut de marcher contre les Arméniens et de les anéantir. Il associa à son entreprise un grand chef sarrasin, l'Émir Omar, qui commandait à de nombreuses troupes turques. Cependant, comme il redoutait toujours les Tartares qui étaient amis et alliés des chrétiens, il gagna d'abord, à force de présents, leur Grand-Khan qui s'appelait Temourdach et qui demeurait près de la Lycaonie. Ainsi se forma contre le jeune monarque Léon et le Régent Ochine une formidable coalition, composée des Égyptiens, des Turcs et des Tartares. Au moment où tous les trois, c'est-à-dire Nasr, Omar et Temourdach allaient fondre sur la Cilicie, celui-ci leur conseilla de le laisser seul commencer d'abord les hostilités, sous le prétexte que les

Arméniens le croyant leur ami, il trouverait tout le pays ouvert devant lui et qu'aussitôt après ils accourraient avec leurs troupes.

Les trois terribles ennemis des Arméniens s'étant bien concertés et entendus de la sorte, Temourdach entra en Cilicie à la tête de trente mille hommes et vint camper dans un endroit sûr. Le pays fut pris ainsi par surprise et les Tartares commencèrent leurs déprédations sans rencontrer aucune résistance de la part de la population. Les troupes de Temourdach se répandirent partout, occupant un espace de vingt-cinq jours de parcours. Il s'emparèrent des bestiaux, de tout ce qu'ils trouvèrent dans les campagnes, et dévastèrent les moissons et tous les produits des champs. Puis il fondirent sur les bourgs et les villages, abattirent et incendièrent les habitations et massacrèrent tout le monde qu'ils trouvèrent hors des villes fortifiées. Ils rasèrent les églises et les monastères, s'emparèrent de tout ce qu'il contenaient, égorgèrent les prêtres et les religieux, ouvrirent les tombeaux espérant y trouver des trésors, en retirèrent les ossements des morts qu'ils brûlèrent publiquement pour bafoner les chrétiens. Au bout de quelques jours, trouvant leur butin et le nombre de leurs esclaves suffisants, ils retournèrent dans leur pays.

Après leur départ, ce fut le tour de leurs alliés. Les Égyptiens et les Turcs entrèrent en Cilicie, s'avancèrent dans le cœur du pays et y commirent des abominations et des cruautés inouïes. Ils s'emparèrent de plusieurs villes fortifiées qu'ils détruisirent. Tel fut le sort de la ville d'Adana, dont la citadelle fut rasée et la ville livrée aux flammes. La mort et la destruction les suivirent partout où ils portèrent leurs pas et l'on à dit justement que leur invasion, dont le souvenir seul fait frémir, est la page la plus triste, la plus nâvrante de l'histoire de l'Arménie. Après avoir porté le dueil et la désolation partout, ils retournèrent en Égypte, emmenant avec eux plus de vingt mille personnes en esclavage.

Et les Arméniens, que firent-ils pendant tout ce temps-là? L'histoire ne nous dit pas s'ils se réunirent pour se défendre contre les envahisseurs. Elle nous dit, au contraire, que les chefs, les princes, ne prenant plus soins de leurs terribles ennemis, donnèrent libre cours à leur haine, à leur rivalité, à leur ambition. Ils se querellèrent et se battirent l'un contre l'autre. Ce qui fut oublié par l'ennemi ne fut pas épargné par eux. Était-ce donc l'esprit et les mœurs du temps?

Dans un état de pareille détresse, le roi Léon

et le patriarche Constantin n'eurent plus qu'à se recommander à la générosité du Pape. Ils écrivirent donc au Pape Jean pour l'informer des épouvantables malheurs de leur pays et pour implorer son aide. Le Pape leur répondit avec une grande bienveillance et les exhorta à la patience. En même temps, il leur envoya de l'argent puor commencer à rebâtir leurs villes et leurs villages en ruine et pour acheter des troupes mercenaires afin de pouvoir lutter contre les envahisseurs. Il supplia encore les princes d'occident de voler au secours des chrétiens d'Arménie, mais, cette fois comme les fois précédentes ses sollicitations n'eurent aucun effet.

Voyant que, malgré tout ce qu'il faisait, il ne parvenait pas à décider les puissances d'Occident à aller prêter main-forte aux chrétiens d'Orient, il écrivit des lettres à Boussaïd-Khan des Tartares, où il lui rappela l'amitié de ses prédécesseurs pour les Arméniens et le pria de les secourir contre leurs ennemis et d'essayer d'amener la paix entre eux.

Léon et le patriarche Constantin ayant appris les démarches que le Pape faisait en leur faveur, envoyèrent de leur côté aussi, supplier le Khan de faire son possible pour pacifier leur pays. Boussaïd se rendit aux instances du Pape et des envoyés du roi Léon; il dirigea sur la Ci-

licie un corps de vingt mille hommes de cavalerie, dont il donna le commandement à l'un de ses fidèles généraux, avec mission de défendre le pays contre ses ennemis. Il écrivit même une lettre au roi Léon pour l'assurer de ses sentiments d'amitié à son égard et lui dire de compter sur son alliance. Il fit encore plus: il envoya prier le Sultan d'Égypte et de Bagdad de faire la paix avec les Arméniens.

Pourtant, avant l'arrivée des troupes tartares, une nombreuse horde de maraudeurs, amas d'infidèles de toutes les nations, envahit encore une fois la Cilicie et la Petite-Arménie. Ils prirent d'assaut la ville d'Étias qu'ils pillèrent et incendièrent. Ils prirent aussi le fort de Mina dont ils rasèrent les murs. Les Arméniens prirent alors les armes et se jetèrent sur ces sauvages. L'épée à la main, il pénétrèrent jusqu'au milieu de leur camp. Mais ils n'étaient qu'une poignée d'hommes et leurs ennemis étaient si nombreux qu'ils ne purent soutenir la résistance. La moitié resta sur le champ de bataille, les autres prirent la fuite. Mais beaucoup furent faits prisonniers et parmi ceux-ci plusieurs princes. Alors les ennemis se répandirent encore dans la contrée et recommencèrent leurs ravages. Il prirent la grande ville fortifiée de Meloun et y mirent le feu et

firent périr dans les flammes la majeure partie de la population.

C'est alors que le patriarche Constantin III, ayant pu se présenter au Sultan d'Égypte, finit par le décider à faire la paix avec les Arméniens. En même temps, la légion auxiliaire de cavalerie tartare arriva en Cilicie. Les Arméniens purent reprendre haleine et courage et commencer à réparer les ruines de leur pays.

Vers l'année 1330, les hostilités éclatèrent entre le roi Léon et son beau-père Ochine le Bailli, seigneur de Gorigos et Régent du royaume. Alors le roi envoya des troupes s'emparer de la ville d'Adana, fit prisonnier le bailli Ochine et son frère le général Constantin, et, à l'instigation des Latins, les fit mettre à mort. Les princes latins avaient donné à croire à Léon que Ochine et Constantin voulaient le perdre pour le remplacer sur le trône. Léon envoya alors la tête d'Ochine à Mélik-Nasr sultan d'Égypte et celle de Constantin à Boussaïd, Khan des Tartares. Il fit prince de Gorigos, Brémont de Lusignan, un de ses parents latins. Il fit venir de Chypre son cousin Hohannès, fils de Zabloun et le nomma Bailli ou Prince des princes. Pour général de toute son armée, il choisit un Latin, appelé Baudouin. Il retira leurs charges à plusieurs princes armé-

niens pour les donner à quelques-uns de ses parents latins. Dans l'excès de ses passions, Léon, sous de faux prétextes, fit mettre à mort sa femme, fille du malheureux Bailli Ochine et prit pour femme une autre princesse latine, Constance, fille du roi de Sicile.

Léon fut un tyran; avant comme après ses cruautés, son règne fut un règne de malheurs.

En 1334, le bruit se répandit dans tout l'Orient que les Latins se préparaient à venir en Asie pour délivrer la terre sainte des mains des infidèles. Et, en effet, le roi de France Philippe VI, qui avait succédé à Charles IV, poussé par le Pape Benoit XII, avait proclamé la guerre sainte et faisait espérer son secours aux malheureux chrétiens d'Orient. À cette nouvelle, les Sarrasins furent alarmés et se décidèrent à anéantir tous les chrétiens. Leur haine se portait surtout contre le petit royaume des Arméniens, qui, quand toutes les autres principautés chrétiennes tombaient, restait seul debout et était toujours redouté des infidèles. Malgré le traité de paix qui existait entre le sultan d'Égypte et le roi Léon, le premier, s'imaginant que les Arméniens étaient la cause des armements des Occidentaux et qu'à l'arrivée des Latins ils s'allieraient à eux pour leur prêter main-forte, résolut de prendre tous les moyens

nécessaires pour anéantir la nation arménienne. Ne voulant pas marcher en personne sur la Cilicie, pour avoir l'air de respecter le traité qui le liait au roi Léon, il mit toute son armée sous le commandement de l'Émir d'Alep, qui était alors l'ennemi acharné de Léon.

L'Émir, avec une armée devenue de la sorte formidable, envahit la Cilicie dont le peuple ne s'attendait à rien et qui ne s'était pas mis sur la défensive. Alors toutes les horreurs d'une invasion de Sarrasins en pays chrétien commencèrent. Ce ne fut plus que feu et sang. La fumée des villes et des villages livrés aux flammes obscurcissait le ciel; le sang des victimes égorgées, dont les cadavres jonchaient le sol, coulait à flots partout. Les ennemis gorgés de butin et emmenant des milliers de captifs, reprirent le chemin de leur pays, chassant devant eux les innomblables troupeaux de bestiaux qu'ils avaient pris et les malheureux Arméniens réduits en esclavage.

Léon, cependant, fit quelques efforts pour empêcher la ruine de son pays et l'anéantissement de sa nation, il rassembla des troupes, assaillit les ennemis et leur fit subir de grandes pertes. Mais il ne put tenir longtemps devant leur multitude et il perdit six mille hommes. C'est alors qu'il courut se retrancher avec ses chefs dans une forteresse imprenable.

Les ennemis s'étaient retirés pour un moment, le roi regagna son palais. Sa douleur fut immense quand il retrouva son pays dévasté et dépeuplé; il reprit un peu de courage et se mit à réparer les ruines de sa patrie. C'était en 1337. Mais un an ne s'était pas écoulé encore que les Égyptiens revinrent en Cilicie en plus grand nombre et avec plus de rage. Le roi, ne pouvant songer à leur tenir tête, courut se retrancher dans un château-fort. Mais voyant chaque jour ses sujets massacrés on menés en esclavage, voyant sa patrie perdre toute sa population, il se décida à envoyer des Ambassadeurs au sultan Mélik-Nasr pour lui demander une réconciliation et la paix. Le Sultan lui répondit en ces termes: « Je ne t'accorderai jamais la paix à moins que tu ne me jures solennellement de ne plus avoir aucun rapport, aucune communication avec les nations d'Occident, de ne plus leur envoyer des missives et de n'en plus recevoir de leur part, et de ne plus mander des ambassades au Pape de Rome. » Léon fut forcé par la détresse dans laquelle se trouvait la Cilicie, de prêter sus les Évangiles, en présence même de l'ambassadeur égyptien, le serment qu'on exigeait de lui. Alors les Infidèles quittèrent la Cilicie et le pays eut un peu de calme et de répit.

Deux ans après, Léon, violant le serment qu'il avait fait, reprit ses rapports et sa correspondance avec le Pape et les Souverains des puissances de l'Occident. Mélik-Nasr en eut connaissance et envoya bien vite en Cilicie un corps de seize mille hommes de cavalerie qui dévastèrent encore le pays, rasèrent seize châteaux-forts et, chargés de butin, retournèrent en Égypte, emmenant avec eux un grand nombre de captifs. Léon comprit qu'il avait attiré ces nouveaux malheurs sur sa patrie, et, afin d'éviter une autre invasion des Égyptiens en Cilicie, il cessa d'avoir, du moins ouvertement, des relations avec le Pape. Secrètement et par l'intermédiaire des Latins de Cilicie il le tint informé de tout ce qui lui était arrivé, de la détresse de son royaume, et le supplia toujours de venir à son aide.

Les choses en étaient là, lorsqu'une contestation eut lieu entre les princes, les évêques, le roi et le patriarche-pontife. Quelques-uns d'entre eux voulurent que toute relation cessât entre eux et le Pape et les princes d'Occident prétendant que cela était la seule cause de la ruine de leur pays. Les autres, au contraire, insistèrent sur la nécessité de continuer les rapports avec l'Occident et surtout avec le Pape pour que l'on ne pût pas dire que les Arméniens

étaient séparés de l'Église de Rome et qu'on ne les taxât pas d'hérésie. Cette divergence finit par envenimer à tel point les esprits du roi et du patriarche, que celui-ci crut de son devoir d'adresser de vives admonestations à Léon et de le menacer de la vengeance de l'Église. Léon fut tellement irrité des paroles du patriarche qu'il le déposa. C'était en l'année 1341, la quatorzième du pontificat du patriarche.

Le roi ne vécut que peu de temps après cette déposition du patriarche. Il tomba malade et mourut après avoir régné vingt et un ans.



HOHANNÈS OU CONSTANTIN III, GUY ET CONSTANTIN IV.

(A. D. 1342)

Léon ne laissa pas d'enfants. Les Grands du royaume élurent alors pour son successeur, son cousin Hohannès-le-Bailli, surnommé Djouan, neveu du roi de Chypre et fils de la princesse Zabloun. Ils le firent sacrer dans la ville royale de Sis et le proclamèrent, selon la coutume, roi des Arméniens, sous le nom de Constantin III. Malheureusement pour les Arméniens, ce prince ne répondit pas aux espérances de la nation. C'était un homme ignorant, sans principes et sans caractère et absolument sans souci du bonheur de ses sujets. Par surcroît, il aimait les querelles et méprisait les gens de son royaume. Aussi ne perdit-il jamais l'occasion de mécontenter les princes et même son armée. Il s'aliéna tout le monde de son palais, à Sis, et introduisit des règles ridicules dans sa Cour. Enfin, il lança un édit qui enjoignait aux Arméniens, sous peine de châtiments sévères, de se conformer aux rites

et cérémonies des Latins. Ce fut le dernier coup qu'il porta lui-même à son autorité. Tous les esprits étaient déjà animés contre lui, la nation ne put plus se contenir. Les troupes se révoltèrent et tournèrent leurs armes contre le roi. Il fut tué presqu' au bout d'un an de règne. Ainsi finit Hohannès ou Constantin III, qui n'eut pas assez d'intelligence pour comprendre ce qu'il se devait à lui-même et ce qu'il devait à ses sujets.

Une assemblée des princes arméniens se tint alors, où l'on élut pour roi le frère du roi qu'on venait d'assassiner, le prince Guy, surnommé Sir-Guy. C'était un prince qui s'était distingué par sa bravoure, et dont l'intelligence était reconnue. Il était alors gouverneur d'Achaïe; mais aussitôt qu'il fut informé de son élection, il laissa son gouvernement et se rendit à Sis où il fut sacré roi des Arméniens en 1343.

Les Égyptiens, informés de ces changements de souverains en Cilicie, sentant que ce royaume périclitait, et que la nation arménienne était en pleine décadence; sachant, en outre, que ses princes étaient en discordes, envahirent encore une fois le pays. Le roi Guy, à qui il était impossible de tenir tête aux Sarrasins, prit le parti de se retirer dans un château-fort. Il envoya des ambassadeurs au Pape

Clément VI pour lui demander assistance. Le Pape engagea le roi Philippe de France et le roi Henri d'Angleterre à aller au secours des Arméniens, mais ces princes agirent comme leurs prédécesseurs : ils promirent sans rien tenir.

De leur côté, les Égyptiens renouvelèrent l'année d'après leur incursion en Cilicie, dévastant le pays comme les autres fois. Il n'y avait personne qui pût leur opposer quelque résistance, car les princes arméniens étaient tout à fait découragés. Ils n'étaient pas satisfaits du roi qu'ils avaient élu ; ils le regardaient comme un intrus et le méprisaient. D'ailleurs, ils se détestaient entre eux et se faisaient la guerre. À cette époque, les controverses religieuses avaient accaparé tous les esprits et avaient amené des divisions fâcheuses dans le royaume. Les querelles de religion et les querelles de parti augmentaient chaque jour, affaiblissaient le pays et le conduisaient à sa perte. Tandis que les Sarrasins devenaient de jour en jour plus forts et plus redoutables. Ils étaient décidés à anéantir ce dernier vestige de puissance chrétienne, ils redoublaient d'acharnement et poussaient les Arméniens vers leur fin. Aussi, trouvant la Cilicie ouverte et sans défense, ils vinrent la piller, s'emparer de tout ce qu'elle contenait qui eût une valeur et qui fût à leur gré et retournèrent en Égypte.

Au lieu de chercher les moyens de remédier à cet état de choses, au lieu de s'étudier à gagner l'affection de ses sujets, le roi Guy se rendit de plus en plus impopulaire. Il chercha tous les prétextes pour déposséder les Arméniens de leurs charges afin de les donner à ses parents latins. Ce fut à ce point que la plupart des châteaux et des villes furent gouvernés par ces étrangers. Guy, à la fin, manqua de toute prudence, de toute circonspection et mit à bout la patience des Arméniens. Et, lui aussi, commença à vouloir forcer les Arméniens à adopter les rites et cérémonies de l'Église latine. Et ce fut pour lui comme pour son prédécesseur, le dernier coup porté à son autorité.

Cette mesure amena une grande agitation en Cilicie et quelques-uns des princes arméniens, indignés de la contrainte que voulait, à ce sujet, leur imposer le roi, lui écrivirent de bien faire attention à ce qu'il faisait, de ne pas s'immiscer dans leurs affaires religieuses, mais de s'occuper plutôt de l'administration de l'État. Ils lui rappelèrent même la triste fin de son frère qui, par la même exigence avait perdu sa couronne et sa vie.

Guy, au lieu d'écouter leurs conseils, ne leur témoigna que du mépris et resta inflexible

dans ses idées de réforme religieuse. Alors les Arméniens, exaspérés, formèrent une conspiration et le tuèrent dans la deuxième année de son règne, en 1344.

Ce fut le fils du maréchal Baudouin, le prince Constantin, qu'ils élurent pour son successeur. Constantin appartenait à la famille du roi Léon V, mais il était latin par son père. C'était un prince plein d'honneur et de cœur. Il employa tous les moyens pour ramener la paix et l'union parmi ses sujets.

Peu de temps après son avènement au pouvoir, Constantin eut l'occasion de se mettre en rapport avec le Pape et les rois d'Occident. Le sultan d'Égypte en eût connaissance. Il rassembla une grande armée, composée d'Égyptiens, de Syriens et de Mésopotamiens, et résolut d'exterminer la race des Arméniens. Car il était persuadé que s'il parvenait à réaliser son projet, les nations d'Occident n'auraient plus lieu de s'occuper de l'Orient.

Constantin fut averti des intentions et des préparatifs du sultan, il réunit les troupes arméniennes dont il confia le commandement à un prince arménien du nom de Libaride, remarquable par sa bravoure, et s'avança contre les Sarrasins. Hugues, roi de Chypre, sur les conseils du Pape, vint prêter main-forte à Constantin et

fut suivi par Déodat, commandant des chevaliers de Rhodes, avec ses légions. Ces princes alliés livrèrent bataille aux Égyptiens. La victoire fut longtemps indécise et de part et d'autre on fit de grandes pertes, mais les chrétiens finirent par avoir le dessus. Les Égyptiens furent défaits et chassés de la Cilicie. Cependant la ville d'Aïas resta en leur pouvoir. Le roi Constantin informa le Pape de tout ce qui venait d'arriver et lui demanda de nouveau d'envoyer à son aide. Le Pape écrivit alors au Doge de Venise Andrea et à son Sénat et insista pour qu'ils envoyassent une flotte en Orient afin de chasser les Infidèles des côtes de l'Asie-Mineure. Les Venitiens, pour contenter le Pape, firent tout ce qui leur fut possible; mais ils ne purent rendre de bien grands services au roi Constantin.

Alors celui-ci envoya un ambassadeur à Philippe roi de France et à Édouard roi d'Angleterre, pour solliciter leur alliance afin de réduire les ennemis de la foi chrétienne. Cet ambassadeur ne réussit pas dans sa mission et vint conter l'insuccès de son entreprise au pape Clément. Le Pape envoya alors à Constantin de grosses sommes d'argent et lui fit prêter de nouveau main-forte par les Chevaliers de Rhodes. En même temps, le roi de

Cilicie fut informé que les Ynfidèles étaient entrés dans ses États. Avec ses troupes et les Chevaliers de Rhodes il marcha contre eux. Il leur livra bataille et les vainquit. Il en massacra un grand nombre et mit en fuite le reste qu'il poursuivit l'épée dans les reins. Il enleva même des mains des Égyptiens le fort d'Issava ou d'Alexandrette. Après cela la Cilicie eut un moment de calme.

Cependant, malgré les continuelles relations des rois et des patriarches-pontifes arméniens avec le Pape, et malgré même que celui-ci eût donné des subsides en argent aux Arméniens, et leur eût prouvé l'intérêt qu'il leur portait, il existait néanmoins une certaine méfiance de la part du Saint-Siège de l'orthodoxie de l'Église arménienne. Toutes les assurances, toutes les justifications données par les rois et par les patriarches-pontifes ne parvenaient pas à dissiper entièrement les soupçons ; car, il existait malheureusement des personnes du clergé arménien même qui, poussés peut-être per l'ambition ou mus par quelque passion, intriguaient auprès du Pape. Ils cherchaient à lui faire croire que l'Église arménienne vivait dans l'erreur et que les protestations des rois et des Patriarches arméniens ne venaient pas d'une bonne conscience

et qu'elles n'étaient faites que pour ne point perdre un appui puissant, et un intérêt matériel. À la fin, Constantin et le Patriarche, las d'avoir toujours à se défendre contre les accusations de cette sorte, envoyèrent Jacques de Sis porter leurs protestations au Pape. Jacques de Sis avait été patriarche-pontife des Arméniens; on se rappelle qu'il fut déposé par Léon V. Il s'adressa directement au Pape même et finit par lui faire comprendre le peu de fondement de ses doutes. Le Pape en fut grandement satisfait et rendit hommage aux mérites de Jacques de Sis qui, à son retour en Cilicie, occupa de nouveau le siège pontifical. Le Patriarche régnant venait de mourir quand Jacques était rentré en Cilicie.

En 1362, le roi Constantin mourut après dix-huit ans de règne. Après sa mort, l'Arménie fut sans roi pendant deux ans, les princes arméniens ne voulant pas prendre un roi de la famille des précédents, et n'osant pas non plus élire l'un d'entre eux pour le placer sur le trône, car personne n'aurait voulu l'accepter, les ennemis profitèrent de cet interrègne pour venir dévaster impunément la Cilicie.

LÉON VI.

DERNIER ROI DES ARMÉNIENS

(A. D. 1365)

Quand le Pape apprit la mort du dernier roi et sut dans quel désastreux état se trouvait la Cilicie, il écrivit aux princes arméniens pour les engager à se mettre d'accord entre eux et à élire un souverain. Il leur dit que leur choix ne pouvait pas tomber sur un sujet plus digne que Léon de Lusignan qui avait des liens de parenté avec les Arméniens et avec les Latins, puisqu'il était issu de la famille du roi Guy et qu'il était parent de Pierre, roi de Chypre. Les princes et les évêques arméniens suivirent le conseil du Pape Urbain V et élurent roi Léon VI de Lusignan, qui fut sacré solennellement dans la cathédrale de Sis et proclamé roi des Arméniens en 1365.

Un peu avant, Léon avait épousé la princesse Marie qui appartenait à la famille de Louis-Charles, roi de Hongrie. Léon était un prince sage, doux, pieux et était doué des meil-

leures dispositions. Il fut au-dessus de beaucoup de ses prédécesseurs par ses mérites et sa bonté. Il serait peut-être devenu l'un des plus glorieux rois des Arméniens s'il eût vécu dans des temps meilleurs, mais la Cilicie finissait. Les princes arméniens ne se rappelaient plus les hauts-faits de leurs ancêtres et l'antique gloire de leur nation; ils ne s'occupaient plus qu'à se chercher querelle et à se faire la guerre entre eux, voulant toujours être au-dessus l'un de l'autre. Le pays se trouvait ainsi à la merci de la féodalité. Les autres classes du peuple, qui n'étaient plus que des instruments dans les mains des princes, perdirent peu à peu l'affection et le respect qu'ils avaient eus pour eux et ce respect et cette affection étaient absolument nécessaires pour que l'ordre pût régner dans un État comme la Cilicie, où le roi et les nobles seuls détenaient tout pouvoir. Dans cet état de dégénérescence, un rien suffisait pour ébranler le gouvernement, le moindre choc pouvait le mettre en pièces.

Ce choc fut donné par les Égyptiens. Pierre, roi de Chypre, était en guerre avec eux, il leur prit la ville d'Alexandrie. Le sultan reprit Alexandrie et chassa du pays l'armée qu'y avait laissée le roi de Chypre. Puis, comme il ap-

prit que Léon était allié avec ce roi, il envoya ses troupes envahir la Cilicie. Léon, avec son armée, marcha contre les Égyptiens. Son général, le brave Libaride, se signala extraordinairement dans le combat qui s'engagea; mais malgré toute sa valeur, il tomba frappé sur le champ de bataille. Lorsque Léon vit la perte qu'il venait de faire, il perdit son sang-froid et se mit à fuir. Puis il envoya demander la paix au sultan et parvint à faire quitter ses États aux Égyptiens.

Quelques années après, en 1371, les hostilités recommencèrent entre les Arméniens et les Égyptiens. Chahar-Oghli, général égyptien, envahit de nouveau la Cilicie, à la tête d'une armée nombreuse et ravagea le pays avec la férocité habituelle des Sarrasins, incendiant les villes et les villages, dévastant les campagnes. Il livra aux flammes une partie de la ville de Sis. Comme il avait détruit les moissons, une disette terrible sévit dans tout le royaume. Cette disette fut telle que les chroniqueurs arméniens rapportent qu'un boisseau de blé fut vendu, à Sis, cinq cents pièces d'argent.

Le roi Léon essaya d'arrêter l'envahisseur. Il alla, avec sa petite armée, lui livrer combat; mais il fut vaincu et même blessé. Il prit

alors la fuite et se retrancha dans des places fortes, situées sur les montagnes et par cela même imprenables. Il resta longtemps caché dans les montagnes. Nul n'avait plus de ses nouvelles. Les princes arméniens ne sachant pas ce qu'il était devenu, on crut partout qu'il était tombé sur le champ de bataille.

La reine Marie, restée à Tarse, convaincue que son mari était mort, se lamentait et ne savait que faire pour empêcher la destruction de son royaume. Le Patriarche arménien vint la trouver pour adoucir son chagrin. Après avoir pris l'avis de celui-ci, la reine manda des ambassadeurs à Avignon pour y informer le pape Grégoire XI des nouveaux malheurs de la Cilicie et pour le prier de faire tout ce qui lui serait possible pour empêcher la destruction complète de la nation arménienne. Le Pape, après avoir longtemps réfléchi sur la triste situation de la Cilicie, répondit aux ambassadeurs qu'il ne voyait qu'un seul moyen de sauver le pays; c'était de choisir un autre souverain parmi les princes dignes et puissants et de lui faire épouser la reine Marie, veuve du roi Léon. Il leur proposa donc le prince Othon, Duc de Brunswick, descendant de la maison royale de Saxe et parent du roi de Chypre. Les princes arméniens adhérèrent à

la proposition du Pape, mais pendant qu'ils faisaient les préparatifs pour le mariage de la reine, ils apprirent tout d'un coup que le roi Léon était encore existant. Cette nouvelle remplit de joie la reine et toute la nation et les projets de mariage furent abandonnés. Bientôt après, Léon se trouva à Tarse où son retour causa une joie immense parmi la nation.

En 1374, une révolte éclata en Égypte, le sultan fut déposé et son cousin Achref-Chaban usurpa son trône. Cet Achref-Chaban était depuis longtemps l'ennemi acharné des chrétiens. Comme il savait dans quelle situation pénible se trouvait la Cilicie, comme il connaissait aussi la liaison qui existait entre Léon et le Pape, il put donner cours à sa haine et il envoya une armée nombreuse faire invasion en Cilicie. Les Arméniens furent épouvantés quand ils virent le nombre immense de leurs ennemis, ils jetèrent leurs armes et s'enfuirent de tous côtés. Les gens de la campagne accoururent dans les villes fortifiées; d'autres se cachèrent dans les montagnes, d'autres enfin se sauvèrent à l'étranger. Ceux qui demeurèrent dans le pays furent massacrés par les Ynfidèles. Selon leur coutume, les féroces Égyptiens se répandirent dans tout le royaume, y commirent les atrocités les plus horribles, mas-

sacrant tous ceux qui tombaient dans leurs mains, pillant, dévastant, rasant les églises, les couvents, les édifices des cités dont ils s'emparèrent. La ville de Sis, après avoir soutenu un siège de deux mois, fut prise par les Égyptiens et mise à sac. Les tombeaux des rois furent défoncés et les restes humains qu'ils contenaient furent jetés à la voirie et brûlés. Ils envoyèrent des détachements de leur armée brûler tous les établissements, toutes les métairies, enfin tout ce qui était habité ou l'avait été. Ils firent du pays un désert. Ils avaient juré, comme ils le déclarèrent eux-mêmes, que le royaume de la Cilicie ne serait plus, qu'il ne compterait plus parmi les royaumes de l'Asie, que son nom même serait effacé à tout jamais.

Ensuite, ils se mirent à torturer leurs captifs pour les forcer à renier leur religion. Tous ceux qui voulurent résister, qui restèrent inébranlables dans leur foi, périrent dans les supplices les plus cruels. Les uns eurent le corps taillé en deux, les autres eurent la gorge coupée. Les gens de la campagne et du peuple furent écorchés vifs; les princes et les gens de distinction furent tués sous une grêle de flèches. On creva les yeux aux prêtres et aux moines et on leur enfonça dans la tête des pointes de fer rougies au feu. Les principaux

porsonnages du clergé eurent la langue arrachée pour qu'ils ne puissent plus prêcher et eurent les doigts des mains écrasés. Un grand nombre de ces malheureuses victimes de la haine des sauvages infidèles périt à la suite des mutilations que nous ne pourrons désigner ici, sur lesquelles la pudeur nous force à jeter un voile. Quand ces impitoyables énergumènes virent, à la fin, que leurs épouvantables atrocités leur faisaient perdre le profit de leurs captifs, ils arrêtèrent leurs tortures; il épargnèrent principalement les enfants et les jeunes filles qu'ils emmenèrent et vendirent comme esclaves dans différents pays.

Dès les premiers jours de l'invasion des Égyptiens, Léon qui s'était vu dans l'impossibilité de leur tenir tête, de leur opposer même la moindre résistance, n'avait pensé qu'à se mettre en sûreté, lui et sa famille. Il avait emmené la reine Marie, sa fille Phinna et son gendre Chahan, prince de Gorigos, dans le château de Gaban, où il fut suivi par quelques princes de sa suite. Les Égyptiens en furent informés et vinrent assiéger ce château-fort. Pendant plusieurs jours, ils livrèrent assauts sur assauts, mais tout fut inutile. Alors, ils laissèrent au pied de Gaban un corps de troupes assez considérable afin d'empêcher l'éva-

sion du roi. Pendant neuf mois, le siège continua et les assiégés finirent par n'avoir plus de vivres.

Léon comprit qu'une résistance prolongée finirait par décimer tout le monde enfermé dans le château, il prit conseil de son entourage et l'on décida de se rendre. Il envoya des parlementaires au général des Égyptiens pour lui faire dire qu'il se rendrait s'il voulait, sur serment, assurer la vie sauve à lui et à toute sa suite. Le général ennemi fit le serment qu'on lui demandait, et Léon sortit du fort et se rendit prisonnier. L'Égyptien viola son serment et fit enchaîner aussitôt le malheureux roi. Les infidèles entrèrent dans le fort, le pillèrent, s'emparèrent des trésors royaux et emmenèrent captifs tous les habitants. Léon, sa famille et sa suite furent conduits avec eux au Caire. Le Sultan les reçut avec mépris et les fit jeter en prison. Quelques chefs du sultan vinrent lui parler en faveur de l'infortuné Léon et le prièrent de le traiter, avec plus d'humanité et de lui laisser un peu de liberté. Le sultan leur répondit: « Qu'ils renoncent à leur religion et je leur rendrais immédiatement la liberté. J'irai même plus loin: je les comblerai d'honneurs. » Le pieux roi Léon ne voulut pas renier sa foi et

préféra la prison et les souffrances. Il fut donc enfermé avec sa famille dans une prison, portant toujours des chaînes. Il y avait beaucoup d'autres chrétiens avec lui dans la même prison. Cependant bientôt après, le sultan ordonna de mettre en liberté la reine et sa fille, mais elles aimèrent mieux rester dans la prison auprès du roi que d'être libres et loin de lui. La captivité de Léon commença en 1375; il y avait onze ans qu'il régnait. De ce jour, il n'y eut plus de royaume d'Arménie. Les Égyptiens, nous l'avons dit, avaient fait de la Cilicie un désert. Personne ne pouvait plus conserver l'espoir de voir jamais le royaume des Arméniens se reconstituer. Le pays resta un temps considérable entre les mains des Égyptiens, jusqu'au jour où les Ottomans le firent passer sous leur joug.

Après cinq années de captivité de la famille royale arménienne, Chahan, gendre de Léon, parvint, grâce à l'entremise de quelques amis, à obtenir son élargissement, en 1380. Léon lui donna des lettres et l'envoya en mission auprès du Pape et du roi d'Espagne Jean I., pour les supplier de venir le délivrer, lui et sa famille. Pendant que le roi d'Espagne cherchait les moyens pour délivrer l'infortuné roi, le sultan Mélik-Mansor vint à mourir et

eut pour successeur son frère Mélik-Salih qui n'était encore qu'un enfant de six ans. Jean d'Espagne envoya aussitôt en Égypte des ambassadeurs, porteurs de riches présents, prier le jeune monarque de rendre la liberté à la famille royale d'Arménie, lui assurant que les Égyptiens n'auraient jamais à regretter son acte généreux. La mission de l'ambassade espagnole fut couronnée de succès et Léon et sa famille recouvrèrent leur liberté en 1382.

Léon se rendit à Jérusalem avec toute sa famille pour rendre grâces à Dieu de sa délivrance. Il était accompagné d'une escorte égyptienne. De Jérusalem il se rendit en Chypre où il s'embarqua pour Rome en 1383. Il fut reçu avec beaucoup de bienveillance par le Pape Urbain VI. De Rome il alla en Espagne remercier le roi Jean pour ce qu'il avait fait pour lui. Le roi d'Espagne le reçut avec honneur; il lui donna une ville pour y fixer sa résidence et lui fit présent d'un grand nombre de propriétés. Léon se fit remarquer, dans ce pays, par sa conduite et par sa générosité. Il allait souvent en pélerinage à Rome, mais il revenait toujours en Espagne.

À cette époque, la France était en guerre avec l'Angleterre. Le Pape voulut se faire le médiateur entre ces deux grandes puissances.

Pour cela, il choisit Léon, le dernier roi arménien, pour porter ses messages à Paris et à Londres. Le Pape déclara l'avoir choisi parce qu'il avait une haute opinion de l'intelligence et des qualités du cœur de ce prince. Léon accepta avec reconnaissance cette marque de confiance, cette faveur toute spéciale du Pape, parce que, en même temps, cette mission lui fournissait l'occasion d'intéresser les deux nations ennemies à sa patrie. Il espérait que s'il réussissait à faire signer la paix aux deux rois, il pourrait se faire soutenir par eux et essayer de reconquérir le trône d'Arménie. Mais après plusieurs entrevues avec eux, il comprit que ni l'un ni l'autre des deux monarques ne voulait entendre parler des conseils pacifiques du Pape, et qu'ils n'étaient pas davantage disposés à lui prêter leur appui pour l'aider à retablir son royaume. Ils ne lui exprimèrent que le simple désir de le voir réussir dans ses projets.

Léon, étant revenu à Paris dans le même but, tomba malade et mourut à l'âge de soixante ans, le 29 Novembre 1393, onze ans après avoir recouvré sa liberté. Il fut enterré dans l'église du couvent des Célestines et on lui érigea un magnifique mausolée, qu'on voit encore de nos jours dans les caveaux funé-

raires de S^{t} Denis, avec l'inscription qui porte son nom.

La reine Marie, son épouse, était déjà morte pendant la captivité de Léon; elle fut ensevelie au Caire, dans le cimetière des Arméniens.

À la mort du dernier roi Léon, de sa femme et de sa fille, la dynastie des rois Roupéniens, continuée par les Lusignans, s'éteignit tout à fait. Le prince de Gorigos même, Chahan, gendre du roi Léon, après son arrivée en Europe, disparut complétement et on n'a pu jamais retrouver ses traces. (1)

Néanmoins le titre de roi d'Arménie passa au roi de Chypre, qui, outre le titre de roi de Jérusalem, commun à d'autres souverains de l'Europe, à cause de leur ancienne alliance dans les guerres de la Terre-Sainte, le prit toujours dans ses actes, dans ses brevets et dans ses armes, depuis 1393, comme appartenant à lui seul.

La république de Venise reconnut en Catherine Cornaro, la reine de Jérusalem, de Chypre et d'Arménie; car elle était l'épouse de

1. À différentes époques, des aventuriers obscurs, profitant des circonstances et de l'ignorance de ceux à qui ils s'adressaient, essayèrent de se faire passer pour des princes descendus des Lusignans d'Arménie; mais ce ne furent que des imposteurs sans mérite et sans aucune importance.

Jacques de Lusignan, dernier roi de Chypre.

Actuellement le litre de roi d'Arménie appartient au roi d'Italie, parce qu'il est Duc de Savoie. On sait que dans la seconde moitié du XV. siècle, Charlotte de Lusignan, sœur de Jacques, fut mariée avec le fils cadet de Louis II, et qu'à sa mort, son petit-fils Charles I., surnommé le guerrier, hérita du titre de roi de Chypre, car Charlotte de Lusignan était reine de Jérusalem, de Chypre et d'Arménie.

À partir de cette époque le titre de roi de Chypre et d'Arménie est resté à la maison de Savoie. D'ailleurs les Arméniens ont reconnu que ce titre était passé aux Ducs de Savoie et par conséquent aux rois de Sardaigne.

Bien que les rois de Sardaigne n'aient pas pris ouvertement le litre de roi d'Arménie, toutefois ils en ont conservé les armes dans leurs armoiries; c'est-à-dire le lion couronné et armé des Roupéniens et plus tard des Lusignans.

Telle fut la chute du royaume d'Arménie. À partir de cette époque les Arméniens furent condamnés à subir le joug pesant des Étrangers. Leurs nouveaux maîtres, incapables d'une idée généreuse, incapables surtout d'accomplir une de ces œuvres qui laisse dans l'histoire de l'humanité la marque du passage d'une nation dans un pays, n'employèrent leur puissance qu'à détruire tout ce qui pouvait rester pour attester la grandeur du passé de l'Arménie.

Les Arméniens, sans cesse harcelés, persécutés pour leur religion, écrasés par des impôts qu'ils ne purent payer, furent alors vendus comme de vils esclaves. Se voyant sans protection, ne pouvant plus compter sur l'avenir, ils préférèrent abandonner leur patrie, leurs propriétés, et demander l'hospitalité aux nations étrangères. Des hordes de barbares, des Kurdes, pour les appeler par leur nom, accoururent habiter le vaste pays abondonné par les Arméniens. Ces hordes se fixèrent principalement dans les provinces des Mogh, de Vasbouragan, de Douroupéran, de Paghéch, de Sassoun, de Peznounik, de Daron, et dans le pays des Aghtznik, près de la Mésopotamie.

Toutes ces provinces eurent des gouverneurs spéciaux et par la suite des temps leur population devint nombreuse. Elle fut absorbée par les hordes tartares et turques qu'y vinrent s'y établir, s'y mêlèrent avec les Kurdes et formèrent avec eux une seule et même nation. Plus tard le conquérant Tamerlan s'empara de toute la région. Toutes ces peuplades étaient hostiles à la population arménienne restée dans le pays. Les Arméniens étaient sans cesse tourmentés et regardés plutôt comme des intrus que comme les véritables possesseurs de la terre d'Arménie.

FIN DE L'HISTOIRE DE LA DYNASTIE

DES ROUPÉNIENS

HISTOIRE D' ARMÉNIE

PRINCIPAUX ÉVÈNEMENTS ARRIVÉS APRÈS LA CHUTE DU ROYAUME

BRÈVE RELATION DES ÉVÉNEMENTS QUI SE PASSÈRENT APRÈS LA DESTRUCTION DU POUVOIR ROYAL

À partir de la chute du pouvoir royal en Cilicie jusqu'à nos jours, l'histoire de l'Arménie peut se résumer dans les conflits qu'elle eut avec ses oppresseurs à cause de sa religion. L'autorité ecclésiastique de ses patriarches-pontifes lui étant seule restée intacte. Cependant, dans les premiers temps de cette période, plusieurs événements eurent lieu en Arménie, qui causèrent quelques changements politiques. Il nous semble utile de les divulguer pour compléter notre esquisse historique.

Ce fut l'an 1378, que le nom de Tamerlan ou mieux Timour-Leng, retentit dans le monde. En 1366, ce prince régnait dans la ville de Samarkand. Douze ans plus tard, il entreprit

la conquête de la Perse qu'il soumit à son pouvoir. Ensuite il envahit le pays d'Aderbeydjan, et se rendit maître de la ville de Tabriez. Là, il réunit une armée de soixante-dix mille hommes et prit encore d'autres villes. Puis, il se jeta sur la Syrie, prit Bagdad en 1386, d'où il se porta sur Vasbouragan. Après avoir tout ravagé sur sa route, il marcha sur le pays des Sunis, où il s'empara du fort d'Érentchagh et en massacra tous les habitants. De là, encore, il se dirigea vers d'autres places de l'Arménie et se rendit maître de plusieurs villes. Partout il jeta la désolation; partout il massacra tous ceux qui tombèrent dans ses mains.

En 1389, Timour-Leng envahit les provinces de Douroupéran et de Daron, où ses légions s'engagèrent à y détruire toutes les villes et tous les villages. C'est alors qu'une femme arménienne donna un exemple admirable de vertu et d'héroïsme. Elle était née dans la province de Mouch. Quand elle vit que les Tartares s'étaient emparés du village qu'elle habitait, elle arracha une épée, et, prenant son enfant, un ange de beauté, à peine âgé de huit ans, elle courut pour se réfugier dans un endroit où elle espérait échapper aux barbares. Mais elle fut poursuivie par les soldats enne-

mis. La malheureuse femme ne pensant qu'à sauver l'existence de son enfant et la sienne, se retourna résolument contre les soldats qui la poursuivaient et en tua plusieurs. Voyant que d'autres soldats se joignaient aux premiers pour la poursuivre, sachant bien que si elle et son fils tombaient dans leurs mains, elle subirait les derniers outrages et son fils serait fait mahométan, hors d'elle-même, elle leva l'épée quelle avait prise pour se défendre et la plongea dans le cœur de son enfant adoré. Après cela, elle courut avec une vitesse extrême, vers une hauteur qui dominait un précipice, et se précipita dans le gouffre en faisant le signe de la croix. Les Tartares, pris de honte et saisis de terreur, d'une action pareille, revinrent dans leur camp.

Timour-Leng passa ensuite dans les provinces de Chiragh, de Passène et de Vanant. Il se rendit maître de la ville de Kars, massacra la majeure partie de sa population et fit prisonniers les autres de ses habitants. À la prise de Kars, un incident tout-à-fait singulier eut lieu. Timour-Leng sépara trois cents habitants arméniens chrétiens et trois cents autres habitants de la ville non chrétiens. Alors, il leur dit: « J'avais l'intention de tirer au sort pour savoir lesquels je devrais faire mettre à mort,

mais j'ai décidé à présent de faire périr les chrétiens.» Les Arméniens chrétiens s'écrièrent: « Il vaut mieux pour nous de mourir en chrétiens que de vivre en renégats!» Cependant deux personnes d'entre eux, deux frères, sortirent de leurs rangs et passèrent du côté des non-chrétiens. Mais Timour-Leng, contrairement à leur attente, donna l'ordre d'exterminer les non-chrétiens et d'épargner les chrétiens. Aussitôt les deux frères se précipitèrent en avant et s'écrièrent: « Nous sommes chrétiens et serviteurs du Christ ». – Timour-Leng leur dit: «Si vous êtes chrétiens, pourquoi allez-vous vous placer avec les non-chrétiens? Est-ce ainsi que l'on agit? Non! vous êtes méchants et perfides, et vous ne méritez que la mort.» Après quoi, il ordonna de mettre à mort seulement les deux frères et de laisser en liberté les autres.

Timour-Leng, après avoir conquis toute l'Arménie, la Géorgie, la Perse, l'Inde et d'autres pays, dans chacun desquels il laissa des marques de son passage, des souvenirs de sa cruauté, se rendit dans l'extrême Asie-Mineure et s'empara de plusieurs villes. Ayant mis le siège devant Sébaste, ville qui contenait cent-vingt-mille habitants, il leur promit sur serment que s'ils se rendaient sans prendre les ar-

mes, il ne ferait mettre à mort aucun d'eux. « Si quelqu'un de mes soldats, dit-il, lève son sabre contre quiconque des habitants de Sébaste, il sera lui-même abattu et tombera sous le coup de son propre sabre. » Trompés par ces promesses, les malheureux se rendirent. Timour-Leng se livra sur eux alors aux plus épouvantables cruautés. Il fit d'abord tous les jeunes hommes prisonniers. Ensuite, il fit lier par les mains et par les pieds tous les personnages riches de la ville et les fit mettre à la torture pour leur faire avouer où ils avaient caché leurs richesses. Enfin, il ordonna de leur attacher la tête et les pieds ensemble et de les précipiter pêle-mêle dans de larges fosses creusées exprès, où ils furent enterrés vifs. Il fit attacher les femmes par leurs chevelures à la queue de jeunes chevaux qu'on lança au galop et en liberté, et ces malheureuses furent mises en lambeaux. Il fit lier les pieds et les mains des jeunes enfants, qu'on jeta tous ensemble sur un champ et qu'on écrasa sous les pieds des chevaux. L'endroit où cette horrible exécution eut lieu, est encore appelé: Sève-Hoghère, cest-à-dire, la *terre-noire* ou la *terre de deuil.* Après tout cela, il fit enterrer vifs les soldats de la ville qui étaient au nombre de quatre mille. « Car, leur

dit-il en ricanant, j'ai prêté serment de ne pas vous faire mourir par le sabre!» Timour-Leng trouva aussi dans la ville un grand nombre de lépreux qu'il fit étrangler. « Si je n'ai pas épargné les hommes sains et valides, leur dit-il, il est juste que je vous fasse périr. A quoi pourriez-vous me servir si ce n'est à infecter mon armée!» En dernier lieu, il fit raser les églises de la ville, dont l'une avait été érigée en l'honneur des quarante saints de Sébaste, et qui était surmontée de quarante dômes, sous lesquels reposaient les restes de chacun des quarante martyrs.

Après cela Timour-Leng fit prisonnier le prince Bayazid, sultan des Ottomans Turcs. Soixante mille familles, la plupart arméniennes, furent emmenées en captivité à Khorassan. Enfin, Timour-Leng revint à Samarkand où il mourut en 1406. Il laissa ses immenses possesions à son fils Chahrouh, qui lui succéda.

Timour-Leng fut incontestablement un despote cruel; les atrocités qu'il commit font frémir d'épouvante, et cependant, presque tous les pays qu'il envahit pouvaient se rendre à discrétion. Dans ce cas, il les rendait simplement tributaire. Mais dans le cas contraire, il ne les épargnait pas et se montrait

impitoyable. On prétend que, pendant ses expéditions, son camp se servait de tentes de trois couleurs : chacune de ces couleurs faisait connaître ses intentions. En s'approchant de quelque ville, ordonnait-il à ses soldats de se servir de tentes blanches, cela signifiait que si la ville se rendait immédiatement, elle gagnerait ses faveurs. Si ceci n'amenait aucun effet, aux tentes blanches on substituait des tantes rouges; cela annonçait la colère du Conquérant et était une menace pour la ville qui devait passer par le feu et le fer. Si le siège se prolongeait, alors les tentes noires remplaçaient les tentes rouges et les assiégés étaient ainsi prévenus qu'il n'y aurait plus de grâce pour eux, que leur ville serait détruite et eux mis à mort.

On dit aussi que tous les livres que Timour-Leng trouva en Perse et en Arménie furent transportés à Samarkand et qu'il les fit placer dans une grande tour d'où il ne permit jamais de les retirer m;ais si quelque personne désirait consulter qulques uns de ces livres, il ordonnait de lui donner le libre accès de cette tour.

Après l'invasion de Timour-Leng, l'Arménie eut ses provinces divisées et différents chefs furent nommés gouverneurs de ces division.

Les Arméniens eurent beaucoup à souffrir de la part de ces gouverneurs. Les principaux d'entre eux furent Youssouf qui fut gouverneur de Sassoun; l'Emir Ezdin, le chef de Vasbouragan, qui résidait dans la ville d'Osdan; Miran-Chah, l'un des fils de Timour-Leng, qui fut gouverneur de Tabriez; Chahrouh, frère aîné de Miran-Chah, qui gouverna le Khorassan. Ces princes se faisaint continuellement la guerre et livraient leurs combats en Arménie; il en arriva qu'ils détruisirent un grand nombre de villes dans le cours de leurs rencontres. Youssouf se montra le plus terrible parmi tous ces chefs. Il prit la ville de Bagdad et la soumit à l'autorité de son fils Scandar. Quelque temps après, il fit sa résidence dans la ville de Vagharchaguèrd, et dans une expédition qu'il fit il se rendit maître de la ville d'Akhaltzikha, où ses troupes commirent les plus horribles cruautés.

À sa mort, son fils Mahmoud-Chah lui succéda et résista à Chahrouh, qui était venu en Arménie pour lui faire la guerre. Dans un combat qu'ils se livrèrent en Pacrevant, Mahmoud fut vaincu. Cahrouh en quittant l'Arménie, nomma vice-roi du pays un autre fils de Youssouf qui se nommait Djihan-Chah. Cela amena la guerre entre Djihan-Chah et son

frère Scandar de Bagdad et l'Arménie fut cruellement éprouvée alors. À la suite de ces hostilités et de ces combats continuels, l'Arménie eut la famine, et une famine telle que l'on prétend que les habitants mangèrent de la chair humaine. C'est alors qu'une grande partie de la population émigra.

Pendant cette année de troubles et de misères, c'est-à-dire en 1447, un des princes de la nation arménienne se distingua par sa générosité et par la protection qu'il accorda à ceux de ses malheureux compatriotes qui eurent recours à lui. Ce fut Belkiné, fils de Sempad Orbélian, qui gouvernait la partie supérieure du pays des Sunis et une partie de Gaban. Il était beau-père d'Alexan, roi des Géorgiens, et il avait sous son autorité plus de six mille familles arméniennes qu'il gouvernait tout paternellement. Pendant les guerres entre Scandar et Djihan-Chah, Belkiné recueillit tous les fugitifs des pays dévastés par les hostilités des deux frères. Le roi de Géorgie qui remarqua la popularité dont jouissait le prince Belkiné, commença à craindre que son royaume ne vînt à être déserté par les Arméniens qui composaient une grande partie de la population de ses États. À l'instigation de ses chefs, ce roi finit par décider, en lui

promettant de magnifiques récompenses, un des plus intimes amis du prince Belkiné, à assassiner ce dernier. Ce traître fit avaler du poison à Belkiné. Celui-ci s'aperçut immédiatement de l'infâme perfidie de son ami. Il prit tous les antidotes possibles, mais tout fut inutile et l'excellent et infortuné prince mourut en 1438. La mort fut un deuil pour tous les Arméniens. Mais l'assassin ne resta pas impuni, on se saisit de sa personne et il eut les mains et les pieds coupés.

Le roi de Géorgie était tributaire de Djihan-Chah, prince de Tauris; il se mit en révolte contre lui. Alors, Djihan-Chah prit ses armes et dévasta la Géorgie. Il assiégea et prit la ville de Chamchouildé dans laquelle résidaient vingt mille Arméniens. Ses troupes commirent toutes sortes d'atrocités. Avant d'entrer dans la ville, ils coupèrent la tête à seize cent soixante-quatre de leurs prisonniers et, devant la ville même, firent une grande pyramide avec ces têtes. Devant la grande porte de la ville, ils coupèrent la gorge à soixante des principaux ecclésiastiques et des princes géorgiens. Dans la ville, ils tuèrent trois mille personnes par les moyens les plus épouvantables. Aux uns ils fracassèrent la tête; ils taillèrent le corps des autres en quatre. Quel-

ques-uns, ayant été forcés de renier leur foi, furent mis immédiatement à mort; ceux qui restèrent fermes dans leur croyance furent mis à la torture et massacrés également. Enfin, neuf mille quatre cents personnes furent emmenées en captivité. Ces féroces barbares agirent de la même façon à l'égard d'autres villes de la Géorgie dont ils se rendirent maîtres. Avant de retourner à Tauris, Djihan-Chah nomma son fils Hassan-Ali gouverneur de l'Arménie. Ce prince prit la ville de Nakhtchévan pour résidence et nomma des sous-gouverneurs pour administrer les différentes provinces; ces sous-gouverneurs furent appelés Bays. L'un d'eux, du nom de Yaghoub, résidait à Érivan.

En 1575, le Chah Tahmaz Ier, sultan de la Perse, pilla et saccagea le pays des Arméniens et de la manière la plus cruelle et la plus sauvage. On peut se faire une idée des atrocités qu'il y commit, quand, d'après le témoignage des chroniques et des annales, on se dit que le sultan, sur les conseils de ses minitres, lança un édit pour que, pendant la période de quinze ans il ne fût plus exigé de tribut, parce que le pays n'était plus qu'un véritable désert. Mais avant que le premier tiers de ce laps de temps fut écoulé, des hordes de

maraudeurs, descendues des régions du Caucase, dévastèrent aussi l'Arménie et massacrèrent des centaines d'habitants. Pour comble de malheur ces invasions successives amenèrent une famine terrible dans tout le pays.

En 1583, les Turcs conquirent toute l'Arménie jusqu'à Tauris et augmentèrent le tribut du pays d'une façon telle que toutes les classes du peuple furent réduites à la plus affreuse misère. Ainsi, le siège pontifical d'Étchmiadzine fut chargé d'une taxe énorme. Las d'être toujours persécutés et opprimés par leurs tyrans, des multitudes d'Arméniens ne voulurent plus rester dans leur pays et émigrèrent. Ceux qui étaient des provinces d'Artzakh, d'Oudi, de Chamakhi et de Cantzagh, se réfugièrent en Perse où le roi Chah-Abas leur destina des habitations dans la ville d'Ispahan.



CHAH-ABAS EN ARMÉNIE

(A. D. 1603)

Pendant l'année 1603, Chah-Abas, roi de Perse, excité par le gouverneur de Salmast qui s'était révolté contre les Turcs et par quelques chefs des Kurdes, mit sur pied une nombreuse armée et se mit en route pour conquérir l'Arménie, qui était alors sous la domination des Turcs. Le monarque persan vint d'abord à Naktchévan dont il se rendit maître, et de là il se dirigea sur la province d'Érivan où il saisit un grand nombre d'Arméniens et mit le siège devant la ville d'Erivan. C'est pendant le siège de cette ville qu'un grand nombre de prisonniers arméniens et géorgiens furent tués. Voici comment: Chah-Abas, à chaque assaut qu'il livra, les fit placer devant ses soldats et ils tombèrent frappés par les flèches des assiégés. Chah-Abas ne put se rendre maître de la ville; il leva le siège et se porta vers d'autres places-fortes de l'Arménie que les Turcs possédaient. Après avoir

conquis presque tout le pays et y avoir placé des gouverneurs persans, il retourna mettre encore une fois le siège devant Érivan qui, après avoir soutenu le siège pendant neuf mois, finit par se rendre. Chah-Abas lança alors un édit, crié partout, qui enjoignait à tous les Arméniens d'avoir à se considérer désormais comme sujets des Perses. Il commença dès lors à persécuter les Patriarches arméniens pour leur extorquer de grosses sommes que ces malheureux n'arrivaient à réunir qu'en faisant des emprunts pour lesquels ils payaient des intérêts énormes.

Après leur expulsion de l'Arménie par Chah-Abas, les Turcs levèrent une immense armée et, conduits par un vaillant général nommé Djighaloghlou-Sinan-Pacha, ils se mirent en marche, bien décidés à reprendre le pays dont ils avaient été chassés. Chah-Abas ne fut pas sans appréhension lorsqu'il apprit avec quelles forces immenses les Turcs s'avançaient contre lui. Il résolut de transporter tous les Arméniens en Perse, afin qu'à leur arrivée, les Turcs ne pussent trouver dans le pays ni vivres ni argent. Les Perses se répandirent alors en petits détachements dans toute l'Arménie se saisirent de tous les habitants et les emmenèrent, comme des troupeaux de bétail, dans

une vaste plaine de la province d'Ararat. C'est là qu'on devait les rassembler tous et les conduire après en Perse. Ensuite, les Perses mirent en ruine toutes les villes et tous les villages, toutes les places et tous les points du pays qui pouvaient servir d'abri à des hommes. Ils détruisirent toutes les provisions de blé, de vin, d'huile, de fourrage; enfin tout ce qui pouvait servir d'aliment aux hommes et aux bêtes. Ils eurent deux raisons pour en agir ainsi. De cette façon, non-seulement l'entreprise des Turcs devait rester sans succès, mais aussi les Arméniens ne seraient plus tentés de retourner dans leur patrie. Étchmiadzine, où était le siège du Patriarche-pontife, fut pillé et le patriarche avec quelques autres évêques et prêtres qui s'y étaient cachés, furent découverts, pris et placés indistinctement parmi la multitude des malheureux captifs de la plaine d'Ararat.

Avant que les Perses n'aient commencé cette opération, bien des Arméniens qui avaient eu connaissance de l'intention du Chah, prirent la fuite et se réfugièrent dans d'autres pays. D'autres, et c'était le plus grand nombre, prirent tout ce qu'ils purent emporter de leurs biens et avoir, se munirent de provisions de bouche et allèrent se cacher sur les sommets

des montagnes et dans les cavernes des rochers. Parmi ces derniers se trouvait Manuel, évêque du monastère de Havoutztar, et Asdouadzadour, évêque du monastère de Kéghart; qui, suivis par leurs propres parents, tant ecclésiastiques que laïques, se retirèrent dans une immense grotte de la vallée de Kéghart. Cette grotte avait pour ceinture des masses surprenantes de rochers. Ils furent poursuivis par l'Émirkouna-Khan qui était le surveillant des captifs et qui s'avançait avec un corps de troupes. En entrant dans la vallée, il s'arrêta devant l'ouverture de la grotte qui se trouvait à une grande hauteur sur le rocher, et cria aux Arméniens de sortir, leur promettant tout pardon s'ils se rendaient. Mais les évêques et leur suite, pleins de confiance dans la sûreté de la position où ils se tenaient, se moquèrent des Perses et leur jetèrent des pierres. Alors, les Perses essayèrent d'atteindre le trou de la grotte en montant sur les épaules l'un de l'autre. L'un d'eux put, de cette manière, arriver jusqu'à l'ouverture, d'où il salua l'évêque Manuel. Celui-ci, épouvanté, perdit son sang-froid et sa présence d'esprit et demeura coi. Aussitôt, le soldat persan, le sabre à la main, pénétra dans la grotte et, saisissant l'évêque, l'entraîna dehors, lui coupa la tête et le jeta en

bas à l'Émir. Les autres soldats entrèrent à leur tour dans la grotte, entraînèrent aussi dehors tous les Arméniens, en égorgèrent une partie et emmenèrent les autres dans la plaine d'Ararat.

L'Émir fut informé que beaucoup d'autres Arméniens s'étaient cachés dans des cavernes de rochers qui ressemblaient à des forteresses et qui se trouvaient dans la vallée de Coratar. Il se rendit dans cette vallée avec ses soldats. Plusieurs de ces cavernes lui parurent imprenables; il passa outre et se dirigea vers une grande grotte appelée Yakhechkhan, située très-haut au milieu du rocher. Dans cette grotte s'étaient réfugiées à peu près mille personnes: hommes, femmes et enfants gardant avec vigilance les ouvertures. Les Perses tirèrent d'abord quelques coups d'arquebuse devant la grotte pour effrayer les Arméniens, mais comme cela ne produisit aucun effet, deux cents d'entre eux, non sans d'immenses difficultés, réussirent à atteindre le sommet du rocher. Ils descendirent avec précaution jusqu'à un endroit où ils purent s'arrêter, mais où il n'était pas possible d'aller plus loin. Avec des cordes, ils firent descendre quatre de leurs camarades jusqu'à l'ouverture de la grotte qui n'était close d'aucune façon. Le sabre à la main, les quatre

soldats persans se jetèrent dedans et se mirent à sabrer tous ceux qu'ils trouvèrent à leur portée. Les Arméniens, épouvantés, perdirent la tête et se refoulèrent sur eux-mêmes sans faire la moindre résistance. Les autres soldats persans pénétrèrent dans la grotte de la même manière que les quatre premiers, massacrèrent une grande partie des infortunés qui étaient venus s'y réfugier et jetèrent leurs corps dans la vallée. En même temps, ils arrachèrent les petits enfants des bras de leurs mères et les jetèrent par-dessus le rocher. Mais ils séparèrent les femmes des hommes et les mirent à part. Celles-ci comprenant bientôt qu'elles n'étaient épargnées que pour subir les derniers outrages de la part des Persans, coururent d'un commun accord à l'ouverture de la grotte, se précipitèrent en bas, et se brisèrent sur les saillies du roc. On vit alors quelques-unes de ces malheureuses qui, ne se sentant pas assez de courage, se bandèrent les yeux et se jetèrent dans le vide. Les Perses emportèrent tout ce qu'ils purent trouver dans la grotte, descendirent du rocher et regagnèrent la plaine d'Ararat, couverte par la multitude des captifs arméniens, gardés de tous côtés par des soldats, afin qu'ils ne pussent s'évader.

Chah-Abas, qui résidait à Érouantaguèrd, fut

informé que les Turcs étaient arrivés à Kars. Il donna immédiatement l'ordre à Émirkouna-Khan de se porter du côté du fleuve de l'Arax avec tous les captifs arméniens. Lui-même les rejoignit bientôt et fit commencer le passage du fleuve. On construisit bien vite des bateaux et des radeaux et les Arméniens furent embarqués sans plus de délai. Quelques-uns de ces infortunés montrèrent quelque résistance; à ce moment-là, les Perses, pour répandre la terreur parmi tous les captifs, coupèrent le nez et les oreilles à plusieurs de ceux qui s'étaient regimbés. À cette occasion, on trancha même la tête à deux des principaux Arméniens et l'on exposa les deux têtes au haut de longs bâtons sur les rives du fleuve. Les captifs, sans plus d'hésitation, se jetèrent pêle-mêle sur les radeaux et dans les bateaux les mères séparées de leurs enfants, les époux de leurs femmes. Tout lien de parenté fut, pour ainsi dire, rompu alors et ces pauvres gens furent entassés comme des animaux dans de fragiles bateaux et sur des radeaux peu sûrs, qui les transportaient successivement de l'autre côté du fleuve, non sans difficultés et non sans dangers. La multitude était si considérable que ces bateaux et radeaux qui allaient et revenaient continuellement étaient insuffisants. Il est vrai qu'en même temps l'armée persane passait aussi le fleuve.

Chah-Abas qui, assis au bord de l'eau, surveillait avec impatience toute la manœuvre, s'emportait contre ses soldats qui n'embarquaient pas plus vite les captifs. Les Persans, agacés par les propos de leur roi se vengèrent sur les innocents Arméniens. Ils les basculèrent, leur donnèrent des coups de fouet et les jetèrent par centaines dans le fleuve, laissant à ceux qui le pouvaient, le soin de se sauver à la nage et les autres se noyer. Parmi ceux-ci se trouvèrent de petits enfants des deux sexes, des malades et des infirmes, des femmes enceintes, des mères tenant leur enfant à leur sein. Ces pauvres martyrs, soit à cause de leur sexe, soit à cause de leur âge, soit à cause de leurs infirmités, ne savaient ou ne pouvaient nager. Ils fendirent l'air de leurs cris déchirants, de leurs appels au secours, mais rien ne pouvait émouvoir le cœur des mahométans et ils furent noyés. Ceux qui pouvaient se sauver à la nage eurent leur corps enlacé par ceux qui ne le pouvaient pas et qui s'accrochaient à eux par les mains et par les pieds, et tous se trouvèrent engloutis sous les eaux. Spectacle épouvantable!.... Quelques-uns empoignèrent la queue des chevaux et des bœufs et purent échapper à la mort; d'autres aussi s'attachèrent aux rebords des bateaux et purent se sauver. L'ins-

tinct de conservation, si fort chez les hommes, fait accomplir des choses pareilles.

Pendant cette scène d'horreur, des soldats persans s'offrirent perfidement et hypocritement aux maris et aux pères pour transporter leurs femmes et leurs filles dont la beauté les avait frappés. On doit s'imaginer ce qui fut réservé à ces pauvres créatures en arrivant à l'autre rive du fleuve. C'est ainsi que beaucoup de soldats persans, profitant de la confusion, purent emporter de force les plus belles femmes arméniennes, après avoir tué leurs pères, leurs maris ou leurs frères qui essayèrent de les protéger.

En même temps que tous ces infortunés étaient poussés à hâter leur marche vers la Perse, Chah-Abas envoya l'ordre de déguerpir immédiatement à la population de Djoulfa, riche cité située au nord du fleuve Arax, dans la province de Koghten. Il ne donna que trois jours aux habitans de Djoulfa pour quitter cette ville et passer en Perse.

Comme nous venons de le dire, Djoulfa était une ville arménienne fort riche. La population dut se résigner à obéir au tyran. Envers eux encore, Chah-Abas commit des actes d'atrocité inouïs. Leurs richesses furent volées par les soldats perses et leur ville livrée aux flammes.

Dans la crainte que les Turcs ne surprissent le convoi et ne vinssent à délivrer les Arméniens, on fit prendre aux soldats persans et aux captifs un chemin non pratiqué à travers les vallées et les montagnes. Lorsqu'ils furent arrivés en Perse, Chah-Abas donna l'ordre aux nobles et à la belle classe des Arméniens de s'installer dans la ville d'Ispahan. Le reste fut dispersé dans les villes et les villages des provinces voisines. Chah-Abas ordonna aussi de ne point molester, de ne point causer de dommages aux Arméniens, mais au contraire de les traiter avec autant de respect que les Perses. Sans compter les Arméniens tués ou morts en route, il emmenait en Perse douze mille familles. Quelque temps après, à deux époques différentes, mille familles y émigrèrent encore.

Les Arméniens, auxquels Chah-Abas permit de demeurer à Ispahan, étaient divisés en deux groupes habitant chacun un quartier différent. Pour les gouverner il nomma deux préfets arméniens auxquels il donna le titre de Méliks. Ils se nommaient Joseph et Mourat. Il désigna également d'autres préfets et des espèces de gardes pour administrer et maintenir les Arméniens qui résidaient dans les provinces. Enfin, pour décider les Arméniens à vivre tran-

quillement sous son autorité, il les traita avec la plus grande douceur et leur fit payer des impôts plus légers que ceux qu'avaient à payer ses sujets de sa nation. La politique de ce sultan produisit l'effet désiré et les Arméniens, expatriés de force, commencèrent à s'accoutumer à leur vie et à se faire bâtir des maisons.

Peu de temps après, Chah-Abas renvoya des troupes dans les provinces de Tauris, Ardévil, Érivan et Kantzagh pour se saisir des Arméniens qui avaient pu s'échapper et retourner dans ces pays. Ces troupes rattrapèrent dix mille familles qu'elles rammenèrent en Perse. Le sultan fit habiter à ces familles Caurabad et Vahrabad, deux localités malsaines dont le climat meurtrier les fit périr toutes.

Chah-Abas assigna aux Arméniens de Djoulfa, un endroit situé exactement en face de Ispahan, de l'autre côté du fleuve Zendeh-Rond qui coule à travers cette ville. Les Arméniens y bâtirent une ville magnifique qu'ils appelèrent la nouvelle Djoulfa. Ils y construisirent plusieurs églises et des couvents pour les hommes et les femmes.

Les Turcs, en arrivant en Arménie, furent surpris en apprenant ce qui s'était passé. Ils se rendirent dans les contrées de Van et de Tauris où ils furent plusieurs fois rencon-

trés et mis en déroute par les Perses. À la fin, ils abandonnèrent armes et bagages dans les mains de leurs ennemis et prirent la fuite. Sinan Pacha, leur général, qui, après cela, se retira dans la ville d'Amit, y tomba malade et y mourut.

Quand les Turcs et les Perses furent sortis de l'Arménie, une multitude de bandits envahit le pays, massacrant tous ceux des habitants qui avaient été échappé aux Perses et rasant tout ce qui restait de construction. Comme les derniers événements avaient fait cesser les travaux d'agriculture, une famine désola le pays à cette époque. Comme elle dura deux ans, les habitants en furent réduits à se manger entre eux. Les bandits ne trouvant les trésors qu'ils espéraient, furent obligés de quitter le pays. Cette famine ajoutée à tant d'autres calamités, réduisit encore la population du pays. Les Arméniens quittèrent en grand nombre le pays et se dispersèrent un peu partout mais surtout en Europe. L'Arménie qui n'avait pour ainsi dire plus d'habitants, l'Arménie, dont les villes, les châteaux, les villages, les couvents n'étaient plus que des ruines, put alors, être à juste titre appelée un désert.

LES EXPLOITS DE DAVID

PRINCE DES SUNIS

(A. D. 1722)

Depuis la mort de Chah-Abas, qu'eut lieu en 1629, jusqu'à l'année 1722, bien des événements eurent lieu en Arménie, et les Arméniens souffrirent beaucoup des guerres continuelles que, dans leur patrie, les Turcs et les Perses se livrèrent entre eux. Parmi les faits les plus importants qui se passèrent alors, nous croyons de notre devoir de rapporter le suivant qui est intimement lié à l'histoire civile de l'Arménie.

Dans les premières années de la première moitié du XVIII siècle, les différentes nations qui vivaient dans les contrées de cette partie de l'Arménie appelée Artzakh et le pays des Sunis, commencèrent à opprimer les habitants de race arménienne d'une manière affreuse. Un Arménien, du nom de David, prince des Sunis, surgit tout d'un coup. C'était un homme

d'une grande bravoure et d'une grande intelligence. Il fit bâtir un château-fort dans le village de Halitzor de la province des Sunis et rassembla un certain nombre d'Arméniens intrépides. Il choisit pour les commander un nommé Mekhitar, homme de grand courage et très-expérimenté dans l'art de la guerre. David, après quatre années de sa carrière militaire, rencontra plusieurs fois ses ennemis et resta toujours vainqueur. À la fin, il les défit complètement et les chassa des pays d'Artzakh et des Sunis.

En 1726, ses ennemis revinrent en plus grand nombre; les gens de David furent épouvantés quand ils virent cette multitude s'avancer contre eux et presque tous désertèrent. David n'en resta pas moins dans le fort de Halitzor. Il n'avait avec lui que dix-sept hommes, y compris son général Mekhitar. Sans se décourager un seul instant pour cela, il se prépara à tenir tête à l'ennemi. Mais avant qu'aucun combat n'ait eu lieu, il fut rejoins par un chef du nom de Mélik-Parsadan, qui amena avec lui quelques hommes, et par un certain Dér-Avédik, qui, quoique prêtre, s'était habitué, dès son enfance, au maniement des armes. Plusieurs Arméniens les suivirent et bientôt les gens du prince David furent au nombre de quatre cent

cinquante-trois. Le château contenait un grand nombre de femmes et de parents des gens de la suite du prince. Il s'y trouvait aussi trois évêques et treize prêtres et quarante religieuses environ.

Le nombre des ennemis montait à soixante-dix mille, parmi lesquels on comptait beaucoup d'Arméniens qui, supposant qu'il serait insensé de leur part de vouloir résister, avaient abandonné la cause de leur pays et s'étaient mêlés à leurs ennemis. Les ennemis de David surent que ce dernier était décidé à leur tenir tête, ils s'avancèrent donc et mirent leur camp près du fleuve Halitzor.

Lorsque le nombre des ennemis fut connu par les gens du château-fort, une centaine d'entre eux, pris de panique, passèrent à l'ennemi, qui, franchissant le fleuve, s'avança vers le fort et le cerna de toute part. Puis, l'ennemi plaça son artillerie en rang de bataille et ouvrit le feu. David se défendit avec tant d'habilité que, dans les six premiers jours de siège, il ne perdit que huit hommes et que l'ennemi en perdit dix-huit cents.

Les ennemis voyant qu'ils ne pouvaient entamer la muraille du fort et que le siège marchait lentement, prirent le parti de tenter l'escalade. Ils préparèrent vingt six machines d'une

immense largeur. Ces machines étaient de grandes constructions d'échafaudages qui les faisaient ressembler à une multitude d'échelles. Elles étaient capables de porter des centaines d'hommes. Ensuite, ils se divisèrent en trois corps, firent sonner les trompettes, amenèrent les machines de siège contre les murailles et commencèrent l'assaut.

En même temps, David, comme pour répondre aux trompettes, ordonna de sonner les cloches de l'Église du château, et pendant que les évêques, les prêtres et le reste du peuple accoururent dans l'église pour demander le secours de Dieu, il divisa aussi sa poignée d'hommes en trois groupes et résista vaillamment aux assaillants qui faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour entrer dans le fort. Les armes à feu des quelques hommes de David étaient, cependant, insuffisantes pour repousser l'innombrable multitude accrochée aux murs du château. Des centaines d'assaillants étaient précipitées du haut des murailles, mais leur nombre était si grand, qu'à peine si les premiers étaient tombés, d'autres prenaient aussitôt leur place, et malgré que des milliers eussent ainsi péri, et que des monceaux de cadavres jonchassent le sol au pied des murs, leur nombre ne semblait point diminuer.

Les assiégés étaient trop peu nombreux et ils étaient, en outre, forcés de se défendre en trois endroits. Leur résistance était insuffisante et les ennemis semblaient sur le point d'entrer dans le château.

Quand ils virent le péril, Dér-Avédik et Mekhitar crièrent à David de continuer la résistance encore un peu. En même temps, ils sortirent du fort par un passage secret, accompagnés de trois cents hommes et tombèrent soudainement sur le premier corps de l'ennemi. Ce coup, inattendu par les assaillants, fut le signal d'une panique générale. Le premier corps se rejeta sur le deuxième et troisième en criant: « Les Arméniens sont tombés sur nous et nous massacrent. » Aussitôt la confusion se mit dans les rangs ennemis qui se débandèrent, abandonnèrent l'assaut et se mirent à fuir. Les Arméniens les poursuivirent et en tuèrent un grand nombre. Les pertes de l'ennemi furent de treize mille hommes. Tout son équipage resta dans les mains des Arméniens qui s'emparèrent de cent quarante-huit drapeaux.

Les troupes ennemies se dispersèrent dans différentes villes, cependant vingt-deux mille hommes de ces troupes purent se réfugier dans Méghri. David vint à le savoir. Il envoya A-

védik et Mekhitar avec soixante-six hommes résolus, en leur donnant des instructions spéciales et leur ordonnant de se tenir en embuscade. Les deux capitaines, arrivés près de Méghri, laissèrent leurs hommes hors de la ville et leur recommandèrent de venir à l'aube du jour. Quant à eux, ils s'habillèrent en bourgeois de Méghri et entrèrent tranquillement dans la ville. Ils mangèrent et couchèrent à Méghri, sans éveiller le moindre soupçon. Le matin ils remarquèrent le désordre qui régnait dans les rangs de l'ennemi et quand ils virent approcher leurs soixante-six braves Arméniens, ils tirèrent leurs sabres et se précipitèrent sur leurs ennemis. Ceux-ci surpris de cette attaque, firent peu de résistance et se mirent à fuir vers le fleuve de l'Arax. Les Arméniens les poursuivirent et en firent un carnage.

Il existait un défilé extrêmement étroit, appelé Ouzoun-Bend, qui menait à ce fleuve et par lequel les fuyards étaient forcés de passer. Les Arméniens accoururent à ce défilé et au fur et à mesure que les ennemis entraient, ils les tuaient ou les forçaient à aller se noyer dans l'Arax. Très-peu réussirent à se sauver. Les Arméniens victorieux purent s'emparer d'un immense butin composé de chevaux, de

mulets en grand nombre et d'une quantité d'armes de toutes sortes. Ils retournèrent avec ce butin auprès du prince David.

Lorsque la nouvelle de cette splendide victoire des Arméniens se répandit dans les pays d'alentour, une multitude de cavaliers et de fantassins se donna rendez-vous dans la province de Koghten. Toutes ces forces s'étant rassemblées, elles furent dirigées contre la forteresse de Halitzor. Pendant que David prenait ses dispositions pour résister à l'ennemi, des dissensions éclatèrent parmi ses adhérents. David fit tout son possible pour apaiser la discorde, mais ce fut en vain.

L'issue du combat, qu'il allait avoir à soutenir, le mit dans une grande perplexité. Il se décida à se servir d'un stratagème. Il avait dans son château, une soixantaine de juments; il les fit mener secrètement de nuit dans le camp ennemi et ordonna de les laisser libres. Aussitôt que les chevaux des cavaliers ennemis eurent entendu les hennissements des juments, ils brisèrent leurs entraves et, courant de-ci delà dans l'obscurité, renversèrent les tentes et tuèrent beaucoup d'hommes; alors tout le camp fut en désordre. David aussitôt cria à ses hommes de ne plus penser, pour un instant, à leurs dissensions et de le suivre immédiatement. Lui-

même sortit du château avec huit hommes et tomba sur les ennemis. Alors tout son monde sans songer à ses querelles, prit les armes et le suivit. Ces gens intrépides, aidés par l'obscurité de la nuit, augmentèrent le désordre du camp des ennemis, qui ne firent qu'une faible résistance et prirent la fuite. Un grand nombre d'entre eux furent tués et leurs dépouilles ainsi que leur camp et leur équipage restèrent dans les mains de David et de ses hommes.

Une année après, en 1727, l'ennemi prit encore les armes contre David. Ses troupes plus nombreuses encore que précédemment, se réunirent dans les plaines de Marat. David avait son camp près du leur. Il les vit se partager en trois corps avec l'intention de l'attaquer par le centre; alors, lui aussi, divisa son armée en trois groupes, il donna pour instructions à ses soldats de faire volte-face, aussitôt qu'ils verraient l'ennemi approcher, et de faire semblant de prendre la fuite, puis de revenir soudain sur leurs pas et de riposter à l'ennemi. Tous ses ordres furent fidèlement exécutés et les ennemis s'imaginant que les Arméniens fuyaient par peur, restèrent où ils se trouvaient, se proposant d'attaquer David dans l'après-midi et de l'écraser facilement. Ils allumèrent les feux et se mi-

rent à préparer leur repas avant d'entreprendre leur marche. Pendant qu'ils étaient tranquillement à manger, David se retourna avec son armée et tomba sur eux. Les ennemis, pris ainsi au dépourvu, furent incapables d'opposer aucune résistance et se mirent à fuir. Les Arméniens les poursuivirent l'épée dans les reins, sabrant et abattant tous ceux qui se trouvaient à leur portée. De sorte que de tous ces soldats qui composaient cette nombreuse armée ennemie, très-peu parvinrent à regagner leur pays.

David fit encore beaucoup d'autres grandes actions d'éclat de ce genre. Après avoir gouverné son pays pendant six années, il tomba malade et mourut dans sa propre résidence, à Halitzor, en 1728, à l'âge de 54 ans.

Après sa mort, la garnison de cette place nomma pour gouverneur le général Mekhitar; mais les soldats n'eurent pas pour ce général le même dévouement que pour David. Il y eut des partis parmi les troupes; des soldats tenaient pour Mekhitar, mais d'autres désiraient Dér-Avédik et d'autres encore demandaient d'autres chefs. C'est ce qui amena la perte de cette vaillante petite armée. C'est dans ces dispositions que l'ennemi les trouva, lorsque, renforcé par d'autres légions, il re-

vint dans le pays et mit le siège devant Halitzor.

Mekhitar, qui savait fort bien qu'il n'était pas aimé par toute son armée, ne savait au juste quelles mesures prendre pour tenir tête aux ennemis. En même temps, les partisans de Dér-Avédik, dans un conseil qu'ils tinrent, décidèrent d'envoyer Avédik, avec deux autres officiers, au général de l'armée ennemie, pour traiter de la paix. Les conditions furent acceptées par ce dernier, qui promit sur serment de ne faire aucun mal à la garnison, pourvu qu'on lui livrât le fort. Cependant, il retint Dér-Avédik auprès de lui et congédia les deux officiers qui l'accompagnaient. Alors la garnison décida de se rendre et de remettre le château le matin suivant. Aussitôt que Mekhitar fut informé du parti que les soldats avaient pris, en secret et dans la nuit même, il sortit du château et s'enfuit.

Dès l'aube, les portes du château-fort furent ouvertes aux assiégeants qui se précipitèrent à l'intérieur et passèrent par les armes toute la garnison. La femme et la famille de Mekhitar tombèrent dans leurs mains et furent emmenées en captivité avec toutes les autres femmes et tous les enfants qui se trouvaient là. Les ennemis rasèrent le château et

quittèrent le pays. Dér-Avédik fut laissé libre dans le village de Halitzor.

Mekhitar, après la destruction de cette forteresse, réunit quelques troupes, à la tête desquelles il marcha contre ses ennemis. Il réussit à leur reprendre plusieurs places-fortes; il vint assiéger et prit encore la ville d'Ortouvar qui appartenait à ses adversaires et y mit à mort tous ses habitants, petits et grands, pour se venger de la captivité de sa famille. Il s'empara de toutes les dépouilles de l'ennemi; il en devint leur terreur, mais, malheureusement, il fut trahi plus tard par les Arméniens mêmes. Pendant qu'il se reposait dans le château de Khentzorétzk, des Arméniens qui étaient contre lui, le tuèrent perfidement et portèrent sa tête au gouverneur de Tauris. Le gouverneur, exaspéré de cet acte d'atrocité, fit immédiatement trancher la tête des assassins qui avaient osé attenter aux jours d'un homme si respectable et si vaillant.

Après son assassinat, les soldats de Mekhitar se dispersèrent. Plusieurs des officiers qui avaient combattu sous le commandement de David, se rendirent en Perse, où quelques-uns devinrent généraux persans. Quelques autres se rangèrent sous l'étendard d'un autre valeureux prince arménien du nom de Ho-

hannès qui, dans le pays d'Oudi et de Koukark, se signala par ses exploits contre les ennemis des Arméniens. Lui aussi, à la fin, fut obligé de rendre toutes les places-fortes, qu'il avait enlevées, et de s'exiler. Il se retira dans la ville d'Astracan, où il jouit du respect et de l'estime du gouverneur de ce lieu.

Dér-Avédik, après quelque temps, s'en alla avec toute sa famille en Galatie, d'où il se rendit à Rome. Là, il demanda au Pape de l'absoudre de la faute qu'il avait commise en abandonnant la cléricature pour embrasser la profession des armes. De Rome il revint en Orient, où il mourut.

Avant la mort du prince David des Sunis, en 1722, les Afghans de Gandahar secouèrent le joug des Persans et portèrent leurs armes victorieuses jusqu'aux portes d'Ispahan. Les Arméniens de Djoulfa eurent alors beaucoup à souffrir de leurs invasions. Plusieurs foist ils furent forcés de racheter leur ville.

Vers cette même époque, le prince Tahmaz-Ghouli-Khan, commença à se faire remarquer par ses talents militaires. Il régna sur les Perses, devint la terreur de l'Orient et le fléau des Arméniens. En 1747, il fut assassiné dans son camp même et par ses propres intimes. Ses officiers eurent des contestations violentes

à propos du successeur qu'ils lui donneraient. Enfin le parti de Kérim-Khan l'emporta et il monta sur le trône en 1760.

Pendant un long espace de temps, rien d'important ne se passa en Arménie. Rien ne mérita plus guère d'être rapporté. Il y eut des controverses religieuses et voilà tout. Mais les Arméniens opprimés par les étrangers qui s'emparèrent du sol de leur patrie, saisirent toutes les occasions pour abandonner leur pays, se fixer dans des régions plus civilisées, et échapper ainsi à leur tyrannie. Beaucoup d'Arméniens émigrèrent en Russie, où les Tzars les traitèrent comme s'ils eussent été leurs propres sujets. Quelques-uns d'entre eux parvinrent, par leur talent, à occuper des postes d'une haute importance et furent grandement honorés par les Empereurs Russes. Dans un pays aussi civilisé, ils ont fait d'immenses progrès dans les lettres et les sciences. Ils possèdent à Moscou un collège célèbre appelé le Collège de Lazareff. Ils y ont acquis aussi de grandes fortunes.

Les Arméniens de la Turquie furent moins heureux. Ils furent obligés d'obéir aux caprices de leurs gouverneurs. Cependant beaucoup se sont faits remarquer aussi, soit comme financiers, soit comme hommes d'État. Quelques-

uns ont occupé de hautes charges dans le Gouvernement.

Ce n'est guère que depuis un certain nombre d'années qu'un mouvement de progrès moderne s'opère chez les Arméniens. La civilisation fait en Arménie des pas de géant. L'instruction y est répandue partout. Le nombre des collèges arméniens augmente de jour en jour. Cela fait présager un avenir heureux pour les Arméniens. Il y a des imprimeries nationales partout où il y a des Arméniens. Les Arméniens ont maintenant des journaux rédigés dans leur langue qui sont lus par tous. Les historiens de nos jours s'intéressent à leur histoire, la retracent et recherchent partout les documents qui leur sont nécessaires. L'Arménie a maintenant aussi, ses hommes célèbres. Partout on cite les noms du peintre Aïvazovsky, du ministre Noubar Pacha, du Général Loris-Mélikoff, de Takvor Pacha, de Dicran-Pacha et de bien d'autres Arméniens qui ont acquis une grande réputation dans les arts, dans la politique, dans les armes. Tout cela prouve, ce nous semble, que le génie national n'attend qu'un peu d'encouragement, qu'un éclair de liberté, pour se révéler.

ÉVÉNEMENTS DU SIÈCLE PRÉSENT

Lorsque les Russes commencèrent à agrandir leur domaine territorial, après s'être rendus maîtres de la Géorgie, une portion de l'Arménie, du Nord, le Karabagh tomba dans leurs mains. Quelques années après, c'est-à-dire en 1828 et 1829 la guerre éclata entre la Russie et la Perse, et plus tard entre la Russie et la Turquie.

Les Russes, sous le commandement de leur brave général Paskéwitch, vainquirent les Perses et une grande partie de l'Arménie persane fut annexée à l'empire de Russie. Les provinces de Suni, d'Artzakh, d'Oudi, de Païdagaran et quelques parties des provinces d'Ararat et de Koukark tombèrent sous leur autorité. Plus tard, après leurs victoires sur les Turcs, ils prirent à ceux-ci une autre partie de l'Ararat et la province des Daïk.

Il ne resta aux Perses que quelques parties des provinces d'Ararat, de Vasbouragan,

et l'Arménie perse. Aux Turcs fut laissée la jouissance de la plus grande partie de l'Arménie de l'Ouest, c'est-à-dire : les provinces de la quatrième Arménie, d'Aghtznik, de Gortouk, de Mogh, de Douroupéran, et les parties Ouest de Vasbouragan et d'Ararat. Ces pays furent partagés en six cantons ou pachaliks, qui sont : Erzeroum, Tchelder, Kars, Bajazed, Van et Diarbékir. L'Arménie était dans cette condition jusqu'à la dernière guerre Turco-Russe, mais à la suite des victoires des Russes, une autre partie de l'Arménie fut détachée de l'Empire Ottoman au bénéfice de l'Empire Russe, et Kars appartient aujourd'hui à la Russie.

Pour terminer notre esquisse historique, nous devons dire quelques mots sur l'événement qui eut lieu dans les montagnes de Taurus en 1862. Les Arméniens de Zéïtoun et le Pacha, gouverneur de Marach, en furent les principaux acteurs.

Une longue file des monts Taurus, qui part des Portes de la Cilicie et va jusqu'au golfe d'Alexandrette, est habitée par deux peuplades différentes : les Turcomans et les Arméniens chrétiens. Ces deux peuplades vivent dans de bons rapports, mais habitent deux territoires distincts.

Le territoire arménien descend presque

jusqu'à la ville de Marach, où réside le Pacha. Du nom de son principal bourg, ce territoire est appelé Zéïtoun. Il contient dix bourgades, et quelques autres villages, hameaux et métairies. Six de ces bourgades sont habitées seulement par des Arméniens. Les autres sont peuplées de Turcomans, qui sont soumis à l'autorité des Arméniens et administrés par eux. Zéïtoun, la ville ou le bourg principal, est le siège d'un évêché. Mikhtal ou Makhal, Tchékérdéré, Yézidink et Alabach sont les noms des autres bourgs arméniens. La population de ces villages est de 20,000 à 25,000 âmes. Les villages turcomans sont Béchén, Dénouk, Kertmén et Sariguézel. Ils contiennent en tout environ 5,000 âmes. Ils forment avec les six bourgs arméniens et le reste des hameaux et métairies, une espèce de confédération avec privilèges égaux pour tous. Cette petite confédération était gouvernée par quatre chefs supérieurs, ayant le titre de Ichkhan (prince), qui demeuraient à Zéïtoun. Les autres bourgs ou villages avaient pour administrateurs un notable appelé Kiahia (vicaire).

Quoique cette confédération n'ait qu'une petite population, elle peut, en temps de guerre, équiper de sept à huit mille soldats, d'âges différents, c'est-à-dire de seize à soixante ans.

Les gens de ce pays, excessivement riches en mines de fer, sont presque tous forgerons, taillandiers, etc., et font principalement le commerce de la quincaillerie.

En 1862, une querelle éclata entre les deux villages musulmans de Béchén et de Kertmén. Après de vives contestations qui durèrent plusieurs jours de la part des deux bourgades, un homme de Kertmén tua un homme de Béchén, qui était justement un de ses parents. Les habitants allèrent ramasser le corps de leur mort, pour lui donner la sépulture. Mais les habitants de Kertmén leur tendirent un guet-apens et leur tuèrent traîtreusement un autre homme. Alors on recourut à la justice de Garabed, le Kiahia du bourg arménien d'Alabach, situé dans les environs. Garabed, avec quelques-uns de ses hommes, se porta à l'endroit du crime, afin de se saisir de l'assassin; mais à peine était-il arrivé qu'il fut assailli par la population de Kertmén qui lui tua cinq de ses hommes. Aussitôt les Arméniens ripostèrent et firent feu sur leurs agresseurs, en tuant plusieurs et mettant les autres en fuite. Ils relevèrent leurs morts et les portèrent au couvent du Saint-Sauveur où ils furent enterrés. Ensuite les Arméniens envoyèrent quelqu'un pour prévenir les autres vil-

lages de ce qui venait d'avoir lieu et pour calmer aussi les esprits irrités.

Malheureusement, un Musulman de Marach, qui était en voyage et venait de passer par Alabach, retourna en toute vitesse à Marach et vint rapporter que les Arméniens de Zéïtoun massacraient les Musulmans. Aussitôt les Musulmans de Marach furent exaspérés contre tous les chrétiens et décidèrent de marcher en armes contre les Arméniens et de les exterminer tous.

Par ordre d'Aziz-Pacha, gouverneur de la ville, une armée de Bachi-Bozouks se réunit à Marach. Ces soldats irréguliers firent endurer les pires traitements à la population chrétienne de la ville. Les chrétiens n'osèrent plus sortir dans les rues et se tinrent enfermés dans leurs maisons. Ils envoyèrent à Alep prévenir les consuls de France et d'Angleterre qui résidaient là, les suppliant d'intercéder auprès du Pacha de cette ville pour qu'il envoyât des soldats réguliers à Marach pour les protéger. Les Arméniens de Zéïtoun écrivirent aussi à l'agent consulaire français de Marach pour lui demander également protection. Mais l'agent consulaire français remit la lettre au Pacha et naturellement cette lettre n'amena aucun résultat.

Pendant que les affaires prenaient cette tournure, un corps de Musulmans, qui était stationné aux frontières de la confédération de Zéïtoun, reçut l'ordre d'entrer dans le territoire arménien et de commencer les hostilités. Yémich-Oghlou, le commandant de ce corps vint, pendant la nuit, attaquer le village d'Alabach et surprit les habitants pendant leur sommeil ; il en tua plusieurs. Puis, il pilla une quarantaine de maisons et les livra aux flammes. Quelques prêtres furent pris alors et mis à mort, et même quelques petits enfants innocents furent jetés dans le feu qui dévorait les maisons.

Ceci fut le signal d'une guerre de haine et de religion. Le 7 du mois d'Août, Aziz-Pacha, à la tête de cinq mille Bachi-Bozouks, se mit en marche sur Zéïtoun. En mettant les pieds sur le territoire arménien, son premier soin fut de se diriger sur le village d'Alabach. Les Arméniens essayèrent de lui résister un peu, afin de donner le temps de fuir aux femmes et aux enfants, après quoi ils se retirèrent, abandonnant le village aux Bachi-Bozouks qui le détruisirent par le feu.

Ensuite, Aziz gagna une plaine appelée Ilidja, qui se trouve à trois heures de marche de Zéïtoun. Là se trouve un village et le monastère

de Saint-Sauveur. Les portes du monastère furent défoncées et quatre prêtres et une vieille femme, qui s'étaient réfugiés dans l'église, furent tués sur place. Ensuite, l'église et le monastère furent pillés. Les maisons du bourg, le monastère, les édifices, tout fut livré aux flammes.

Les Arméniens n'avaient à espérer aucun secours. Leur territoire était enveloppé de peuplades hostiles. Ils essayèrent d'obtenir la paix à tout prix. Ils envoyèrent donc leur soumission à Aziz-Pacha. Quoique assuré d'un succès constant, le Pacha ne désirait que de terminer la querelle. Mais pendant qu'il traitait des conditions, des renforts lui arrivèrent de Marach ; il coupa donc court avec les négociations et congédia les envoyés arméniens.

Il divisa ses forces en trois corps et le 14 du mois d'Août, il marcha contre le village de Zéïtoun. Son artillerie protégeait la marche de son infanterie. Les Arméniens se retirèrent devant la cavalerie d'Aziz. Les Musulmans, à qui l'on ne fit aucun mal, s'avancèrent alors de tous côtés, incendiant, dévastant, détruisant tout.

Les Arméniens, désespérés, cherchèrent un refuge derrière les rochers, où ils tendirent

des embûches à l'ennemi qui s'avançait. La cavalerie ne pouvait pas tomber sur eux dans ces parages, tandis que par un feu bien dirigé, ils pouvaient causer de grandes pertes aux Musulmans. Aziz le vit bien; il donna l'ordre à son artillerie de pointer sur les positions des Arméniens, pendant que l'infanterie essaierait de les déloger. Mais l'endroit était bien choisi par les Arméniens qui, bien abrités, n'essuyaient pas le feu de leurs adversaires. Les Arméniens, au contraire, tuaient un grand nombre de Musulmans qui se fatiguaient inutilement en cherchant à enlever leur position. Quand ils virent ceux-ci éparpillés en petits groupes sur l'étendue de la plaine, ils jugèrent le moment favorable. Ils quittèrent les rochers et tombèrent courageusement sur leurs ennemis. Des querelles d'homme à homme s'élevèrent dans l'armée d'Aziz. L'infanterie, voyant qu'elle n'était pas aidée par l'artillerie et la cavalerie, perdit courage. Le désordre, la confusion se mit dans l'armée musulmane qui commença à lâcher prise devant les Arméniens. En même temps, les hommes que les Arméniens avaient gardés en réserve sortirent d'un défilé et, se précipitant sur l'artillerie d'Aziz, se rendirent maîtres de toutes ses pièces de canons.

Alors les Bachi-Bozouks commencèrent à s'enfuir de tous côtés devant les chrétiens qui les poursuivirent l'épée dans les reins. Aziz essaya de rallier ses soldats, mais ils étaient épouvantés et ils ne lui obèirent pas. Le Pacha, alors, fit comme eux, il éperonna son cheval et prit sa course vers le monastère appelé de La-Mère-de-Dieu. Il y rencontra un prêtre qui priait, agenouillé devant la porte de l'église; il ordonna immédiatement de le mettre à mort.

Ce combat dura quatre heures. Tout le pays était couvert de cadavres et de mourants. Huit cents Musulmans furent tués dans cette affaire. Au coucher du soleil, les Zéïtouniens cessèrent de poursuivre leurs ennemis, et l'armée d'Aziz, en débris et en désordre, ayant perdu son artillerie, ses drapeaux et ses bagages, arriva à Marach exténuée, et entra dans la ville à minuit, après avoir fait en six heures une marche qui exigeait le double de temps.

Le principal bourg de Zéïtoun fut ainsi sauvé d'une complète destruction. Tous les Arméniens des bourgs voisins s'y rassemblèrent et y décidèrent de défendre la cité et leurs familles jusqu'à la mort. Les vainqueurs, cependant, après avoir cessé de poursuivre l'ennemi, retournèrent sur le champ de bataille

que les Bachi-Bozouks, dans leur précipitation à fuir, avaient laissé plein des dépouilles qu'ils avaient volées aux églises et aux maisons. Ils reprirent tout et rentrèrent dans Zéïtoun dans la nuit, amenant avec eux les drapeaux, les canons, les armes et tous les vivres des Musulmans. Ils rapportèrent même la tente d'Aziz avec tout ce qu'elle renfermait.

Pendant ce temps, le consul anglais d'Alep accourait à Marach, pour informer les chrétiens qu'on allait envoyer des troupes régulières à la ville, qui les protégeraient contre les attaques des Bachi-Bozouks. En effet, le jour suivant, ces troupes promises par le consul anglais, firent leur entrée à Marach, rassurant et encourageant les chrétiens épouvantés qui redoutaient des représailles de la part des Bachi-Bozouks vaincus.

Immédiatement après son arrivée, le Consul commença à faire une enquête sur les événements qui venaient de se passer. Tous les agents consulaires adressèrent leurs rapports à leurs ambassadeurs respectifs à Constantinople. Ils envoyèrent en même temps une protestation des Arméniens de Zéïtoun.

Une commission de Turcs fut envoyée par le gouvernement de Constantinople à Marach pour faire aussi des enquêtes. À la demande

du Marquis de Moustier, ambassadeur de France à Constantinople, deux Arméniens de cette ville et quelques autres chrétiens furent autorisés à suivre cette commission.

Le résultat de toutes les enquêtes conclut à la non-culpabilité des Arméniens. Il fut prouvé qu'ils ne s'étaient nullement mis en révolte et qu'ils n'avaient fait que se défendre. Mais on leur enleva, néanmoins, tous les privilèges dont ils avaient joui jusqu'alors, malgré leurs déclarations et leurs protestations. On leur donna même un gouverneur turc. Nulle protestation ne put prévaloir contre cette décision de la Commission. Cette poignée de braves Arméniens perdit alors le peu de liberté qui lui avait été laissé depuis si longtemps.

FIN DE L'HISTOIRE DE L'ARMÉNIE

TABLE DES MATIÈRES

DU II. TOME

ÉPOQUE DES MARZBANS

Époque des Gouverneurs ou Marzbans . pag. 5
Vassagh-le-Suni et les Vartaniank . . » 8
Dernière bataille décisive livrée par Vartan contre les Perses . . . . . » 38
Chouchanigh . . . . . » 66
Hauts-faits de Vahan et de sa suite . » 72
Trahison de Vakhtangh, roi des Géorgiens » 86
Autres hauts-faits de Vahan et de ses compagnons . . . . . » 93
Vartan II. Vahan surnommé le Loup et quelques autres gouverneurs . . . » 112
Les Sarrasins en Arménie . . . . . » 127
Les gouverneurs sarrasins en Arménie » 136
Le tyran Bougha . . . . . » 156

TROISIÈME DYNASTIE ROYALE DE L'ARMÉNIE

Les Princes Pacradounis . . . . . » 174
Achod I. . . . . » 175
Sempad I . . . . . » 182
Regne du roi Apas . . . . . » 232

Achod II. et Sempad II . . . . . » 239
Kakigh I . . . . . » 249
Hohannès-Sempad . . . . . » 253
Kakigh II, et le dernier des rois Pacradounis . . . . . » 264
Kakigh est exilé de son royaume . . pag. 272
Massacre des Arméniens par Toughril et tyrannie exerçée sur eux par les Grecs » 280
Prise de la ville d'Ani par Alphaslan . » 291
Mort de Kakigh l'exilé. — La maison Pacradouni perd la couronne royale de l'Arménie . . . . . » 296

LA DYNASTIE ROUPÉNIENNE,

IV^me^ DYNASTIE ROYALE DE L'ARMÉNIE

Roupén I. . . . . » 303
Constantin I . . . . . » 306
Thoros I . . . . . » 308
Léon II . . . . . » 315
Thoros II . . . . . » 322
Meleh et Roupéu II . . . . . » 330
Léon II . . . . . » 333
Zabel et Héthoum . . . . . » 347
Invasion des Tartares en Arménie . . » 353
Léon III . . . . . » 369
Héthoum II . . . . . » 380
Thoros III . . . . . » 384
Léon IV et Ochine . . . . . » 397

Léon V . . . . . » 404
Hohannès ou Constantin III, Guy et Constantin IV . . . . . » 418
Léon VI, dernier roi des Arméniens . » 426
Principaux événements arrivés après la chute du royaume . . . . . » 441
Chah-Abas en Arménie . . . . . » 453
Les exploits de David, prince des Sunis » 465
Événements du siècle présent . . . » 479